



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

26.50
50 P

Château de Chatillon.

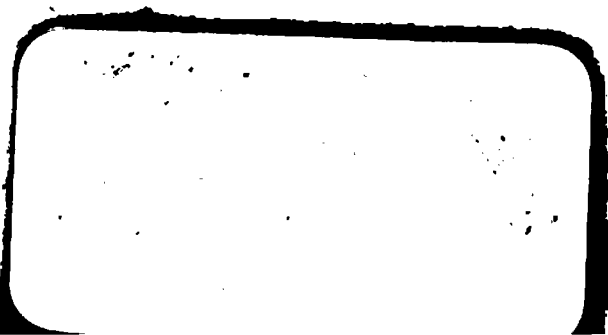
Le CARTIER DE SAINT-PHILIPPE

2 tomes en

BARBIER, II, 788 f.

Deuxième édition parue une
après la première et sortie des
presses. Elle est augmentée d'une
partie qui paraît, ici, pour la
même fois.

GAY, IV, p. 164 : « Contenance
Du Coeuage. — la Belle Hollande
Remède contre les attraites des br
etc... Peu commun? »



Zah. III A. 147

L E

JE NE SCAI
QUOI.

O U

MÉLANGES CURIEUX,
Historiques & Critiques de bons
Mots & Pensées choisies.

Par Mr. C** D** S** P**

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

M DCC. XXIV.

100-443885-1

1050

10

A circular library stamp from the Taylor Institution, University of Oxford. The text "TAYLOR INSTITUTION" is curved along the top inner edge, and "UNIVERSITY OF OXFORD" is curved along the bottom inner edge. In the center, the date "31 JUL 1965" is stamped in a bold, sans-serif font. The stamp is slightly faded and has some ink bleed-through from the reverse side.

CONFIDENTIAL

SECRET

17-00000

P R E F A C E.

L'EMBARRAS où je me suis
vu , pour donner à mon Li-
vre un titre qui lui convînt,
& que personne n'eût enco-
re employé , a fait naître celui du *Je*
ne sçai quoi. Si , comme je l'ai appris
dans la suite du SEIGNEUR à qui j'ai
dedié mon Ouvrage , ce titre n'a pas
tout-à-fait la grace de la nouveauté,
l'idée ne m'en est pourtant venue ,
ni d'après l'entretien du P. Bouhours
sur le *Je ne sçai quoi* , ni d'après le Li-
vre *sans nom* imprimé en 1695. à
Paris , ni d'après la *Comedie sans titre*
de Mr. Boursault. Ces deux derniers
Ouvrages m'étoient alors inconnus.
Et à l'égard du premier que je con-
noissois , de même que tout ce qui

est sorti de la plume du Pere qui en est l'Auteur , je ne croyois pas que mon titre *coïncidât* dans le fonds avec le sien , quoique les paroles en fussent les mêmes. Le mien est un titre que je donne à un Livre , au lieu que l'autre est un Dialogue sur le *Je ne sçai quoi* ; expression qu'on met par maniere de dire à toutes sortes de sautes , & qui ne marque en effet que l'entiere ignorance de ceux qui s'en servent. Je ne m'attribuë pas même tout l'honneur de l'invention de mon titre , voici comment. Dans une compagnie que j'avois un jour chez moi de personnes choisies , l'un d'eux me demanda , si j'avois enfin trouvé un titre à mon Livre ; je lui répondis que j'en avois imaginé plusieurs , mais que je ne sçavois encore pour lequel me déterminer. Ma réponse , qui excita à ce Bel Esprit l'idée du *Je ne sçai quoi* , le porta à me repliquer ; Hé bien , intitulez votre Livre le *Je ne sçai quoi*.

Ce titre me plût d'abord ; & plus j'examinai mon Recüeil , plus je trouvai que ce titre lui convenoit. Je ne perdrai pas mon tems à le prouver. Les Connoisseurs le sentiront bien d'eux-mêmes : Et ceux qui jugent de tout sans connoissance de cause , s'en apercevront, je m'assûre, par le principe du *Je ne sçai quoi*, qu'ils manquent rarement d'alleguer pour raison de l'estime ou du mépris qu'ils font des Livres qui leur passent par les mains.

Du titre venons à l'Ouvrage. Il est divisé en quatre Parties. La premiere traite des *Etudes en general*. La seconde des *Predicateurs*. La troisiéme des *Matieres detachées*. Et la quatriéme du *Mariage*. On verra d'un coup d'œil dans la Table, les Articles que je touche dans chacune de ces Parties. Il y a par tout des choses anciennes & nouvelles, tant en Vers qu'en Prose. Et pour me conformer au goût du Public, qui veut être instruit & di-

verti tour à tour, j'ai en quelque sorte fait violence au mien ; qui depuis que je réfléchis, me porte plus fortement au Sérieux qu'au Badin, à l'Utile qu'à l'Agréable. Je crois n'avoir gueres cité de Pensées d'autrui, qui n'en valussent la peine : pour celles que j'ai tirées en assez grand nombre de mon fonds, elles trouveront aussi des Aprobateurs, si elles le méritent ; ou de judicieux & de charitables Censeurs, si l'on juge par cet *Essai* que je sois Homme à m'animer par l'éloge, & à me corriger par la critique. Le Latin que je cite en plusieurs endroits, interressera les Lecteurs qui l'entendent ; & ceux qui ne l'ont point appris, en trouveront par tout l'explication.

Trois de mes Amis à qui j'en rends ici mes très-humbles remerciemens, m'ont beaucoup servi dans le cours de cet amusement. Ils en ont ouï la lecture, qu'ils ont accompagnée de leurs Avis, dont j'ai fait

usage. Deux d'entr'eux * m'ont fourni de fort bons Morceaux en Prose & en Vers, dont quelques-uns ont déjà vû le jour, mais dont les autres n'ont jamais passé sous la presse. Je leur fais honneur de leurs productions. Conduite que j'ai tenuë aussi jusqu'au scrupule de tout ce que j'ai recüeilli d'ailleurs.

Des Ouvrages d'autrui quand on fait un Ouvrage,

Et qu'aux yeux du Public on vient à l'étaler ;

A proprement parler,

Cette façon d'agir n'est pas un brigandage :

Aux Auteurs prendre ainsi, ce n'est point les voler ,

: C'est les renouveler, †

J'ai deux graces à demander à mes Lecteurs sur les Morceaux de ma façon. La premiere, de ne me sçavoir pas mauvais gré de la force & de la liberté avec lesquelles je m'énonce sur les choses que j'ai crû mauvaises : On

* Mr. P** & Mr. V* E**. Quoique Mr. L* le jeune, qui est le troisiéme, n'ait encore rien écrit, il ne manque néanmoins d'aucun des talens nécessaires pour s'en bien acquiter, quand il le voudra.

† Le Chevalier de Cailly.

ne peut m'en blâmer avec fondement, qu'en cas que j'outre trop les matieres. La seconde , qu'on ne fasse pas application de mes Caracteres à tels ou à tels Individus , au sujet desquels on pourroit certainement se tromper. Le Monde est rempli de personnes sujettes aux défauts que je censure ; & ce sont toutes ces personnes que je me suis proposé de confondre , ou plutôt de redresser , & non pas nommément une seule. *

Au reste , je n'ai fait des reflexions ni d'après une simple sottise , ni d'après ce qui se passe dans le secret des Familles. Une simple sottise, sur tout si elle est faite sans dessein & sans attention , ne doit point être relancée. Et je haïs trop , pour y donner, le caractere de ces gens , qui au dire de *Juvénal*,

* S'il est par ci par là dans mon Ouvrage des traits ou des aventures , qui ne puissent avoir pour objet qu'un seul Original : ou les Originaux en sont morts, ou je les connois presque seul , ou ce que j'en dis ne peut leur faire ni bien ni mal.

Scire volunt Secreta domus , atque inde timeri.

Mais si je suis redoutable par quelque endroit , c'est pour m'attacher aux habitudes vicieuses , qu'on ne déguise pas même aux yeux du Public ; afin de me garantir des défauts que je n'ai pas encore, & de me corriger de ceux que je puis avoir malheureusement contractez.

Je finis ma Preface par les Vers suivans de Mr. *Potin* sur mon *Je ne sçai quoi*. Je souscris de bon cœur à tout ce que ce Bel-Esprit m'y fait dire.

Je donne le *Je ne sçai quoi* ,
 Qui je ne sçai comment, m'échape :
 Mais sur le titre seul , je croi
 Entendre quelqu'un qui me drappe ;
 Et déjà , je ne sçai pourquoi ,
 S' imagine mordre à la grape.

Hé ! de grace , Ami , doucement ,
 Critiquer avant que de lire
 Seroit vous même à la Satire
 Exposer votre jugement ,
 Et me dispenser d'y souscrire.

Croyez-vous , dira mon Censeur ,
 Après l'examen du Lecteur
 Être à couvert de la censure ?

Non pas vraiment, & je vous jure
Que d'avance elle me fait peur.

Outre la doze raisonnable
Que j'en pourrois bien mériter ;
Quel Critique impitoyable
Y pourroit encore ajouter :
Il est maint Esprit intraitable ,
Que rien ne sçauroit contenter,

Combien en pourrois-je citer ,
Qui , si l'on veut les écouter ,
Ont tout le goût imaginable ;
Et qui , pour preuve incontestable ,
Viennent cent fois vous répéter ,
Que tel Ouvrage est detestable !

Contre cet écueil redoutable
Cependant si j'allois heurter ;
Je ferois assez raisonnable ,
Pour ne me pas inquiéter
D'un jugement si méprisable.

Mais si par bon raisonnement
On veut censurer mon Ouvrage,
A me corriger promptement
Je mets d'abord tout en usage :
C'est à quoi , Lecteur , je m'engage ,
Si je vous donne un autre Amusement.

L E

JE NE SCAI QUOI

P R E M I E R E P A R T I E.



ARTICLE PREMIER.

*Reflexion generale sur les Etudes , & sur ceux
qui les cultivent.*

L n'est guere de tems plus noblement employé que celui qu'on donne à l'Etude, Cette occupation est digne d'un Grand - Seigneur , comme d'un simple Particulier. Cependant , qu'on voit aujourd'hui peu de personnes qui s'en fassent un honneur , & qui cherchent à se distinguer par leur sçavoir ! cela est vrai , sur tout des gens de qualité. L'un des Freres *Ménocome*, qui dans la Comedie de ce nom * s'érige en Gentilhomme, en est une bonne preuve.

* Regnard T. 2. p. 253.

2 *Reflexions sur les Etudes.* ART. I.

J'aime les Gens d'esprit plus que personne en France ,
J'en ai du plus brillant , & le tout sans Science ;
Je trouve que l'Etude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse , & n'est utile à rien.
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un Livre ,
Et quand un Gentilhomme en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant , boire , & signer son nom ,
Il est aussi sçavant que défunt *Cicéron*.

A l'égard de ceux qui se destinent aux Lettres , les uns n'en font que trop souvent leur *Gagne-pain* , comme on parle ; & les autres s'en servent comme d'un degré pour monter aux honneurs : mais sont-ils parvenus à leur but , ils négligent entièrement leurs Etudes , ou ils ne les cultivent qu'autant qu'il en est besoin, pour exercer bien foiblement leur profession.

Si cette indolence est honteuse dans tout homme de Lettres , elle l'est infiniment plus dans un Ministre de l'Evangile. „ Un homme, „ dit Mr. de Crousaz , * qui ne prendra de „ peine qu'autant qu'il en faut , pour se soutenir dans un poste qui lui vaut quelque chose , & dont il peut difficilement se passer , „ doit être regardé comme un mauvais Ministre. Je lui reconnois un mauvais fonds ; & je „ me persuade qu'il ne sera attentif à son Trouble , qu'autant qu'il sera forcé de l'être pour „ continuer à jouir d'une pension , qui est ,

* *Traité de l'Education des Enfans.* T. I. pag. 156.

Reflexions sur les Etude;. Art. I. 3
quoiqu'il dise, son grand but & l'unique ob-
jet de son cœur.

Par cette raison il ne faudroit consacrer au
Ministere que des sujets , qui avec les autres
qualitez requises possédassent aussi quelque
bien ; afin qu'ils pussent exercer cette Charge
avec l'entier désintéressement qu'il exige d'eux.
Mais les choses sont à present sur un pied, que
par le plus sot raisonnement du monde, on en
éloigne les gens riches , & qu'on n'y élève
souvent que ceux qui ont à opter entre cette
Charge & un Métier.

ARTICLE II.

Eloge des Etudes.

LEs Grecs disoient , *Que les Sçavans voyent
le double des autres , & que l'Ignorant ne
voit goutte , lors même qu'il croit voir le plus
clair.*

Un Sage du même païs soutenoit, *Que la
santé fait la felicité du corps, & le sçavoir celle
de l'esprit.*

*Aristote mettoit la même difference entre
un sçavant & un ignorant, qu'entre un homme
vivant & un homme mort.*

*Demadès alloit plus loin , & disoit , Que
cette difference est aussi grande que celle qu'il y
a entre un Dieu & un Homme.*

*Socrate ne reconnoissoit qu'un seul bien &
qu'un seul mal dans le monde. La science &
l'ignorance.*

4 *Eloge des Etudes. ART. II.*

A en croire *Seneque*, le loisir d'un ignorant est une une mort, & la sepulture d'un homme vivant. *Otiam sine litteris mors est, & vivi hominis sepultura.*

Posidonius assûroit, que le moindre jour de la vie d'un Sçavant, vaut mieux que toute la vie d'un ignorant, quelque longue qu'elle soit. *Unus dies hominum eruditorum plus patet quàm imperiti longissima ætas.*

Il y a un proverbe Arabe, qui dit absolument la même chose.

Selon un autre proverbe Arabe, ce n'est pas être si orphelin de n'avoir ni pere, ni mere, que de se trouver sans science & sans érudition.

Cicéron * dit en particulier des belles Lettres, *Hac studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis profugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* Cette étude forme la jeunesse, procure du plaisir au vieillard, fait briller le mérite d'un homme dans la fortune, est pour lui un refuge & une consolation dans l'adversité, le recrée dans sa maison, ne l'embarasse point hors de chez lui, le suit par tout, au lit, à la campagne, en voyage. Mais ce n'est là qu'une très-foible traduction de ce passage de *Cicéron*. Je plains véritablement les personnes, qui ayant quelque goût, ne sçauroient l'entendre dans l'Ori-

* In Oratione pro *Archia Poëtâ.*

ginal qui est si beau. Sans doute que ces personnes en seroient incomparablement plus touchées, qu'elles ne le seront de la manière imparfaite dont je l'ai traduit. Et nos ignorans Gentilhommes y apprendroient à coup sûr, que la noble extraction n'inspira jamais l'Eloquence ; puisqu'ils ne s'exprimeroient jamais si bien dans leur langue, que l'a fait *Cicéron* dans la sienne.

Le Chevalier Romain assure avec raison de la même Etude. Qu'elle adoucit les mœurs, « & qu'elle efface en nous ce qu'il ya de gros- « fier & de barbare. »

———— *Ingennas didicisse fideliter Artes*
*Emollit mores , nec sinit esse ferus. **

S'il y a eu des Sçavans, dont les manières ont démenti ce vers d'*Ovide*, c'est à eux-mêmes qu'il faut s'en prendre, & non aux *Belles-Lettres*, dont ces Sçavans n'ont pas fait l'usage qu'ils auroient dû en faire. Pour peu donc que *Menechmes*, dont j'ai parlé dans mon premier Article, eût mis le nez dans un Livre, je doute qu'il se fût fait si fier de n'avoir sçu que *boire, tirer, & signer son nom*. Mais à propos de *signer son nom*, j'observerai en passant que la Noblesse sous François I. n'aprenoit pas même à écrire, & c'est de là qu'est venu l'usage des Cachets ; car quand les Gentilshommes

* *Ovid. de Ponto. l.2. El. 9.*

Eloge des Etudes. ART. II.

ne sçavoient pas signer leur nom , ils se contentoient d'appliquer leurs Sceaux.

Les Chinois conservent depuis la fondation de leur Empire, une si grande veneration pour les Sciences , qu'ils ne donnent les emplois & les charges, qu'au degré de sçavoir, démontré par des épreuves très-penibles , & publiquement reconnu: on en use pas de même par tout.

Parle-t-on des talens qu'une Charge demande ,
Et dit-on qu'il en faut d'autant plus qu'elle est grande ,

J'en demeure d'accord.

Vient-on à discuter, comme on fait d'ordinaire ,
Si celui qui la fait a de quoi la bien faire ,
Je me tais , ai-je tort ? *

Suivant le dire d'un ancien Docteur Mahometan , celui qui s'exerce dans les bonnes-œuvres sans la Science , est semblable à l'âne du moulin, qui tourne toujours sans avancer chemin. Mr. D* L* R* * dans sa Lettre que je cite à la marge, † fait sur la comparaison du Docteur Mahometan la remarque suivante. La Science est ici prise pour la Foi ou la Science de Dieu ; mais comme celle du Docteur Musulman n'étoit pas la véritable Foi , on peut dire qu'il étoit lui-même l'âne du moulin, malgré ses beaux Sentimens. Pour moi, je trouve la pensée du Docteur Mahometan fort bonne , & la re-

* Poët. Franç. de M. Regnier Desmarais. T. II. p. 413.

† Memoire pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts. 1717. pag. 124.

marque, ou plutôt la raillerie de Mr. D*L*R* très-mal placée. Il n'y a que l'esprit de parti qui ait pû la lui inspirer; & un Protestant qui voudroit attaquer à tort & à travers la Foi d'un Catholique Romain, ne pourroit-il pas dire de la Foi de Mr. D*L*R* ce que celui-ci dit de la Foi du Docteur Musulman ?

Les Lettres disoit le Pape Jules II. *sont de l'argent dans les Roturiers, de l'or dans les Nobles, & des diamans dans les Princes.* *

Un Gentilhomme, qui est mort Marechal des Armées du feu Roi, dit. Que la Science « n'est jamais si bien dans son jour, qu'entre « les mains d'un homme de condition. Elle y « a des charmes qui ravissent tout le monde, « & qui forcent les plus insensibles à aimer « ceux qui s'en sçavent bien servir. C'est mê- « me un moyen presque infaillible pour arri- « ver aux grands emplois. Et à le bien prendre, « n'est-il pas juste que les plus éclairés con- « duisent ceux qui le sont moins : †

Croyez, dit le Seigneur d'Argenton, que « Dieu n'a point établi l'office de Roi, ni d'au- « tre Prince, pour être exercé par les bêtes, ni « par ceux qui par vaine gloire disent, je ne « suis pas Clerc, je laisse faire à mon Conseil, je « me fie en eux : Et puis sans assigner autre «

* Note sur la quatrième Maxime de l'Homme de Cour de Baltazar Gracian,

† Fortune des Gens de qualité, par Mr. de Caillie-
re. Part. I. ch. 18.

§ *Eloge des Etudes.* ART. II.

„ raison, s'en vont en leurs ébats. S'ils avoient
„ été bien nourris en leur jeunesse, leurs raï-
„ sons seroient autres; & auroient envie qu'on
„ estimât leurs personnes & leurs vertus. * II
„ me semble, dit-il, quelques lignes plus bas,
„ que Dieu ne peut envoyer plus grande playe
„ sur un país, que d'un Prince peu entendu :
„ car de là procedent, division, guerre, famine,
„ mortalité, & tous les autres maux qui dépen-
„ dent de la Guerre.

*Labitur indocto populus sub Principe : sicut
Pra capitis titubant ebrietate pedes.*

Traduction par Mr. le B.

Sous un Prince qui ne sçait rien,
Que je plains un Peuple fidèle !
D'ordinaire le pied chancelle,
Quand la tête ne va pas bien.

L'Evêque de *Vence*, † qui sçavoit, aussi
bien qu'*Ouvren*, ce qui convient à un Prince,
dit à *Louis XIV.* dans l'instruction qu'il lui
adressa dans sa jeunesse.

La Science est aux Rois un ornement insigne,
Tâchez de l'acquérir avec un soin ardent.
Vous regnez sur les cœurs, portant le Diadème,
Il faut par le Sçavoir regner sur les esprits.

„ Si l'on en croit l'Abbé de *S. Real*, * On ne-

* *Memoires de Philippe de Commines*, L. 2. ch. 18.

† *Mr. Godeau Poës. Chrétien* T. I. p. 506.

* *T. V. de ses Oeuvres*. p. 198.

ſçauroit faire obéir les peuples , ſans le ſe-
 cours de l'éloquence ; qui ſelon un Moder-
 ne, eſt l'unique tyrannie que le Prince puiſſe
 juſtement exercer ſur ſes Sujets. L'Eloquen-
 ce eſt en effet ſi forte que *Pirrhus*, Roi d'E-
 pire , avoit que celle de *Cyneas* lui avoit
 plus ſervi dans ſes guerres , que la force de
 ſes ſoldats ; & que *Philippe de Macedoine* di-
 ſoit ordinairement qu'il avoit plus de peine
 à faire taire la ſçavante *Athenes*, qu'à domp-
 ter l'invincible *Sparte*. Ceux qui ont quel-
 que teinture de l'Histoire Grecque , ſçavent
 que l'Eloquence de *Demosthene* fut le plus ſo-
 lide appui de la *Grece* , & le plus fort rempart
 de la *Perſe* contre les entrepriſes des Rois de
 Macedoine. *Lucien* , dans l'éloge qu'il nous
 a laiffé de cet Orateur , fait dire à *Antipater* ,
 qui ſucceda à *Alexandre*. Sans *Demosthene*
 j'eufſe pris *Athenes* plus aiſément , qu'on
 n'a fait *Thebes* : mais cet Homme élo-
 quent ſe trouvoit par tout , pour ſ'oppoſer
 à mes deſſeins : on ne pouvoit le ſurprendre ;
 il étoit lui ſeul plus redoutable , que les
 Flottes & les Armées : que n'eût-il point
 ait, ſ'il eût eu le commandement des Trou-
 pes, ou l'adminiſtration des Finances ? puis-
 que nous avons tant de peine à nous dé-
 fendre contre la ſeule force de ſes paroles.
 L'Eloquence de *Ciceron*, qui détruiſit *Caſilina* ;
 ſauva auſſi *Rome* d'une perte , dont elle n'au-
 roit pû ſe garantir ſans ce ſecours. Ce fut en-

core par son éloquence que cet Orateur sauva la vie à *Ligarius*, qu'on accusoit d'avoir porté les armes contre *Cesar*. L'Empereur, qui l'avoit déjà condamné dans son cœur, & qui étoit si maître de ses résolutions, voulut par pure curiosité entendre le Plaidoyé de *Ciceron*. *Qu'importe*, répondit-il à ceux de ses amis qui voulurent l'en détourner, *qu'importe, ma résolution est prise, il n'en sera ni plus ni moins*. Mais *Cesar*, malgré sa résolution, n'eut pas plutôt entendu l'Apologie de *Ciceron* pour *Ligarius*, qu'il revoqua son Arrêt contre ce Rebelle. Cet Homme éloquent obtint de l'Empereur la même grace pour le Roi *Deiotarus*, & pour son ami *Marcellus*.

Balthazar Gracian, Homme de cabinet, de Cour, & d'Etat, pensoit, *que nul ne vit en homme que celui qui sçait*.

Philippe Apian, recommandable par son grand sçavoir, & sur tout par sa solide piété, aimoit l'étude à un tel point, que lorsque sa femme l'exhortoit à vivre dans le repos, & à abandonner l'étude, parce qu'elle étoit préjudiciable à sa santé, il lui répondoit, *Qu'il faisoit étudier & travailler, comme si l'on ne devoit jamais mourir; & vivre & prier Dieu comme si chaque moment devoit être le dernier de notre vie.* * On ambitionne aujourd'hui tout autre chose que l'honneur de devenir

* *Eloge des Hommes Sçavans* tirez de l'Hist. de Mr. de Thou, par Mr. Terrier T. I. pag. 121.

ſçavant , ou bon Chrétien. On ne s'emprefſe qu'à acquérir des richelſſes , comme ſi l'on devoit vivre des ſiècles , ou qu'on vouloit devenir Prince.

On n'eſtime plus rien que train & qu'équipage ;
On ſonge à ſ'enrichir plus qu'à devenir ſage. *

Mais

Des *Ricas* du *Pereu* poſſédez la richelſſe ,
Poſſédez la grandeur, dont l'éclat nous ſurprend,
Si vous n'avez point la Sageſſe ,
Vous n'êtes ni riche , ni grand. †

C'eſt ſur ce fondement ſans doute , qu'au raport de *N. Paſquier* dans une de ſes Lettres, le Chevalier *Bayard* interrogé, quels biens un pere devoit laiſſer à ſes enfans , répondit ; la vertu & la ſageſſe , qui ne craignent ni pluie , ni vent , ni tempête , ni force d'homme.

Mr. D* L* R** rapporte dans ſa Lettre, que j'ai citée plus haut, qu'il y a eu autrefois un Sultan ſi ſtudieux , qu'il faiſoit porter à l'armée , & dans tous ſes voyages, une Bibliothèque qui faiſoit ſeule la charge de quatre cens Chameaux.

Une Dame , que peu de perſonnes égalent dans l'art de railler finement , dit un jour à un Cavalier , qui paroifſoit tout diſpoſé à prendre le parti des armes, quoiqu'il eût été élevé dans

* *Oeuv. Div. du Sr. D*. Ep. 2.*

† *Epigrammes de Mr. le Brun p. 406.*

celui des lettres , qu'il ne songeoit pas à ce qu'il faisoit , parce qu'il lui en coûteroit plus à lui qu'à tout autre de prendre le parti des armes. Le Cavalier lui en demandant la raison , elle lui répondit , qu'aimant les Livres autant qu'il faisoit , il lui faudroit un train de chariots & de chevaux , comme à un General d'Armée , pour charrier par tout sa Bibliotheque , dont cette ingenieuse Dame supposoit avec assez de fondement , que le Cavalier ne pourroit jamais se separer qu'avec peine.

Le même Cavalier dit un jour , que sa Mere, ses Livres, sa Maîtresse, & son Chien , étoient les quatre choses qui lui tenoient principalement au cœur dans le monde.

Pierre Seguier Chancelier de France , (de qui l'on dit, que non-seulement il sçavoit parfaitement tout ce qui pouvoit regarder les fonctions de la Magistrature ; mais qu'il n'y avoit encore aucun Officier en France , qui sçût mieux que lui tous les devoirs de sa Charge ,) avoit une si forte passion pour les Livres, qu'il disoit souvent , que si on vouloit le corrompre , il n'y avoit qu'à lui donner des Livres.

ARTICLE III.

Exemples d'Anciens de distinction qui ont cultivé les Sciences.

SOLON étoit si avide d'augmenter ses connoissances , qu'étant à l'article de la mort , il écoutoit avec attention quelques-uns de ses amis , qui s'entretenoient auprès de son lit de matieres curieuses & sublimes. Ses amis qui le voyoient si attentif , lui demandant de quel usage cela lui pourroit être dans l'état où il se trouvoit ? *Quand je le sçaurai* , leur répondit-il, *j'en mourrai plus sçavant*. Solon a écrit un Traité des Loix, des Harangues , des Elegies , & il a institué ou augmenté le fameux Aréopage d'Athenes.

Alcibiade étoit bon Orateur , bon Philosophe , & bon General d'Armée. Il étoit si curieux de s'exprimer sur chaque sujet dans les termes les plus propres , que s'il ne trouvoit pas à point nommé ces termes, il aimoit mieux se taire que parler. Il est des personnes, qui par la rage qu'elles ont de parler , sont non seulement très-peu scrupuleuses sur les termes; mais qui , plutôt que de garder le silence , aiment mieux entretenir leurs prochains de choses désobligeantes , ou qui ne les intéressent en rien. L'Homme , dont je vai parler , étoit de ce caractère : mais qu'il fut merveilleuse-

14 *Exemple d'Anciens de distinction*
ment bien païé de son Intemperance de Lan-
gue ! Cet Homme disant à quelqu'un que sa
servante étoit grosse, *qu'est-ce que cela me fait*,
dit celui-ci. Et l'autre lui déclarant qu'il croïoit
que c'étoit de lui , *qu'est-ce que cela vous fait*
à vous , lui répliqua-t-il.

On a dit d'*Epaminondas* , qu'on n'avoit ja-
mais vû un Homme , si sçavant , ni aussi qui
parlât moins. Se trouvoit-il avec des personnes
qui s'entretenoient de Philosophie ou d'Affai-
res d'Etat, il n'avoit garde de baailler, & moins
encore de s'endormir : mais il écoutoit jusqu'à
la fin avec une attention des plus profondes, &
des mieux soutenües. *Epaminondas* , sçavoit
sans doute que parler peu , & écouter beau-
coup les habiles-gens, sont deux moïens très-
propres à devenir soi-même habile. J'observe
encore à ce sujet, que les plus sçavans ne sont
pas ceux qui parlent le plus.

Grands Babillards écoutez ma leçon
Plus un Vase est rempli , moins il donne de son :

Périclès acquit par son Sçavoir , & par son
Eloquence, le surnom d'*Olympien*, c'est-à-dire,
Celeste ou *divin*. Quand il s'agissoit d'émou-
voir , ses discours étoient si forts & si vehe-
mens , qu'on disoit de lui ; *Qu'il éclairoit*,
qu'il tonnoit , & *qu'il portoit une foudre sur la*
langue. Voici une autre preuve de la force de
son Eloquence. *Thucydides* , son Compétiteur

qui ont cultivé les Sciences. ART. III. 15
à la lutte de même qu'au Gouvernement d'*A-*
thènes, interrogé par *Archidamus* Roi de *La-*
cedémone, lequel de lui ou de *Périclès*, étoit
le plus adroit à la lutte, répondit : *Quand j'ai*
vaincu Périclès, il sçait si bien prouver que cela
n'est pas, qu'il fait croire aux Assistans mêmes
le contraire de ce qu'ils ont vu. Il faut conve-
nir néanmoins qu'à cet égard l'Eloquence de
Périclès n'est ni à louer, ni à imiter. On doit
toujours emploier ce talent à soutenir la Veri-
té, & non à donner de la couleur au Menson-
ge. C'est aparemment de cette espece d'Elo-
quence que le Sieur D** veut parler dans sa
VI. Satyre.

L'Eloquence après tout n'est qu'un Art de mentir,
Qui fascine l'esprit, & le sçait pervertir :
Ses ruses, ses detours, ses plus nobles figures,
Se peuvent appeler de belles impostures :
Et ceux qui de cet Art possèdent les fins traits,
Sçavent persuader ce qui ne fut jamais.

Annibal, General des *Carthaginois*, sçavoit
toutes les Disciplines de la Grece, & composa
même en Grec une Histoire qu'il adressa aux
Rhodiens.

Caton, surnommé le Censeur, merita par
ses talens les noms d'excellent Orateur, de bon
Sénateur, & de grand General d'Armée. Il a
écrit entr'autres choses sept Livres d'Histoires,
& il se repentoit d'avoir passé un jour sans rien
apprendre.

16 *Exemples de Modernes de distinction*

Lucullus, qui ne s'est pas moins distingué dans les Affaires Civiles que dans les Expéditions Militaires, étoit de plus si sçavant dans la Philosophie, & dans les Langues Grecque & Latine, que *Sylla*, Consul & Dictateur Romain, lui envoya un abrégé de sa vie, comme à celui qui pouvoit le mieux en composer l'Histoire.

Scipion, surnommé *Emilien*, ou le *jeune Africain*, jugeoit fort bien d'un Ouvrage, & écrivoit lui-même très-poliment. A la Ville ou à l'Armée, il avoit toujours à sa suite des Sçavans du premier ordre, & il exerçoit sans relâche ou son Corps à la fatigue, ou son Esprit aux Sciences. Mais je passe à des exemples plus modernes.

A R T I C L E I V.

Exemples de Modernes de distinction qui ont cultivé les Sciences.

SI je voulois étendre beaucoup cet Article, que ne pourrois-je pas dire de *François de Foix de Candale* issu d'une Famille, qui a donné au Monde Chrétien des Rois, des Princes, des Prélats, & de grands Capitaines ? L'amour qu'il avoit pour les Mathématiques, où il excella, lui fit fonder à *Bordeaux* une chaire de Professeur en Mathématiques, à laquelle il assigna une pension sur son bien.

De

qui ont cultivé les Sciences. ART. IV. 17.

De *Jules César Scaliger* & de *Joseph Scaliger* son Fils , qui avoient l'honneur d'appartenir à *Matthias* , Roi de *Hongrie* , & qui preten-
doient l'un & l'autre être descendus des Prin-
ces de *Verone*. On a dit du Pere que l'Anti-
quité ne pouvoit pas montrer son Supérieur,
ni le siècle présent son pareil. Le Fils tint la
premiere place après son Pere, & fut appelé par
un Bel Esprit l'*Apollon des Doctes*.

De *Guillaume de Saluste* , Sieur *Du-Bartas* ,
qui quoi qu'élevé au milieu des Armes & des
Trompettes , tint néanmoins le second rang
parmi les Poètes de son tems. Après qu'il eut
publié son Poème François de la Creation du
Monde , sous le titre de *Premiere Semaine* ,
Ronsard , qui étoit le Prince des Poètes d'alors ,
en fut si charmé qu'il envoya une plume d'Or
à l'Auteur , & qu'il dit , que *Du-Bartas* avoit
plus fait dans une Semaine , que lui dans toute
sa vie. Il ne dépend pas toujours de nous de
parler le langage des Dieux : mais qui nous
empêche de lire , & de réfléchir sur nos Lectu-
res , afin d'en devenir plus sçavans , & sur tout
plus Gens de bien ? Remarquons aussi en pas-
sant la candeur & le desintéressement de *Ron-
sard*. Quoique Poète , il donne une si haute
marque de son estime à *Du-Bartas* , son Con-
frere en *Apollon* , & son Confrere contempo-
rain. Ah *Ronsard* ! tu n'en as usé de la sorte ,
que parce que tu avois toi même un beau génie..
Si tu ne l'eusses eu que médiocre , tu te fusses

18 Exemples de Modernes de distinction

bien gardé de parler avantageusement de *Du-Bartas*, si tant est que tu ne l'eusses pas déchiré. Au reste la naissance de *Ronsard* étoit aussi très-bonne. Il passa les premières années de sa jeunesse auprès du Dauphin, dont il étoit Page. Les premiers fruits de sa veine furent parfaitement bien reçus du Public : il gagna le prix des *Jeux Floraux*, & les Magistrats de *Toulouse*, lui firent présent d'une *Afinerve* d'Argent massif, au lieu d'une Fleur qu'il avoit gagnée.

De *Pierre Pitou* né à Troyes d'une famille noble. On dit de lui que personne n'a jamais mieux sçu ses Affaires domestiques, qu'il sçavoit l'Histoire de France & celle des Etrangers, les Origines des Peuples, la Chronologies, les Successions des Familles, les Guerres, les Alliances, les Traités que les autres Peuples avoient faits ou entr'eux, ou avec nous, les Loix, les mœurs les coutumes des Provinces, & des Villes en particulier.

De *Pierre du Fonr*, qui avoit ajouté à la noblesse de sa Naissance une parfaite connoissance de l'Antiquité, & du Droit Divin & Humain.

De *Jacques Auguste de Thou* dont la Famille étoit une des plus illustres de la Robe. L'Histoire Latine de son tems qu'il nous a laissée, est un Ouvrage comparable par son sujet & par son éloquence à ceux des Anciens les plus renommez.

De *Guillaume-François-Antoine de l'Hôpital*,

qui ont cultivé les Sciences. ART. IV. 19
Chevalier & Marquis de *Sainte Mème*, dont le
nom seul vaut un éloge chez les Mathéma-
ticiens.

De *Fabriz de Peiresc* issu d'une noble & an-
cienne famille de *Pise* en *Italie*. Il aimoit les
Lettres à un tel point, que ses domestiques
même sçavoient tous quelque chose avec dis-
tinction. Le moindre de ses Laquais pouvoit
servir de Lecteur, & avoit l'industrie de relier
des Livres avec une propreté singulière.

De *Ferdinand Numez de Valladolid*, qui étoit
de l'illustre Maison des *Guzmans*. Il préfera
l'étude aux grands emplois; & il faisoit si peu
de cas de la vie, qu'il ordonna qu'on mît après
sa mort, sur son tombeau; *La Mort le plus
grand bien de la vie*. Le Sçavant & pieux *Pierre
Danés*, Evêque de *Lavanr*, avoit pris pour
son dicton ce Mot; *En la Mort gît mon
repos*.

De *Flaminio Nobili* né à *Luques*, d'une fa-
mille distinguée. Il a traduit en Latin le pre-
mier Livre d'Aristote. *De la Generation*. Sur
la fin de ses jours il enseigna la Théologie,
après avoir travaillé à l'Edition de la Bible La-
tine, qui fut faite par les ordres de *Sixte V.*

De *Ticho Brahé*, Fils d'*Otho Brahé* Seigneur
de *Knustorp* & de *Beata-Bilde*. L'Astronomie
lui doit beaucoup.

De *Jean Sturm*, l'ornement de la Noblesse
Allemande. L'Académie de *Strasbourg*, dont il
fut fait Recteur, lui doit la fondation.

20 Exemples de Princes Anciens & Modernes

De *Jannus Douza*, Gentilhomme Hollandois. Son sçavoir étoit si universel, & sa memoire si merveilleuse, que c'est avec raison qu'on l'a nommé le *Varron de la Hollande*, & l'*Oracle de l'Academie de Leyde*, que les Etats érigerent à sa sollicitation. Il en fut fait Curateur, & il exerça cette Charge pendant 29. ans. *Jannus Douza* son Fils auroit marché glorieusement sur ses traces, si une mort prématurée ne l'avoit pas enlevé du monde.

De *Constantin Huygens*, Seigneur de *Zuylichem*, Secrétaire & Conseiller des Princes d'Orange. Il étoit bon Poëte Latin.

De *Christien Huygens* son Fils, grand Mathématicien.

Du Cardinal & Archevêque de Cantorbery, *Renand Poet* ou *Polus*, qui étoit le Fils de *Richard*, Cousin Germain de *Henri VII.* & de *Marguerite* Fille de *George* Duc de Clarence, Frere d'*Edouard VI.* Il étoit profond Théologien & judicieux Critique.

De *Bacon* Baron de *Verulam*, Vicomte de *St. Alban*, & Chancelier d'*Angleterre*. Sa passion pour l'étude & sa generosité le mirent dans un tel état, que peu de tems avant sa mort il écrivit une Lettre à *Jacques I.* pour le prier de le secourir, de peur, disoit-il, qu'il ne fût réduit sur ses vieux jours à porter la besace, & obligé à étudier pour vivre, lui qui n'avoit souhaité de vivre que pour étudier.

D'*Edouard*, Comte de *Charendon* &c. Grand

distinguez par leur Sçavoir. ART. V. 21
Chancelier, d'Angleterre, dont le jugement & la capacité ne sont ignorez de personne. Son *Histoire de la Rebellion & des Guerres Civiles d'Angleterre*, depuis 1641. jusqu'au rétablissement de Charles II. lui a acquis une belle reputation.

Du Chevalier *Temple*, dont la genereuse retraite nous a procuré les *Ouvrages Politiques* & autres, qu'il nous a laissez.

Et enfin de Mylord Comte de *Nottingham*, qui a si bien défendu depuis peu, contre un Scavant d'Angleterre, l'éternité de *Jesus-Christ*, & celle du *Saint Esprit*.

A R T I C L E V.

Exemples de Princes Anciens & Modernes distinguez par leur Sçavoir.

PTOLOME'E LAGUS, Roi d'*Egypte*, étoit fort sçavant. Il n'oublia rien pour inspirer à ses Enfans l'amour des Sciences : aussi son Fils, *Ptolomée Philadelphie*, répondit-il à cet égard à ses soins.

Alexandre ayant appris qu'*Aristote* alloit publier des *Ouvrages* sur des Sciences *Spéculatives* qu'il lui avoit apprises, & que le reste du monde ignoroit, il voulut l'en empêcher ; *Parce*, disoit-il, qu'il prétendoit surpasser les autres dans la connoissance des choses hautes & sublimes, comme il les surpassoit en courage & en autorité. Ce n'est pourtant point là l'esprit

22 Exemples de Princes Anciens & Modernes
qu'inspire naturellement la Science. Elle n'est par elle-même susceptible ni d'envie, ni d'orgueil. La noblesse de son origine la porte au contraire à se communiquer, & à se repandre libéralement & avec facilité sur ceux qui en ont faite, & qui s'empressent à la rechercher. S'il est des Sçavans qui en soient chiches, c'est qu'ils sont jaloux, vains, paresseux, ou avares.

Mithridate, Roi de *Pont*, sçavoit jusqu'à 22. Langues. Il composa un Traité sur ce qu'il y a de plus caché dans les Maladies; & il inventa cette sorte de contrepoison, qui de son nom est encore nommé *Mithridate*.

Juba II. Roi des deux *Mauritanies*, se rendit plus considérable par ses Etudes, que par son Empire. *Plin*e fait mention de plusieurs Ouvrages de sa façon. *Juba* trouva aussi une Herbe, qu'il nomma *Euphorbia* du nom d'*Euphorbe* son Medecin.

Le **II.** Roi des Romains, *Numa Pompilius*, étoit si Philosophe qu'il a passé pour *Pythagoricien*, quoiqu'il ait précédé *Pythagore* de plus de deux Siècles. *Valerius Antias* dit de ce Prince, qu'il avoit écrit 12. Livres touchant les Devoirs des Prêtres, & 12. autres Livres qui contenoient la Philosophie des Grecs.

Jules César se fit représenter sur un Globe tenant une Epée d'une main & un Livre de l'autre, avec cette Inscription, *Ex utroque Cesar*, comme qui diroit *César* à deux mains.

distinguez par leur Sçavoir. ART. V. 23

On dit de lui qu'il écoutoit, qu'il lisoit, & qu'il écrivoit en même tems. Qui n'a pas lû ses *Commentaires* n'a presque rien lû de bien écrit en Latin.

Auguste écrivoit agréablement en Prose & en Vers. L'usage qu'il tiroit des Auteurs qu'il lisoit est digne de nôtre attention. Il s'attachoit principalement à en recueillir les Sentences, qui pouvoient servir à regler les Mœurs, mais ne voulant pas profiter seul de ces lectures, il transcrivoit lui-même ces Sentences, & en tiroit plusieurs copies, qu'il envoyoit à ses Domestiques, aux Gouverneurs de Provinces, & aux Magistrats de *Rome*, & des autres Villes de sa domination. J'admire encore dans cet Empereur l'étude qu'il s'étoit faite d'exprimer en termes courts & corrects ce qu'il avoit à dire ou à commander, sur quelque sujet que ce fût, & à qui que ce soit qu'il eût affaire. Selon la maxime de la plupart des gens, on traiteroit de paresseux ou de fier un Homme qui en useroit de la sorte : mais quelque grand que soit le nombre de ces gens, j'ose assurer néanmoins qu'ils ont tort, car, si l'on s'en tenoit à la maxime d'*Auguste*, on ne parleroit que de choses qu'on entendroit ; puisqu'il est impossible de parler pertinemment & sans galimatias de choses que l'on n'entend pas, ou qu'on n'entend qu'imparfaitement. Par cette maxime encore on n'ennuieroit jamais personne par son babil, qu'on prend à faux pour de

24 *Exemples de Princes Anciens & Modernes*
l'esprit , & on laisseroit à chacun le loisir de
parler à son tour.

Il n'y a pas eu d'Homme au monde qui aie
tant sçu de choses que l'Empereur *Adrien*. Il
sçavoit à fond toutes les Parties de la Philoso-
phie , la Medecine , l'Histoire , la Poësie , & la
Sculpture. Il faisoit des Vers en Grec , & il
composa diverses Pieces d'Eloquence.

L'Empereur *Marc Antonin* possédoit parfai-
tement la Philosophie de sa Secte, par où il ac-
quit le surnom de *Philosophe*. Il a écrit en
Grec un Volume d'excellentes *Reflexions Mo-
rales* , que nous avons en François avec de
de bonnes remarques par les soins de Monsieur
& de Madame *Dacier*.

Constantin Ducas , l'un des plus sçavans
Princes qu'ait eu la *Nouvelle Rome*, souhaittoit
d'être plus connu par sa Science que par sa
Couronne. *Utinam ex Disciplinis potius, quàm
ex imperiò cognoscere!* Il n'y a eu de tout
tems que trop de Monarques , qui ont mieux
aimé étendre les limites de leur Empire , que
celles de leurs connoissances.

Robert , dit le *Sage*, ou le *Bon*, Roi de *Na-
ples* , protestoit , qu'il lui étoit plus doux d'étu-
dier que de regner. Passion véritablement Roya-
le ! pourvu qu'elle ne fasse pas négliger au
Prince , qui en est possédé , la conduite de ses
Etats , dont il doit faire son plus grand plaisir,
& sa principale occupation. Mais s'il ne con-
vient pas à un Prince d'étudier jusqu'à né-
gliger

distinguez par leur Sçavoir. ART. V. 25
gliger ses Etats , moins encore doit-il s'atta-
cher à des choses, où l'Esprit n'entre pour rien.

Ne vous picquez jamais d'une excellence
Aux choses où le Corps a la plus grande part :
Sçavoir bien soutenir la royale puissance,
Est ce qui proprement se doit nommer votre Art. *

Il n'appartient qu'aux *Nerons* de vouloir ex-
celler dans les exercices purement corporels.

[*Alphonse V.* Roi d'*Arragon* assûroit , que ses
Livres étoient ses meil'eurs *Conseillers* , & ceux
qui lui plaisoient le plus ; parce que ni la crainte,
ni l'esperance , ne les empêchoient pas de lui dire
ce qu'il devoit faire. Ce Prince lisoit apparem-
ment beaucoup ; & ce qui est bien remarqua-
ble encore , il haïssoit les flatteurs.

Haïssez le Flatteur, qui dans sa complaisance ,
Est jusqu'à vos défauts d'éloges liberal.
Une libre censure, une aigre médifance,
En vous blessant au vif vous feroient moins de
mal. †

Charlemagne se faisoit lire durant ses repas
l'Histoire des Rois ses Predecesseurs, ou quel-
que livre de saint *Augustin*. Il recûeilloit tous
les anciens Vers qui contenoient les belles ac-
tions des *Germain*s & des *François* , pour ser-
vir de Memoires à leur Histoire , qu'il avoit

* Godeau, Instruction du Prince pour Louis XIV
Inst. 114.

† Ibid. Inst. 107

26 *Exemples des Princes Anc. & Modern.*
dessein de composer. Il honoroit les Sçavans ,
& les recompensoit noblement. Mr. Godeau *
conseilloit au feu Roi d'avoir pour eux les mê-
mes égards.

Honorez les Sçavans , & par la récompense
En l'amour des Beaux Arts excitez des rivaux :
L'Etat souffrira peu d'une telle dépense ,
Et gagnera beaucoup dans leurs doctes travaux.

L'amour de *Charlemagne* pour les Sciences
est encore connu par les Universitez qu'il
fonda, par les Observations qu'il faisoit sur les
Aîtres , & par une Grammaire qu'il composa
pour enrichir sa Langue , qu'on croit être la
Tudesque.

Robert, Roi de France, surnommé le *Saint*,
le *Droit*, & le *Sage*, n'oublia rien pour faire
fleurir les Lettres, dans lesquelles il excelloit
lui-même. Les Evêques assemblez au Concile
de *Limoges*, dirent de lui, qu'il étoit le plus
docte de tous les Rois.

François I. dit le *Grand* & le *Restaurateur des*
Lettres, avoit toujours auprès de lui des Sça-
vans. Il aimoit qu'on lui parlât de l'Histoire
Naturelle, dont il avoit acquis une si grande
connoissance, pour en avoir seulement oûi rai-
sonner, qu'il sçavoit & marquoit même à
propos tout ce que les Auteurs anciens &
modernes avoient écrit des Animaux, des

* Ibid. Inst. 124.

distinguez par leur Sçavoir. ART. V. 27
Plantes, des Metaux, & des Pierres précieuses,
Charles IX. étoit fort éloquent, & faisoit
bien des Vers. Le gout qu'il prenoit à la chas-
se lui fit composer un *Traité de Venerie*, qu'il
dicta à Mr. de *Villeroi*. Il disoit des Poëtes,
*qu'il falloit les traiter comme on fait les che-
vaux, les bien nourrir & non pas les fouler, de
peur de les rendre paresseux.* Quel dommage
que le Sr. *Poot*, Païsan & excellent Poëte
Hollandois, * ne soit pas né sujet de *Charles
IX.* Ce Monarque l'auroit, je m'assûre, em-
pêché de traire lui-même les vaches, & de la-
bourer son petit coin de terre. Mais ô Tems !
ô Mœurs ! il n'est plus de *Charles IX.* aujour-
d'hui : ou pour m'exprimer dans les termes
d'un de mes amis, dont j'envie très-fort le
talent.

Agrémens de l'esprit, dont nôtre orgueil s'enivre,
Nous vous estimons plus que vous ne méritez :
A bien apprécier vos frivoles Beutez,
Ce n'est qu'un vain honneur, heureux qui s'en dé-
livre !
Pour bien tourner des Vers, pour sçavoir faire un
livre,
Les Beaux-Esprits souvent n'en sont pas moins
rentez,
Et de mille ennemis ces talens redoutez.
N'offrent que des Lauriers, dont on ne sçauroit
vivre.
C'est trop payer l'esprit de l'Immortalité.

* Mr. Van Effen l'a fait connoître aux François
dans le Journ. Liter. T. 9. pag. 436.

28 *Exemples des Princes Anciens & Modern.*

Encor si réservée à nôtre vanité ,
Nos veilles , nos travaux en étoient de sûrs gages !
Mais dupes des desirs que flattent les neufs Sœurs ,
De tel qui croyoit voir applaudir ses Ouvrages ,
L'Amour propre gemit sous le poids des Censeurs.

Mr. *Potin* s'accorde parfaitement en cela
avec le Comte de *Bussy*.

L'Esprit nous sert fort dans la vie ,
Sans cela nous n'y faisons rien :
Cependant cet Esprit nous attire l'envie
Plus que les Honneurs ni le Bien.

Loüis XIV. passe pour avoir traduit les *Commentaires de Cezar* , & Monsieur l'*Epitome de Florus*.

Loüis de Bourbon , Prince de *Condé* , soutint à l'âge de treize ans des Theses de Philosophie. Il excella dans cette étude sur tous ses concurrens, à peu près de la même maniere, qu'il surpassa dans la suite les plus grands Capitaines de son siècle.

Henry VIII. Roi d'Angleterre , écrivit contre *Luther* un Livre, qui lui valut le titre de *Défenseur de la Foi* , que le Pape *Leon X.* lui donna par une Bulle. Les Rois de la *Grande-Bretagne* se font encore honneur de ce titre , quoi-qu'ils ne soient plus Défenseurs de la même Foi.

Edouard VI. Fils & Successeur de *Henry VIII.* surpassa par son esprit & par son application , les Maîtres qu'on lui donna pour la

distinguez par leur Sçavoir. ART. V. 29
Philosophie, les Mathematiques, la Theologie, & les Langues Grecque & Latine. Monté sur le trône, *Edoïard* ne se relâcha point ; mais il regla si bien son tems, qu'il en destina toujours une partie aux *Belles-Lettres*. Le feu Evêque de *Salisbury* * nous donne un trait de la jeunesse d'*Edoïard*, qui est trop remarquable pour avoir dû être oublié par Mr. de *Larriey*. Ce Prince jouant avec des Seigneurs de son âge, & souhaitant d'avoir quelque chose à quoi il ne pouvoit atteindre, ses Camarades prirent une grande Bible, qu'ils couchèrent par terre, afin de monter dessus. Le jeune Prince indigné de cette action, courut relever la Bible, & quitta le jeu dans le moment. Si *Edoïard* ne pouvoit souffrir qu'on fit un marchepied de la Bible, qui doute qu'il n'eût empêché aussi qu'on s'en servît comme d'un oreiller dans les Eglises ?

Jacques I. fut selon quelques-uns, grand Theologien, grand Philosophe, & grand Politique. Il défendit sa Religion par des ouvrages sçavans & pieux, qui lui acquirent le titre de *Salomon de son siecle*.

Charles I. destiné à l'Archevêché d'*York*, avoit parfaitement bien fait ses études. Il les continua même après la mort de *Henry* son frere aîné, quoiqu'il se vît par là l'heritier présomptif de trois Couronnes. Il merita les ti-

* Mr. Burnet Hist. de la Reform. d'Anglet. T. 1. pag. 2. de l'Edit. in 4.

tres de *Saint* & de *Martyr*, en partie à cause d'un Livre qui lui a été attribué, & qui a pour titre, *Le Portrait du Roi dans sa salûte & dans sa souffrance.*

Les nouvelles Litteraires de *Petersbourg* nous apprennent qu'on y a imprimé en Rus-sien & en Hollandois une *Instruction pour la Marine.*, qu'on dit que S. M. I. a composé elle-même. Il y a dans deux Prefaces qui sont à la tête du Livre, plusieurs Observations curicules sur l'état de la Navigation en *Russie* depuis plusieurs siecles. On ne sçauroit refuser au *Czar* la gloire de l'avoir amenés à un point de perfection infiniment supérieur à ce qu'elle avoit été auparavant. * L'Academie Royale des Sciences de Paris a rendu justice au sçavoir de S. M. I. en l'agrégeant à son illustre Corps.

S. A. Mr. le Prince *Jean Nicolas Alexandre Maurocordato* a achevé deux Ouvrages considérables, auxquels elle travailloit depuis long-tems. L'un & l'autre sont en Latin, & prêts à imprimer. Le premier a pour titre : *Incrementa & Decrementa Imperii Ottomanici.* On y trouvera bien des choses curieuses, que l'experience & la connoissance des manuscrits ont apprises au Serenissime Auteur, tant sur la Religion, que sur l'Etat, le Gouvernement, la Cour, l'Histoire

distinguez par leur Sçavoir. ART. V. 31
 Secrete du Serrail & du Divan. On compa-
 re dans la Preface , la Chronologie des
 Turcs avec la nôtre , & l'on fait voir que
Leunclavius , Riccioli , &c. ont fait une infi-
 té de fautes , pour s'être servis de Memoi-
 res , dont les habiles gens d'entre les Turcs
 ne font aucun cas. L'autre Ouvrage est in-
 titulé, *De Daciâ Veteri & Novâ.* On y trouve
 ra une Carte très - exacte , & plusieurs dé-
 couvertes sur la Constitution Ancienne &
 Moderne de ce Païs. * „ J'ajoute à cela que
 la même *Altesse* enrichit il y a deux ans le
 Public d'un Livre des *Offices* ou d'un *Abregé*
 en beau Grec de la *Morale Chrétienne.* Mr.
Le Clerc en a fait l'Extrait , & donné d'excel-
 lens Morceaux dans la *Bibliot. Anc. & Mod.*
Tom. XIV. pag. 114 &c. Il revient ailleurs † à
 cette *Morale* à l'occasion d'une seconde édi-
 tion fort augmentée qu'on en a faite à *Leipsig*
 avec la Traduction en Latin. „ Je suis con-
 vaincu , dit-il dans ce dernier endroit , par
 des preuves incontestables , non-seulement
 du grand Sçavoir de ce Prince dans l'An-
 tiquité Prophane & Ecclesiastique , mais
 encore de ses belles qualitez par rapport à la
 morale , qu'il pratique comme il l'enseigne.
 C'est là prouver qu'elle est vraie , puis que
 celui qui nous en instruit , la pratique si
 ponctuellement. Je ne sçauois rien souhai-

* Ibid. pag. 264.

† Biblioth. Anc. & Mod. T. XVII. p. 404. &c.

32 *Raisons qui empêchent les Dames*

„ ter de meilleur à nôtre Europe Occidentale;
 „ que de demander au Ciel , qu'il lui veuille
 „ donner des Princes & des Magistrats , qui
 „ aient les lumieres & les vertus du *Vainode*
 „ de *Valachie*.

Le Pere de ce Prince, *Alexandre Maurocordato*, étoit aussi très-sçavant. Il publia en 1664. un Traité de Medecine intitulé, *Instrumentum Pneumaticum circulandi Sanguinis*, &c. il a laissé une *Histoire Sacrée* que Mr. le Prince son Fils a fait imprimer avec des Prefaces. Il a laissé encore une *Histoire Romaine* avec d'autres Manuscrits & des Lettres familières , où l'on admire son grand genie. *

ARTICLE VI

*Premiere raison , qui generalement parlant ,
 empêche les Dames de se distinguer
 dans les Sciences.*

ARiste ayant avancé en presence d'*Eugene* qu'il y avoit en France des Duchesses , des Marquises , & des Comtesses, qui valoient bien les Ducs , les Marquis , & les Comtes Beaux-Esprits , dont il l'avoit entretenu. Je „ ne pensois pas, (interrompit *Eugene*) qu'u- „ ne Femme pût être Bel-Esprit ; & qu'oï „ que vous en disiez , je doute un peu qu'elle „ puisse avoir toutes les qualitez qui sont ne-

de se distinguer dans les Sciences. ART. VI. 33
cessaires, pour l'être effectivement. Ce beau
feu & ce bon sens, dont vous avez tant par-
lé, ne viennent pas d'une complexion froide
& humide : la froideur & l'humidité qui
rendent les Femmes *foibles, timides, indis-*
cretes, legeres, impatientes, babillardes, com-
me l'a fait voir clairement un de nos bons
Auteurs, dans son *Art de connoître les*
Hommes, * les empêchent d'avoir le juge-
ment, la solidité, la force, la justesse que
le Bel-Esprit demande. Cette pituite dont
dont elles sont pleines, & qui leur fait le
teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la
délicatesse & la vivacité de l'esprit ; elle en
émousse la pointe, elle en affoiblit les lu-
mieres : & si vous y faites reflexion, ce que
les Femmes ont de brillant, est de la nature
des éclairs, qui ébloüissent un moment, &
qui n'ont point de consistance : elles brillent
un peu dans la conversation, & pourvû
qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne
parlent pas mal ; mais hors de là, elles ne
sont pas trop raisonnables : en un mot, il
n'y a rien de plus mince, ni de plus borné
que l'esprit des Femmes. † J'alleguerai plus
bas la réponse à cette Objection.

* Eugene supprime bien d'autres défauts que Mr. de la Chambre attribué aux Femmes en vertu de la froideur & de l'humidité de leur complexion. V. l'Art de connoître les Hommes. p. 29.

† Le P. Bouhours. Entretiens d'Ariste & d'Eugene, à la fin du IV. Entretien.

ARTICLE VII.

Sec. raison , qui generalement parlant , empêche les Dames de se distinguer dans les Sciences.

CLeante demandant à Euthyme , s'il pensoit que les Femmes eussent dans leurs sentimens autant d'élevation que les Hommes ,
 „ celui-ci répond. D'où les prendroient-elles
 „ ces sentimens ? Sont-elles élevées d'une
 „ maniere à leur en inspirer ? A peine sont-elles
 „ les capables de quelque instruction , qu'on
 „ ne les instruit que de parure. Les premieres
 „ leçons qu'on leur donne , c'est de faire la
 „ reverence de bonne grace , d'avancer la
 „ poitrine , de retirer les épaules en arriere ,
 „ de tourner les pieds en dehors. Dès leur enfance
 „ elles entendent dire qu'elles sont aimables ,
 „ qu'elles ont de beaux yeux , une belle gorge ,
 „ une taille fine. Ne diroit-on pas qu'on a intention
 „ de les disposer à écouter les discours qu'on leur doit
 „ tenir dans la suite sur leurs prétendus charmes , * &

* Les Dames aiment en effet si fort ce fort langage , qu'un Cavalier qui manqueroit à le leur tenir , ou qui ne le leur tiendrait que sobrement & à propos , passeroit dans leur idée pour un Homme qui n'auroit point d'esprit , ou qui ne sçauroit pas vivre. Si je ne puis acquérir qu'à ce prix les qualitez opposées , je renonce pour jamais à l'une & à l'autre. Je n'en suis pas moins pour cela le très-humble Serv. des Belles.

de se distinguer dans les Sciences. ART. VII. 35
qu'on leur persuade de bonne heure qu'elles "
sont aimables, afin qu'à un certain âge elles "
croient plus aisément qu'elles sont aimées ? "
Où sont les Meres qui tiennent une autre "
route , & qui nourrissent leurs Filles dans "
le goût & l'amour de la vertu ? *Cleanthe* "
fortifie la censure d'*Enthyme*. Vous avez rai- "
son , dit-il , de blâmer l'éducation que l'on "
donne d'ordinaire aux Filles. On flatte leur "
amour propre. On fait naître en elles des "
sentimens d'orgueil & de vanité. On leur "
fait trop valoir le mérite des attraits du corps, "
à peine leur en laisse-t-on entrevoir d'autres. "
On ne pense point à former l'esprit. Le "
cœur est négligé , ou plutôt amolli avant , "
pour ainsi dire, qu'il soit capable de l'être. * "

Convenons malgré tout cela , qu'en gene-
ral il se trouve assez de talens dans les Fem-
mes , pour vaincre , si elles le vouloient , la
froideur de leur complexion , & la mauvaise
éducation qu'on leur donne. Je me servirai
pour le justifier de deux sortes de preuves ;
dont l'une sera fondée sur les témoignages
même d'Auteurs de nôtre Sexe , & l'autre sur
les exemples de plusieurs Femmes , de tous
les ordres , qui se sont distinguées dans tous
les tems par leur sçavoir , & par leur esprit.
J'avertis , avant que d'en venir à ma première
preuve , que c'est moins pour rendre justice •

* Dialogues sur les plaisirs, les passions, & le mé-
rite des Femmes , par M. Du Puy. p. 157.



36 *Dispositions des Dames pour cultiver*
an merite des Femmes , que j'entreprends de
raporter ici une partie des choses qu'on a écri-
tes à leur avantage sur le sujet en question ,
que pour couvrir d'une plus grande honte les
Hommes , qui étant plutôt nez qu'elles pour
cultiver leur Esprit & les Siences , négligent
cependant l'un & l'autre , ni plus ni moins
que s'ils étoient véritablement des Femmes.

ARTICLE VIII.

*Témoignages d'Auteurs touchant les dispositions
que les Dames ont pour cultiver leur Esprit
& les Sciences.*

LE Collecteur d'un Livre imprimé il n'y a
pas long-tems à Paris , sous le titre de
Rapsodies, Bilvesées, Balivernes, Rogatons, &c.
raporte l'éloge suivant de l'Esprit du Beau-
Sexe.

L'Esprit des Hommes d'ordinaire,
Est un pur Ouvrage de l'art.
Si les Grecs, les Latins, en reclamoient leur part,
Ils ne leur en laisseroient guere.
S'emparer sans façon de ce qu'on trouve écrit,
De nos Hommes si vains c'est la plus grande gloire,
Et l'on appelle Bel-Esprit
Ce qui n'est que pure Memoire.
Mais ils ont tous sujet de paroître jaloux,
De ce que la Nature au Sexe sçait apprendre,
Grecs ni Latins n'y peuvent rien pretendre.
L'esprit dont vous brillez, Mesdames, est à vous.

Maïs voïons quelque chose de plus fort que cette Piece, que l'on pourroit , par plus d'une raison , prendre pour une pure galanterie du Poëte.

Le fameux Docteur *Svivi* a en particulier une si haute idée de la délicatesse d'oreille qu'ont les Dames à l'égard de la Langue qui leur est naturelle ; que dans une Lettre * qu'il a écrite à Mylord Comte d'*Oxford* & de *Mortimer* , contenant un projet pour épurer , fixer , & augmenter la Langue Angloise, il s'exprime à leur sujet en ces termes. “ Si l'on m'en “ laissoit le choix , je m'en rapporterois plus au “ jugement des Dames , au moins en ce qui “ regarde l'oreille , qu'à de petits Courtisans “ sans sçavoir , qu'à de petits Poëtes sans esprit , & qu'à de petits Ecoliers sans monde.. “ *Et pour montrer qu'il ne parle point en l'air ; “ J'ai prié, dit-il , quelques personnes de l'un “ & de l'autre Sexe d'écrire au hazard quelques Lettres détachées , & lorsqu'on y a jeté les yeux, il a paru que ce que les Hommes “ avoient écrit , étoit tout plein de Consonnes “ rudes, & ressembloit au Haut-Allemand ; & “ qu'au contraire les Dames avoient aproché “ de la Langue Italienne , par l'abondance des “ Voïelles & des Liquides , qu'elles avoient “ mises dans leur Ecriture. “*

Ceux qui ont lû les *Remarques de Vaugelas*

* V. la route entière dans la *Biblioth. Angl.* Tome II . p a , 108. &c.

38 *Des dispositions des Dames pour cultiver sur la Langue Françoise*, y ont pû voir que ce *Maître juré* de nôtre Langue, ainsi que l'appelle *Ménage*, † a fait une Remarque assez longue pour prouver, “ Que dans les doutes, sur la Langue, il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les Femmes, & ceux qui n'ont point étudié, que ceux qui sont bien sçavans dans les Langues Grecque & Latine. Sa Remarque a été aprouvée par tout le Corps de l'*Academie Françoise*; & si j'osois, je dirois que je l'approuve aussi, mais avec la même restriction que *Vangelas* & ses Juges y ont mise, sçavoir; , Que par les Femmes & ceux qui n'ont point étudié, il faut entendre des personnes de l'un & de l'autre Sexe, qui ont avec de l'esprit & du monde, quelque lecture des bons Livres François. Le moïen en effet de *parler bien* sans cela? Les personnes qui manquant de ces secours, ne paient que d'effronterie & d'un flux de bouche qui ne tarit point, peuvent se piquer de *parler bien* dans le sens de *beaucoup*, mais jamais dans celui qui emporte *perfection*.

Eugene aiant objecté, comme nous l'avons vû plus haut, que les Femmes, à cause de la froideur & de l'humidité de leur complexion, ne pouvoient pas pretendre à la qualité de Bel-esprit, *Ariste* lui répond: , Ce que vous dites est vrai en general, & je vous avoue qu'il “

† Dans ses *Observ. sur la La Lang. Franç.* Tom. II. au mot *Parallele*.

leur Esprit & les Sciences. ART. VIII. 39
y a quelque forte d'oposition entre la beau-
té de l'Esprit, & celle du Corps que les
Femmes ont en partage : mais cela n'em-
pêche pas que quelques-unes ne soient ex-
ceptées de la regle generale. Ce sont celles
qui du côté de l'esprit n'ont rien des imper-
fections de leur Sexe ; & auxquelles la Na-
ture a donné, ce semble, un temperament
particulier. On peut compter entre ces
Femmes privilegiées la fameuse Grecque,
qui inventa une nouvelle espece de Vers,
& qui fut nommée la dixième Muse ; la
vertueuse *Cornélie* mere des Gracques ; la
sage & sçavante *Athenias*, que son merite
éleva au trône de Constantinople ; *Victoire*
Colonne, Marquise de Pesquaire ; *Angelique*
Nogarole ; *Séraphine Contarin*, *Olive Margue-*
rite Sarochi, toutes quatre Italiennes ; *Mar-*
guerite Morus & *Elizabeth Tanfield*, Angloi-
ses ; *Isabelle de Rosères* ; Espagnole ; *Cathe-*
rine de Portugal, Duchesse de Bragance ;
Marguerite de Valois ; Sœur de François I.
qui fut apellée par les Beaux-esprits de son
tems la dixième Muse, & la quatrième
Grace ; la Reine *Marguerite* ; la Princesse
de *Conti*, Fille de *Henri*, Duc de Guise ;
Mademoiselle de *Courtenay*, que Monta-
gne apelle sa Fille, & *Juste Lipse* sa Sœur ;
& tant d'autres qui ont été l'ornement de
leur Pais & de leur siècle sans parler de
celles qui vivent encore.

40 *Des difpafit. des Dames pour cultiver, &c.*

L'Auteur, du *Misanthrope*, ne le cede en rien ni au Sr. *Survif*, ni à *Vaugelas*, ni au P. *Bouhours*, dans l'idée qu'il a de l'efprit du Beau-Sexe. „ Les Femmes, dit-il, ont l'ima-
„ gination plus vive & plus étendue que les
„ Hommes. En general, elles ont le don de
„ narrer mieux qu'eux. Il n'y a dans ce qu'el-
„ les racontent rien de fec, de forcé, ni de
„ trop méthodique. Les liaifons en font im-
„ perceptibles, & les écarts qu'elles font
„ ramènent au fujet d'une manière admira-
„ ble. Il femble que dans leur imagination,
„ les expreffions les plus précifes, de tous les
„ objets, aient chacune leur niche, où elles les
„ fçavent trouver dès qu'elles en ont befoin.
„ Les Femmes brillent fur tout dans le ftile
„ Epiftolaire. Leurs transitions délicates &
„ imperceptibles, le defordre lié de leurs pen-
„ sées, & leur heureux tour pour les exprimer,
„ font dans tout leur jour dans une Lettre. El-
„ les ont un certain talent pour dire les pe-
„ tites chofes fans baffeffe, & les grandes fans
enflure. “ Notre Auteur croit encore qu'en
ce qu'on nomme *Sçavoir* & qui confifte à
lire, compiler, & commenter les Anciens Au-
teurs, les Femmes furpafferoient de beaucoup
les Hommes, fi elles vouloient s'y appliquer.
Mais on verra tout cela plus developé dans le
Misanthrope du Lundi premier d'Août 1712.
On y verra auffi à quels égards les Hommes
furpaffent à leur tour les Femmes.

ARTICLE

A R T I C L E IX.

Du Stile Epistolaire.

SUR ce qu'on a avoué de tout tems que generalement parlant , les Femmes tournent mieux une *Lettre* que les Hommes , je ne sçai combien de Femmes & d'Hommes même s'imaginent qu'il n'y a point de *Stile* plus aisé que l'*Epistolaire* , & qu'ils possèdent tout le *Stile* à un degré qu'il n'y manque rien ; comme si pour écrire & narrer joliment , il suffisoit d'être né Femme , ou d'en avoir le caractère. Mais , outre ce que j'ai dit dans l'endroit de mon Article precedent , où je joins mon petit suffrage à celui de *Vaugelas* & de ses Juges , Monsieur de *Cailliere* * va nous démontrer que le talent de bien tourner une *Lettre* ne fut ni ne sera jamais aussi mince ni aussi commun , que nous le croions pour la plûpart.

J'ai toujours estimé , que le genre d'écrire le plus difficile étoit celui des *Lettres* ; & j'ai oüi dire à de bons Connoisseurs , que les *Epîtres de Ciceron* valent mieux que ses autres Ouvrages. La raison en est , qu'une *Lettre* est la véritable production de notre esprit , qu'elle est la peinture vive & naturelle de nos pensées & de nos imaginations ,

* *Fortune des Gens de qualité* Part. II. Chap. XII.

„ & que tout ce qu'elle a de beau & de par-
„ fait ne peut être attribué qu'à nôtre esprit
„ seul. On n'en peut pas dire autant de nos
„ discours ordinaires & familiers ; nos pen-
„ sées qui se présentent en foule ne nous
„ donnent pas le loisir de choisir de belles
„ expressions. Mais ce défaut n'est pas dans
„ nos Lettres : nous pouvons leur donner
„ toutes les graces de l'Eloquence , puis que
„ nous avons le tems d'aporter de l'ordre & de
„ la politesse à nôtre Stile , en écrivant pour
„ les *Harangues* , les *Plaidoiers* , & les *Ser-*
„ *mons* ; pièces pourtant qui n'ont rien de si
„ digne de nôtre attention , si l'on considère
„ qu'elles ne sont tissuës que de Lieux Com-
„ muns , d'Apophthegmes , d'Exemples mé-
„ morables , de Raisonnemens Philosophi-
„ ques , & qu'elles sont renfermées dans les
„ regles de la Rhétorique , qui leur fournit
„ leurs parties , leurs amplifications , leurs
„ mouvemens , & leurs figures. Mais les *Let-*
„ *tres* n'ont pas besoin de ces ornemens étran-
„ gers , ce sont des beautés qui nous plaisent
„ toutes nuës , elles commencent sans exorde ,
„ elles suivent sans narrations , elles s'expli-
„ quent sans artifices , elles prouvent sans
„ Auteurs , elles raisonnent sans Dialectique ,
„ elles persuadent sans mouvemens. Les *Let-*
„ *tres* doivent être purgées de toutes ces cho-
„ ses , & cessent d'être belles , si-tôt qu'elles
„ paroissent sçavantes & étudiées. C'est à mon

Exemples de Reines & Princesses Sçavantes. 43.
jugement ce qui fait que l'on voit si peu de “
Sçavans écrire agreablement. Ils ne sçavent “
que ce que les autres ont dit , ils ont fait “
de leur cerveau une Bibliothéque portative “
dans laquelle est ramassé tout le Grec & “
tout le Latin de l'Antiquité ; ils ont étudié “
la Science des autres , & n'ont pas deve- “
lopé celle de leur Esprit ; ce sont des Per- “
roquets qui parlent comme on leur a appris , “
sans rien tirer de leur fonds ; ce sont de “
mauvais ménagers , qui laissent leur Enten- “
dement en friche , pour cultiver leur Mé- “
moire ; & de mauvais François , qui ne sça- “
vent jamais bien la Langue de leur Mere. “
Aussi n'y a-t-il rien de plus pitoïable que “
les *Lettres* de ces illustres du College. Vous “
diriez qu'ils ont une Langue differente de la “
nôtre , & qu'ils n'écrivent que pour n'être “
pas entendus. La Doctrine fait tant de cho- “
ses en eux , que la Nature y est oubliée , & “
lorsque les Livres ne leur fournissent plus “
rien , ils deviennent muets ou ridicules.

ARTICLE X.

Exemples de Reines & de Princesses Sçavantes.

L'AUTEUR de la *Conjuration du Portugal*
fait le portrait suivant de la Reine Femme
de *Dorn Joann*. “ Cette Princesse soutint glo-
rieusement la Couronne & la fortune de ses “
enfants après la mort de son M. a. r. i. Elle fit “

„ éclatèr sur le trône , & durant sa régence ,
 „ toutes les grandes qualitez que l'on admi-
 „ roit dans sa personne , & qui l'ont renduë
 „ une des plus illustres Princesses qui aient
 „ jamais regné. La Politique & les Affaires
 „ de l'Etat étoient sa véritable étude , & sa
 „ plus importante occupation. Elle s'étoit de-
 „ puis long-tems apliquée à démêler les dif-
 „ ferens caractères des Hommes , & à devi-
 „ ner par les dehors les plus fins & les plus
 „ délicats , les sentimens les plus cachez
 „ de ceux qu'elle voïoit , & si quelquefois
 „ elle s'étoit trompée , elle revenoit pour ainsi
 „ dire sur ses pas , afin de mieux apercevoir
 „ l'origine de son erreur. Par cette attention
 „ extraordinaire , elle étoit devenuë si habile
 „ & si penetrante , que les *Portugais* assurent ,
 „ & même les Historiens *Espagnols* lui rendent
 „ cette justice , qu'il sembloit qu'il n'y eût
 „ rien de caché pour elle dans le cœur des
 „ Courtisans les plus dissimulés.

Marie de Savoye , qui avoit épousé *Dom Pe-
 dro* Roi de Portugal , se chargea elle-même
 de l'instruction de l'Infante *Isabelle*. Cette
 pieuse Reine fit pour l'Infante un Catechisme
 plus étendu que celui que l'on donne aux En-
 fans , & lui laissa de sages Conseils , qui ont
 été donnez au Public.

Isabelle sçavoit , outre plusieurs Langues vi-
 vantes, l'Histoire de *Portugal* , la Géographie,

Œ de Princesses Sçavantes. ART. X. 49
les mœurs des Nations, & les principes de la
Langue Latine.

Jeanne Gray, qui monta après *Edoïard VI.*
sur le trône d'Angleterre, mais qui ne regna
que dix jours, possédoit à fonds les Langues
Grecque & Latine. Elle donnoit à la Lecture
des Philosophes ou des Théologiens les heu-
res, que les personnes de son âge ont accou-
tumé de passer parmi les Jeux & les Specta-
cles. Un jour (*continue un Historien qui a*
terni sa réputation par son dernier Ouvrage.)
Un jour que toute la Famille de *Jeanne Gray*
étoit à la Campagne, & prenoit le divertis-
sement de la chasse, elle seule resta dans son
Cabinet. *Roger Ascham*, Précepteur de la
Princesse *Elizabeth*, entrant dans sa cham-
bre, & lui demandant pourquoi elle prefe-
roit la Solitude à un divertissement aussi
agréable que celui de la Chasse. *Voilà*, dit-
elle en lui montrant le *Phédon*, ou le *Traité*
de l'Immortalité de l'Âme de *Platon*, *voilà*
l'excuse de ma retraite; & le sujet de mon
attachement. Je trouve avec mon *Philosophe*
bien d'autres plaisirs, que parmi le bruit des
Cors & des Chiens.

Elizabeth, qui gouverna si habilement les
Etats, sçavoit si bien dès l'âge de 17. ans le
Grec & le Latin, qu'elle traduisit de Grec en
Latin deux Oraisons d'*Isocrate*. Outre ces
Langues & celle qui lui étoit naturelle, elle
parloit encore l'Italien, le François, & l'Alle-
mand.

Marie Stuart , Reine de France & d'Ecosse , parloit avec facilité six sortes de Langues. A l'âge de 13. à 14. ans , elle fit un beau Discours en Latin , où elle démontra contre l'Opinion reçûë , & par son propre exemple ; *Que les Lettres conviennent aussi bien aux Femmes qu'aux Hommes*. Une Dame d'*Utrecht* , dont je parlerai dans la suite , a fait une Dissertation sur le même sujet. Tant que *Marie Stuart* a été en France , il ne se passoit pas de jour qu'elle n'employât régulièrement deux heures à l'étude. Aussi y avoit-il peu de Sciences , dont elle ne raisonnât pertinemment.

Christine , Reine de Suede , sçavoit l'Histoire , la Philosophie , & les Mathématiques. Elle parloit trois sortes de Langues avec une facilité admirable , & decidoit sur les Ouvrages des Sçavans avec une érudition qui surprenoit les Connoisseurs.

Elizabeth de Bohême , a été une des plus fidèles & des plus illustres Disciples du fameux *Descartes* son Maître.

J'ajoute enfin à ce que le *Pere Bouhours* a dit de *Marguerite de Valois* , que cette Princesse entendoit fort bien la Philosophie , & qu'elle rendoit même raison des passages les plus obscurs de l'Ecriture.

A R T I C L E X I

Exemples de Dames qualifiées & autres, qui se sont renduës celebres par leur Sçavoir.

HYPATHIE , Filie de *Théon* , célèbre Astronome , enseigna la Philosophie d'*Aristote* , & de *Platon* , & cultiva aussi diverses parties des Mathématiques , sur lesquelles elle a laissé des Ecrits.

La Femme du jeune *Pline* , aidait son Mari dans ses études , & tenoit même la lampe , pendant qu'il écrivoit ses Ouvrages. " Son attention à me plaire , d t il , lui fait tour- " ner toute son inclination du côté de la Lite- " rature. Elle a continuellement mes Ouvra- " ges entre les mains , e'le ne cesse , de les li- " re , elle les apprend par cœur. Vous ne pou- " vez vous imaginer ni son inquiétude avant " que je plaide , ni sa joie après que j'ai plai- " dé. Elle charge tou'jours quelqu'un de venir " en diligence lui apprendre quels applaudisse- " mens j'ai reçûs , quel succès a eu la cause. " S'il m'arrive de lire une Pièce en Public , " elle sçait se ménager une place , où derrière " un rideau elle écoute avidement les loüan- " ges qu'on me donne. Elle chante mes vers , " & fait redire à sa Guitarre ce qu'exprime " sa voix. *

* Mêlé d'Hist. & de Liter. par Mr. de Vigneul Mar-
ville. Tom. II. pag 223.

48 *Exemples de Dames célèbres, &c.* ART. XI.

Mademoiselle *Cunitz*, Silésienne, avoit fait de grands progrès dans l'Astronomie. Elle y fut perfectionnée par Monsieur de *Leuwen*, Seigneur de *Huntzendorff* & de *Hohen-Gersdorff*, qu'elle épousa dans la suite: De concert avec son Mari, elle passe la plûpart des nuits à faire des Observations ou à calculer, & prenoit le jour pour dormir. *

Mademoiselle *Vinckelman* touchée au vif des reproches que les Libraires faisoient à Mr. *Godefroi Kirch* son Epoux, sur ce que, depuis qu'il étoit marié, les Calendriers auxquels il travailloit, ne paroissent pas avec la même exactitude; elle s'offrit à soulager son Mari dans les choses qui seroient de sa portée.,
 „ Par ce moien, disent Messieurs les Journa-
 „ listes de Berlin †, elle fit des progrès consi-
 „ derables dans l'Astronomie, & après les
 „ connoissances les plus aisées pour la compo-
 „ sition des Calendriers, elle s'éleva insensi-
 „ blement jusqu'à ce qu'il y a de plus difficile,
 „ dans cette Science: de sorte que dans peu
 „ de tems, elle fut capable de faire elle-même
 „ des Observations Célestes, & de calculer les
 „ mouvemens des Planettes. Dès lors, elle fut
 „ d'un secours important à son Mari: Ils se re-
 „ levoient l'un l'autre dans les Observations,
 „ qui ne devoient pas être interrompuës, &
 „ qu'une personne seule ne pouvoit faire. Dans

* Biblioth. German. Tom. III. pag. 165.

† Biblioth. German. Tom. III. pag. 177.

„ d'autres

Exemples de Dames celebres, &c. ART. XI. 4

d'autres , ils observoient separément en divers endroits , & se partageoient le travail dans celle qu'une personne seule ne sçau- roit faire exactement. ,, Qu'on me passe ma conjecture. Peut-être que l'âge assés avancé de Monsieur *Kirch* ne contribua pas peu à rendre sa Femme Astronome. En effet, quel amusement Madame *Kirch* , qui n'avoit que 22. ans , pouvoit-elle trouver sur la Terre avec son Mari , qui outre qu'il passoit les cinq croix s'étoit encore épuisé les esprits par l'étude ?

Anne Marie Schuurman d'Utrecht a laissé des Ecrits en six ou sept sortes de Langues, & sur des Matières très-differentes. Elle réussissoit aussi fort bien à faire des Vers. En un mot son sçavoir étoit si universel , que l'Auteur du *Cupido triumphans* dit que cette Dame étoit comme l'abregé de toutes les Sciences, *Omnium Scientiarum homo*. Il devoit dire encore des Beaux-Arts ; car elle avoit fait de sa belle main des Ouvrages merveilleux tant de peinture , de miniature & d'enlumineure, que de gravure au Burin & au Diamant , sur le Cuivre & sur le Verre.

Doña Gregoria (Fille aînée d' *Antoine Perez* , Secrétaire de *Philippe II.* Roi d'Espagne) avoit tant d'esprit , que son Pere, charmé de ses Lettres , lui écrivit un jour en ces termes. *Ma Fille , ne croiez pas parler à Ciceron , ni à quelqu'un de ces Anciens Ora-*

30 *Eloge de sept illustres Françaises. ART. XII.*
teurs Grecs : Accommodez-vous à ma portée,
& popularisez votre stile , attendu que ma
plume vole bas, & que je ne sçai point d'autre
*Langage que celui du Vulgaire. **

A R T I C L E X I I.

Eloge de sept illustres Françaises , tiré de la
Science du Monde par Monsieur
de Calliere. pag. 242.

SA P H O † l'ornement de nos jours,
Toi qui fis de si beaux modeles,
Des plus hautes vertus, des plus chastes amours,
Pour le Héros & pour les Belles,
Qui sans les imiter les admirent toujours,
Et qui n'en sont pas plus fidèles :
Tous ces chef-d'œuvres précieux
Assurent à ton nom une immortelle gloire,
Et t'ont placée au rang des Filles de Mémoire,
Pour chanter les exploits & les amours des Dieux.

Esprit délicat , doux & tendre ,
Qui par ta Prose & par tes Vers,
La Fayette , nous fis entendre
De l'Amour les tristes revers.
Tes Héroïnes * toujours pures ,
Dont tu décris les aventures ,
Avec les plus vives couleurs ;
Et de leurs passions tes peintures exquises,

† Mémoire Hist. Polit. Crit. & Litér. par Amelot
de la Houssaie. Tom. I. pag. 257.

† Mademoiselle de Scudery.

* La Princesse de Montpensier & la Princesse de
Clèves.

Eloge de sept illustres Françaises. ART. XII. 54
A leurs vertus toujours soumises ,
Nous font sentir tous leurs malheurs.

Dixième Muse de nos jours ,
Toi , qui par les Eaux d'Hippocrène
Firent couler de veine en veine
Les feux les plus subtils des plus tendres Amours
La Suzanne leur nouvelle Mere ,
Jamais dans l'Ile de Cythère
Venus avec leurs traits divers
N'en fit mieux sentir tous les charmes,
Les craintes, les desirs, les transports, les alarmes
Que ce qu'on en lit dans tes vers.

Esprit penetrant & sublime ,
Qui , sans le secours de la rime ,
Sûs te faire un nom reveré ;
Sage & Sçavante *La Sablière* ,
Par toi rien ne fut ignoré ,
Ton attention singuliere
Porta tes regards curieux
A bien connoître la Nature ,
L'Etat de l'Univers , son ordre, sa structure ,
Et jusqu'à mesurer & la Terre & les Cieux.

Aimable & tendre *Deshoulières* ,
Apollon de ses doux accords ,
Et de ses plus vives lumières
Te dispensa tous les trésors .
Par ce Dieu ta Muse inspirée ,
Et par ta Raison épurée ,
Te dicta les Vers les plus beaux ,
Et tantôt sur des tons sublimes ,
Tantôt sur des galantes rimes ,
Tu nous fis chaque jour des chef-d'œuvres nou-
[veaux.

Villedieu de l'Amour & Victime & Prêtresse,

E 3

52 *Eloge de sept illustres Françaises.* ART. XII.

Sans le secours du Dieu des Vers,
 Célébra par tout l'Univers
 Les vifs accès de sa tendresse.*
 Elle lui tint lieu d'Apollon,
 De Muses, de Sacré Vallon;
 Et cette nouvelle *Corinne*
 A fait écouter ses doux chants,
 Et s'est placée enfin sur la double Colline,
 Par ses écrits vifs & touchans.

Digne Fille d'un docte Pere, †
 Dont le Sçavoir rare & profond
 T'enrichit de ton propre fond,
 Qui t'élève si fort au dessus du Vulgaire;
 Illustre *Dacier*, tes écrits,
 Si recherches & si cheris,
 Ont le don d'instruire & de plaire;
 Ils consacrent ton nom à l'immortalité,
 Et nous font profiter de tes pénibles veilles,
 En nous découvrant les merveilles,
 De la Sçavante antiquité,
 Ainsi l'aimable Poësie,
 Et des autres Beaux-Arts l'Ecole bien choisie,
 Brilloient dans l'Empire François,
 Sous l'apui de *Louis* le plus grand de ses Rois.

ARTICLE XIII.

Réponses spirituelles de Dames.

MADEMOISELLE de Saint Firmin s'étant
 trouvée dans une compagnie de Sça-
 vans, où l'on examinoit; Si c'est par sa
 Naissance ou par sa Mort que le Sauveur a

* Par ses Journaux Amoureux.

† Mr. Le Ferre de Saumur.

Réponses spirituelles de Dames. ART. XIII. 53
témoigné plus d'amour pour l'Homme, elle
fit ce magnifique Sonnet.

Voir naître & voir mourir l'Auteur de la Nature,
Voir un Etre éternel commencer & finir,
Ces deux extremités parfaitement s'unir,
Le Createur se joindre avec la Creature.

Voir un Dieu renfermé sous l'humaine figure,
Celui qui contient tout se laisser contenir,
Celui de qui le bras peut seul tout soutenir;
Etre sans mouvement dans une sepulture.

Ces Miracles offerts à mes sens étonnés,
Au salut des Humains ont été destinés;
L'un commence l'Ouvrage, & l'autre le consume

Mais l'Amour au premier a bien plus fait d'effort:
Car du Ciel à la Terre, & de Dieu, jusqu'à l'homme,
L'espace est bien plus grand que de l'Homme à la
[Mort.

Une Princesse aiant pris en affection une
Demoiselle d'esprit, elle lui promet de pren-
dre soin de sa fortune. La Demoiselle, trans-
portée de joie d'une protection aussi avanta-
geuse, prit une plume qu'elle aperçût sur la
table écrivit les Vers que voici.

Un Philosophe très-parfait
Dit que de rien, rien ne se fait,
L'opinion en est commune.
Mais je le démens pour le coup,
Et puis que V^{otre} Altesse a soin de ma fortune,
De rien elle fera beaucoup.

Loüis XIV. aiant promis une Médaille de

34 *Réponses spirituelles de Dames.* ART. XIII.
cent écus à qui feroit mieux un Sonnet sur
les Boutsrimés les plus bizarres que l'on pût
trouver ; une Fille , qui n'avoit pas moins
d'esprit que de beauté , & qui faisoit des
Vers aussi galamment qu'on en puisse faire ,
déclara qu'une Médaille ne la tentoit point ,
& s'expliqua là-dessus en ces termes.

Un cœur comme le mien ne veut point de Médaille,
Sans le Souverain-Bien tout me paroît un Mal ;
Promettez - moi l'Original ,
Si vous voulez que je travaille.

Une Belle ne voulant point entendre par-
ler d'*Amour* , mais bien d'*Amitié* , son Adora-
teur lui fit cet *Impromptu*.

Sous le nom d'*Amitié* .
Iris , je vous adore ;
Du feu qui me dévore ,
J'en cache la moitié ,
Sous le nom d'*Amitié* ,

La Belle, qui avoit aussi beaucoup d'esprit,
lui repartit sur le champ ;

Sous le nom d'*Amitié*
Je souffre la tendresse ;
Pourvu que l'on me laisse
Deviner la moitié ,
Sous le nom d'*Amitié*.

Un Galant-homme auroit-il si grand tort
de répondre à une belle , qui n'exigeroit de
lui que de l'*Amitié* ?

Bien souvent l'*Amitié* s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal-aisé,
Que l'*Ami* d'une belle Dame
Ne soit un *Amant* déguisé.

Charleval, Auteur des Vers precedens, fit à l'honneur du feu Roi un couplet, où il n'y a à mon sens rien de rare; mais qui donna lieu à bien de jolies Chansons sur le même refrain, & en particulier à celle-ci,

Que par de jolis vers, par une Chançonnette
Un Amant trouve grace auprès d'une Coquette
Je le crois bien.
Mais que cent pistoles en prose
Ne fassent mieux la même chose,
Je n'en crois rien.

ARTICLE XIV.

*La Hollandoise qui souhaite des Vers François
sur son jour de Naissance.*

UNE *Hollandoise* voulant solemniser son Jour de Naissance, souhaita d'avoir à ce sujet des Vers François; & comme elle avoit connu quelque part un Lecteur d'Eglise, qui se mêloit de verasser en nôtre Langue, elle s'imagina que tout Lecteur naissoit Poëte, ou du moins qu'il le devenoit. Persuadée qu'en étoit cette Dame, elle envoya chez nôtre Lecteur: mais cet Homme qui n'avoit jamais

Objection contre le Sexe, &c. ART. XIV.

onté le Cheval *Pégase*, me le renvoya ; pensant apparemment , que parce que j'avois étudié , je devois aussi être mieux exercé que lui dans le manège du *Parnasse*. En quoi néanmoins il se trompoit très-fort ; car, *Poëta non fit, sed nascitur*, on naît Poëte, mais on ne le devient pas. Il devoit de plus sçavoir ce Lecteur , que les Vers que l'on fit de commande ne valurent jamais grand chose.

Qui de moi voudra de beaux Vers ,
Qui jamais il ne les demande.
Je ne fais rien que de travers ,
Quand la besogne est de commande. *

Au reste , qui ne riroit de l'imagination de notre *Hollandoise* ? d'avoir cru que tout Lecteur devenoit Poëte , ou qu'on ne prenoit pour Lecteur que des Poëtes. D'ailleurs, que souhaitoit cette Dame que l'on chantât à sa gloire ? puisqu'on ne sçavoit ni son nom , ni son âge , ni son état , ni son extraction, non plus qu'aucune de ses qualitez bonnes ou mauvaises, soit du corps, soit de l'esprit. Cette aventure me fait ressouvenir de ce que fit autrefois la mere de *Colas* ; laquelle ayant perdu son fils, demanda à *Boursault* qu'il en fit l'Épitaphe , quoiqu'il ne connût *Colas* par aucun endroit ; mais pressé par cette mere éplorée , il lui donna enfin ces Vers.

Le Chevalier de Cailly.

*Colas est mort de maladie ,
Tu veux que je plaigne son sort.
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit , Colas est mort.*

ARTICLE XV.

*Objection contre le Sexe parfaitement
bien résoluë.*

IL ne tiendrait qu'à moi de pousser plus loin mon Article des Dames Sçavantes ou Spirituelles , & de parler d'*Olympia Fulvia Morata* de Mantouë, de la Fille de *Valckenier* de Schafhouse , de *Lucrece Helene Cornaro Piscopia* de Venise , de *Beltizia Gozadina* de Bologne , d'*Isabelle Losa* de Cordouë , de Mesdemoiselles *De la Roche-Guilhen* . *La Vigne* , *Bernard* , *Barbier* , & de je ne sçai combien d'autres de tous les Siecles , & de tous les Climats : mais de peur de causer trop d'ombrage aux Lecteurs envieux du merite des Femmes , je passe à une Objection qu'on a faite contre elles , & qui paroîtra , je m'assûre , aussi particuliere que la réponse qu'on a faite est fondée.

Eurhyme observant qu'en Tartarie le nom de *Fille* ou de *Femme* y est honteux , jusques-là que *Tamerlan* regarda *Bajazet* comme un insensé , pour s'être servi du mot de *Femme* dans une Lettre qu'il lui avoit écrite ; & que

§ 8 *Ridicule des riches qui ren. &c.* ART. XVI.
 les Tartares , au lieu des noms de *Fille* ou de *Femme* , disent une *Voilée*, une *Mere de Famille* : *Cleanthe* répond à cette remarque d'*Euthyme* , que ce qu'il dit des Tartares ne prouve nullement qu'ils ont du mépris pour
 „ les Femmes. S'ils ne prononcent pas leurs
 „ noms, ils leur en donnent de plus glorieux,
 „ une *Voilée* , une *Mere de Famille*. Il seroit
 „ à souhaiter qu'on pût donner ces beaux
 „ noms à nos Filles & à nos Femmes. Ap-
 „ pellera-t-on une *Voilée* une Fille qui pa-
 „ roît en Public la gorge toute découverte ?
 „ Donnera-t-on le nom de *Mere de Famille*
 „ à tant de Femmes, qui semblent avoir ou-
 „ blié qu'elles ont des Enfans , & qui pas-
 „ sent leur vie aux spectacles , à la table , au
 „ jeu ? *

ARTICLE XVI.

Sur le ridicule de ceux qui étant devenus riches , renoncent à l'Etude.

JE ne trouve point mauvais qu'un Homme qui aura exercé un *Art Mechanique* y renonce , dès qu'il se verra en état de pouvoir s'en passer. Je crois qu'en ce cas, il peut fort bien ceder sa place à d'autres , sans que personne ait droit d'y trouver à redire ; pourvû

* Dialogues sur les plaisirs, les passions , & le mérite des Femmes , par Mr. Du Puy pag. 225.

Ridicule des riches qui ren. &c. ART. XVI. 59
qu'il s'occupe d'ailleurs, & qu'il ne perde jamais de vûe dans sa conduite l'état obscur d'où il est sorti. Mais je soutiens qu'à l'égard des *Arts Liberaux*, comme sont les Etudes de tous les genres, la Peinture, la Sculpture &c. il est déraisonnable & honteux de les abandonner, par la seule raison qu'on n'a plus besoin de ces *Arts* pour en vivre. On montre évidemment par cette bizarre conduite combien est bas le motif qui les a fait embrasser : au lieu que si on les exerçoit toujours, on feroit voir hautement qu'on les a embrassés par un motif bien plus noble. Motif dont on ne sçauroit gueres donner de preuves, tandis qu'on est dans la médiocrité; mais dont on peut donner des marques bien authentiques, lorsqu'on est dans l'aise ou dans l'abondance. Alors on fait par honneur & par choix, ce qu'on avoit fait auparavant par une espèce de nécessité : & ce qu'on fait par honneur & par choix, on le fait non-seulement avec plus de plaisir, mais encore avec plus de succès. Un Homme riche, par les moyens qu'il a de se procurer tout ce qu'il lui faut pour sa Profession, peut aller infiniment plus loin qu'un autre qui n'a pas les mêmes secours. D'ailleurs, la Science ne nuit jamais à personne : elle sert au contraire dans la bonne, de même que dans la mauvaise fortune.

60 *Le Bonheur d'un Homme d'Et.* ART. XVII.

*Dives es ? in faustâ si vis, doctrina levamen ;
Pauper es ? in vili sorte iuvamen erit. **

J'ajoute à cela que le Sçavant riche est aussi plus estimé que le Sçavant pauvre. Car à moins que d'avoir perdu le sens , on a beau faire & beau dire des Etudes , on les estime pourtant dans le fonds , les rencontrât-on même dans le moins fortuné de tous les Hommes. Sur ce pied-là , quel cas ne ferait-on pas d'un Homme , qui relèvera par du bien un mérite qu'il aura acquis par les Lettres ? Le délicat ! Le satisfaisant plaisir que celui-là ! Je n'en connois aucun dans la Nature qui lui soit supérieur , si l'on en excepte celui d'aimer souverainement la Vertu.

ARTICLE XVII.

Le Bonheur d'un Homme d'Etude. †


Combien est plus heureux celui qui sçait goûter,
Des plaisirs que tout l'or ne sçauroit acheter ;
Et qui plein de Bon-sens préfère à la Richesse
Les trésors de l'esprit , & ceux de la sagesse :
Il asservit son corps aux loix de la raison ,
Se donne des habits selon chaque Saison.
Passant toute la nuit dans un sommeil tranquile,
Se trouve à son reveil plus frais & plus agile :
Sobre dans ses repas, il fait l'excès du vin ,
Et ne mange jamais que pour chasser la faim.

* *G. Horni* Epigrammata. L. II.

† Par le Poëte sans Fard. Ep. X.

Le Bonheur d'un Homme d'Et. ART. XVII. 61

Faut-il pour sa santé prendre un peu d'exercice ,
Dans un long promenoir ses pieds font leur office.
Enfin, si de l'amour il ressent les desirs ,
Sans crime il sçait goûter ses plus tendres plaisirs.
Il ajoute aux douceurs de cette heureuse vie
Les charmantes beautez de la Philosophie.
Et mettant *Aristote & Descartes* aux mains ,
Il juge qui des deux a des dogmes plus sains.
Voit si le Soleil tourne, ou bien si c'est la Terre ,
Ce qui forme dans l'air la pluye & le Tonnerre,
Et cherche à penetrer par quels secrets ressorts ,
Le corps agit sur l'ame , & l'ame sur le corps.
D'autrefois s'amusant à consulter l'Histoire.
De cent faits curieux il remp'it sa memoire ,
Des Grecs & des Romains lit es exp oits divers ,
Et de son cabinet parcourt tout l'Univers.

 Mr. *Godeau* a fait à sa Bibliotheque une
fort belle *Epître*. Il n'est que sa longueur qui
m'ait empêché de la mettre ici , V. ses *Poës.*
Chrét. & Mor. T. 3. pag. 173.

ARTICLE XVIII.

*Quel usage on doit faire de l'étude
de l'Histoire.*

Monsieur Gacon n'ayant touché que
l'usage le moins utile de l'Histoire , je
suppléerai à son défaut par les remarques que
voici.

1. Un des preceptes que donne l'Auteur de
la *Methodé pour étudier l'Histoire* , * c'est ,

* T. I. pag. 3.

„ Qu'il faut rapporter toute l'étude qu'on
 „ fait de l'Histoire à sa propre conduite. C'est
 „ peu de chose , *dit un Sçavant du premier*
 „ *ordre* , que d'avoir la memoire remplie
 „ d'un nombre infini d'années , de siècles ,
 „ d'Olympiades ; de pouvoir nommer de sui-
 „ te les Empereurs , les Consuls , les Papes ,
 „ les Heretiques. Ces connoissances ne mé-
 „ ritent pas le nom de Science de l'Histoire.
 „ Sçavoir l'Histoire, c'est connoître les Hom-
 „ mes; étudier l'Histoire, c'est étudier les mo-
 „ tifs les plus propres à remuër les hommes,
 „ leurs opinions, leurs passions, c'est penetrer
 „ tous les ressorts du cœur humain, c'est en-
 „ trer dans ses détours les plus cachez , c'est
 „ démêler toutes les illusions, toutes les sur-
 „ prises de l'amour propre. En un mot, c'est
 „ apprendre à connoître les autres , c'est ap-
 „ prendre à se connoître soi-même dans les
 „ autres.

L'Histoire nous instruit en Sçavante Maitresse ,
 Releve les Vertus, condamne les défauts :

C'est l'Ecole de la Sagesse ,
 C'est le Modèle des Heros. *

Un des Journalistes de *Trevoux* † trouve
 que c'est donner des bornes trop étroites à

* Traduction de quelques Epigrammes d'*Onuen* ,
 par Mr. le B. pag 37.

† Mem. pour l'Histoire des Scienc. des B.A. 1713.
 pag. 2039.

' de l'étude de l'Histoire. ART. XVIII. 6,
l'étude de l'Histoire , que de la faire servir
simplement à la Morale & à la Politique.
Pourquoi s'en tenir là ? elle peut servir à
la Religion. Je dirois donc, en lui donnant
une fin plus relevée , sans exclure la con-
noissance des Hommes, qu'étudier l'Histoi-
re, c'est étudier la Providence ; c'est recher-
cher les secrets admirables de la Sagesse de
Dieu dans le gouvernement du monde ;
c'est examiner quel dessein il se propose
dans tous les événemens qu'il ordonne, ou
qu'il permet ; c'est reconnoître dans tout
ce qui arrive sa bonté & sa justice , le soin
qu'il prend d'établir , de conserver , de pu-
rifier l'Eglise. "

*Le P. Le Moine dit fort joliment , qu'il ne
paroîtra d'Histoire accomplie qu'en l'année où
l'on trouvera le Mouvement perpétuel & la
Pierre Philosophale. **

Ouvien en donne par rapport à l'Histoire
Moderne , une fort bonne raison.

Lex fuit Historia vetus hac , ne dicere falsum

Audeat : & verum dicere ne metuat.

Hac est Historia nova lex , ne dicere verum

Audeat : & falsum dicere ne metuat.

Traduction par M. Le B.

Autrefois les Historiens

Disoient la vérité, qui seule devoit plaire ;

Les Modernes font le contraire

De ce qu'ont fait les Anciens.

* *Traité de l'incertitude des Sciences. pag. 128.*

ARTICLE XIX.

*Lequel c'est de la Terre ou du Soleil
qui tourne.*

Monsieur Gacon ayant touché aussi la question, *Si c'est le Soleil ou la Terre qui tourne*, j'alléguerai ici, pour rire, le sentiment d'un ancien Poëte François. *

Il se trouve entre nous des Esprits phrenetiques,
Qui se perdent toujours par des sentiers obliques,
Et de Monstres forgeurs ne peuvent point ramer
Sur les paisibles flots d'une commune Mer.
Tels sont, comme je crois, ces Ecrivains qui pen-
sent,

Que ce ne sont les Cieux ou les Astres qui dansent
A l'entour de la Terre, ainsi que la Terre fait
Chaque jour naturel un tour vraiment parfait.
Que nous semblons ceux-là qui pour courir for-
tune,

Tenrent le dos flotant de l'azuré Neptune.
Et nouveaux cuident voir, quand ils quittent le
port,
La Nef demeurer ferme, & reculer le bord.

Un de ces sérieux extravagans, dont la ma-
rotte est la probité, *marotte aimable*, comme
le dit Mr. du Fresny, * *si son cœur en étoit
attaqué, mais il n'en est frappé qu'à la tête*; ce
sérieux

* Du *Barbas* dans le IV. Jour de la première Se-
maine.

† Amus. Ser. & Comiq. pag. 95.

Malheur d'un homme sans Etude. ART. XX. 65
sérieux extravagant , dis-je , exige une foi
aveugle pour tout ce qu'il dit , & veut même
être cru sur les choses d'opinion , comme sur les
choses de fait. C'est ce qu'il falloit remarquer
pour l'éclaircissement de l'Article qui suit.

Hier deux Astronomes, bons amis d'ail-
leurs, mais ennemis mortels dans la dispute,
en étoient déjà aux injures , l'Homme de
probité arriva , & ne doutant point qu'un
seul mot de sa bouche ne dût établir la
paix entr'eux : Fiez-vous à moi , dit-il au
plus emporté ; en homme d'honneur , ce n'est
point le Monde qui tourne , c'est le Soleil!

ARTICLE XX.

*Le Malheur d'un Homme sans Etude.**

Mais je ne trouve point de fatigue si rude ,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude ,
Qui jamais ne sortant de sa stupidité ,
S'ostient dans les langueurs de son oisiveté ,
D'une lâche indolence esclave volontaire ,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais ,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse ,
Tous les honteux plaisirs , enfans de la mollesse ,
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir ,
De monstrueux desirs le viennent émouvoir ,
Irritent de ses sens la fureur endormie ,
Et le font le jouët de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords ,

* Par M. Cespreaux, Ep. XL

66 *Sentimens de divers Auteurs*

Et bientôt avec eux tous les fleaux du corps ,
 La Pierre , la Colique , & les Goutes cruelles.
Guenaud , *Rainssant* , *Brayer* , presque aussi tristes
 qu'elles ,
 Chez l'indigne Mortel courent tous s'assembler ,
 De travaux douloureux le viennent accabler ;
 Sur le duvet d'un lit , théâtre de ses gênes ,
 Lui font scier des Rocs , lui font fendre des Chênes ,
 Et le mettent au point d'envier ton emploi.
 Reconnois donc , *Antoine* , & conclus avec moi ,
 Que la Pauvreté mâle , active , & vigilante ,
 Est parmi les travaux moins lasse & plus contente ,
 Que la Richesse oisive au Sein des Voluptez.

ARTICLE XXI.

Sentimens de divers Auteurs sur la Paresse.

L Es Juifs disent , *Que qui n'éleve pas son*
Fils en quelque Métier , en fait un Voleur.
 Les Arabes soutiennent , *Que le Paresseux*
est le compagnon du Diable.

Mahomet a commandé à tous les vrais
 Croyans de s'exercer tous les jours par la
 profession de quelque Métier. Le Sultan même ,
 n'est pas plus dispensé d'obéir à ce com-
 mandement , que celui qui nettoye les rues.
 Un prétendu *Envoyé Secret de la Porte* , *
 fait là - dessus cette admirable reflexion.
 „ L'Ame de l'Homme est de la nature du
 „ Feu , c'est-à-dire , toujours en action ; ou

* L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens.
 T. 2. p. 158.

pour la comparer , comme les Hebreux , à «
un autre Elément , il est aussi difficile «
qu'elle cesse d'agir , qu'il est impossible «
que l'eau mise dans un crible, ne coule pas «
par les trous. Les Hommes exerceront «
toujours leurs facultez de maniere ou d'au- «
tre, & il n'y a point de milieu entre le bien «
& le mal. Celui qui ne s'occupe pas à l'un, «
tombe necessairement dans l'autre. Ce sont «
là les points où aboutissent toutes les lignes «
des actions humaines, les centres où tendent «
toutes nos affaires. «

Vous autres Paresseux, souffrez qu'on vous in-
struise ,

Redoutez du peché le dangereux effort.

Sur un esprit oisif il n'a pas moins de prise ,

Qu'en ont des ennemis sur un homme qui dort. †

Les Egyptiens ordonnoient qu'on s'ap- «
pliquât chacun dans sa profession, avec une «
assiduité capable d'arriver à la perfection. «
C'est dans cette vûe qu'il n'étoit pas permis «
d'exercer plus d'un Emploi , ni plus d'un «
Métier ; afin que s'adonnant tout entier à «
l'Etude, & au travail d'un seul, on fût plus «
capable d'y exceller. J'ajoute à ces paroles «
de feu Mr. De Larrey , * qu'il est d'une vé-
rité incontestable, que tout homme qui s'ap-
plique à plusieurs choses à la fois , n'en sçait
proprement aucune.

* Poësies du Sr. Du Commun. pag. 23.

† Histoire des sept Sages. T. I. p. 407.

Pluribus intentus minor est ad singula sensus.

La brieveté de la vie , la vaste étendue des Sciences , & les bornes étroites de nos Facultez , tant du corps que de l'esprit , bien loin de permettre à un homme d'aprofondir plusieurs Sciences , ne lui permettent pas même d'en bien approfondir une seule : & celui-là est dit en posséder parfaitement une , qui a porté le plus loin la-dessus ses connoissances.

Damon fait bien des Vers, ils sçait bien la Musique ,

La Medecine , la Physique :

Il chante, il danse, il écrit bien ;

Bon Orateur , bon Politique ,

Bon Moraliste, bon Critique ,

Il réussit en tout , mais il n'excelle en rien. *

C'est encore beaucoup que de réussir , il est peu de *Damon* dans le monde. Les exemples de *Grotius* & d'un très-petit nombre d'autres Sçavans , qui excellèrent presque en tout , feront bien quelques exceptions à ma regle, mais ils ne la détruiront jamais.

» *Dracon* condamnoit à mort ceux qui
 » étoient surpris dans l'Oisiveté. *Solon* vou-
 » loit qu'on les regardât comme infames. Et
 » il y avoit une Ordonnance chez les Ro-
 » mains qui obligeoit tous les Citoyens de

* Epigrammes &c. de Mr. Lebrun. pag. 119.

Rome à n'aller point par les ruës , sans porter les marques de ce qui les faisoit subsister. „ N'avoient - ils pas raison ces sages Législateurs ? Car dans quels desordres , & dans quelles miseres , ne seroient pas prêtes à tomber une Ville , ou une Republique , qui ne seroit composée que de Faineans ? D'ailleurs le propre du Paresseux est de n'aimer que soi-même , & de croire que la Nature , avec tout ce qu'elle enfante , n'a été faite que pour son *beau nez*. Qu'on me passe la bassesse de cette expression en faveur de son énergie.

La Santé (dit Plutarque dans ses Oeuvres Morales , d'où j'ai tiré & rendu un peu à ma manière le commencement de l'Article précédent , de même que ce qui suit.) “ La Santé ne doit point s'acheter par l'Oisiveté. C'est “ tout de même que si pour conserver les “ yeux , on ne contemploit jamais d'objets ; “ ou si pour menager sa voix , on se retranschoit dans un éternel Silence. “ Il n'est , je m'assûre , personne qui n'ait éprouvé plus d'une fois , que moins on agit moins on se sent disposé à agir

Segnities robur frangit : langua oia nervos

*Debilitant , ignava quies effeminat artus. **

Tout languit , & se détruit même en nous par l'inaction. Témoin ce *Sagaris Ma-*

* *Palingeniis Zodiacus vitæ in Capricornu. V. 140*

riandinus (dont parle *Athenée*) qui ne voulant pas se donner la peine de mâcher ses morceaux , se vit réduit pendant sa vie , qui fut assez longue , à se les faire mâcher par sa nourrice. Nous avons , dit là-dessus le Sr. Bordelon , † de frequens exemples de cette *Paresse*. Combien de gens qui se fiant sur leurs domestiques , semblent avoir perdu l'usage des pieds , des jambes , des bras , des mains ! Quel sot personnage ne joua pas encore , il y a peut-être 50. ans , ce jeune Seigneur , qui surpris à la promenade par la pluie , se tourna vers son Gouverneur & lui dit comme en pleurant ; *Il me pleut dans la bouche* ; à quoi le Gouverneur répondit , *Fermez-la* , Monsieur. *

„ Travaillez , dit *Phocylide* , † & vivez du
 „ fruit de votre travail. N'imitiez point ces
 „ Parasites , qui vont avec insolence man-
 „ dier leur vie à la table d'autrui. Mangez le
 „ labeur de vos mains , sans remord , & sans
 „ honte. Ne vous excusez point de votre
 „ fainéantise sur votre naissance , sur votre
 „ ignorance , ou sur votre fortune. Le mon-
 „ de offre du travail à tous les hommes. La
 „ Mer se presente au Marchand , au Pêcheur ,
 „ au Nautonier. Les Champs au Laboureur.
 „ Et le Commerce de la vie fournit à tous

† Diversitez Curieuses. Tom.I. Part.I. pag. 61.

* Traité de la Paresse par Mr. De Courtin. p. 279.

† Précepte. 54.

les Hommes de quoi les occuper. Le travail loin de diminuer la force de l'Esprit & du Corps , l'entretient au contraire & l'augmente. Il faut que le Feneant ne mange point , & tout Homme qui ne veut point travailler & qui mange est un Larron. Si j'avois à censurer quelque Corps sur sa Fainéantise, ce ne seroit pas certainement à celui des Marchands que je m'adresserois. L'avidité du gain qui ronge la plupart des personnes qui font commerce , m'obligeroit plutôt à les exhorter à ne donner point tant de tems à leurs affaires , ou pour mieux dire à n'en point entreprendre , qu'elle ne me porteroit à les relever sur ce qu'ils les négligent , ou qu'ils n'y apportent pas assez leurs soins.

*Per mare , per terras , Mercator quaritat aurum ,
Sic cœli aternas , stulte , relinquis opes.**

Traduction par Mr. Le B.

Pour amasser des biens , Mortels insatiables ,
Et des Vents & des Mers nous bravons le courroux:
Et quand nous faisons tout pour les biens méprisables ,
Nous négligeons le seul qui soit digne de nous,

Les Négocians ont en effet si fort à cœur le profit , qu'un Homme qui par inclination s'épuise le cerveau à lire , & à réfléchir sérieusement sur ce qu'il lit , mais qui nega-
* Ouyeh.

gne point d'argent , passe chez eux pour un vrai faineant , & pour un franc batteur de pavé.

„ Le matin , dit un Empereur Philosophe , *
 „ quand tu as de la peine à te lever , qu'il te
 „ vienne incontinent dans l'esprit : Je me
 „ leve pour faire l'Ouvrage d'un Homme.
 „ Suis-je donc fâché d'aller faire une chose
 „ pour laquelle je suis venu dans le
 „ monde ? N'ai-je donc été formé que
 „ pour me tenir bien chaudement étendu
 „ dans mon lit ? Mais cela me fait plaisir.
 „ Tu es donc né pour te donner du plaisir ,
 „ & non pas pour agir & pour travailler ?
 „ Ne vois-tu pas les plantes , les oiseaux , les
 „ fourmis , les araignées , les abeilles ? Elles
 „ travaillent sans relâche à orner , & à embellir
 „ leur état ; & toi tu négliges d'embellir
 „ le tien , & tu ne cours point aux
 „ choses auxquelles la Nature t'a destiné.

Les Yncas , *Mango Copac* & *Coya Mama* ,
 qui ont fondé le Royaume du *Perou* , ont
 prescrit à leurs Sujets plusieurs belles Loix.
 Il y en avoit une entr'autres qui portoit ,
 „ Qu'aucun de ceux qui pourroient faire
 „ quelque chose ne demeureroit sans travailler
 „ qu'autant de tems qu'il seroit nécessaire
 „ pour se délasser du travail ; & que ceux
 „ qui ne seroient pas en état de travailler ,
 par

* Reflexion premiere du Liv. V. des Reflex. Mor.
 de *Marc-Antonin*.

par foiblesse ou par maladie , en seroient “
exempts , & qu'ils seroient entretenus par “
les autres. “ Ces Loix furent si bien obser- “
vées qu'on ne vit point de Gueux ni de Fai-
neans , durant tout le regne de la race des
Incas , qui a été si long-tems sur le trône.
Les Femmes n'auroient osé faire visite à leurs
Voisines sans prendre avec elles leur ouvra-
ge , auquel elles travailloient tout le tems
que duroit la visite. “ Je me souviens là-des-
sus , *C'est le Chevalier Temple qui parle*, * “
d'avoir lû un raffinement de civilité que “
les Femmes se piquoient d'observer ; c'é- “
toit que quand une Femme en alloit voir “
une autre de sa condition ou d'une naissan- “
ce qui n'avoit rien d'extraordinaire , elle “
travailloit à l'Ouvrage qu'elle avoit aporté “
de chez elle : mais quand celle à qui elle “
rendoit visite étoit d'une plus grande con- “
dition , elle la prioit de lui donner de son “
ouvrage à faire , & passoit ainsi la visite à “
travailler pour elle. „ Quand on condam- “
noit quelqu'un pour faineantise , on lui don-
noit plusieurs coups en public ; mais la hon-
te qu'il en recevoit étoit encore plus grande
que la peine.

Selon l'Auteur des *Conseils de la Sageffe* ,
† Il vaut mieux manquer de nourriture “
que d'emploi. L'Homme qui manque de “

* Œuvres div. Part. II. pag. 218.

† Reflexions sur la Maxime XII, de l'Article.III.

„ l'un ou de l'autre doit perir ; mais avec
 „ cette difference , que par la faim on meurt
 „ sans deshonneur & bien vîte , au lieu que
 „ par l'oïveté on meurt honteusement &
 „ lentement.

„ Par tout le repos est l'origine du mal.
 „ Les herbes mortelles , les Bêtes venimeu-
 „ ses , les pourritures , les corruptions , les
 „ pestes , & les famines ne naissent que de
 „ l'oïveté & de l'immobilité des Elemens.

„ On ne trouve les pechés ni les ignoran-
 „ ces , ni même les folies & les desespoirs,
 „ que dans des Ames qui n'ont rien à faire
 „ qu'à se tourmenter d'elles-mêmes. Et il
 „ n'est rien de plus vrai que ce que disoit
 „ autrefois un Sage : *Que pour punir infini-*
 „ *ment & éternellement un Esprit , il ne fau-*
 „ *droit point d'autre Enfer qu'une éternelle*
 „ *Oïveté.* „ Le même Auteur fait contre
 „ l'Oïveté plusieurs autres reflexions fort bon-
 „ nes , mais je crois en avoir rapporté l'élite.

„ C'est un grand malheur , dit Mr. l'Abbé
 „ de *Bellegarde* , * que de n'avoir rien à fai-
 „ re , & de pouvoir s'occuper soi-même hon-
 „ nêtement. L'Oïveté est le sommeil de la
 „ vie. Ceux qui la passent à ne rien faire , &
 „ qui n'ont point d'occupation , sont comme
 „ des gens endormis.

„ Tout Homme , qui n'a d'autre attention
 „ que de penser à ses plaisirs , passe une vie

* *Maximes pour l'instruction du jeune Roi* p. 116.

bien triste. Cette proposition sera peut-être prise pour un Paradoxe par de certaines gens , mais du moins elle est confirmée par l'expérience. Il n'y a pas de gens plus ennuyeux , ni qui s'ennuient davantage , que ceux qui veulent toujours se divertir. Ils se retirent fatigués , chagrins , de mauvaise humeur d'une Fête , où ils s'étoient flitez d'avoir un plaisir infini.

Le rude métier , dit l'Auteur du *Misanthrope* , * que celui de ne rien faire ! Voiez ce jeune Homme , si bien mis , si doré , qui se trouve par tout , qui connoît tout le monde , & que tout le monde connoît. C'est *Erasme* , il est riche , beau , bienfait ; il ne lui manque pour être heureux , que de sçavoir mettre son bonheur à profit. Elevé dans une molle indolence , il n'a jamais exigé le moindre effort de son esprit ; peu à peu les ressorts de son ame se sont enrouillés , elle est devenue incapable d'agir. A peine *Erasme* vit-il , il ne pense pas. A-t-il une Ame ? N'est-il pas plutôt poussé par un certain instinct qui lui fait sentir qu'il est une compagnie désagréable à lui-même , & qu'il doit chercher des compagnons avec qui il puisse être sot en liberté ? Il a compté sur une Société de cette nature ; il s'est résolu d'y aller au sortir du dîner , pour n'en revenir

* Du Lundi 2. de May. 1712.

„ que le soir : mais par un désastre imprévu,
„ cette partie se dérange ; voilà *Erasfe* au de-
„ sespoir. Comment viendra-t-il à bout de
„ passer cette journée entière , composée
„ de tant d'heures , qui font ensemble un
„ si terrible nombre de minutes ? Las en-
„ fin de se promener seul , & par la pluie
„ encore , il se réfugie dans un *Caffé* , ren-
„ dez-vous ordinaire de tous les Fainéans
„ de la Ville : mais , pour comble de mal-
„ heur , il n'y a personne , il sort , il rentre
„ vingt fois , de là il court chez *Bénacquis*.
„ Autre malheur , il n'y voit que d'honnêt es
„ gens , avec qui il faudroit être poli , & le
„ Billard est occupé , il n'y sçauroit durer , il
„ n'y a point de ressource pour le pauvre
„ *Erasfe* ; aujourd'hui même il n'y a ni Ope-
„ ra , ni Comédie ; inutile à soi-même , à tout
„ le monde , que dis-je , inutile , fâcheux , im-
„ portun , il n'est pas entier quand il est seul ,
„ il lui manque des parties essentielles , le
„ jeu , la débauche , un cheval , une chaise ;
„ ces choses-là le rendent complet , il fait
„ un seul tout avec elles. La fin de la journée
„ s'approche , après avoir été souhaitée ar-
„ demment ; il rentre chez lui fatigué de
„ n'avoir eu rien à faire ; il se jette dans un
„ fauteuil ; il respire ; le jour est fini , quelle
„ bénédiction ! Après avoir été une heure à
„ table il se couche , tout consolé d'aller
„ passer dix heures sans être à charge à soi-

même , & d'avoir lû dans une affiche , que “
demain on représentera les *Fêtes Véné- “*
tiennes. “

L'Auteur de la *Bibliothèque des Dames* *
Pense qu'il n'y a point de Vertu Chrétienne “
que l'Oisiveté ne combatte. La Foi, l'Espe- “
rance, la Charité, la Crainte, la Vigilance, & “
la Mortification , sont incompatibles avec “
ce Vice : & par conséquent , ce doit être “
un péché qui donne la mort à l'Ame. Tou- “
tes ces Vertus animent l'esprit & le forti- “
fient , au lieu que l'Oisiveté le rend foible “
& immobile. La Vertu est pure & rigide, “
l'Oisiveté est indulgente & lâche. L'une “
élève l'Ame & la fortifie , l'autre l'abaisse “
& l'amollit. “

La Paresse est un doux poison ,
Par qui l'Ame la plus hardie
Deviens timide , & engourdie ,
Et voit obscurcir sa Raison.
Nul desir d'honneur ne la touche ,
Le moindre travail l'effarouche ,
Elle agit toujours basement ,
En un tronc elle change l'homme.
Et ce que repos elle nomme ,
Est un lâche assoupissement. *

C'est un grand malheur pour des per- “
sonnes de condition de n'être pas élevées “
dans des connoissances utiles & propres à “

* Tom. I. pag. 9 . &c.

* Poësie Chrét. de Mr. Godeau Tom. I. pag. 477.

„ les divertir innocemment , & à les occu-
„ per pendant ces heures qui leur sont autre-
„ ment si fort à charge , qu'elles sont ravies
„ de trouver l'occasion de les employer à
„ des bagatelles. Cependant il est certain que
„ c'est mal à propos que les Grands , *on*
„ *peut y ajouter aussi les gens riches* , se plai-
„ gnent qu'ils manquent d'occupation. Com-
„ bien de Vertus n'y a-t-il pas qu'un Chrê-
„ tien doit pratiquer ? Combien de devoirs
„ dont il est obligé de s'acquitter ? Combien
„ d'excellentes qualités ne faut-il pas , pour
„ rendre un Gentilhomme digne du rang
„ où Dieu l'a placé ? Qu'il mette seulement
„ ces qualités & ces devoirs en pratique.
„ Qu'il considere à quoi est obligé un bon
„ Maître , un bon Mari , un bon Pere , un
„ bon Fils , un bon Voisin , un bon Sujer ,
„ & un bon Ami. Qu'il employe tout son
„ loisir à répondre à tous ces engagements
„ comme il le doit , & qu'il voie alors s'il
„ lui reste quelque partie de son tems , où il
„ ne puisse pas s'occuper utilement & agrea-
„ blement. „ Quelques Hommes ont acheté
la *Bibliothèque des Dames* sur le titre , qui
leur sembloit tout Comique : mais n'y ayant
trouvé que des choses serieuses & importan-
tes , ils n'ont pû se résoudre à la lire jus-
qu'au bout , & moins encore à en acheter la
suite. Quelle sottise ! N'est-il donc question
pour nous dans la vie , que d'égaier nôtre

imagination aux dépens du Beau Sexe, comme s'il n'y avoit rien à la charge du nôtre ; Si nous étions plus sinceres , nous nous détromperions aisément de cette idée , par la lecture de ce même Livre , quoi qu'il soit fait directement pour les Dames.

La qualité , à ce qu'assûre un Plénipotentiaire de France à la Paix de Nîmegue, * ne donne pas le Privilege de ne rien faire : au contraire , elle nous oblige à travailler avec plus d'aplication , & à plus de choses ; parce que la Naissance ou l'élevation de la fortune nous en fournit plus d'occasions & plus de moyens. La voie de la Vertu est toute laborieuse ; & si une personne , quelque rang qu'elle tienne dans la vie civile , veut bien employer les talens & les occasions qu'elle en a , il n'y aura point de vie plus active que la sienne ; quoi que cela se fasse , si vous voulez , sans aucune sueur ni fatigue corporelle.

Il n'y a , dit-il encore , * rien de si embarrassant , ni de si incommode , que d'avoir affaire à des paresseux. Ils ne sont jamais prêts. Ce que l'on expedie avec cette sorte de gens , n'est pas de faire des affaires , mais d'attendre à les faire , & toute la

* Monsieur De Cortin dans son *Traité de la Paresse*. pag. 275.

† Ibid. pag. 291.

„ vie se passe dans cette attente. Disons plus :
„ lorsque l'heure qu'on a prise pour les con-
„ clurre , est venue , la paresse s'en mêle en-
„ core , & l'on sort sans rien faire. Il me
„ prend toujours envie de rire , quand je me
„ souviens de la rencontre suivante.

„ Deux Hommes de qualité ayant des af-
„ faires importantes à terminer ensemble ,
„ l'un pressoit sans cesse l'autre pour qu'il lui
„ donnât une heure. Ils convinrent à la fin
„ de dîner ensemble , afin qu'à l'issuë du re-
„ pas ils pussent s'entretenir à loisir de leurs
„ affaires. Celui qui donnoit à dîner étoit un
„ de ces Messieurs , qui n'aimant que le re-
„ pos étoit plus souvent couché que debout.
„ L'autre étoit un Homme réplet, & un peu
„ sur l'âge. Lorsqu'ils eurent dîné , celui-ci,
„ comme le plus intéressé dans l'affaire en
„ question , l'entama le premier. L'autre ,
„ après un moment d'attention , baillé, s'as-
„ soupit , & s'endort. Le gros homme vou-
„ lant s'arrêter, de peur de parler en l'air, ou
„ pour ne pas éveiller l'autre qui dormoit, se
„ laisse aller à la disposition naturelle à tous
„ ceux de sa taille , & s'endormit aussi. Les
„ voilà donc tous deux endormis , & dans un
„ si profond sommeil , qu'ils y passèrent tou-
„ te l'après-dînée sans se reveiller. Les per-
„ sonnes qui étoient dans l'antichambre ,
„ croyant qu'ils traitoient d'affaires bien im-
„ portantes , n'osèrent pas les interrompre.

„ La nuit survint , & un valet de chambre
„ leur apportant des chandelles , les trouva
„ dans une tranquillité admirable , la tête
„ panchée , l'un d'un côté , & l'autre de
„ l'autre. Le bruit & la lumière éveil-
„ lant nos Gentilshommes , ils crurent d'a-
„ bord être enchantez ; mais s'étant recon-
„ nus à la fin , ils remirent la partie à une
„ autre fois.

ARTICLE XXII.

*Extrait de la Traduction par Mr. le Noble
de la troisième Satyre de Perse
contre la Paresse.*

Vous verrai-je toujours croupir dans la pa-
resse ,

Marquis , quittez enfin la plume enchanteresse :
Le Soleil presque à plomb lance sur nous ses
traits ,

Sa lumière élargit les trous de nos volets :

Depuis que vous ronflez , quatre fois un ivrogne

Auroit cuvé le vin le plus fort de Bourgogne ;

Il est tantôt midi. *Dumont , Bornat , Arteau ,*

Ont dix fois de leurs voix fait tonner le Barreau ;

Déjà d'un bruit affreux la Chicane infernale

Autour de ses piliers fait mugir la grand'Salle ,

Et la baguete écarte, en frappant sur les bancs ,

La foule des plaideurs devant les Prèsidents.

Debout Est-il si tard ? Holà hé ! mes pantoufles,

Et ma robe de chambre. Où sont ils ces marou-
fles ?

Picard , la Fleur , Coquins , viendra-t-on ? Hé

82 Satyre de Perse , &c^r ART. XXII.

tout doux ,

On croit entendre braire un Baudet en courroux.

Marquis , vous vous donnez des airs de Petit-Maître ,

Vous prenez , je le vois , le vrai chemin de l'êtte.

Pourquoi ne pas plûôt, exerçant le compas ,

Etudier l'aubain, & marcher sur ses pas ?

Comme lui tâcher d'être Ingenieur habile ,

Cher à vôtre Monarque , à son Etat utile ,

Sans aller comme un fat croire qu'il est de
Grand ,

D'être un Oisif badin , un rieur ignorant.

Ca , prenez cette regle , & vîte qu'on me trace

Sur ce carton poli le plan de cette Place

Quoi ! vous ne faites rien Que ne travaillez-vous ?

Que faire d'un compas rompu par les deux bouts ?

Cette regle est courbée , & cette encre est trop
claire.

Dites qu'un Pareilleux jamais ne veut rien faire.

Je vous vois chaque jour aller de pis en pis ,

Une oisive langueur tient vos sens assoupis.

Du sang de vos Ayeux, du sang de vôtre Pere ,

Voit-on dans vôtre cœur le moindre caractère ?

Sont-ce là leurs Vertus & ces nobles travaux ,

Qui dans vôtre Maison ont mis trois Maréchaux ?

Ne le prendroit on pas pour un poupon qui crie ,

Jusqu'à ce qu'on l'apaise avec de la bouïllie ,

Qui pleure , se mutine , & rebelle au teton ,

Ne veut point s'endormir au chant de sa Tonten ?

Puis je avec ce compas travailler ? Vaine excuse !

De frivoles discours, est-ce moi qu'on a usé ?

Vous vous trompez vous-même. Un d'solant mé-
pris

De vos lâches langueurs fera le triste prix.

Vous irez à la Cour , vous devez y paroître ,

Mais du premier coup d'œil on sçaura vous con-
noître :

Là , dès que par deux mains un pot neuf a passé ,

caractere d'un Paresseux. ART. XXII. 83

On y sçait , on y dit , s'il sonne le cassé.

Dès qu'on y trouve un fat , chacun mord à la
grape ,

On l'aplaud'it tout haut , & l'on en rit sous cape.

Des solides Vertus vôt're cœur désarmé ,

Est encore un argile & tendre & mal formé ;

Paîtriss'z le , & tirez , le tournant sur la rouë ,

Un Vase bien poli de ce morceau de bouë.

Travaillez , agissez , ne perdez pas un jour ,

Celui qui vous échape est perdu sans retour.

Caractere d'un Paresseux par Tristan.

Colin pour tout métier ronfle , baaille , & s'al-
longe ,

Il étend peu le bras . si ce n'est quand il boit :

Il est si paresseux que s'il le souvenoit

D'avoir par un hazard pris quelque peine en son-
ge ,

Ce seroit malgré lui , à jamais il dormoit.

Oronte justifié de Paresse par Mr. Lebrun.

Tu dis qu'*Oronte* ne fait rien ,

Tu devrois dire le contraire.

Il dort , il boit , il mange bien ,

Il jure , il jouë , il perd son bien ,

Mentör , est-ce là ne rien faire ?

Epitaphe de Clement.

Au paresseux *Clement* la lumiere est ravie ,

Clement dormoit toujours , & fait après sa mort ,

Ce qu'il faisoit pendant sa vie ,

Clement dormoit , & *Clement* dort.

Il y avoit à *Constance* un jeune Gentil-
homme Gascon , nommé *Bonac* , qui se levoit

84 *Princes ennemis de la Paresse.* ART. XXIII.
tous les jours fort tard. Comme ses Camarades le railloient de sa Paresse. J'ai, dit-il, tous les matins un plaidoyer à entendre, entre la Paresse & la Diligence. Celle-ci m'exhorte à me lever, pour m'occuper à quelque chose d'utile : l'autre lui soutient qu'il fait fort bon dans un bon lit bien chaud, & que le repos vaut mieux que le travail. Pendant qu'elles disputent ainsi, je les écoute jusqu'à ce qu'elles soient d'accord; & c'est ce qui fait que je suis si longtemps au lit. *

ARTICLE XXIII.

Exemples de Princes & de Princesses qui haïssoient la Paresse.

PLutarque rapporte dans ses *Oeuvres Morales & Mêlées*, que le jeune *Alexandre* s'affligeant des Conquêtes de son Pere, ses Camarades crurent lui faire plaisir en lui disant, que c'étoit pour lui que son Pere se donnoit tant de mouvement. *Que me profitera-t-il*, répondit ce jeune Prince à ses Camarades, *d'avoir beaucoup de bien, & de n'avoir rien à faire ?*

Eléas Roi de Scythie, disoit, que quand il étoit oisif, il lui sembloit qu'il ne différoit en rien de ses *Palfreniers*.

Et *Denis l'Ancien* interrogé, s'il n'étoit pas

* Poggiana Tom. 2 pag. 168. -

Princes ennemis de la Paresse. ART. XXIII. 89
souvent à ne rien faire , répondit , *Les Dieux*
me gardent de me trouver jamais dans cet
état !

Que ce langage est différent de celui que tiennent la plûpart des personnes qui se sentent du Bien , ou qui s'imaginent d'être sorties de la côte de *S. Louis* , comme on parle ! Elles se croient autorisées par là à vivre dans une molle oisiveté , & dans une honteuse indolence. Quel sentiment ! Ne sommes-nous donc au monde que pour nous-mêmes ? Et ne devons-nous rapporter qu'à nous seuls , ce que nous avons de bien , de credit, de talens ? O ! que n'avons-nous des *Dracons* pour Maîtres & pour Souverains ! afin de reformer par la rigueur de leurs Loix ces idées de *Philantie* * & d'inhumanité , que la Revelation , malgré ses foudres & ses Anathemes, ne sçauroit arracher de nos cœurs. Mais j'adresse aussi mon discours aux Dames paresseuses , quelque qualifiées qu'elles puissent être.

Pour ne pas parler ici avec *Homere* de la toile que faisoit *Penelope* , quoiqu'elle fût mariée à un Prince Souverain ; ni de la navete qu'*Andromaque* laissa tomber de ses mains , lorsqu'elle apprit la mort du grand *Hector* son Epoux , qui étoit un Prince de sang Royal , & l'héritier présomptif d'une Couronne : Qui ne sçait qu'*Auguste* ne portoit d'autres habits que ceux que lui faisoient

* Amour propre.

86 *Epître de Mademoiselle Du Luc*
sa Femme , sa Fille , ses Sœurs , ses Nièces :
Il est dit dans une ancienne Chronique de la
vie de *Charlemagne*, que cet Empereur occu-
poit ses fils à des exercices penibles, & faisoit
apprendre à ses Filles à filer au roüet. *Isabelle*,
cette habile Reine d'*Espagne*, embellissoit les
Eglises de ses propres Ouvrages. Et *Marie* la
Fille , qui fut Femme d'*Emanuel* Roi de *Por-*
tugal , faisoit elle-même ses habits ; & avoit
élevé ses Filles à se faire de leurs belles mains
la plûpart des choses qui pouvoient leur être
d'usage. Combien d'ennuis , de dépenses , &
même de vices , n'évitèrent point par là ces
Princesses ? Avantages réels & tous dignes
d'une ame bien née , que nos *Demoiselles*
trouveroient aussi dans une honnête occu-
pation.

ARTICLE XXIV.

Epître à l'honneur de la Paresse par Madem.
Du Luc.

LA *Paresse* a trouvé aussi des Apologistes ,
comme il paroît par l'*Epître* que Made-
moiselle *Du Luc* lui a adressée , & qu'on a
inserée dans le *Nouveau Mercure de Mai*
1717. Cette *Epître* , comme le remarque
l'Auteur du *Mercure* , merite d'être lûe , &
ne paroîtra pas longue à tout Lecteur qui fa-
vorise la *Paresse*. L'*Apologie*, poursuit-il, que

à l'honneur de la Paresse. ART. XXIV. 87
*Mademoiselle Du Luc fait de cette Vertu ,
semble autoriser cette sorte de Paradoxe. D'ail-
leurs , c'est l'Ouvrage d'une Muse , il faudroit
être de fort mauvaise humeur , pour ne pas
rendre justice au mérite de ce petit Poëme.*

Sœur du repos , nonchalante Déesse ,
Plaisir parfait , séduisante Paresse ,
Divinité , dont les charmes puissans
N'ont plus d'Autels, acceptez mon encens.
Puisse *Apollon* affranchir mes pensées
De tours gênez , d'expressions forcées.
Sans un Ouvrage à vous-même adressé ,
Sens , rime, il faut que tout soit enchassé
Sans aucun Art, il faut que rien ne sente
Les dures Loix de la rime gênante.
Je veux bannir tout ce vain attirail
De mots guindez , qu'enfante le travail ;
Sur tout , je haïs ces nombreuses paroles ,
Qui décorant des Sentences frivoles ,
Par le secours de leurs sons enchanteurs ,
Sçavent charmer les stupides Lecteurs.
Je ne veux point que l'austère Manie
De la Censure arrête mon génie ,
Ni que jamais on puisse supputer,
Combien d'efforts mes Vers m'ont pû coûter
Si sous mes Loix la rime obéissante
A mon esprit d'abord ne se presente ;
Je laisse l'œuvre , & par de vains détours ,
Je ne vai point implorer son secours.
J'aime à rimer , mais je suis paresseuse ,
Et vos plaisirs semblent me rendre heureuse.
Or commençons. Paresse à qui mon cœur
Doit tous les biens dont il est possesseur.
O ! que ne peut revenir chez les Hommes ,
Pour le bonheur de tous tant que nous sommes ;
Ce tems heureux , où l'on ne connoissoit

88 *Epître de Mademoiselle Du Luc*

D'autres plaisirs que ceux qu'on vous devoit ;
 Lorsque jadis soigneux de fuir la peine ,
 L'Homme suivant une route incertaine ,
 Vivoit des fruits qu'il trouvoit sous ses pas ,
 Du lendemain ne s'embarassoit pas ;
 Et n'admettant ni bornes , ni partage ,
 Du Monde entier faisoit son heritage ,
 Sans se laisser follement agiter ,
 D'un avenir qu'on ne peut éviter ,
 Telle de l'Homme étoit alors la vie ,
 Digne en effet de donner de l'envie
 A tous les Dieux : aussi , bien-tôt jaloux
 De se trouver moins fortunés que nous ;
 Et connoissant , ô divine *Paresse* !
 Que vous étiez la source enchanteresse
 De nos plaisirs , ils conclurent entr'eux
 De vous ôter aux Mortels trop heureux.
 Il leur sembloit cependant impossible ,
 Qu'on pût jamais de vôtre joug paisible
 Les dégager ; quel bien leur proposer
 Qui les seduise ? Iront ils s'abûter
 Jusqu'à ce point , & sur nôtre parole ,
 Courir après une trompeuse Idole
 De faux plaisirs ? quand du matin au soir
 Pour être heureux , ils n'ont qu'à le vouloir.
 L'Affaire fut avec poids agitée ,
 Mainte raison fut dite & rejetée ;
 Ils dispuoient dans le Conseil divin
 Sans aucun fruit , quand *Jupiter* soudain
 Imagina d'envoier sur la Terre
 Les Passions vous déclarer la guerre.
 On applaudit , & pour nôtre malheur ,
 Ce sage avis fut trouvé le meilleur.
 Au même instant , l'Avarice entourée
 Des noirs soucis , dont elle est déchirée ,
 Vint parmi nous , & son aspect hideux
 Chassa la P ix , la Concorde & les Jeux.
 Son front d'abord osa de la Prudence

Prendre

à l'honneur de la Paresse. ART. XXIV. 89

Prendre le masque , & sous cette apparence ,
Pour les corrompre , aux Mortels étonnez
Elle prêchoit ses dogmes erronnez.
Pauvres humains , espèce fortunée ,
Pouvez-vous bien vivre au jour la journée ,
Ne rien avoir , & ne rien réserver ?
Si par malheur il alloit arriver ,
Que de l'Hiver l'extrême violence
De vos moissons confondît l'esperance ;
Ou que l'Eté par son aridité
Séchât vos fruits presque en maturité ,
Que feriez-vous ? La Misere effroiable ,
Avec sa sœur la Faim insatiable ,
Se hâteroit bien-tôt de vous punir ,
D'avoir osé négliger l'avenir ;
Il vient à vous , & le present frivole ,
Comme un éclair , disparoit & s'envole.
Tels étoient donc les discours seducteurs ,
Dont l'Avarice empoisonna les cœurs.
Chacun la crut , & de trésors avide ,
L'Homme devint ingrat , dur , & perfide ;
N'étant jamais assez riche à son gré :
De soins cuisans sans cesse dévoré
Pour amasser ; l'Injustice , le Crime ,
Tout en un mot lui parut légitime.
Trop aveuglé de sa coupable erreur ,
De votre Culte il eut bien-tôt horreur ;
Et vainement la sage Espérance ,
Lui promettoit la Paix & l'Innocence ,
Sous votre Empire il perdit pour jamais ,
En vous quittant , l'Innocence & la Paix.
Mais cependant , malgré l'horrible Guerre ,
Que vous livroit ce Monstre sur la Terre ,
Il vous restoit des Azyls heureux.
Et quelques cœurs lents à briser vos nœuds
Suivoient vos Loix ; lorsque pour les détruire ,
On vit les Dieux d'autres Monstres produire.
L'Ambition aux desirs effrenez ,

Et la Colère aux projets forcenez,
La Volupté de remords poursuivie,
La Vanité, la Vengeance, l'Envie,
La Trahison, l'Orgueil, la Cruauté,
L'Amour, la Haine, & l'Infidélité,
Vinrent en foule établir leurs Maximes.
L'une enseignoit l'utilité des crimes;
L'autre, l'oubli des devoirs les plus saints;
Un autre enfin, forma les Assassins,
Et pour jamais sous le joug redoutable
Des Passions, plia l'Homme coupable;
De leurs transports Esclave infortuné,
A les servir il se vit condamné.
Ce fut alors, qu'avec pleine puissance,
On vit regner le Trouble & la Licence:
On renversa vos tranquilles Autels:
On vous bannit, & parmi les Mortels
On vous nomma Vice d' esprit, Mollesse,
Foiblesse d'Ame, écueil de la Sagesse.
Poison des cœurs. Il est bien vrai qu'on vit,
Depuis ce tems, vôtres Culte en crédit;
Que chez les Grecs, de fameux Personnages,
Qu'on reveroit, & qu'on apelloit sages,
Qui sont encore estimez parmi nous,
Pour être heureux ne cherchent que vous.
Que sous le joug de la Philosophie,
Par leurs secours vous futes rétablie;
Ils enseignoient à braver la fureur
Des Passions, à trouver le bonheur
Dans le repos, & dans l'indépendance;
Du Préjugé, pere de l'Ignorance,
Ils méprisoient le phantôme orgueilleux.
Mais, quand on vit ces sages paresseux,
Des passions ennemis implacables,
Ne mettre au rang des Biens vrais & durables,
Et ne chercher d'autre Félicité,
Que les douceurs de la Tranquillité;
Tout d'une voix, comme une erreur fatale.

On abjura leur nouvelle Morale :
Et pour jamais leur aveugle Opinion
Osa flétrir vos Loix & vôtre Nom.
Moi même hélas ! par elle prévenue ,
Combien de fois vous ai-je combattu ?
Vous m'enchantiez , & cependant mon cœur
N'osoit alors vous devoir son bonheur.
Mais aujourd'hui que la Raison m'éclaire ,
Je viens vous rendre un Culte volontaire :
Douce *Paresse* , Azyle des plaisirs ,
Divinité si chère à mes desirs ,
En acceptant aujourd'hui mon hommage ,
De ma Raison songez qu'il est l'Ouvrage.

A R T I C L E X X V .

*Ode sur la Paresse par Monsieur le Marquis
DE LA FARE.*

POUR avoir secoué le joug de quelque Vice ,
Qu'avec peu de raison l'Homme s'enorgueillit !
Il vit frugalement , mais c'est par Avarice ,
S'il fait les Voluptez , hélas ! c'est qu'il vieillit.

Pour moi , par une longue & triste expérience ,
De cette illusion j'ai reconnu l'abus.
Je sçai , sans me flater d'une vaine apparence ,
Que c'est à mes Défauts que je dois mes Vertus.

Je chante tes bienfaits , favorable *Paresse* !
Toi seule dans mon cœur , as rétabli la Paix ;
C'est par toi que j'espère une heureuse vieillesse ;
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah ! de combien d'erreurs , & de fausses idées ,
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi !
Le l'amour du repos les Amers possédés ,

92 *Ode sur la Paresse. ART. XXV.*
Ne peuvent reconnoître & suivre une autre Loi.

Tu fais regner le calme au milieu de l'orage ;
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs ;
Tu peux même élever le plus noble courage ,
Par le digne mépris que tu fais des Grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit *Mithridate*,
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté ,
Que par la volupté tranquille & délicate ,
Que lui fit savourer la molle Oisiveté.

Rom eût été toujours la Maîtresse du Monde ,
Si son Sein n'eût produit que de pareils Enfans ,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde ,
Après avoir été tant de fois triomphans.

De la tranquillité compagne inseparable ,
Paresse nécessaire au bonheur des Mortels ;
Le besoin que l'*Europe* a d'un repos durable ,
Te devrait attirer un Temple & des Autels.

Ainsi l'on vit jadis le Chantre d'*Epicure* ,
Demander à *Venus* , qu'avec tous ses apas
Elle amollît de *Mars* l'humeur farouche & dure ,
Lorsqu'elle le tiendrait enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains desirs n'est jamais satisfaite
Leur vol rapide & prompt ne se peut arrêter ,
Quiconque dans son Sein porte une Ame inquiète ,
Au milieu des plaisirs ne sçauroit les goûter.

Ami , dont les talens , le cœur haut , l'esperance ,
Le don d'imaginer avec facilité ,
Pourroient encor malgré ta propre expérience ,
Rallumer tes desirs & ta vivacité.

Laisse-toi gouverner à cette enchanteresse ,

Qui seule peut du cœur calmer l'émotion ;
Et préfère , crois-moi les dons de la *Paresse* ,
Aux offres d'une vaine & folle Ambition.

ARTICLE XXVI.

*Dialogue du P. SIMON entre l'Ambition
& la Paresse.*

L'AMBITION. **C**omment pouvez-vous
vivre dans un état si se-
dentaire ?

LA PARESSE. Comment pouvez-vous vivre
dans un état si laborieux ?

L'AMB. Je suis née pour agir , je ne sçau-
rois vivre autrement.

LA PAR. Je suis née pour reposer , je ne
sçaurois subsister sans cela.

L'AMB. Vous ne parlez que de reposer.

LA PAR. Vous ne parlez que de vous in-
quiéter.

L'AMB. Mais quelle apparence de reposer
toujours , & de ne rien entreprendre ; de ne
se résoudre jamais à rien , & de demeurer
toujours en même place ?

LA PAR. Hé ! quelle apparence d'entre-
prendre toujours , & de n'achever jamais ;
de sortir toujours de sa place , & n'en trouver
jamais une bonne ; de se résoudre à tout , &
de n'arriver jamais à son but ?

L'AMB. Vous vous trompez , j'ai un but

auquel je prétens bien arriver ; & ce but est le repos , après que j'aurai executé tous mes desseins :

LA PAR. Si vous êtes loüable de prétendre au repos , je ne suis pas blamable d'en jouir dès-à-présent : vous allez à votre fin , mais moi je suis à la mienne : vous y allez par bien des travaux & des dangers ; & j'y suis sans travail, sans inquietude, & sans danger : vous êtes incertaine si vous arriverez au repos que vous espérez trouver dans l'avenir ; mais je jouis déjà du mien , dans l'assurance & sans obstacle.

L'AMB. Un repos acheté par le travail est toujours plus agréable que celui qui ne vous vient que du côté de la nature & de la paresseur.

LA PAR. S'il n'y a qu'à acheter son bien pour en jouir plus agréablement, je vous conseille de laisser prendre le vôtre à vos ennemis ; afin d'avoir l'occasion de le recouvrer à force de courage & de travail , & d'en jouir ensuite plus doucement : pour moi, je ne suis pas d'humeur à acheter un bien qui est déjà à moi ; la nature m'a donné le repos , j'en jouirai , & je renonce en même-temps à la satisfaction de l'acheter à mes dépens.

L'AMB. A quoi est bon celui qui ne fait que dormir ?

LA PAR. Hé ! à quoi est bon celui qui ne fait que courir après le vent & la fumée ?

L'AMB. Appelez-vous une fumée la gloire & la réputation, qui de tout tems a été au goût de toutes les Nations, & qui est la nourriture de tous les grands Esprits ?

LA PAR. Courir toujours après & ne la trouver jamais, c'est un tourment ; la trouver & ne s'en rassasier jamais, c'est un malheur.

L'AMB. Mais vous n'acquerez rien.

LA PAR. Vous ne jouissez de rien.

L'AMB. Je jouirai quelque jour.

LA PAR. Et moi, je jouis déjà.

L'AMB. Hé, de quoi jouissez-vous ?

LA PAR. Je jouis de moi & de mon tems.

L'AMB. Appelez-vous jouir du tems, que de ne s'en servir jamais ?

LA PAR. Appelez-vous jouir du tems, que de ne s'en servir que pour s'embarasser dans une infinité de desseins & d'affaires ?

L'AMB. Au moins je fais si bien, que le tems ne me dure pas.

LA PAR. Si pour empêcher que le tems ne vous dure sur le rivage, il n'y a qu'à se jeter en pleine mer, & dans le fort de la tempête ; la condition de ceux qui font naufrage est plus heureuse que le repos de ceux qui sont à l'abri des orages : pour moi, s'il y a un peu d'ennui dans la solitude, j'aime mieux les souffrir que la nécessité de me débattre parmi les vagues. Vous dites que le tems ne vous dure pas, je le crois bien pour le présent ;

car quand on nage-toujours contre le torrent, le travail fatigue plus que l'ennui : mais l'avenir tarde beaucoup pour vous ; car je vous entens bien souvent soupirer après lui. Si donc vous ne vous ennuyez pas du présent, vous vous ennuyez du futur qui trompe vos esperances par ses prolongations : mais moi, je me contente du présent, & l'avenir ne me trompe jamais ; parce que je n'attens pas de faveur de lui.

L'AMB. A ce que je vois, vous vous contentez de bien peu de chose.

LA PAR. A ce que je vois, vous ne vous contentez de rien.

L'AMB. Mais enfin ; ne sortirez-vous jamais de cette indifferance, qui vous rend si méprisable ?

LA PAR. Et vous, ne sortirez-vous jamais de cette inquiétude, qui vous rend si importune ?

L'AMB. C'est cette inquiétude qui a réveillé un *Alexandre*.

LA PAR. C'est ce calme où je suis qui a endormi un *Annibal* dans le cours de ses victoires ; & si vous faites reflexion sur les Histoires, j'ai endormi plus de Rois & d'Empereurs que vous n'en avez réveillé.

L'AMB. Vous mettez donc votre excellence à endormir les gens ?

LA PAR. Oüi, si vous mettez la vôtre à les tenir dans les allarmes.

L'AMB.

L'AMB. Au moins , je les reveille.

LA PAR. Dites plutôt , je les inquiete ; ou si vous appelez vos allarmes un reveil, j'appellerai mon sommeil une paix & une agréable suspension de chagrins & de soins.

L'AMB. Enfin vous tomberez d'accord que ceux qui ont invectivé contre vous & contre moi , ont dit que j'étois la maladie des Grands , & vous la maladie des petits.

LA PAR. En matiere de maladie, celle qui fait mourir les Grands n'est gueres plus à estimer, que celle qui fait mourir les petits.

L'AMB. J'ai cela au moins , que je ne me rencontre que dans le cœur des Grands-hommes , & jamais dans le cœur des coquins.

LA PAR. La Migraine a cela aussi qu'elle n'est que dans la tête , & jamais dans les pieds ; mais je ne sçai pas si cela la rend plus désirable.

L'AMB. Un trop grand assoupissement n'accorde jamais bien la santé.

LA PAR. Les insomnies trop frequentes ne l'accroissent pas plus.

L'AMB. Pour moi je me trouve bien d'agir , & de me mêler des affaires publiques.

LA PAR. Si vous vous trouvez bien d'être agitée par la tempête , je ne me trouve pas mal de m'en retirer ; car le poisson qui dort au fond de l'eau est toujours mieux , que quand il se débat dans les rets des pêcheurs.

98 *Dial. entre l'Amb. & la Par.* ART. XXVI.

L'AMB. Un peu de ma vigueur vous feroit grand bien.

LA PAR. Un peu de ma tranquillité ne vous en feroit pas moins.

L'AMB. Je crains que vous n'appelliez tranquillité, ce qui n'est que pesanteur en vous.

LA PAR. Je crains que vous n'appelliez vigueur, ce qui n'est que précipitation en vous.

L'AMB. Vous avez beau dire, les eaux croupissantes ne valent jamais rien.

LA PAR. Les torrens & les eaux qui se dissipent par une trop grande rapidité, ne valent guere mieux.

L'AMB. Otez-moi ce calme qui empêche le Vaisseau d'avancer.

LA PAR. Otez-moi cet orage qui le fait perir.

L'AMB. Otez-moi cet engourdissement de nerfs qui menace l'Homme de paralisie.

LA PAR. Otez-moi la convulsion des membres qui le menace de la mort,

ARTICLE XXVII.

• *Lettre de Monsieur PAVILLON à deux Dames Paressenses.*

JE sçai, *Mesdames*, avec quelle austerité vous pratiquez la regle de nôtre bienheureuse *Paresse* ; & que pour tous. les biens du monde vous ne voudriez pas violer le vœu de Fainéantise, que vous avez fait entre mes mains : aussi n'est-ce pas pour vous le faire rompre, que je vous donne la fatigue de lire celle-ci, mais seulement pour vous délivrer de quelques scrupules, dans lesquels une *Paresse* superstitieuse, comme la vôtre, pourroit vous faire tomber.

Quoiqu'une bonne *Paressense*
Ne connoisse point d'autre bien ;
Capable de la rendre heureuse,
Que celui de ne faire rien :
Elle peut toutefois, étant bien à son aise ;
Le cu dans une bonne chaise,
Ou la tête sur son chevet,
Permettre qu'un Galant la cajole & la baise ;
Ou fasse p's, s'il est discret ;
Pourvu que celui qui le fait,
Soit un visage qui lui plaise.

Bien que l'*Incurie* & l'*Indolence* soient les principales Vertus de votre tranquille profession, néanmoins en toute sûreté de *Paresse*

vous pouvez recevoir des billets doux avec plaisir, les lire avec émotion, & les serrer avec soin, pourvu que vous n'y répondiez que rarement, si ce n'est lorsque le jeu vous plaît, & que la partie est liée.

Quoique l'emploi soit assez doux,
C'est sans doute trop entreprendre,
Que de donner un rendez-vous,
Et se charger encor du souci de s'y rendre :
Mais si l'occasion vous vient tâter le poux,
C'est une sottise, entre nous,
De ne pas se donner la peine de la prendre.

Car je crois, *Mesdames*, que vous sçavez, que de toutes les occasions qui sont au monde, il n'y a que celles d'Amour qui ne sont point chauves ; & que cela fut ainsi ordonné par l'Amour même, en faveur de la *Paresse* son Ayeule Maternelle, de peur qu'elle & les siens ne fussent privez du plaisir de jouir de ces sortes d'occasions, s'il y avoit tant de peine à les prendre.

Aller au devant d'un Amant,
Contrefaire la langoureuse,
Et minauder à tout moment,
Pour paroître plus gracieuse,
C'est un métier certainement
Indigne d'une *Paresseuse* :
Mais résister obstinément
Aux douceurs d'une Ame amoureuse,
Et ne vouloir pas seulement
Consentir qu'on nous rende heureuse,
Aimer mieux éternellement

Etre seule , triste , & rêveuse ,
Que suivre la pente joyeuse ,
De son propre temperament ;
Cette vie , à mon jugement ,
Est tôt ou tard bien ennuyeuse ,
Et trop pénible assurément
Pour une jeune *Pareuse*.

J'avoüe que dans les Statuts de la pure *Nonchalance* , il est très - expressément défendu à toutes celles qui , comme vous , veulent vivre & mourir sous les douces Loix d'une rigoureuse *Paresse* , de quelque taille , beauté , & condition qu'elles puissent être , d'avoir jamais , dans tout le cours de leur vie , aucun soin de leur ménage , attache pour leurs Maris , ou inquiétude pour leurs Enfants ; semblablement de faire en quelque tems que ce soit des visites de devoir , de ceremonie , ou de parenté ; bref de ne se mêler d'autre chose dans le monde , que de ce qui se fera entre les rideaux de leur lit , & les murailles de leur Chambre ; cela n'empêche pas toutefois qu'une véritable *Faineantise* , sans enfreindre son observance , ne puisse se servir de l'indulgence accordée de tout tems aux nécessitez de son Sexe.

Si quelqu'un à son gré vient lui faire la Cour ,
Rien ne l'oblige alors d'être fort rigoureuse ;
Quand on ne fait rien que l'Amour ,
On n'en est pas moins *Pareuse*.

102 Réponses aux Objections de la Noblesse

Voilà , *Mesdames* , les scrupules qui auroient pû assurément vous faire de la peine , étant aussi *Paressenses* , aussi jeunes , & aussi saines que vous êtes ; si la charité , que l'on doit avoir pour ceux de sa Scète , ne m'avoit fait sortir de la profonde oisiveté où je suis , pour accommoder , suivant la véritable explication de nos Maximes , les plaisirs de votre âge , & les devoirs de votre profession. Adieu je m'endors ; ainsi soit de vous.

A R T I C L E X X V I I I .

Réponses aux Objections de la Noblesse contre les Etudes.

CONCLUSIONS de ce que j'ai dit jusqu'ici, que c'est absolument sans raison, que la Noblesse regarde l'Etude comme une occupation qui n'est pas faite pour elle. Qu'y a-t-il d'indigne d'un Gentil-homme , à imiter des personnes du rang de celles que je lui ai proposées ? Quel deshonneur trouve-t-il à charger sa mémoire de choses curieuses & utiles, soit à lui-même, ou aux autres ? Quelle honte y eut-il jamais à se fortifier l'esprit contre les préjugés populaires, qui sont pour la plupart ridicules ou faux , & à juger de tout sagement , droitement , constamment ? Qu'y a-t-il en un mot de plus grand , que

d'aprocher autant qu'il est possible de la Nature du Souverain Etre ? Or ce sont là les avantages que trouve dans l'Etude tout Homme qui s'y aplique par belle passion. Mais il se présente plusieurs difficultez sur le Genre d'occupation que je recommande.

Première Objection.

Les Lettres sont fort avilies par l'ordre des personnes qui s'y adonnent. Je ne sçaurois disconvenir du fait : 1°. s'il y a un grand nombre de Gens Lettrés de basse naissance , il y en a aussi beaucoup qui sont de très-bonne Maison. 2°. Si ceux d'entre les premiers qu'on eleve aux *Lettres*, ont des dispositions pour y réüssir , on a tort d'y trouver à redire, comme je m'en expliquerai ailleurs plus au long. Enfin si la Noblesse renonce aux Etudes par ce motif , elle ne doit faire non plus aucune des fonctions animales ; puisque le dernier des sujets mange , boit , dort , &c. tout de même que le plus grand des Monarques.

Seconde Objection.

On devient crasseux & impoli par les Lettres. Il y a encore bien du vrai dans cette Objection. Mais 1°. Les Sçavans , sur qui elle tombe, sont ils tels par un effet necessai-

104 *Réponses aux Objections de la Noblesse.*
re des *Lettres*, ou le font-ils par leur propre
faute ? Je me suis expliqué là-dessus dans
mon second Article. 2°. On appelle souvent
crasseux un Homme qui ne suit pas ridicule-
ment les Modes ; & *impoli* celui qui ne parle
point le langage fourbe & flatteur des Gens
du monde, ou qui méprise les petites & peu
intéressantes nouvelles qui courent la Ville.

Troisième Objection

Les Lettres portent à la Pedanterie. Mais
outre que cette regle n'est rien moins que
générale, pourquoi accuse-t-on de ce défaut
les seuls Sçavans ? La *Pedanterie* ne consiste-
t-elle qu'à *cracher*, comme on dit, du Latin
ou du Grec ? Non sans doute. Mais tout
Homme est *pedant* qui, quoi qu'en Langue
vulgaire, parle continuellement de ce qui
regarde sa profession, en présence de gens
qui n'en sont pas. Ainsi un Théologien est
pedant qui parle sans cesse de Théologie. J'en
dis autant de l'Avocat, du Médecin, du Phi-
losophe, du Politique, de l'Officier, du
Négociant, & de l'Artisan, qui me regalent
sans besoin d'un plat de leur Métier. Une
Femme même est *pedante*, qui ne tarit point
sur ce qui concerne son ménage, ses ajuste-
mens, ses Enfans. Le moyen de ne pas don-
ner dans ce défaut, c'est de se faire tout à
tous, autant que la chose est possible.

Quatrième Objection.

On ne fait point fortune par les Lettres. Si par *faire fortune* on entend *gagner de l'argent*, j'avoüe que l'on a raison : & c'est en quoi je déplore le sort des Gens de Lettres, qui consomment leur huile, sans qu'il leur en revienne presque que de la fumée si leurs Ouvrages sont goûtez. Mais si par *faire fortune* on veut dire *être élevé à des Postes éminens*, je répons qu'on a vû de tout tems, & en tous Lieux, des personnes, même d'une très-basse extraction, s'élever par leur mérite aux Charges les plus distinguées. Pour me borner seulement à la *France* & à l'*Espagne*, j'y trouverois dans nos jours plus d'un exemple qui pourroit justifier ma réponse. Les exemples de Personnes qualifiées, & autres, qui firent ainsi fortune, sont rares à la vérité : mais pour être rares, en sont-ils moins dans la Nature ? Et qui nous a dit que nous ne serons pas de ces heureux, si nous faisons des efforts pour le mériter par nos veilles ? Voit-on plus souvent des personnes faire fortune aux Loteries ? Et n'y a-t-il pas au contraire mille contre un, qu'on s'y ruinera plutôt qu'on ne s'y enrichira ? Cependant chacun s'empresse à y mettre : on y risque son bien le plus clair ; on emprunte des sommes à gros intérêt ; & Dieu sçait ce qui arri-

106 *Réponses aux Objections de la Noblesse*
ve de cette ardente soif des richesses. Il en
seroit tout autrement des Etudes. Quand
même on ne parviendroit pas par leur moïen,
on acquerroit du moins , en les cultivant
comme il faut , des connoissances qui nous
apprendroient à nous contenter de ce que
nous possédons : disposition de l'Ame , en
laquelle seule consiste la vraie & la grande
richesse.

Cinquième & dernière Objection.

On veut s'avancer dans l'Epée. Je distingue.
On veut s'avancer dans l'Epée ou par incli-
nation , ou par l'honneur qu'on y attache
preferablement aux *Lettres*.

1°. Si l'on se sent le cœur Martial , il faut
suivre son naturel ; puisqu'on ne réussit ja-
mais dans ce qu'on entreprend , lorsqu'on
le fait à contre cœur. Mais quelles lumières
ne doit pas avoir un bon General d'Armée
par exemple ? Il ne doit rien ignorer de
l'Histoire Ancienne & Moderne de tous les
Peuples un peu belliqueux. Il doit sçavoir à
fonds la Geographie , & plusieurs parties des
Mathematiques. Quel jugement n'exige pas
encore la conduite d'une Armée ? Et quelle
moderation ne faut-il pas , pour exercer avec
dignité cet Emploi si brillant , si envié ? Or
je pose en fait qu'on s'en acquitera toujours
très-mal sans étude , & sans celle en parti-

culier de la Religion. D'ailleurs ne parvient pas à ce Poste qui veut , ou qui s'en est rendu capable.

20. On veut s'avancer dans l'*Epée* par l'honneur qu'on y attache preferablement aux *Lettres*. La question est tout au moins problématique à l'examiner à la balance de la Raison. Un Philosophe Moderne , * qui a sçû joindre l'*Epée* à la *Plume* , porte lui-même ce jugement de la première de ces Professions. Bien , dit-il , que la coutume & l'exemple fassent estimer le Métier de la “ Guerre comme le plus noble de tous ; pour “ moi qui le considere en Philosophe , * je “ ne l'estime qu'autant qu'il vaut , & même “ j'ai bien de la peine à lui donner place en- “ tre les Professions honorables , voyant que “ l'Oisiveté & le Libertinage sont les deux “ principaux motifs , qui y portent aujour- “ d'hui la plupart des Hommes. “ C'est ce “ qu'assure encore l'Abbé de *Saint Real* , dans son *Discours sur le Valeur* à Monsieur l'Electeur de Baviere. Mais pour ne pas donner tout à fait gain de cause à *Descartes* , ni sans dire non plus avec *Ciceron* , qui porta aussi les *Armes* , qu'elles doivent le ceder aux *Lettres* ,

* *Descartes* , Lettre 118.

* Ceci est d'autant plus remarquable que *Descartes* étoit aussi Gentilhomme.

Cedant arma toga, concedant laurea lingua :

avoüons que , vû le fâcheux état des choses, † ces deux Professions sont aussi nécessaires au monde l'une que l'autre ; & que ceux qui les exercèrent avec honneur & avec distinction , méritèrent également l'immortalité qu'on leur a donnée.

Je pourrois entrer ici dans les véritables raisons qui causent à la Noblesse tant de dégoût pour les *Lettres*. Ces raisons sont dans quelques-uns le manque de talens pour y faire des progrès , & dans la plûpart la paresse ou la facilité qu'ils ont à parvenir sans elles aux Charges : mais je me hâte de passer aux qualitez nécessaires à ceux qu'on élève aux Emplois.

ARTICLE XXIX.

Sur les qualitez nécessaires à ceux qu'on élève aux Emplois.

LE Sr. D** parlant d'un abus qui se commet assez souvent dans la distribution des Emplois , s'énonce là-dessus en ces termes.

Mais eussiez-vous l'esprit du plus fameux Docteur ,

Et fussiez-vous en Droit un *Cuias*, un *Bartole* ,

† Je parle de la fatale nécessité des *Armes*.

Qualitez necessaires, &c. ART. XXIX. 109
En sçussiez-vous assez pour en tenir Ecole ,
Eussiez-vous l'ame enfin pleine d'integrité ,
Du parfait Magistrat premiere qualité ,
Faute d'argent comptant pour payer cet Office ,
On vous juge peu propre à rendre la Justice.

Mais ce que le Sr. D** † ne veut pas qu'on donne par intérêt , ou par consideration pour les seules richesses , un Roi de France le refusoit aussi à la seule naissance. Car un jour qu'on lui proposa pour une même Charge deux personnes , dont l'un étoit Gentilhomme & l'autre ne l'étoit pas , il ordonna , *Que l'on choisit celui des deux qui seroit le plus capable ; & qu'on n'eût égard à la Noblesse , qu'au cas que leur merite fût égal.* Les Princes , ou ceux qui tiennent leur place , sentirent-ils jamais comme il faut , l'importance de cette Maxime ? Mr. Le Clerc * nous fait entendre que non. Chacun croit au contraire, qu'un “ peu de bon sens, de souplesse , de connois- “ sance du monde , & de routine , suffisent “ pour s'acquitter avec honneur des plus “ grands Emplois , & traite toute la Science “ de fatras inutile. Cependant cette sorte de “ gens ne laissent pas de parvenir aux Emplois : “ mais Dieu sçait comment ils s'en acquit- “ tent , & les maux qu'ils causent aux États “ avec leur routine , leur souplesse , & leur “ connoissance du monde. “

† Oeuvr. Div. Sar. III.

* Biblioth. Anc. & Mod. Tom. 16. p. 455.

110 *Qualitez necessaires à ceux qu'on élève*

Alexandre Severe demandoit encore plus que de la capacité dans ceux qu'il vouloit élever aux Emplois. Car quand il en vacquoit quelqu'un de considerable , il faisoit afficher le nom de celui à qui il vouloit le donner, & exhortoit un chacun à déclarer, si l'on sçavoit qu'il eût commis quelques crimes : mais de peur qu'on n'accusât personne à faux , par quelque principe que ce fût , il faisoit punir de mort tous ceux qui ne prouvoient pas ce qu'ils avoient avancé.

Si la conduite du Monarque François est admirable , celle de l'Empereur Romain l'est sans contredit davantage. Car qui ne sçait que dans l'administration des Emplois il est aussi aisé d'y manquer par un défaut de Vertu , qu'il l'est d'y manquer par un défaut de capacité ? Afin donc de ne pas placer au timon des Affaires des gens qui eussent l'un ou l'autre de ces défauts , & peut-être tous les deux ensemble, il faudroit honorer des Charges Publiques , non les *premiers venus* , comme on parle , ou ceux qui l'emporteroient sur leurs rivaux par leur argent, par leurs ruses, ou par leurs cabales ; mais ceux qui auroient eu une belle éducation , & qui se feroient appliquez de bonne heure à l'Etude & à la Vertu.

Un Auteur , qui travaille fort utilement pour le Public , * rapporte que *Theophylacte* ,

* Traité de l'Educ. des Enfans par Mr De Croufak
T. I. pag. 347.

qui donna autrefois des leçons à *Constantin Porphyrogenete*, disoit, Que comme on ne met pas à la tête d'un Troupeau un autre Mouton ou un Bœuf pour le conduire, mais qu'on en confie le soin à un Homme raisonnable, aussi convient-il à ceux à qui la Providence a confié le soin des Hommes, de surpasser presque infiniment en lumieres & en Vertu ceux qui sont au-dessous d'eux.

Mais c'est ce qui est encore mieux développé dans un Ouvrage, qui abonde par tout en esprit & en excellentes Maximes. * On a observé depuis long-tems que les Gens de Lettres qui s'adonnent aux Affaires, s'en acquittent avec plus d'honneur que les Gens du Monde. La principale raison qu'on en peut alleguer est, si je ne me trompe, qu'un Homme qui a employé sa jeunesse à la lecture, s'est accoutumé à voir que la Vertu est louée, & que le Vice est flétri. Tout au contraire, un Homme qui a passé sa vie dans le monde, il a vû souvent triompher le Vice, & décourager la Vertu. L'extorsion, la rapine, & l'injustice, qui sont couvertes d'infamie dans les Livres, donnent souvent du relief dans le monde; au lieu que différentes qualitez que les Auteurs celebrent, comme la generosité, la candeur, & le bon naturel appauvrissent & ruinent un Homme. * Le Spectateur T.V. Disc. XIV,

112 *Sat. de Perse contre ceux qui se charg. &c.*

Or parce qu'il n'y eut jamais de regle sans exception bonne ou mauvaise , ni de remede sans quelque inconvenient réel ou imaginai-
re ; voici comment le *Spe&tateur* prévient ce qu'on pourroit lui objecter sur le désintéres-
sement qu'il attribué aux Gens de Lettre. Il prend la chose au pis aller , & il accorde à cet égard tout ce qu'on pourroit exiger de lui ; mais il remarque en même-tems , Qu'il
„ y auroit du moins cet avantage à employer
„ dans les affaires des Gens de Lettres & ha-
„ biles , que la prosperité leur seroit beau-
„ coup mieux qu'à d'autres ; & que nous ne
„ verrions pas tant de personnes indignes
„ s'élever si-tôt à des fortunes immenses.
*Magnus mihi erit Apollo , qui vim Achilles
hujusce argumenti tantisper infringet.*

ARTICLE XXX.

*Extrait de la traduction par Monsieur
LE NOBLE , de la quatrième Satyre de
Perse , contre ceux qui prennent des Em-
plois avant que d'en être capables.*

CRispe, enfin vôtre Pere a rempli vôtre attente,
Il vous fait Conseiller. Que vôtre ame est
contenté !

En perruque poudrée , & barbe de tabac ,

Vous allez nous juger & *ab hoc* & *ab hac*.

Le Sceau vous imprimant ce puissant caractère ,

Sur vos capacitez le Public doit se-taire :

avant que d'en être capables. ART. XXX. 113

Mais souffrez qu'en ami zélé , prudent , discret,
Un moment avec vous je m'explique en secret.
Sans ébloüir vos yeux du feu de l'écarlate ,
Écoutez mes avis comme ceux de *Socrate* ,
De ce sage *Barbon* qui se vit immolé ,
Par l'injuste fureur d'un *Senat* cabalé.
De quels talens fourni montrez-vous à ce *Grade* ,
Disoit ce *Philosophe* au jeune *Alcibiade* ?
De ce pompeux fardeau, dont vous avez fait choix,
Vôtre esprit a-t-il bien examiné le poids ?
Joignez-vous à ce feu qu'inspire la jeunesse ,
Les précoces *Verrus* d'une mure *Sagesse* ?
Avez-vous vû les *Loix* , & puisé dans leur fond ,
Les solides clartez d'un Jugement profond ?
Sçavez-vous ce qu'il faut, en tenant la balance ,
Ou dire sans foiblesse , ou taire avec prudence ?
Quand d'un adroit *Dumont* les éloquens discours
Vous auront promené par cent subtils détours ;
Qu'il sçaura vous charmer, en ornât ses peintures
Des fleurs de la parole & de l'art des figures ;
Qu'un *Plaideur* après lui, quand on est aux avis ,
Remplissant & troublant le *Barreau* de ses cris ,
Dans l'importune ardeur de sa fougue indiscrete,
Bravera de l'*Huissier* la voix & la baguete ,
Jusqu'à ce qu'à la fin le sage *President*
Fasse d'un coup de main taire cet impudent.
Que direz-vous alors , cervelle jeune & vuide ?
Avez-vous ce bon sens qui pénétre & décide ?
Pourrez-vous, démêlant l'un & l'autre intérêt ,
Former par vôtre avis un équitable *Arrêt* ? *

* Un Poëte Comique de l'ancienne Rome ne trouve rien de si injuste qu'un Homme qui n'a nulle expérience des affaires & du monde. *Hom. sine imperito numquam quicquam injustius.* La raison en est , que cet Homme s'imagine toujours , qu'il n'y a rien de bien fait que ce qu'il fait lui-même , *Qui nisi , quod ipse facit , nihil rectum putat.* Ter. in *Adolph.* Act. I. Sc. II.

114 Bons Mots contre ceux qui sont indignes
 En montrant quelles Loix en fondent la justice ,
 Du Chicaneur subtil confondent l'artifice.
 D'une main inflex.ble , & d'un cœur épuré ,
 Sçavez vous soutenir l'équilibre assuré ?
 Sçavez vous discerner d'une lumiere vive ,
 Quand la balance est juste, ou la regle fautive ,
 D'un apas seducteur résister à l'éclat ,
 Protéger l'innocent , punir le scelerat ,
 Défendre d'une main le foible qu'on opprime,
 Et de l'autre confondre & l'orgueil & le crime ?
 Le Juste a ces talens, sont-ce les vôtres ? Non.
 Vous faites le joli, le poupin, le mignon ;
 Le fard rend votre peau blanche vive , éclaircie
 Vous montrez une main dans la pâte adoucie ;
 Un Carosse brillant , des Laquais bien vêtus ,
 Dans votre unique train renferment vos vertus
 Vous prétendez par là que le Peuple vous louë ?
 Otez ce fard lascif qui vous couvre la jouë ,
 Et prenez , pour guerir votre cerveau gâté ,
 L'Ellebore qui seul vous rendra la santé.

ARTICLE XXXI.

*Bons Mots au sujet de Gens qu'on avoit honoré
 de Charges , dont ils étoient indignes.*

Monsieur le Clerc rendant compte au
 Public de l'édition des Comedies d'*A-*
ristophane , dont feu Mr. *Kuster* regala en
 1710. le Monde Sçavant remarque que dans
 ce Poëte Grec il y a des railleries que l'on
 peut appliquer à bien d'autres tems qu'à
 ceux d'*Aristophane* , & à des gens qui paroîs-
 sent sur un théâtre tout différent de celui
 d'*Athenes*. Telle est , continue nôtre Sçavant

de leurs Emplois. ART. XXXI. 115
d'Amsterdam, la plaisanterie de celui qui
dans les *Cavaliers*, veut engager un Vendeur
de Saucisses à devenir Homme d'Etat ; & qui
comme cet Homme faisoit difficulté d'entre-
prendre une chose si élevée au-dessus de sa
capacité, lui dit. *C'est une chose très-facile.*
Conduisez-vous comme vous faites présente-
ment ; mêlez & confondez toutes choses. Con-
trefaites toujours l'Homme populaire , en
adoucissant votre discours par quelques petits
mots de cuisine. Vous avez d'ailleurs tout ce
qu'il faut pour faire un Orateur Public. Vous
avez la voix âpre , vous êtes malicieux , vous
êtes toujours dans la Place Publique. Vous
avez en un mot tout ce qu'il faut pour gouver-
*ner l'Etat. **

Arlequin se vante , dans l'ancien *Theatre*
Italien, d'avoir fait un *Ouvrage* très-utile :
c'est la Traduction de *Justinien* en *François*,
en faveur des *Magistrats* qui n'entendent
point le *Latin*.

Mr. Lebrun a fait l'*Epigrame* suivante sur
un Homme qu'on avoit reçu *Conseiller*, &
qui apparemment crevoit bien plus de graisse
que d'esprit.

Parmi le soutien de nos Loix,
On vient de recevoir *Bocace* ;
Bocace est un Homme de poids ,
Et qui remplira bien sa place.

**Errata de l'Epitaphe d'un Juge intéressé ,
& de basse extraction.**

Si vous lisez dans l'Epitaphe ,
De Fabrice, qu'il fut toujours Homme de *bien* ,
C'est une faute d'Orthographe ,
Passans , lisez , Homme de *rien*.
Si vous lisez qu'il aima la justice ,
Qu'à tout le monde il la *rendit* ;
C'est une faute encore , je connoissois Fabrice ,
Lisez , Passans , ~~assez~~ , *vendit*.

A un Resident qui faisoit à tort l'entendu.

Ne crois point nous persuader ,
Pierre , que pour ta résidence
Il soit besoin d'intelligence ,
Il ne faut rien que résider.

ARTICLE XXXII.

*Lettres Patentes portant création de la Charge
de Grand Moucheur de Chandelles. **

„ **M** Arianne Alexis de la noble Maison de
„ *Noé* , Princesse Souveraine de notre
„ Domaine , Heritage, Biens dotaux, Bijoux,
„ Meubles & Immeubles, Tableaux, Hardes,
„ Bagages , Vaisselle, Batterie de Cuisine ,
„ & Munitions de bouche nécessaires pour

* Ces Patentes ont été dressées un soir à table ,
par une Compagnie de Beaux-Esprits qui se réjouis-
soit à Versailles.

l'entretien de nôtre Maison ; Commandan-
 te dans nôtre Hôtel , Sales , Chambres ,
 Antichambres , Entresols , Cuisines , Gre-
 niers, Caves & Cours de nôtre Logement ;
 Généralissime de cinq Enfans à nous , mâ-
 les & femelles , avec haute, basse, & moyen-
 ne Justice. A tous nos Parens, Alliez, Con-
 federez, & Amis de nos Fêtes Bachiques ,
 qui ces Lettres verront , joie & prospérité.
 Etant pleinement satisfaite du zele , affec-
 tion , & empressement , que nôtre cher &
 bien-aimé Frere en Bachus *Philippe 'e Sa-*
bleur a pour nous , & pour nôtre Famille ,
 nous en ayant donné des marques essen-
 tielles ; & ne pouvant douter de sa capaci-
 té , application , & dextérité à moucher
 proprement les Chandelles , nous ayant
 pour cela fait paroître jusqu'à-present un
 talent admirable : pour le compenser , &
 lui donner les moyens de s'attacher à nô-
 tre Service , comme un bon & véritable
 Sujet & Vassal, nous l'avons de nôtre puis-
 sance & autorité souveraine créé & créons,
 par ces Presentes signées de nôtre main ,
 & contresignées par une de nos Secre-
 taires ; voulons , & nous plaît , que le Sr.
Philippe le Sableur soit à l'avenir le Grand
 & le perpetuel Moucheur de Chandelles de
 nôtre Maison , & qu'il soit reconnu pour
 tel dans toute l'étendue de nôtre Domina-
 tion , & même que cette Charge honora-

118 *Créat. de la Char. de Gr. Mouv. de Chand.*
,, ble soit hereditaire à ses Enfans, tant mâles
,, que femelles, & à défaut, à qui bon lui sem-
,, blera; & qu'il jouïsse ainsi que ses Successeurs
,, de tous les titres, honneurs, droits, privile-
,, ges, prérogatives, & immunités attachées
,, à cette Charge, & du Cordon des Mouchet-
,, tes qu'il portera par distinction dans les
,, jours d'Assemblée & de réjouissance, sans
,, qu'aucun de nos Sujets & Vassaux puisse y
,, mettre empêchement. Mandons & ordon-
,, nons à notre chere & bien-amée Dame
,, *Manon* de l'Ordre des Vestales, Sous-gou-
,, vernante perpetuelle de notre Maison & de
,, nos Enfans, Controlleuse de nos actions
,, & de nos dépenses, Ballivelle de tous nos
,, Apartemens, buffets, armoires, coins &
,, recoins de nos cheminées, & lieux de basse
,, Sceance; qu'elle ait à mettre en possession
,, de sa Charge, sans regimber, le Sr. *Phi-*
,, *lippe le Sableur*, pour l'en faire jouir pai-
,, siblement, sans qu'il lui soit donné aucun
,, trouble, ni opposition, mais au contraire
,, toute assistance & protection; Car tel est
,, notre bon plaisir. Donné en notre Palais
,, l'an de Grace 1715. & de notre Souverai-
,, neté le dix-neuvième.

M A R I A N E A L E X I S.

Par commandement

S U Z A N N E.

Sur la Gr.de Doct.en Droit. AR. XXXIII. 119

Registrées au Buffet, oùi & ce requerant “
le Sr. *Philippe le Sableur* Conseiller Grand “
Moucheur de Chandelles de la Maison de “
Haute & puissante Dame *Mariane A'exis* “
de la noble Maison de *Noé*, pour être ex- “
cutées selon leur forme & teneur. Fait en “
l'Hôtel de la Joie le 18. Fevrier 1715. “

M A N O N.

ARTICLE XXXIII.

*Sur l'honneur qu'on attache au simple Grade
de Docteur en Droit.*

A Drien de Valois * dit avec esprit des
Avocats qui ne sçavent rien ,

*Nomine quo gaudes , nisi causas egeris , Æli .
Non ego te possum dicere Causidicum.*

c'est-à-dire , Si tu n'es pas capable de plaider,
O *Ælius* , je ne pourrai jamais me résoudre
à te nommer Mr. l'Avocat.

Qu'est en effet un Avocat ignorant, qu'un
Homme revêtu d'un Caractere dont il est in-
digne ? J'estime pour moi, qu'il vaut infiní-
ment mieux n'avoir point de titre, & sçavoir
quelque chose ; que d'avoir un titre , mais
qui ne serve qu'à faire paroître son incapaci-

* Pag. 67. de ses Poësies Latines qui sont à la suite
du *Valesiana*.

té dans un plus grand jour. On n'en impose par le simple *Grade* qu'aux Sots , ou qu'aux Ignorans les semblables. Un Homme d'esprit , & qui a lû , sçait bien dans le fond que tout *Docteur* n'est pas *Docte*, comme aussi que tout *Docte* n'est pas *Docteur*.

Mais le dereglement, Abbé , par tout est tel ;
 Qu'à bien s'examiner fort peu de monde pense.
 Tel se fait Magistrat , malgré son ignorance.
 D'un Sabre bien tranchant tel s'arme le côté ,
 Qui dans l'occasion fait voir sa lâcheté ,
 Et qu'on eût estimé , s'il eût pris la soutane.
 Tel quatre fois Abbé, *Docteur même*, est un Ane. *

C'est , je m'assûre , par cette raison , qu'un de nos Journalistes , qui dans l'extrait qu'il avoit fait du Livre d'un *Docteur* , ayant employé une seule fois le mot *Doctus* , s'en corrigea bien vite dans l'*Errata* , comme d'une faute très-grossière. Au reste , cet article , qu'on croiroit ne convenir qu'aux Avocats ignorans , convient aussi à tous ceux qui se disent d'une Profession , ou qui se font fiers d'un Emploi , dont , faute de capacité , ils ne peuvent exercer les fonctions par eux-mêmes.

* *Oeuv. Div. du Sr. D**.* Sat. VIII.

ARTICLE

ARTICLE XXXIV.

Bons Mots au sujet de trois Avocats.

Portrait de *Navole*.

*Cum clamant omnes, loqueris tu, Nævole, semper,
Et te Patronum Causidicumque putas.
Hæc ratione potest nemo, on esse disertus,
Ecce, tacent omnes : Nævole, dic aliquid. **

Traduction par le Comte de *Bussi*. †

Pendant que le bruit est fort grand,
Navole veut plaider sa cause :
On fait silence maintenant ,
Navole , dites quelque chose.

Le vieux Avocat, à qui un jeune rabat
le Caquer.

Pé-Fournier, méchant borgne & Procureur subtil,
Contre un jeune Avocat déployant son babil ,
Dit qu'au lieu de raisons il contoit des sornettes ,
Des inutilitez d'un Orateur transi.
Mes raisons, répondit l'Avocat, sont fort n. ttes ,
Et rien n'est inutile ici
Qu'un des côtez de vos lunettes. *

L'Avocat Canonisé.

Quelques Livres que je consulte ,

* Mart. Lib. I. Epigr. 98.

† Lettre 86. du T. IV.

* Lettres de Boursault, T. I. pag. 2. 3.

Tom. I.

L

122 *Bons Mots au sujet de trois Avocats*

Disoit un Avocat vieux & desabusé ;

Je ne vois qu'un Jurisconsulte ,

Que l'Eglise ait canonisé.

Ce qu'il fit de plus beau , du Métier dont nous
sommes ,

Ce fut une action dont il s'acquitta bien.

Animé d'un saint zèle il trouva le moïen

De mettre d'accord deux Hommes ,

Qui ne se demandoient rien. *

Un Avocat Hollandois, qui avoit d'ailleurs du mérite , mais qui ne sçavoit pas fort bien nôtre Langue , envoïant un compte à une Dame Françoisë , il y mit entre autres choses ; *Qu'elle lui devoit tant pour avoir besoiné avec elle un tel jour , à une telle heure , dans une telle rue , & sur un tel perron.* Les Hollandois , chez qui le mot *Besogneeren* ne signifie autre chose que *traiter d'affaires*, ne trouverent pas le mot pour rire dans l'expression de nôtre Avocat. Il n'en sera pas de même des François , qui sçavent l'idée qu'on attache aujourd'hui au mot *Besogner* , dont les Hollandois on fait leur *Besogneeren*.

A R T I C L E X X X V.

Du peu de cas qu'on faisoit , & qu'on fait encore en Hollande de la Philosophie.

D S C A R T E S † étant dans une Ville considérable de ce Pais , & écrivant de

* *Là-même.* Tom. II. pag. 219.

† V. sa Lettre 102. du Tom. II.

Le peut d'état de la Phil. ART. XXXVI. 123
là à son Ami *Bazuc*, qui vivoit sur sa Terre
proche d'*Agoulême*, il lui marque entre au-
tres choses ce qui suit. “ Dans cette grande
Ville où je suis, n’y ayant aucun Homme, “
excepté moi, qui n’exerce la Marchandise, “
chacun y est tellement attaché à son profit, “
que j’y pourrois demeurer toute ma vie, “
sans être jamais vû de personne. “

Quel phénomène ! Quoi ! Le mérite d’un
Homme, que des Princes, que des Grands-
Seigneurs, & que tout ce qu’il y avoit ailleurs
d’honnêtes - gens admiroient, & s’empres-
soient même de voir, n’attira sur lui l’atten-
tion d’aucun des Habitans de cette grande
& opulente Ville ? O prodige ! Mais je ne
m’en étonne plus, quand je pense que *Des-
cartes* étoit François, Philosophe, & Gentil-
homme.

A son tour, comment regardoit-il ces
Négocians ? Le voici. “ Je me vai promener
tous les jours parmi la confusion d’un “
grand Peuple, avec autant de liberté & de “
repos, que vous sçauriez faire dans vos “
Allées ; & je ne considère pas autrement “
les Hommes que j’y vois, que je ferois les “
Arbres qui se rencontrent en vos Forêts, “
ou les Animaux qui y paissent. “ A parler
en general, je ne vois pas que dans ce País
on y étudie plus aujourd’hui la Philosophie,
ni qu’on y estime davantage ceux qui paroîs-
sent exceller dans cette Science. Elle sert

124 *Le Défendant en Physique.* ART. XXXVI.
même de prétexte à plusieurs , pour taxer
d'Hétérodoxie les Théologiens Philosophes.

ARTICLE XXXVI.

Le Défendant en Physique.

UN Homme d'un très-petit génie (& qui , aussi bien que moi , avoit , à peine étudié un semestre en *Physique*) voulant donner des marques publiques des grands progrès qu'il croïoit y avoir faits , je lui fis à sa requïssition les six Vers Latins que voici.

*O juvenis Marcelle ! seges qua quantaque laudis
Te manet ! arcanos qu'ocius penetrare recessus
Qui celeri passu potuisti , quique resolvisti
Tam facile nodos . ut possis d. cere de te ,
Huc veni , vidi , didici , mihi cuncta patefcunt ;
Et si quis dubitet , veniat , victusque redibit.*

C'est-à-dire , O jeune Marcellus ! quelle moisson de loüanges ne vas-tu pas recueillir , d'avoir scû penetrer en si peu de tems dans les secre les plus profonds de la Nature ? Toi & toi seul tu peux dire avec raison ; *J'e suis venu , J'ai vû , J'ai appris.* Si quelqu'un en doute , qu'il se presente seulement pour disputer , & il en fera une honteuse experience:

La haute opinion que ce jeune homme avoit de sa capacité , le rendit à ce point la

dupe de mon encens , que si quelqu'un ne l'eût pas averti charitablement que je me moquois de lui , il se seroit fait honneur de mes Vers, que je ne donne point pour beaux ; mais qui, je crois, ne répondent pas mal à la vûe que je m'étois proposée.

A R T I C L E XXXVII.

Du peu de cas qu'on fait en Hollande de la Poësie & de l'Eloquence.

EXCEPTÉ la Moscovie , dit l'Auteur *du Misanthrope* , * je ne crois pas qu'il y ait un Pais dans l'Europe , où l'on cultive moins la *Poësie* & l'*Eloquence* , que dans les Provinces que nous habitons. Ce n'est pas , comme le croient sottement d'autres Nations , faute de naturel & de génie , * mais faute d'estime pour ceux qui se distinguent dans ces genres d'écrire. Si quelqu'un dans ce Pais a l'esprit beau , c'est tant pis pour lui. Les Muses n'ont ici ni feu ni lieu ; & le seul stile qui flatte agreablement nos oreilles, est celui des *Lettres de change*. Il est presque sans exemple que parmi nous un Bel-

* Du Lundi 29. d'Août 1712.

* L'exemple de Mr. *Van Effen* , Auteur du *Misanthrope* , de la *Bigatelle* , & de plusieurs autres Ouvrages qui lui font honneur , prouve invinciblement qu'on ne manque dans nos Provinces d'aucune de ces qualitez.

126 *De l'état de la Poësie & de l'Eloquence*
Esprit ait joüi de l'estime & de la faveur ;
d'un Homme de distinction , uniquement
pour l'amour de son génie.

Il ne faut point que l'on s'étonne ,
Damon , si dans ces Lieux tu ne trouves personne ,
Qui s'intéresse pour ton bien.
De ceci la raison est évidente & claire ;
Tu n'es qu'Esprit , & l'on infère
Qu'un Esprit n'a besoin de rien. †

Au reste , je ne releverai point l'Auteur
du *Misanthrope* sur ce qu'il dit des *Hollan-*
dois : mais pour ce qui est des *Moscovites* ,
je crois que , vû le grand Prince qui les gou-
verne aujourd'hui , ils prendront enfin du
goût pour les Sciences , & sur tout pour la
Mécanique & l'Histoire. Car il est d'une
vérité incontestable , que les Hommes étant
pour la plûpart de vrais *Animaux d'imita-*
tion, les Petits suivent nécessairement l'exem-
ple des Grands.

Régis ad exemplum totus componitur Orbis.

D'où j'infère que les Princes qui ont à cœur
la prospérité de leurs Etats , de même que la
leur propre , sont indispensablement obligez
à ne s'appliquer qu'à rien de bon ; puis qu'ils
entraînent si naturellement leurs Sujets dans
les passions qui les dominent eux-mêmes.

————— *Dociles imitandis*

: *Turpibus ac pravis omnes sumus. (a)*

† Rome , Paris , Madrid , ridicules. pag. 264.

(a) Juvén. Sat. XIV. V. 40.

Mais ce que je dis là des Monarques, doit s'entendre aussi de tous nos Superieurs, & en particulier de nos Pere & Mere.

*Sapè Patris mores imitatur filius infans :
Qualis erat Mater , filia talis erit.
Casta refert casta Genitricis filia mores ,
Lasciva numquam filia casta fuit.
Et verbo & facto parvis sit regula natis ,
Optima sit que omni tempore norma Pater.
Altera natura est habitus ; quam junior artem
Perdisces , tollet nulla senectæ sibi. (b)*

Traduction. (c)

La Fille ressemble à sa Mere ,
Et le Fils imite son Pere.
Des mœurs qu'on voit à leurs Parens
On peut toujours pour les Enfans
Tirer un infallible augure.
L'habitude qu'on prend , en se reglant sur eux ,
Est une seconde Nature ,
Qui nous rend à jamais méchans ou vertueux.

Cela est pour l'ordinaire si vrai , que quelque vertueuse que fût *Elizabet de France* (Fille aînée de *Henri II.* & de *Catherine de Medicis*) *Philippe II.* qui l'avoit épousée en troisièmes Nôces , ne pût s'empêcher de la soupçonner de galanterie ; parce qu'il ne pouvoit croire , que la Fille d'un Pere si ga-

(b) Orvenus in Monast. Eth. & Polit.

(c) Par Mr. Le B.

lant , & d'une Mere, qui avoit toujours nagé dans les plaisirs , pût avoir assez de raison pour sacrifier les siens à son devoir. Les Historiens François attribuent la mort de cette Reine d'Espagne à la jalousie du Roi son Epoux: mais les Espagnols en rejettent la faute sur les Medecins , qui la firent saigner étant grosse.

ARTICLE XXXVIII.

Du cas qu'on doit faire des Langues Savantes.

PERSONNE ne doute que l'Etude des Langues Sçavantes ne soit necessaire à un Homme qui veut devenir habile , & qu'elle ne distingue même très-avantageusement ceux qui les possèdent à fond. Mais à le bien prendre pourtant , cette Etude ne merita jamais les Eloges qu'en ont fait plusieurs de leurs Panegyristes , à moins qu'on ne s'en serve comme d'un moyen pour parvenir à des connoissances plus hautes , & plus utiles. Je soutiens ma pensée par ce qui suit.

Un Grand-Homme du siècle passé, *Campagna* , interrogé sur ce qui empêchoit les Modernes d'être aussi sçavans que les Anciens , répondit que cela venoit entr'autres choses ; *De ce que nous consomons notre jeunesse à défricher les Langues Grecque & Latine , qui ne sont pas des Sciences : mais de pe-*

Des Langues Sçavantes. ART. XXXVIII. 129
tits Tyrans , qui occupent nos esprits pour les
en éloigner. Ses autres raisons étoient ; Que
nous lisons trop , & que nous ne raisonnons pas
assez.

Quelques-uns, dit le fameux *La Bruyère*, “
ont la clé des Sciences , où ils n’entrent “
jamais. Ils passent leur vie à déchiffrer les “
Langues Orientales & les Langues du “
Nord , celle des deux Indes , celle des deux “
Poles , & celle qui se parle dans la Lune. “
Les Idiomes les plus inutiles , avec les “
caractères les plus bizarres & les plus “
magiques , sont précisément ce qui re- “
veille leur passion , & qui excite leur tra- “
vail. Ils plaignent ceux qui se bornent in- “
génûment à sçavoir leur Langue , ou tout “
au plus la Grecque & la Latine. Ces gens “
lisent toutes les Histoires , & ignorent “
l’Histoire. Ils parcourent tous les Livres, & “
ne profitent d’aucun. C’est en eux une ste- “
rilité de faits & de principes , qui ne peut “
être plus grande ; mais à la vérité la meil- “
leure recolte , & la richesse la plus abon- “
dante de mots & de paroles qui puissent “
s’imaginer. Ils plient sous le faix, leur Mé- “
moire en est accablée , pendant que leur “
Esprit demeure vuide. “

Si l’Auteur du *Courrier* * avoit quelque cre-
dit dans l’Etat, il feroit renfermer dans une “
armoire de Bibliothèque tous ceux qui ne “

* Cour. Pol. & Gal. du Lundi 18. May 1722.

„ sont érudits que dans les Langues , & il
 „ les relégueroit parmi les Dictionnaires; car
 „ eux-mêmes ils ne sont que des Dictionnai-
 „ res bûvant, mangeant, disputant , & cher-
 „ chant des Etimologies.

„ Un Homme habile dans les Langues, dit
 „ l'Abbé De Vasseiz , † est infiniment utile ;
 „ mais il faut prendre garde à ne point don-
 „ ner trop d'étenduë à cette Science. Il arri-
 „ ve que pour vouloir apprendre trop de
 „ Langues , on n'en sçait aucune dans sa
 „ perfection , & qu'on perd tout son tems.
 „ Il faut commencer par bien étudier celle
 „ de son País. Ce n'est pas assez pour un
 „ honnête homme que de la sçavoir comme
 „ le simple Peuple , il faut sçavoir les mots
 „ choisis , les expressions fines, le beau tour.
 „ C'est une honte d'être souvent plus expert
 „ dans une Langue Etrangère , que dans la
 „ sienne ; puis qu'on doit sa principale occu-
 „ pation aux choses qui regardent le lieu où
 „ l'on a pris naissance , & sur tout à la Lan-
 „ gue dont on a le plus besoin.

Monsieur *Huet* , * Evêque d'*Avranches*,
 assure qu'à considérer les Langues par le
 côté qui leur est le plus avantageux , elles ne
 sont que les *Clés des Sciences* ; & il compare

† Trai é du Mérite. pag. 162.

* Dissertations sur des Matières de Relig. & de
 Philos. recueillies par Mr. l'Abbé *De Tilladet*. Tom.
 I. pag. 179.

Des Langues Sçavantes. ART. XXXVIII. 1 ;
ceux qui s'y adonnent entièrement , à un
H. mme , qui auroit les Clés de diverses mai-
sons pendues à son côté , mais qui néanmoins
coucheroit à la rue.

Mr. de Crousaz * en a absolument la même
idée : Car , après avoir établi qu'on réussira
toujours dans l'Etude des Langues avec un
génie mediocre , un corps robuste , une mémoire
passable , & du goût pour le travail , il s'ex-
plique là dessus par une comparaison qui
pour la justesse ne le cede en rien à celle de
l'Evêque d'Avranches. La conduite de ceux
qui passent leur vie à entasser Langue sur
Langue , est de même nature que celle des
Avarés , qui accumulant sans cesse ce qui n'a
de prix que par son usage , ne s'en servent pour-
tant jamais. La Mort les surprend , avant
qu'ils ayent seulement pensé à jouir & à profi-
ter de leurs peines. † Ce Philosophe va plus
loin , & il dit , que si l'on s'en tient à l'expe-
rience , l'Etude des Langues peut encore pas-
ser pour une Etude très-dangereuse. Les mots
dont un grand nombre de gens se remplissent la
tête , y font comme un déluge , où se noyent
pêle-mêle la modestie , la politesse , le bon goût ,
& souvent même le sens commun. *

Mais le défaut de sens commun n'est pas
seulement attaché aux Erudits dans les Lan-

* Tom. II. de la pag. 552. de la Logique dern. Ed.

† Pag. 546.

* Pag. 552.

gues : on le rencontre aussi fort souvent dans les personnes même qui n'y entendent goutte. Temoin cet avis qu'un Moine du XVI. Siecle adressa un jour à ses Auditeurs dans un Sermon. On a trouvé depuis peu une certaine Langue qu'on appelle *Grecque*, de laquelle il faut soigneusement vous donner de garde ; parce que c'est cette Langue qui enfante les Heresies. On a publié en cette Langue un certain Livre qu'on nomme le *N. Testament*, lequel on tache de mettre entre les mains de tout le monde, & qui est tout plein de ronces & de viperes. Il paroît encore une autre nouvelle Langue, qu'on nomme *Hebraïque*, & tous ceux qui l'apprennent deviennent Juifs. *

Un Evêque Espagnol, nommé *Don Nicolas Ramo*, faisoit tant d'estime de la Vulgate, & si peu de cas de l'Hebreu & du Grec, que voyant la Bible polyglotte du Cardinal Ximenez, où la Vulgate est placée entre l'Hebreu & le Grec des Septante; il osa dire que le Latin étoit, comme *J. Christ*, crucifié entre deux Larrons. *Editionem Vulgatam inter Hebraïcam & Græcam 70. Interpretum versiones constitutam existere quasi crucifixam inter duos latrones.* † Il faut être de la communion

* Biblioth. Univ. Tom. 25. pag. 264.

† Mem. Hist. Pol. Crit. & Litter. par Mr. Amelot de la Houffaye T. I. pag. 419.

Des Langues Sçavantes. ART. XXXVIII. 133
de cet Evêque pour parler de la sorte.

Voici une occasion où la connoissance de la Langue *Latine* sauva la vie à des Gens, qui par leur insolence avoient mérité de la perdre, *Jean Przerenski*, Archevêque de *Gnesne*, étant allé en Ambassade à *Vienne* de la part du Roi *Sigismond*, ses gens s'aviserent de faire du bois & de couper un gros arbre dans les plaisirs de l'Empereur *Ferdinand*, qui les ayant rencontrés à leur retour, se facha fort. Le Cocher & les autres firent leur excuse en Latin. L'Empereur surpris d'entendre parler *Latin* de telles personnes, se mit à rire, & les laissa passer, leur défendant seulement d'y retourner. *

Qu'auroit fait en pareille rencontre ce Duc & Pair, (dont parle M. De Cailliere, †) qui disoit, *Qu'un Gentilhomme offense sa noblesse, quand il parloit Latin ?* Je ne puis rapporter ceci sans rougir pour le Seigneur qui a été capable de l'avancer. Un Empereur des derniers tems, qu'on harangua un jour en Latin qu'il n'avoit pas appris, s'écria dans un sentiment bien plus raisonnable, *Qu'il portoit la peine de son ignorance & de sa mauvaise éducation.* Au reste, le cas de nos Polonois n'est pas si extraordinaire qu'on pourroit le penser; parce que l'usage de la langue *Latine* est très-commun en *Pologne*.

* Mem pour l'Hist. des Sciences & des beaux Arts, Août 1714. pag. 1315.

† Fortune des Gens de qualité Part. II. Ch. VIII.

ARTICLE XXXIX.

*Explication de trois Paradoxes au sujet des
Langues Sçavantes.*

Qui croiroit 1°. que des gens qui sçau-
roient tous parfaitement le *Latin*, ne
pourroient pas néanmoins s'entendre, en se
servant entr'eux de cette Langue ? 2°. que
sans sçavoir le *Latin*, on pût juger à coup
sûr, laquelle des deux personnes, qui dispu-
tent en cette Langue, a l'avantage sur son
adversaire. Et enfin qu'un Homme, qui a
beaucoup étudié, fût aussi ignorant qu'un
autre, qui n'a absolument aucune Etude.
Qui, dis-je, croiroit ces trois choses, si je ne
les confirmois par des exemples ? Je com-
mence par vérifier la première.

Un Sçavant du Duché de *Vvirtemberg*,
nommé Mr. *Meichel*, nous apprend, dans son
*Introduction à l'histoire des principales Biblio-
theques de Paris*, qu'étant à *Lyon*, il fut in-
vité à une dispute publique de Philosophie,
dans le College des Jesuites. Il proposa quel-
ques argumens : mais le Répondant ne l'en-
tendant pas, & lui n'entendant pas non plus
le Répondant, il fut obligé d'abandonner sur
le champ la Dispute. Preuve évidente qu'il
n'y a pas aujourd'hui de maniere fixe de
prononcer le *Latin*, que chaque Sçavant

des Langues Sçavante. ART. XXXIX. 13,
prononce à la maniere de son País : ce qui déguise du tout au tout cette Langue à un Sçavant d'un autre País. J'ai , dans le Cours de mes Etudes , été plusieurs fois temoin de pareilles scenes , qui se passoient sur tout , quand on avoit affaire à des *Anglois* ; lesquels , quoique fort habiles d'ailleurs , * prononcent cependant très-mal le *Latin*. Je rapporterai à ce sujet ce que *Joséph Scaliger* nous assure , dans la 352. de ses Epîtres , lui être arrivé à lui-même, Il dit qu'un *Anglois* l'ayant entretenu pendant un quart-d'heure en *Latin* , il ne l'entendit pas plus que s'il lui avoit parlé *Turc* ; & que ne pouvant par conséquent lui répondre, il s'en excusa sur ce qu'il n'entendoit pas l'*Anglois* , que *Scaliger* croyoit que cet Etranger lui parloit. Voici ses propres paroles. *Anglorum etiam doctissimi, tam prave Latina efferunt, ut in hac urbe, quum quidam ex eâ gente per quadrantem hora integrum apud me verba fecisset; neque eò magis intelligerem, quàm si Turcicè locutus fuisset, hominem rogavi ut excusatum me haberet, quod Anglicam Linguam non benè intelligerem.* Mais ce que je viens d'observer à l'égard du *Latin* , n'est nullement particulier à cette

* Je pense qu'il n'y a pas aujourd'hui de Nation au monde qui l'emporte sur les *Anglois* en esprit, & en quelque genre d'érudition que ce soit. Heureux ! s'ils tournoient toujours du bon côté , ce qu'ils ont de talens acquis ou naturels.

Langue. Car , sans parler ici des autres Langues, la même chose arrive à la nôtre , & qui plus est de *François* à *François*. Un *Gascon* , par exemple , qui n'a pas perdu l'accent de sa Province, sera presque inintelligible à un *Parisien*, même en s'exprimant en d'aussi beaux termes, qu'on le pourroit faire à *Paris*.

Pour ce qui est du second Paradoxe que j'ai entrepris de démontrer, voici comment je le prouve. Feu Mr. le Baron *De Leibniz* raconte dans une Lettre qu'il a écrite à Madame la Comtesse de *Kilmansegg*, que quand on soutenoit des Theses dans l'Université de *Leyde*, un certain Cordonnier de la Ville, qui n'entendoit pas un mot de *Latin* , ne manquoit cependant jamais de s'y trouver. Quelqu'un, qui le connoissoit, lui en ayant demandé la raison, il répondit que c'étoit , *parce qu'il aimoit à juger des coups*. Et sur ce que l'autre lui demanda encore, comment il en pouvoit juger, puisque la Langue, en laquelle on disputoit , lui étoit inconnue ? Le Cordonnier repliqua , *Qu'il jugeoit par la colere où se mettoit l'un des deux Disputans*. Par où cet Artisan donnoit finement à entendre , que quand dans la dispute on se laisse aller à la colere, c'est qu'on manque alors de raisons , au défaut desquelles on cherche à suppléer par des mouvemens & des contorsions de tout le corps. *Nemo enim irascendo fit fortior, nisi is qui sine ira fortis non esset*. Seneque.

Enfin ,

Enfin , je prouve ainsi mon dernier Paradoxe. *Morlot* , qui a imprimé la *Conformité de l'Eloquence de Ba'zac avec celle des plus grands Personnages du tems passé & present* , s'exprime en ces termes dans l'avis qu'il a mis à la tête de cette méchante Piece. *Quoi-que je ne sçache ni Grec ni Latin* , je juge pourtant que l'Auteur de cette *Rapsodie* n'est guere plus grand Docteur que moi ; & que toute la difference qu'il y a entre son ignorance & la mienne , c'est qu'il a beaucoup étudié pour acquérir la sienne , au lieu que la mienne ne me coûte rien. Si ces preuves des deux dernieres Propositions, * que j'ai entrepris de démontrer , ne persuadent pas mes Lecteurs , je m'assure du moins qu'elles les feront rire , & c'est là tout ce que je me suis proposé de faire. *Rideant ergo benè nati , rideo ipsemet prius.*

ARTICLE XL.

Ce qui arriva sous trois Professeurs en Théologie qui faisoient soutenir des Theses.

J'Assistai un jour à une dispute de Théologie, où l'on soutenoit entr'autres choses ; *Qu'il n'y a point dans l'Ecriture de contradictions proprement ainsi nommées.* Contre le Défendant , qui n'étoit que Théologien, s'éleva un

* Je crois la premiere démontrée.

138 *Sur trois Prof. en Theol. qui faisoient*
Champion , qui étoit Philosophie & Théologien ; ce qui selon moi rendoit la partie fort inégale. Le premier cependant , par une confiance qui n'est pas sans exemple parmi ceux de sa sorte , attendit de pied ferme la botte que lui alloit porter le dernier : mais celui-ci n'eut plutôt ouvert la bouche , que celui-là commença à blêmir. Il s'agissoit de la Cuve ou de la *Mer d'Airain* , dont l'Opposant affirmoit , *Qu'elle ne pouvoit pas être ronde, & avoir en même tems des diametres inégaux* , quoique l'Ecriture semble insinuer l'un & l'autre de ce vaste Vaisseau. Cet Argument , qui étoit une Objection des plus minces , fut néanmoins terrassante pour le Défendant en question , lequel entendant parler de Cercles & de Diametres , s'imagina qu'on lui alloit parler Géométrie , dont il n'entendoit mot. Le Professeur , qui présidoit , prit la parole ; & frappé de la même idée que son Disciple , il dit à l'Opposant , mais avec politesse, *Que son Argument n'étant pas du ressort d'un Auditoire de Théologie , il allât le proposer dans celui de Philosophie* , qu'il lui montra du doigt. Le Philosophe moins poli , ou si vous voulez plus vif que le Professeur , prenant son chapeau se le mit brusquement sur la tête , & sortit tout boudant du Champ de bataille , pour n'y laisser entrer qu'un Théologien.

On écrit de *Languedoc* , qu'un Ecclesiastique du Diocèse de *Besiers* , qui étudioit en

Théologie chez les Jeſuites de *Montpelier* ,
ayant dans la diſpute pouſſé à bout l'Ecolier
qui ſoutenoit , & ſon Profefſeur ; celui-ci
appellé le *P. Saye* , en fut ſi piqué , qu'après
la claſſe il lui déchargea trois ou quatre bons
ſouffets , en preſence de tout le monde. Sur
cela Requête préſentée contre ce Reverend
à l'Officialité , & les Ecoliers ont réſolu de
ne point rentrer dans le College, que le Pro-
feſſeur n'ait fait une ſatisfaction convenable.
Cette hauteur & cet emportement du *P. Saye*
lui ont attiré , & à ceux de ſa Société , une
censure qui leur convient parfaitement. Ne
pourra-t-on jamais perſuader aux Jeſuites ,
que la moderation , la ſincérité , & la mo-
deſtie ſont des Vertus Chrétiennes préféra-
bles à la Monarchie Univerſelle des Con-
ſciences , & à tout l'Or du Nouveau Mon-
de. *

Mr. *VVerenfels* , † Paſteur & Profefſeur en
Theologie à *Bâle* , en uſa en pareille occa-
ſion bien plus rationnablement que le *P. Saye*.
Celui-là attaqué vivement ſur une matiere
qu'il n'avoit pas étudiée à fonds. (Hé ! où
eſt le Sçavant qui ſoit également fort ſur

* Mem. Hiſt. & Crit. Mai 1722. pag. 88.

† L'Auteur du Journal que je cite ayant nommé
le *P. Saye* , quoiqu'il en rapporte un trait bien hon-
neur, pourquoi n'aurois-je pas nommé *M. VVerenſels* ,
dont ce que j'en dis ne peut que lui faire honneur
chez tous les gens de merite ?

tout ?) pria honnêtement l'Opposant de revenir le lendemain lui proposer les mêmes Objections , & se prépara pour y faire de meilleures réponses , qu'il n'y auroit faites sur le champ. J'ai ouï dire ceci à un de mes Amis , qui a connu Mr. *VVerenfels* , dont le Monde Lettré admire l'érudition ; & dont chacun Sçavant & Ignorant devoit imiter la modestie , la sincérité , & la moderation. Les Sermons de ce digne Théologien fournissent des traits en foule de son caractère , à ceux qui ne sçauroient en juger par ses Ouvrages Latins.

ARTICLE XLI.

Extrait de la Lettre du P. du Cerceau sur les Vivacitez & les Impolitesse qui échappent aux Sçavans dans leurs querelles.

Monsieur l'Abé de Pons ayant donné en 1717. une *Dissertation sur le Poëme Epique* contre la doctrine des Disciples d'Aristote , il s'attendit de leur part à une réponse haute , impérieuse , & où son attentat feroit severement reprimé. On n'écrivit pourtant contre lui qu'une *Défense de la Poësie Française* , où il reconnut un Poëte Galant-homme qui défendoit avec chaleur les prétendus droits de son Art , sans violer aucun des égards que la Société Civile a consacré.

sur les Vivacitez des Sçavans ART. XLI. 141.
pour ainsi dire à l'Union Generale , & dont
le Public semble avoir dispensé les Gens de
Lettres. *

Que répond à cela le P. *du Cerceau*, au-
teur de la polie réponse à Mr. l'Abbé de Pons ?
le voici.

Je ne tirerai point de vanité des éloges que
Mr. l'Abbé de Pons veut bien donner à la
moderation que j'ai gardée , en défendant
contre lui les droits de la *Poësie Françoisé* , &
quoique j'aye tout lieu de me louer de la
sienne à mon égard , j'ose dire que ni lui ni
moi n'en sommes pas encore au point de
nous tant applaudir là-dessus. Jusqu'ici , il
est vrai , tout s'est fait dans les regles de part
& d'autre ; & la bien-séance n'a rien souffert
du zele que les Parties ont eu pour la défense
de leurs sentimens : mais nous ne faisons que
d'entrer en lice , & la querelle n'est pas enco-
re assez échauffée entre nous , pour que nous
soyons en droit de nous prévaloir d'une rete-
nuë , qui n'a pû être mise à de grandes épreu-
ves.

Il faudroit être de bien mauvaise humeur ,
pour commencer à se quereller d'abord , &
pour débiter par des investives. C'est tou-
jours avec politesse qu'on entre en matiere ;

* Ce sont les paroles de nôtre Auteur dans sa Dis-
sertation sur les Langues en general , & sur la Lan-
gue Françoisé en particulier, inserée dans le *Mercuré*
de Mars 1717. p. 7. &c.

on a des égards reciproques dans les commencemens ; on mesure les termes , on ménage son adversaire ; on respecte même le Public , témoin & juge de ces sortes de differens ; mais il est difficile d'avoir long-tems un ennemi en tête , sans être tenté de le regarder un peu comme ennemi. On se chagrine ; on s'irrite dans le cours de la dispute ; de l'opposition de sentimens on passe à l'aversion pour la personne ; & le moyen que l'amertume & le fiel , que l'esprit fait glisser dans le cœur, n'influe enfin dans la plume, & ne se répande dans les écrits !

Il est vrai qu'on ne s'oublie pas tout d'un coup , & qu'on n'en vient pas d'abord aux derniers excès. Ce ne sont dans les commencemens que de petits traits envelopez & presque imperceptibles ; mais qui , pour être plus déliez , ne s'en font que mieux sentir. La riposte , qui ne manque pas de suivre & de rencherir sur l'attaque , donne lieu à une replique plus vive & plus piquante encore ; le ton s'élève peu à peu , & comme par degrez , jusqu'à ce qu'enfin ce qui ne paroïssoit d'abord que badinage , degenerate en fureur :

————— *Donc jam savus apertam*
In rabiem verti cœpit jocus,

Hor. I. Epist. I.

sur les Vivacitez des Sçavans. ART. XLI. 143
Et la dispute ne finit point qu'on n'en soit venu aux injures , & qu'on n'ait épuisé tout ce que la Rhetorique fournit de figures plus aigres & plus violentes.

Je supplie les Sçavans , y compris les *Erudits* , qui peuvent se trouver dans le cas , de ne s'offenser point de la comparaison que je vai faire ; mais il me paroît qu'il y a beaucoup de conformité entre ce qui arrive dans leurs querelles , & ce qu'on voit arriver tous les jours dans celles des Enfans. Ceux-ci en effet , quand ils jouent ensemble, y vont d'abord de la meilleure foi du monde , & ne pensent à rien moins qu'à se faire du mal. Mais comme les coups de main entrent d'ordinaire dans tous leurs jeux , on n'est pas long-tems sans s'agacer , sans s'escrimer. Ce n'est d'abord qu'en badinant , la main ensuite s'élevant par proportion , le coup qu'on rend est toujours plus fort que celui qu'on a reçu , & de degrez en degrez la chose devenant toujours plus serieuse , ce qui n'étoit qu'un jeu au commencement , aboutit enfin à une vraie batterie.

J'avouë que ce n'est pas sans quelque sorte de confusion que j'ai fait cette remarque , qui ne me paroît que trop bien fondée. J'en ai honte pour les Sçavans , & je ne puis m'empêcher de dire, que s'ils étoient tentez de s'en faire accroire sur leurs lumieres , pour peu qu'ils fissent de reflexion aux excez où ils se

laissent aller dans leurs demêlés : ils y trouveroient bien de quoi s'humilier. A ne considérer que l'élévation de leur genie , l'étendue de leurs connoissances , & la fécondité de leurs productions , on se sent épris pour eux d'un certain sentiment de veneration , qui nous les fait presque envisager comme des gens formez d'un meilleur limon que nous , & d'une espece supérieure à la nôtre : * Mais une vetille de Grammaire , ou autre minutie pareille , vient-elle à les diviser , on voit ces genies sublimes baisser tout d'un coup ; ces Hommes si grands , si respectables , semblent rapetisser ; l'aigreur & la colere les ramene aux puerilitez de l'enfance ; & de l'admiration qu'on avoit pour leurs talens , on passe bientôt à la compassion , qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour leurs foiblesses.

Je ne sçai si le Public a sur cela autant d'indulgence pour eux , que le prétend Mr. l'Abbé de Pons , & s'il est bien vrai qu'il les ait dispensé de tous devoirs de bienséance , les uns envers les autres ; mais je doute qu'ils voulussent se prévaloir d'une dispense qui leur est accordée à titre aussi injurieux que celui-ci. *Car ce n'est, dit-on , qu'à force d'exercès qu'ils l'ont acquise, & sous le nom de peuple*

* Cela peut être vrai en France , & dans quelques autres Pais : mais pour ce qui est de nos Provinces , je ne vois pas qu'on y ait cette veneration pour les Sçavans.

feroce

sur les Vivacitez des Sçavans. ART.XLI. 145.
feroce, & indisciplinable, qu'il faut abandon-
ner par pitié à sa dure impolitesse, à sa grossiere
rusticité. S'il en alloit ainsi, un pareil pri-
vilege ne leur seroit gueres honorable. Ne
seroit-ce pas les mettre en quelque sorte
dans la même Catégorie que les *Iroquois*, les
Hurons, & les autres *Barbares du Canada*,
dont on n'a pû adoucir la férocité, & qu'on
a été contraint de laisser dans la possession,
où ils sont de tout tems, de s'assommer & de
se manger les uns les autres dans les guer-
res qu'ils se font? Errange parallele pour des
gens qui font profession de cultiver des Scien-
ces, qu'on a toujours regardées comme la
source de l'humanité & de la politesse, & aus-
quelles on a spécialement par cette raison
donné le nom de Lettres Humaines, *Humana-
niores Littera.*

Si le P. *Du Cerceau* a porté une botte si
vive, & si bien soutenue aux Sçavans em-
portez dans la dispute, il en prend aussi le
parti dans l'*Apologie* suivante. Je laisse aux
Lecteurs à penser sur quel ton ils doivent
prendre cette *Apologie*.

ARTICLE XLII.

Extrait de l'Apologie du P. du Cerceau sur les vivacitez & sur les impolitesse, qui échappent aux Sçavans dans leurs querelles.

LE P. Du Cerceau mortifié de l'impolitesse de la plûpart des Sçavans dans la dispute, & du mépris qu'ils s'attirent en consequence, cherche à les justifier dans l'esprit des personnes qui pourroient porter trop loin leur mépris pour ces Sçavans. On leur fait selon lui une double injustice. 10. *En ce qu'on leur donne plus de tort qu'ils n'en ont en effet.* 20. *En ce qu'on les rend seuls responsables des excès qu'on leur reproche, & dont il y en a qui sont peut-être plus coupables qu'eux.* C'est dans ces deux considerations que nôtre R. Pere renferme l'Apologie qu'il hazarde en faveur des Sçavans. Je viens à la premiere consideration, renvoyant la seconde à l'article qui suivra immédiatement celui-ci.

Premiere Raison Apologetique.

Le Stile aigre, malin, satyrique, a été de tout tems le Stile des controverses entre les Sçavans. Je m'attens bien qu'on va me répondre, que de dire, que ç'a été de tout tems le Stile des Sçavans, c'est prouver précisé-

ment qu'ils ont eu tort dans tous les tems & dans tous les Siecles : Mais je supplie le Lecteur de vouloir bien suspendre son jugement, & de souffrir que pour l'éclaircissement de ma proposition, je distingue un peu les tems, par rapport aux bienséances.

Pour déterminer regulierement , & avec quelque sorte de justice , si les Anciens ont peché contre la bienséance , en se poussant à toute outrance dans leurs querelles , il faut sçavoir si la bienséance , telle qu'elle étoit établie de leur tems , exigeoit d'eux plus de moderation qu'ils n'en ont gardé , & leur interdisoit tout ce qui ressenoit la passion dans leurs disputes. Car si nous voulons juger les Anciens sur nos usages , & les ramener à nos manieres , il n'y a presque rien sur quoi nous ne puissions les condamner , comme il n'y a rien aussi sur quoi ils ne pussent nous condamner à leur tour. Il faut avoir par rapport à la difference des tems , la même équité qu'on a par rapport à la difference des lieux. Chaque tems a eu ses usages , comme chaque Pais a les siens ; & nous ne sommes pas plus en droit de condamner les Anciens sur certains usages contraires aux nôtres , que nous le sommes de condamner les manieres des Orientaux , parce qu'elles ne sont pas conformes à celles des Européens. Il s'agit donc de sçavoir , non pas si les emportemens des Anciens dans leurs querelles sont contre les

regles de la bienséance de nôtre siècle , mais si elles sont contre les regles de la bienséance reçûe & établie dans le leur : il s'agit de déterminer , non pas s'ils auroient tort aujourd'hui d'en user sur cela aussi librement qu'ils le faisoient de leur tems ; mais s'ils avoient tort alors de le faire , & je prétens qu'ils ne l'avoient pas. Pourquoi ? parce qu'ils n'étoient pas obligez d'avoir plus de retenue & de modération dans leurs querelles, que n'en faisoient paroître dans leurs démêlez les plus grands Hommes de leurs tems , les plus sages , les plus graves , & les plus distinguez d'ailleurs par leur naissance , & par leurs dignitez. Or on a preuve en main que de très-grands personnages , & de la plus haute distinction en toute maniere , ont poussé les choses en ce genre , dans des occasions très-éclatantes , & devant des Assemblées dignes de toutes sortes d'égards , plus loin que ne l'a jamais fait le Sçavant le plus emporté , le plus furieux , & le plus atrabilaire , contre l'Antagoniste le plus misérable & le plus vil. *

Il est vrai que les Esprits se sont adoncis depuis , & que la colere , qu'on peut dire avoir été celle des passions qui s'est le moins civilisée chez les Anciens , a bien perdu de sa première férocité dans la suite des tems

* Je n'ai pas voulu charger mon Extrait des exemples que le P. du Cerceau allegue à ce sujet.

Que si néanmoins les Sçavans en ont encore conservé quelque teinture , j'ose dire que le commerce qu'ils sont obligez d'avoir avec les Anciens , & qu'ils ne sçauroient acheter trop cher , les rend en quelques sortes excusables de ce côté-là. Il est naturel de prendre les manieres de ceux qu'on frequente , on se moule insensiblement sur eux sans y prendre garde , à peu près comme on se hâle au grand jour sans y faire reflexion , & plus on estime les gens , plus on s'étudie à les imiter , & à leur ressembler jusques dans leurs défauts. *Ciceron* est sans difficulté, pour la solidité & la délicatesse des pensées , pour la fécondité & la richesse des expressions , le premier des Auteurs Latins ; c'est celui de tous qu'on lit le plus , & qu'on doit le plus lire ; & c'est pour ainsi dire , le premier lait qu'ayent succé les Sçavans dans leur jeunesse. On tâche de prendre son stile , & d'en approcher le plus près qu'on peut : on s'y exerce , & on y apporte toute son application. Que s'il arrive après cela qu'il s'élève quelque contestation entre les Doctes , & qu'on entre en dispute Sçavant contre Sçavant , comme Romains contre Romains ; de qui empruntera-t-on plutôt des armes , soit pour attaquer , soit pour se défendre , que de *Ciceron* le modèle & le grand Maître en l'un & l'autre genre ? On le consulte donc , on le suit , on l'imité , on prend son ton & ses

expressions, & comme les reproches, les outrages, & les injures, entrent pour quelque chose dans le système de son Eloquence, on se laisse aller sans peine à les mettre en œuvre sur la foi d'un tel garant, on se rassure de ses scrupules, & à l'exemple de ce jeune débauché de *Terence* qui s'autorisoit au crime par un tableau licentieux de *Jupiter*, on s'autorise aux invectives, par l'exemple de *Cicéron*; & on se dit à foi-même pour s'encourager. Quoi ! je serois plus délicat & plus scrupuleux en matière de bienséance que ne l'a été ce grand Homme ? Il a traité * de stupide, de bête brute, d'insensé, & de pis encore, un personnage Consulaire ; † & je ferai difficulté de traiter de visionnaire & d'extravagant un Ecrivain qui a l'audace de me contredire ? *Ego homuncio hos non facerem ?* * Dieu sçait après cela comme on se donne carrière ! Les premiers qui ont fait la planche se sont autorisez de *Cicéron*, & des autres Anciens dans leurs excès ; ceux qui ont suivi ont eu de plus en plus pour eux l'exemple de ces premiers Imitateurs, ainsi de siècle en siècle & de Sçavans en Sçavans cet usage s'est perpétué ; & malgré les égards

* En face, & en plein Senat.

† Pison qui égalait Cicéron en dignité, mais qui l'emportoit infiniment sur lui par l'éclat de sa naissance.

* Ter. in Eun. Act. III. Sc. IV.

& les menagemens de politesse que le tems & le commerce civil ont introduit dans les mœurs , & par lesquels la bienséance s'est épurée chez les gens ignares & non lettrez , les Sçavans se sont presque toujourns maintenus , à quelques façons & à quelques termes près , dans l'ancienne liberté d'attaquer & de se défendre à toute outrance.

Seconde Raison Apologetique.

Le P. du Cerceau fonde en leur faveur un second moyen d'Apologie sur le caractère d'indépendance & de noblesse attaché à la profession de Sçavant.

Ils n'ont besoin de personne , ils ne relevent que de leur genie , & par là sont indépendans. Un Marchand a besoin d'un autre Marchand pour faire aller son commerce , & il ne s'en cache pas : Un Sçavant ne veut rien devoir à un autre Sçavant , il sçait se passer de son secours , pourquoi le ménageroit-il ? Un Roi est obligé d'avoir des égards pour ses Voisins , dont il peut craindre les forces ; il faut même qu'il ait des attentions pour ses Sujets , dont il sçait que les secours lui sont nécessaires & en paix & en guerre. Un Sçavant ne craint personne , & la plume à la main , du fond de son cabinet , il fait la guerre à toute la terre , toujourns également prêt pour l'offensive ou la défensive. Sans

dépendre en rien de qui que ce-soit, il trouve dans lui-même, dans la force de son esprit, dans la richesse de ses connoissances, dans l'étendue de ses lumières, & dans les livres de sa Bibliotheque, qu'il regarde comme ses troupes auxiliaires, tout ce qu'il lui faut pour attaquer ou pour se défendre : & c'est ce qui le dispense de tous ces égards & ces ménagemens, auxquels on a donné le nom de *Politesse*, pour relever la bassesse de leur principe, & colorer la honte de leur origine, qui est le besoin & la dépendance.

Troisième Raison Apologétique.

La sensibilité des Sçavans fournit à nôtre R. Pere un nouveau moyen de défense en leur faveur.

Il est sûr qu'il n'y a point de sensibilité qui égale celle d'un Sçavant qu'on attaque sur ses Ouvrages, & sur ses sentimens. Sensibilité au reste d'autant plus pardonnable, quelque vive qu'elle soit, que véritablement elle est fondée sur le point d'honneur le plus délicat, qui est la gloire de l'esprit. On n'a pas honte d'être moins riche, ou dans un rang moins élevé qu'un autre, d'être moins bien partagé des autres avantages de la nature & de la fortune, on cede sur tout cela

du P. du Cerceau. ART. XLII. 153
sans répugnance; mais en fait d'esprit on ne
veut céder à personne.

*Qui velit ingento cedere; rarus erit. **

On passe même assez librement à quelques-uns la supériorité du côté de la Science & de l'érudition, on avouera sans peine qu'ils ont plus lû, plus appris, & plus retenu que nous; mais qu'ils ayant plus d'esprit, c'est un aveu que même avec beaucoup d'humilité on ne fait pas volontiers. Aussi est-il rare qu'on se fasse justice là-dessus. Chacun croit avoir pour le moins autant d'esprit que son voisin, & comme l'a dit fort spirituellement Madame Deshoulières.

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

* Or s'il y a gens au monde qui doivent être contents du leur, c'est sans contredit les Sçavans. Comment donc pourroient-ils n'être pas sensibles, quand on les attaque de ce côté-là? C'est ce qui fait leur gloire, on veut le leur disputer, le leur arracher, c'est-à-dire, les deshonoré, & ils le souffriroient tranquillement? Il faudroit pour cela qu'ils eussent une vertu bien héroïque, qu'on n'est pas en droit d'exiger. J'admire pour moi l'in-

* *Mart. L. VIII. Ep. 18.*

154 *Suite de l'Apol. du P. du Cerceau. A. XLIII.*
justice du monde en ceci. On n'est point étonné de voir deux parties acharnées l'une contre l'autre, se plaider à toute outrance dans le Barreau ; & mêler la Satyre personnelle dans les Factums, souvent pour un intérêt très-médiocre ; & l'on veut que des appointez à faits contraires, & qui travaillent chacun de leur côté à ruiner de fond en comble le Système de son Adverse Partie, c'est-à-dire, à anéantir tout le fruit de ses lectures, de ses études, & de ses reflexions, combattent froidement & poliment l'un contre l'autre ; qu'ils se disent tour à tour avec douceur, avec honnêteté, avec politesse, qu'ils ont tort, qu'ils sont dans l'illusion, qu'ils y ont été toute leur vie, qu'au lieu de s'instruire ils n'ont fait que s'égarer, & qu'après avoir bien lû, bien médité, bien écrit, leurs productions vont directement contre le sens commun. En vérité cela n'est pas possible, aussi cela n'arrive-t-il guères. J'ai même remarqué que des personnes fort modérées d'ailleurs, & qui avoient dans le Commerce ordinaire, non-seulement de l'humanité & de la politesse, mais même la douceur & la simplicité d'un Enfant, devenoient tout autres quand il s'agissoit de défendre leurs sentimens ; & tel qu'à l'entendre parler on ne croiroit pas qui sçût remuer l'eau, n'a pas plutôt la plume à la main qu'il paroît un *Ferragus* & un pour-

Suite de l'Apologie. ART. XLIII. 155
fendeur de Gécans. Mais je passe à la seconde Consideration par laquelle le Pere *Du Cerceau* tâche de justifier l'impolitesse des Sçavans dans leurs querelles.

A R T I C L E XLIII.

Suite de l'Extrait de l'Apologie precedente.

LE Public qui se regarde comme un Juge éclairé, intégrè , parfait, a dû sans doute trouver son compte dans ce que je viens de rapporter sur les Vivacitez & les impolitesse des Sçavans dans la dispute. Je ne sçai s'il lira ce qui suit avec le même plaisir , ni s'il conviendra de ce second Point avec la même docilité & le même empressement, qu'il est prêt, je m'assûre, à convenir du premier. Mais quoi qu'il en juge, le fait est pourtant vrai, incontestable, démontré. Voici le fait que je ne fais que confirmer. *C'est que le Public est malin, indolent , & qu'il a l'esprit très-borné :* dispositions du Public qui portent les Sçavans à se traiter , comme nous voyons qu'ils se traitent journellement les uns les autres, dans les Points qu'ils ont à démêler ensemble. Mais entrons en matière , c'est le Pere *Du Cerceau* qui parle.

*Première disposition du Public , qui oblige les
Sçavans à se maltraiter les uns les
autres dans la dispute.*

Qui empêche , dira-t-on , les Sçavans d'écrire de part & d'autre avec modération , & d'exposer leurs raisons avec douceur & avec bienfaisance ? C'est le Public qui le leur défend. Comment , le Public ! Eh ne blâme-t-il pas hautement tous les jours ces sortes d'excès ? Oûi , il les blâme de bouche & en aparence , mais réellement & de fait il les ordonne & il les exige , * & en voici la preuve.

Un Sçavant , qui met au jour un Ouvrage Polémique, a sans doute envie que son Ouvrage soit lû. Ni lui ne se met en frais pour composer, ni le Libraire pour imprimer, que dans l'esperance que le Livre sera débité. Il y a quelquefois du mécompte ; mais quoi qu'il en arrive , voilà du moins à quoi on vise , & l'on peut dire que cette flatteuse esperance est la cause première de tout ce qui s'imprime de Livres. Il faut donc sur ce pied-là , que l'Ouvrage soit écrit de manière à piquer la

* Selon le Pere *Du Cerceau* la duplicité de cette conduite vient de ce que le Public a deux choses opposées à accorder ensemble : sa passion & son honneur , sa malignité & la bienfaisance. La Satyre lui plaît, mais il a honte de l'avouer ; il la condamne donc par bienfaisance , tandis que par malignité il en profite.

Suite de l'Apologie, &c. ART. XLIII. 157
curiosité du Public , qui n'a coûtume de l'acheter qu'autant qu'il le trouve à son goût. Or je suppose qu'un Sçavant qui écrit contre un autre , le fasse avec cet Esprit de moderation & de douceur , avec ces ménagemens de bienveillance & de charité même, que personne ne veut goûter. Qui est-ce qui lira son Ouvrage ; *Quis leget hac.* * Voilà le Livre à bas , le Libraire ruiné , & l'Auteur deshonoré. Mais le Livre est si bon ! Il est écrit avec tant de solidité & de politesse ! Les raisonnemens en sont justes , les reflexions sensées , l'élocution exacte ; cela est vrai. Mais il est froid. Je n'y trouve point de goût, c'est un potage de santé que j'approuve fort pour un malade ; mais pour moi qui me porte bien , je veux quelque chose de plus piquant , & qui reveille mon appetit : voilà ce qu'on répond , & le Livre demeure. Que l'Auteur se defasse de sa moderation , & que sans rien changer pour le fonds à son Ouvrage , il larde ses raisonnemens de quelques traits de Satyre , & répande un peu de malignité dans ses reflexions , voilà le Livre qui ressuscite , la presse y est , on se l'arrache , les Editions s'en multiplient , & le Libraire dit sur la foi du Public qui l'achete ; *Voilà un bon Livre.* Il se fait deux Histoires d'un grand Personnage , toutes deux bien écrites , & par des Auteurs differens. L'un

* Pers. I. Sat. I.

fait un Saint de son Héros , l'autre en fait un Politique. Le Saint va son chemin tout uniment , le Politique fait fortune ; on loue le premier , & on lit le second. D'où vient cette difference ? C'est que la malignité du cœur trouve mieux son compte avec le dernier qu'avec l'autre.

Il n'y a pas long temps que l'Auteur d'une *Lettre* s'étant plaint du changement qu'on y avoit fait , sans ordre & sans le lui communiquer seulement , on lui repliqua , & il dupliqua. La Replique fut goûtée , & la Duplique tomba. Que trouvoit-on cependant dans la première , que de l'Esprit , & un Esprit railleur , & Satyrique & qui ne venoit point au fait : pendant qu'on répondoit dans la Duplique conséquemment & avec honnêteté: Je conclus de cette disposition des Lecteurs , qu'il y a parmi eux un grand nombre de gens sains & robustes , à qui il faut des mets piquans , & qui éveillent leur appetit. Plus heureux mille fois ! s'il s'en trouvoit parmi eux un plus grand nombre , qui par la foiblesse de leur temperament eussent besoin d'un *bon potage de santé*. Je la leur souhaite avec ardeur cette foiblesse de temperament ; puis qu'il y va de leur santé aussi bien que de la juste satisfaction des Auteurs. Je reviens au Pere *Du Cercean*.

*Nouvelles dispositions du Public , qui obligent
les Sçavans à se maltraiter les uns les
autres dans la dispute.*

A la première raison tirée *de la malignité du Cœur de l'Homme* , & qui suffiroit seule pour rendre le Public responsable de tous les excès qu'on blâme dans les Sçavans qui se font la guerre , nôtre Auteur en ajoute une seconde, fondée sur l'*Esprit borné du Public* , & sur l'*indolence qui lui est naturelle*. Le Pere *Du Cerceau* a si fort lié & confondu ensemble les deux Points dont cette Raison est composée , que j'aurois pris une peine assez inutile pour les dégager , & en faire deux Articles à part. Continuons donc à copier cet habile homme , sans toucher en rien à son *Plan* , qui est bon.

Il seroit à souhaiter qu'on cherchât le vrai en tout. Chacun fait profession de l'aimer & de s'y attacher ; mais pour être en état de le discerner , il faut nécessairement deux choses. La première , qu'on ait assez d'intelligence & de pénétration pour le découvrir ; La seconde , qu'on ait assez de résolution & de patience , pour ne point se lasser dans cette recherche. Or il arrive ordinairement , que de tous ceux qui veulent juger d'une Controverse & d'une dispute entre les Sçavans , la moitié manque de lu-

mière & d'intelligence , & l'autre moitié manque de bonne volonté ou de loisir. Les uns n'ont ni les principes ni les talens qu'il faut pour entendre la matière , les autres ne veulent pas se donner la peine de l'étudier : enfin soit incapacité , soit paresse , ils sont presque tous également hors d'état de porter leur jugement sur une question qu'ils n'entendent point ; & cependant tous , comme *Perrin Dandin* , veulent juger. Il s'ensuit de là que le Public non-seulement est aisé à tromper , mais encore qu'il veut bien être trompé , & par conséquent que quand on le prend pour juge d'une affaire , il n'est pas tant question de l'instruire , que de le prévenir. Si les Sçavans dans leurs démêlés avoient droit de se choisir un Juge , je veux croire qu'ils auroient assez de bonne foi pour le prendre ennemi de toute surprise , mais ils n'ont point sur cela de choix à faire. Leur Juge naturel est nécessaire , c'est le Public ; ils ne peuvent décliner sa juridiction , c'est à son tribunal qu'ils portent leurs causes , c'est à sa décision qu'ils soumettent leurs raisons , c'est-à-dire , à la décision d'un Juge qu'il n'est question que d'obéir & de gagner. Ainsi pour peu que la matière soit obscure , ou qu'elle demande de la discussion , ils fondent moins leurs esperances sur la solidité de leurs raisonnemens , & sur la force de leurs preuves , que sur l'agrément & le sel qu'ils tâchent

tâchent d'y repandre. L'importance n'est pas d'instruire le Juge, c'est de l'amuser & de lui plaire. Il ne s'agit pas tant de prouver que nôtre Adversaire a tort, que de faire croire qu'il doit avoir tort, & de faire souhaitter qu'il l'ait effectivement; c'est-à-dire, de le rendre odieux & méprisable. Or rien n'est plus propre à produire cet effet que les railleries, les reproches, la Satyre, & l'invective. Ce n'est donc pas le Sçavant qui a tort de les employer, mais le Public qui le met dans la nécessité de le faire.

C'en est assez de cet Extrait de l'*Apologie des Sçavans sur leurs vivacitez & sur leurs impolitesse dans la dispute par le Pere du Cerceau*, pour retenir dans le respect & dans la modestie les Erudits & le Public. Comme cette *Apologie* a paru dans un Journal, qui n'est gueres lû dans ce Pais, j'ai cru obliger les Lecteurs desinterez, par la peine que j'ai pris d'en faire cet Abregé, qui ne peut que les mettre en goût de lire la Pièce entière, qui est toute digne de leur curiosité. On la trouvera dans le *Nouveau Mercure d'Avril 1717. pag. 7. &c.* & dans celui de *May de la même année pag. 1. &c.*

ARTICLE XLIV.

*Des Moyens qu'on employe pour passer pour
Sçavans & pour Judicieux.*

EN Espagne & à Venise toutes les personnes considerables portent des Lunettes ;
 „ Parce qu'on s'y pique d'une profonde Sa-
 „ gesse , & de considerer toutes choses
 „ de fort près ; comme les Vieillards & les
 „ personnes qui ont usé leurs yeux à force
 „ de regarder. La dernière Reine que la
 „ France a donné à l'Espagne , se voyant en-
 „ vironnée de tous ces gens à Lunettes , qui
 „ l'épluchoient depuis la tête jusqu'aux pieds ,
 „ dit fort plaisamment à un Gentilhomme
 „ François : Je pense que ces Messieurs me
 „ prennent pour une vieille Chronique , donc
 „ ils veulent déchiffrer , jusqu'aux points &
 „ aux virgules.

Monfieur de Vigneul - Marville * ajoute à
 cette coutume des Espagnols & des Vénitiens ,
 „ Qu'il n'y a pas long-tems qu'à la Cour de
 „ France un Sçavant , qui avoit la vûe cour-
 „ te , se servant d'un Monocle ; en moins
 „ de rien non - seulement toute la Cour ,
 „ mais aussi toute la Ville & toute la Cam-
 „ pagne furent remplies de Monocules. Il ne
 „ se trouvoit presque point , je ne dirai pas

pour Sçavans , &c. ART. XLIV. 163
d'Abbé ni d'Evêque , mais de petit Curé
de Village , qui voulût dire son Breviaire ,
ni chanter au Lutrin , sans ce secours. Cela
faisoit croire aux Paroissiens que Monsieur
le Curé sçavoit le *Latin* , & qu'il y enten-
doit finesse ; puisqu'il y regardoit avec une
machine. On disoit de nos Abbez. Bon
Dieu, qu'ils sont sçavans ! Les pauvres gens
ont perdu les yeux à force d'étudier. Cha-
cun alors s'aveugloit soi-même par une
forte vanité , qui égaloit les plus ignorans
aux plus sçavans hommes du monde. Cette
maladie a duré plusieurs années : mais gra-
ces à notre inconstance & à notre légèreté,
tant d'aveugles volontaires ont recouvré la
vûe sans remede & sans miracle.

Combien de fois n'ai-je pas vû moi-même
mes Camarades d'Academie , & sur tout
parmi les François , se servir aussi de *Monocules* & afin sans doute que ressemblant par
cet endroit à notre Professeur , ont les crût
conformes en tout à cet Habile-homme.
Mais fatiguez de la gêne où cela les met-
toit , ou plutôt de la contradiction où on les
surprenoit souvent avec eux-mêmes , ou-
bliant dans bien des rencontres qu'ils avoient
la vûe courte , ils renoncèrent enfin au *Mo-
nocule*. J'en ai ri bien des fois en ma vie , &
j'en ris encore avec plaisir ; quand j'y pense.

On a dit il y a long-tems ; *Que le Juge-
ment & la Mémoire se trouvent rarement en-*

164 *Moyens qu'on employe pour passer*
semble ; en sorte que ceux qui manquent de
Jugement ont d'ordinaire une *Mémoire* fort
heureuse , & que ceux qui ont du *Jugement*
 sont assez souvent dépourvûs de *Mémoire*.
 C'est sur cette supposition que nos Ecoliers ,
 qui sçavent pour oûi dire que le *Jugement*
 est une faculté de l'Ame tout autrement esti-
 mable que la *Mémoire* , se plaignent pres-
 que tous de celle-ci : pendant qu'ils se don-
 nent (implicitement & en termes couverts ,
 s'ils ont de l'esprit & du monde ; ou explici-
 tement & en termes découverts & grossiers ,
 s'ils n'ont ni esprit ni monde) un *Jugement*
exquis , & qui ne se trouva jamais en défaut.
 Je vois tous les jours des gens d'un autre
 ordre , qui adoptent le même langage : mais
 comme ils le font aussi sans raison , Dieu
 sçait dans quelles contradictions ils tom-
 bent , en mille & mille rencontres , à ces
 deux égards.

Simonides olim memorandi repperit artem,
Nullus adhuc artem repperit ingenii. (a)

Traduction par Mr. Le B.

Le Sçavant *Simonide*, à ce que dit l'Histoire ,
 Trouva l'Art autrefois d'avoir de la Mémoire :
 Personne malheureusement
 N'a pû trouver celui d'avoir du Jugement.

* Ouyenus.

L'Esprit de Mémoire.

Simonot retient ce qu'il lit,
Il se souvient de ce qu'on dit;
Il sçait la Fable, il sçait l'Histoire:
Et ce *Fas* auroit peu d'esprit,
S'il n'avoit beaucoup de Mémoire. *

L'Homme de courte Mémoire.

H. Hec, pour ne rien oublier,
Ecrit toujours ce qu'il doit faire;
Et l'autre jour sur un papier,
En présence de son Notaire,
Ecrivit en gros caractère,
Demain je dois me marier. †

ARTICLE XLV.

*La différence qu'il y a entre un Homme d'esprit
& un Homme d'imagination.*

L'Auteur de l'*Introduction à la Philosophie*,
ou de la *Connoissance de Dieu & de soi-même*, imprimée depuis peu à Paris, explique ainsi la différence qu'il y a entre un
Homme d'esprit & un Homme d'imagination. *

* Epigrammes, &c. de Mr. Lebrun. pag. 154.

† Ibid. pag. 368.

* L'Auteur les définit par la partie qui domine en eux; car comme il le dit fort bien. Ceux qui ont l'*imaginarien la plus vive*, ne sont pas tout-à-fait destitués de raisonnemens, & les gens d'esprit ont aussi de l'*imagination*.

166 *Difference entre un Homme d'esprit*

Les *Gens d'imagination* sont propres à retenir & à se représenter vivement les choses qui frappent les sens ; les *Gens d'esprit* savent démêler le vrai d'avec le faux , & juger de l'un & de l'autre. Ces deux qualitez des Hommes se remarquent dans leurs discours , & dans leur conduite. Les premiers sont féconds en descriptions , en peintures vives, en comparaisons , & autres choses semblables que les sens fournissent. Le bon esprit donne aux autres un fort raisonnement , avec un discernement exact & juste , qui produit des paroles propres & précises. Les premiers sont passionnez & emportez , parce que l'imagination qui prévaut en eux , excite naturellement & nourrit leurs passions. Les autres sont reglez & moderez , parce qu'ils sont plus disposez à écouter la raison & à la suivre. Un *Homme d'imagination* est fort en expédiens , parce que la memoire qu'il a fort vive & les passions fort ardentes , donnent beaucoup de mouvement à son esprit. Un *Homme d'entendement* sçait mieux prendre son parti , & agit avec plus de suite. Ainsi l'un trouve ordinairement plus de moyens pour arriver à une fin , l'autre en fait meilleur choix , & se soutient mieux. Comme nous avons remarqué , ajoute notre Auteur , que l'imagination aide beaucoup pour l'intelligence , il est clair que pour faire un habile-homme , il faut de l'un & de l'autre.

Ô un Homme d'Imaginat. ART. XLV. 167
mais dans ce temperament, il faut que l'intelligence & le raisonnement prévalent.

Si l'on me demandoit pour laquelle de ces deux qualitez, d'*Homme d'esprit*, & d'*Homme d'imagination*, j'aurois le plus de penchant, je repondrois sans hesiter que

S'il étoit en mon pouvoir
De choisir ou de vouloir,
Sans mépriser la dernière,
J'aimerois mieux la première.

Je porte sur ces quatre Vers, qui me sont tombez de la plume, le même jugement que je portai sur d'autres Vers de ma façon, que j'envoyai il y a deux ans à un de mes amis de la Haye.

Mes vers, je le dirai, quoique durs & mal faits
Valent bien cependant la longue *Killette*
De tous ceux qu'un railleur se vantoit d'avoir
faits,
A différentes fois, mais toujours à la Sotte.

C'est au Public à décider, si j'ai trop bonne opinion de mes rimes.

ARTICLE XLVI.

Où l'on prouve que les Etudes ne sont pas faites pour tout le Monde.

CÉ que j'ai avancé quelque part, *Que les Etudes ne sont pas faites pour tout le monde*, pouvant être mal entendu, je dois de toute nécessité m'expliquer, sans entrer pour cela dans un détail qui me meneroit trop loin, si je voulois approfondir ici la matière.

Je dirai seulement que les Etudes étant une profession relevée, & qui engage aussi dans d'assez grandes dépenses, elles ne conviennent proprement qu'à des gens riches, ou qu'à des personnes d'un rang un peu distingué : à moins qu'on ne s'y sente porté d'ailleurs par une forte inclination, soutenue des talens nécessaires, pour bien réussir dans le genre d'Etude qu'on a choisi. En ce cas là, un pere, fut-il de la plus basse extraction, est fort à louer des peines qu'il se donne pour pousser son fils aux Etudes : & supposé que ce pere n'eût pas assez de bien pour accomplir les souhaits, & seconder les vœux & les dispositions de son Fils, dont je pose en fait qu'on fût bien instruit ; des particuliers, une Ville, un Etat, un Monarque, ne peuvent mieux faire que de prendre sous leur protection un tel

Etudes pour tout le monde. ART. XLVI. 16
tel Homme , & de lui procurer tout ce qu'il lui faut , pour fournir utilement & agréablement sa carrière. Des Sçavans du premier ordre , qu'on a vû naître dans tous les tems par cette voye , sont une preuve bien parlante de la justice , & même de la nécessité d'une telle conduite. Mais d'employer quelques centaines de pistoles , qu'on a gagnées avec peine à un métier des plus mécaniques, ou à une espee de trafic , qui n'est gueres plus relevé ; d'employer, dis-je, cette somme à faire étudier des enfans par pure vanité , & dans la seule vûe de se retirer de la crasse où l'on est né, c'est avilir les Etudes , & en éloigner ceux qui sont véritablement nez pour les cultiver. Or c'est ce que l'expérience ne verifie que trop dans certains pais à l'égard de la plus sublime de toutes les Sciences. Le Traducteur de *Robinson Crusoe* * dit fort heureusement à ce sujet , *Qu'on gâte souvent un excellent corps de Crocheteur , en masquant d'un habit Ecclesiastique ses membres massifs & nerveux.* Et selon Mr. de Croufaz , † *Tel devient un miserable Prêtre , qui auroit été un excellent Laboureur.*

* Reflexions serieuses pag. 127.

† Traité de l'éducation des enfans. T. I. pag. 132.

ARTICLE XLVII.

Confirmation de l' Article precedent.

POur une plus grande confirmation de ces deux Points , *Que les Etudes ne conviennent qu'à des gens de bonne naissance , ou qu'à ceux que la nature a enrichi des talens necessaires pour y réussir , j'ajouterais au premier égard , qu'à un ancien Romain qui se plaignoit , Que la terre n'étoit pas de son tems si féconde qu'elle l'étoit du tems de ses Peres , un autre répondit que cela venoit , De ce qu'elle se sentoit négligée , n'étant plus cultivée que par des mains serviles ; au lieu qu'autrefois elle étoit labourée par les plus grands & les plus vaillans Capitaines.* Mr. Du Vair * *Garde des Sceaux de France sous Louis XIII. applique avec raison aux Etudes & à l'Eloquence en particulier, ce que cet ancien Romain a dit de la terre.*

Ce seroit , dit au second égard Mr. de Cailliere , † ce seroit une Loi bien judicieuse & bien utile , de ne permettre l'Etude des Lettres , & des Belles Disciplines , qu'à ceux que la nature y a disposez. Je ne craindrois pas que le retranchement d'Ecoliers diminuât le nombre des Sçavans. Cette foule in-

* Discours sur l'Eloquence François.

† Fortune des Gens de qualité. Part. II. Chap 14.

Confirm. de l' Art. precedent. A. XLVII. 171
discrete de toutes sortes de gens qui s'empres-
se à la porte des Colleges , & qui clabau-
de sous des Regens , à peine produit-elle un
habile homme entre mille Etudiens. Ce qu'ils
apprennent ne sert qu'à les rendre importuns,
& qu'à leur faire entreprendre des desseins
au-dessus de leurs forces. Les *Tures*, dont la
politique est en cela excellente , suivant la
Nature comme une Souveraine Maîtresse
pour l'instruction des Enfans , établissent des
Juges de leurs inclinations , & de la pente
qu'ils ont à quelque profession ; & suivant
les mouvemens qu'elle donne à chacun
d'eux , ils les occupent & les perfectionnent.
Qu'on juge de-là combien est ridicule la
coutume des *Chinois* , chez qui les Arts sont
hereditaires. Les Enfans étant indispen-
sablement obligés à suivre la profession de leurs
peres. L'Auteur de la *Bagatelle* * tourne fort
joliment en ridicule les peres des autres païs,
qui sans y être necessitez par qui ni par'quoi-
que ce soit, imitent néanmoins à cet égard les
Chinois.

* Tom III pag. 33. &c.

ARTICLE XLVIII.

*Le Fils d'un Homme aux Cendres destiné
au Ministère.*

Ln'y a pas encore six ans qu'un de ces Hommes établis dans nos Villes pour prendre les cendres des particuliers, venant prendre les miennes au coin de mon feu, où j'étois assis tout entouré de Livres, me prit d'abord pour un Ministre : & tout persuadé qu'il en étoit, quoi qu'à tort, il me pria instamment de lui permettre de m'amener un jour son Fils ; afin d'examiner si ce qu'on lui avoit dit de ses talens étoit bien tel, qu'on le lui vouloit faire accroire. Disposé que je serois, (si je m'étois érigé en Examineur des esprits pour les Sciences, comme le Medecin Espagnol * qui en a fait un Traité,) disposé, dis-je, que je serois en ce cas de *n'éteindre l'esprit de personne, en le tenant caché sous la cendre*, ou sous quelque autre masse que ce soit, j'accordai volontiers à mon Homme sa demande. Mais cet Homme si zélé pour la gloire de Dieu, ne vint pas chez moi avec son Fils, que je m'étois fait un vrai plaisir de voir, & d'examiner de mon mieux. Si je l'eusse trouvé propre au Ministère, je

* Jean Huarte.

Le Fils d'un Tondeur, &c. ART. XLIX. 173
l'aurois encouragé à poursuivre avec vigueur son dessein, sinon, je lui aurois conseillé sans détour de lever plutôt toute sa vie mes Cendres, que de songer à devenir Predicateur.

ARTICLE XLIX.

Le Fils d'un Tondeur qui veut se faire recevoir Avocat.

LE Fils d'un riche Tondeur de M* ** alla trouver un jour un Conseiller de la Ville, pour le prier de lui faire expedier des *Lettres d'Avocat*, quoiqu'il n'eût étudié de sa vie ni le Droit, ni même le Latin. Le Conseiller en ayant parlé à l'Intendant de la Province, ils résolurent tous deux de jouer le Tondeur, comme il le meritoit. Pour cet effet, l'Intendant fit demander à Cahors des *Lettres de Medecin*, au lieu de celles d'*Avocat* qu'ambitionnoit le Tondeur. Celui-ci ayant reçu ses *Lettres*, s'en fut chez le Conseiller, afin de lui en témoigner sa joie & sa reconnoissance : & comme ce Magistrat lui recommanda d'aller en remercier aussi l'Intendant, le Tondeur suivit l'avis du Conseiller, & présentant à l'Intendant ses *Lettres de Medecin*, qu'il croyoit être des *Lettres d'Avocat*, il en remercia très-humblement ce Seigneur, qui laissa toujours dans sa pensée notre ignorant & orgueilleux Tondeur. Cet Homme, tout

174 *Le Cocher qui veut devenir Medecin.*
gros du rang qu'il alloit tenir , se rendit dans
le moment à l'Hôtel de Ville , où sans aucu-
ne ceremonie il se mit à aller côte à côte des
Avocats. Ceux-ci lui demandant la raison de
son insolence , il leur répondit fierement ,
*Qu'étant Avocat aussi bien qu'eux, il pouvoit
le faire de plein droit : mais ces Eleves de
Themis l'obligeant à montrer ses Patentes, le
Tondeur se trouva si bien tondue , qu'il n'y
avoit cuir dans sa boutique qui le fût mieux.*
Ne sutor ultra crepidam. Chacun doit demeurer
dans sa Sphere.

ARTICLE L.

Le Cocher qui veut devenir Medecin.

LE Medecin H** avoit depuis long-tems
un Cocher , qui las de n'avoir d'empire
que sur des chevaux , se mit en tête de re-
noncer à un pouvoir si bas & si limité ; pour
en exercer un plus étendu , & dont avec
plus d'honneur il lui revint aussi plus de pro-
fit. Il s'ouvrit là-dessus à son Maître , qui
trouvant dans sa belle passion des difficultez
infinies , tâcha du mieux qu'il pût à les lui
faire sentir. Le Cocher , que rien ne décou-
rageoit , dit à Mr. H*** que l'ayant mené
souvent chez les Malades , où parler fré-
quemment de Medecine , & vû même pre-
parer dans l'occasion des remedes , il seroit

Le Cocher qui veut devenir Medecin. 175
d'abord au fait de cet Art ; pour peu qu'il prît la peine de l'y mettre , & qu'il voulût souffrir qu'il allât dans les commencemens avec lui. Le Docteur écopa gravement son Cocher , & après l'avoir exhorté à prendre bien garde à tout ce qu'il feroit , il le mena dès le lendemain chez un Homme des plus sains ; mais qui instruit auparavant de l'aventure, contrefit le malade , & sur l'avis de Mr. H** tint prête dans un bassin une excellente marmelade d'Abricots. Le Cocher qui ne se doutoit de rien , se rendit chez son Maître au jour & à l'heure marquée. Le prétendu Malade , qui les attendoit l'un & l'autre avec la dernière impatience , avoit pris ce jour-là la plus forte dose de Sérieux , dont il avoit été possible de se munir. Les Medecins arrivez chez lui , il joua son personnage à merveille , & Mr. H** soutint le sien en Homme qui n'étoit pas Novice dans l'art de duper les gens. Ce Docteur s'étant informé entr'autres chose de son Malade , s'il faisoit de bonnes évacuations ; celui-ci ayant répondu qu'oui , & le Docteur demanda à les voir , on lui presenta dans un bassin la marmelade d'Abricots qu'on lui avoit préparée. Après y avoir enfoncé le doigt , qu'il porta ensuite au nez & à la bouche , il dit au malade , que trouvant la matiere louable , il seroit rétabli dans peu : sur quoi Mr. H** s'étant séparé de lui , demanda à son Cocher,

176 *Le Cocher qui veut deven'r Medecin.*
s'il avoit bien observé tout ce qu'il avoit fait , & s'il se sentiroit la résolution d'en faire autant , au cas qu'il l'envoyât le lendemain à sa place. Ce Phaëton , qui ne demandoit pas mieux , répondit hardiment qu'oui. Son Maître l'envoya donc le lendemain chez le Malade , qui après le préambule ordinaire , lui presenta le bassin. Le Cocher , qui ne vouloit manquer à rien , sentit & goûta d'un air étudié la marmelade , qu'il trouva d'une odeur & d'un goût detestable : mais soit par respect pour les gens du logis , ou pour suivre en tout son modèle , il n'osa faire la mine , ni rejeter la marmelade. Revenu chez son Maître , il lui demanda d'un air fâché , si dans la visite des Malades il falloit touûjours sentir & goûter leurs évacuations. Mr. H** ayant répondu qu'oui ; le Cocher content de regir & de maltraiter toute sa vie des Chevaux , renonça pour jamais à l'empire qu'il avoit ambitionné jusques-là , de prendre impunément sur les Hommes.

A R T I C L E L I.

*Avis & Bons Mots touchant les Medesins &
les Medecines.*

Le Medecin malade par Mr. *Procopé*.

LA Mort en faisant sa tournée ,
Chemin faisant passa chez moi.
Elle y trouva la fièvre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après soi.
J'étois en triste desarroi ,
Pâle , défait , la face decharnée ,
Les yeux éteints , enfin prêt à partir.
Un Moine à mon chevet tâchoit à me resoudre ,
A lui donner lieu de m'absoudre ,
Par un sincère repentir.
Je voulois obeïr , & d'une voix mourante
Je disois *Peccavi* , lorsque la Mort parut.
En cet état elle me méconnut ,
Et me croyant la victime innocente
De la célèbre Faculté ,
D'un coup de sa faulx menaçante ,
Elle alloit avancer le moment redouté.
Quand (juste Ciel ! que je l'échapai belle !)
Je jettai par hazard les yeux de son côté.
Mon corps fut inondé d'une sueur mortelle :
Mais j'éprouvai bien-tôt qu'une extrême fraîcheur
Nous sert à prevenir quelquefois le malheur.
Je puisai dans ma crainte une force nouvelle ;
Et rapellant un reste de vigueur.
Arrête , m'écriai-je , arrête , Ô Mort cruelle !
Je suis de ton Empire un apprentif fourien ;
A me prendre si-tôt il y va trop du tien :
Je suis un Medecin. Toi Medecin ? dit-elle.

Oüi , dit-je , & de Paris. Le Païs n'y fait rien.
 Tu t'appelles ? **. Il ne me souvient guères _
 D'avoir oüi nommer ce Medecin li bas.
 Et pourquoi, s'il est vrai , ne te connois-je pas ?
 Comme je fais tous tes Confreres.
 A l'envie chaque jour ils peuplent nos États :
 Mais de toi rien ne vient. Le moïen ! repliquai-je.
 Je suis si jeune, à peine ai-j atteint vingt-cinq ans.
 Je n'ai pas encore eu le tems
 De jouïr de mon privilege.
 Jusques ici par moi peu se sont fait saigner ;
 Et les premiers j'ai cru les devoir épargner ,
 Pour attirer la confiance :
 Mais à present la pratique commence.
 Vous entendrez dans peu parler de moi.
 Laissez moi donc le jour , il peut vous être utile.
 Pour ma rançon je vous en offre mille.
 Soit, dit la Mort ; soit sain, mais souvien-toi
 A quel prix je te laisse vivre.
 Pour me tenir parole il est bien des moyens.
 Pour le plus sûr tu n'as qu'à suivre
 Les Leçons de tes Anciens.
 Sur tout saigne beaucoup, c'est la plus courte voie.
 Adieu , le Ciel te tienne en joie.
 Grace à ma qualité, je me porte fort bien :
 Mais, comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
 Pour un sujet que perd l'Empire sombre ,
 Tant d'autres qui n'en peuvent mais,
 Vont par moi tous les jours en augmenter le
 nombre ,
 Et Pluton ne pourra loger tous ses Sujets,
 Vous pour qui j'eus toujours une amitié sincère ,
 Cher Abbé, profitez d'un conseil salulaire.
 Pour échaper à la commune Loi ,
 S'il se peut, passez vous toujours du ministère
 De mes Confreres & de moi ;
 Ou si , comme on le dit , cela n'est pas possible,
 Si tout homme est mortel, & qu'il faille à son tour

Aller prendre une place au tenebreux séjour.
Vous en vivrez du moins plus heureux , plus paisible ,

Peut-être même plus long-tems.

Pour vous dire la chose en homme véritable ,

Vivre selon nos reglemens ,

Vous le sçavez, c'est vivre miserable ,

Et risquer de mourir à la fleur de ses ans.

On peut facilement sans nous passer la vie.

Les Animaux vivent sans Medecin.

Sans crainte de la maladie ,

Allez toujours votre chemin.

Ne faites rien qui la puisse produire ;

Les maux ne viennent pas nous chercher sans raison.

Si tout le monde avoit l'esprit de se conduire,

Remède & Medecin seroient peu de faison.

Mais dans ce Siècle on vit d'une étrange façon.

Chacun semble fait pour se nuire.

Que l'exemple d'autrui nous serve de leçon :

Aux dépens du prochain sage qui peut s'instruire !

Pour prévenir les maux où nous sommes sujets,

Sans mandier recettes ni secrets ,

Un bon regime doit suffire.

Sur le présent n'ayez aucun chagrin ,

Sur l'avenir aucune inquiétude ;

De quelque amusement entremêlez l'étude.

Mangez , bûvez sur tout du meilleur vin.

Ajoutez à cela quelque peu d'exercice.

Ne forcez rien ; en tout que la Nature agisse.

Passiez la nuit dans un profond sommeil ,

Et ne précipitez jamais votre reveil.

L'Abbé Regnier Desmarais n'a pas plus de confiance aux Médecins que Mr. Procope.

Croyez-moi , charmante Dorise ,

Bannissez tous vos Medecins ,

Ce ne sont que des Assassins ,
 Que la crédulité du Malade autorise.
 Ils sont fort éloquens , ils ont de bons desseins :
 Mais quoi que leur jargon vous dise ,
 La Santé qu'ils vous ont promise
 Est d'une trop grande entreprise ,
 Pour être de leurs mains.

Envain leur fausse conjecture ,
 Par l'inspection du dehors ,
 Juge de ce qui brûle , ou pourrit les ressorts
 Par qui l'Auteur de la Nature
 Fait agir l'Ame dans le Corps.
 Ils raisonne à l'avanture ;
 Et ces invisibles accords
 Sont pour eux une tablature ,
 Où malgré leurs doctes efforts ,
 Ils ne lisent qu'à l'ouverture
 Des cadavres de ceux que leur seule posture
 Vient de faire partir pour aller chez les Morts.
 Le sang qui coule de nos veines
 Ne nous a pas été donné ,
 Pour être au moindre mal par nous abandonné
 Aux effusions inhumaines
 D'un Docteur ignorant à saigner obstiné.
 Tout ce qu'à le répandre un malade a de peines ,
 Ce froid , cette langueur & ce teint tout fané ,
 N'est pas des preuves certaines ,
 Que le cours précieux de ces vives fontaines
 Ne veut point être détourné ?
 Enfin d'habiles gens , & des têtes bien saines ,
 N'auroient jamais ici fait venir la sené ,
 Que la Nature avoir tout exprès condamné
 A prendre sa naissance en des terres lointaines ,
 De peur que notre monde en fût empoisonné :
 Mais ces précautions si sages furent vaines ,
 Dès que l'Elole en eut autrement ordonné.
 Ecoutons sur le même sujet l'Auteur des

Amusemens Sérieux & Comiques.

Le Pais de la Faculté est situé sur le «
passage de ce monde à l'autre. «

C'est un Pais climatérique, où l'on nous «
fait respirer un air rafraichissant , très-en- «
nemi de la chaleur naturelle. «

Ceux qui voyagent dans cette contrée «
dépendent beaucoup , & meurent de faim. «

La Langue y est fort sçavante , & ceux «
qui la parlent sont très-ignorans. «

On apprend ordinairement les Langues, «
pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on «
sçait; mais il semble que les Medecins n'a- «
prennent leur Jargon, que pour embrouil- «
ler ce qu'ils ne sçavent point. «

Que je plains un Malade de bon sens! «
Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois «
les argumens du Medecin , la maladie, les «
remedes , l'inanition. Un de mes amis , à «
qui tout cela ensemble avoit causé un «
transport au cerveau , eut une vision fié- «
vreuse qui lui sauva la vie. Il crut avoir la «
fièvre sous la figure d'un Monstre ardent , «
qui poursuivoit à pas continus & redou- «
blez un malade ; qu'un conducteur vint «
prendre par le poignet , pour le faire sau- «
ver à travers un fleuve de sang : ce pauvre «
malade n'eut pas la force de le traverser, & «
se noia. Le conducteur se fit paier , & «
courut à un autre malade entraîné par un «
torrent d'eau de poulet & d'émulsion. Mon «

„ Ami profita de cette vision , congédia son
„ Medecin , & cela lui fit du bien ; car rien
„ ne l'empêcha plus de guerir tout seul.

Par maint Diafoirus à la mort condamné,
Sans espoir de guerir j'allois perdre la vie;
Dès que des Medecins je fus abandonné,
Je le fus de la maladie. *

„ Quand un Malade laisse tout faire à la
„ Nature , il hazarde beaucoup ; quand il
„ laisse tout faire aux Medecins , il hazarde
„ beaucoup aussi : mais hazard pour hazard,
„ j'aimerois mieux me confier à la Nature ;
„ car au moins on est sûr qu'elle agit de
„ bonne foi , comme elle peut , & qu'elle ne
„ trouve pas son compte à faire durer les
„ maladies.

„ Il y a quelque rapport entre les Medecins & les Intendans. Les Intendans ruinent les maisons les mieux établies , & les Medecins ruinent les corps les mieux constitués. Les Maisons ruinées enrichissent les Intendans , { & les Corps ruinés enrichissent les Medecins.

„ Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie , de s'abandonner aux Medecins ; & à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien , de s'abandonner au Jeu.

* Epigrammes , &c. de Mr. Lebrun , pag. 339.

On devroit obliger tous les Medecins à “
se marier. N’est ce pas une justice qu’ils “
rendent à l’Etat quelques hommes pour “
ceux qu’ils lui enlèvent à toute heure ? “

Le fameux Epigrammiste d’Angleterre est plus favorable aux Medecins , que ne le sont Messieurs *Procopé* , *Desmarais* , *Du Fresny* , ni je ne sçai combien d’autres Auteurs que je pourrois citer. Car si *Orven* , dont je veux parler , a ceci de commun avec ces Messieurs , qu’il accuse les Medecins de se faire bien paier , * du moins attribue-t-il quelque vertu à leurs remedes.

*Qui modò venisti nostram Mendicus in urbem ,
Paulùm mutato nomine . sis Medicus.
Pharmaca das agrote : aurum tibi porrigit ager ;
Tu morbum curas illius : ille tuum.*

Traduction par M. Le B.

Toi qui dans ce Pais sans argent es venu ,
Te voilà donc déjà Medecin devenu ?
Au Malade affoibli tu donne des remedes ;
Le Malade à son tour t’en récompense bien.
Redevables tous deux à l’Art que tu possedes ,
Tu soulages son mal , il adoucit le tien.

* Cela n’est pas vrai dans la *Hollande* , où je ne comprends pas comment un Medecin , qui n’a pas beaucoup de pratique , y trouve seulement du pain à gagner.

Stances irrégulières de Mr. V. E** pour Mr.
de la Conseiller , lorsqu'il fut reçu
Docteur en Medecine.

Il faut laisser jaser *Moliere* ,
Contre la Faculté, qu'il fasse le Demon ,
Cher Ami *De la Conseillere* ,
Un bon Medecin est fort bon :
Mais le Ciel , à ce que je pense ,
N'en a pas fort beni l'engeance ;
Tant mieux pour vous, de votre habileté,
Le charme de la raïeté
Doit à coup sûr relever le merite.

Mais pourquoi par des mots seriez-vous exalté ,
Je crois que vous me tenez quitte ,
D'un vain encens que l'on debite ,
Aux lourdaux , aux sçavans , avec égalité ;
Voici plutôt de la réalité.

Je conviens que ma foi pour votre Art est petite ,
Et que je tremblerois , en confiant ma peau
A tout Docteur , même à *Phœbus* le beau.
Si pourtant quelque mal me rend jamais visite ,
Je ne voudrai trouver aucun remede bon ,
Qui ne soit de votre façon.
Je sçai fort bien que Vous , Cher *De la Conseillere* ,
Mieux que qui que ce soit me tirerez d'affaire ,
Par la mort ou la guerison.
Et s'il arrive que j'en meure ,
Je vous en absous dès cette heure.
De ce fâcheux malheur , je croi
Que nous n'en pourrons mais , votre Art , ni Vous ,
ni Moi.

ARTICLE LII.

Ce qu'on pratique envers les Medecins dans la Louisiane, dans la Goyane, & en Perse.

SI chez nous, comme dans la *Louisiane*, * Son massacroit les Medecins, qui payez pour guerir leurs malades manquent néanmoins à le faire, ils y regarderoient sans doute à deux fois, avant que d'en entreprendre la cure.

Je m'assure que bien d'autres renonceroient encote à la Profession, si dans nos Pais, comme dans la *Goyane*, † il leur falloit succer la partie du corps, où les malades ressentent de la douleur. Ou si pour être reçus Medecins, il leur falloit subir les diverses épreuves, par où l'on fait passer dans la *Goyane* tous ceux qu'on y reçoit Docteurs dans la Faculté d'Esculape. Entre ces diverses épreuves, il y en a une si dangereuse, que ceux à qui on la fait faire en crevent bien souvent. On pile des feuilles de Tabac, & on en exprime souvent le suc, dont on fait boire la valeur d'un grand verre aux Medecins, Il n'y a que les temperamens extrê-

* Recueil des Voyages au Nord. T. VI. p. 234.

† Pag. 211. de la Relation de la Riviere des Amazons, qui est à la suite du Voyage du Monde, par le Sr. Roger.

186 *Ce qu'on pratique à la Loüisiane, &c.*
mement robustes qui en échapent, comme il
est fort aisé de le croire.

Quel malheur pour bien des Medecins!
que les Astrologues n'ayent pas chez nous le
même credit qu'ils ont en *Perse*, où le Che-
valier *Chardin* nous apprend qu'on les joint
aux Medecins, que l'on y estime aussi infi-
niment. Malgré le cas néanmoins qu'on y
fait des derniers, on ne suit pourtant jamais
leurs ordonnances, que les premiers n'ayent
marqué l'heure à laquelle il les faut suivre.
D'où vient que quand les Medecins ne gue-
rissent pas leurs Malades, ils en rejettent la
faute sur les Astrologues, qu'ils accusent
de n'avoir pas marqué l'heure propre à se
servir des remedes. Et ceux-ci à leur tour
s'en prennent à l'incertitude de la Science
de ceux-là. Mais, ceci soit dit sans offen-
ser tout le Corps, si nos Medecins n'ont
point d'Astrologues, à qui ils puissent s'en
prendre sur le mauvais succès de leurs re-
medes, ou si l'on veut de leur ignorance,
ils s'en dédommagent avec usure sur leurs
Malades; qui, outre la douleur de souffrir
& souvent même de mourir, souffrent &
meurent toujours par leur faute, & jamais
par celle des Medecins; lesquels aussi bien
que le Pape ne sauroient faillir ni dans leurs
ordonnances, ni dans leurs décisions.

Mr. *Chardin* rapporte encore, qu'il y avoit
à *Ispahan*, un Medecin, qui ne passoit ja-

Ce qu'on pratique à la Loûisiane , &c. 187
mais dans le Cimetière de son quartier, sans
se couvrir le visage de son mouchoir, & qui,
lorsqu'on lui demandoit pourquoi il en usoit
ainsi, répondoit: *C'est qu'il y a ici bien des gens,*
qui y sont arrêtez par mon ordonnance; & que
j'ai peur que si quelqu'un me reconnoissoit, il ne
me prêt au Collet. Qu'il y a par tout de Me-
decins qui guerissent en tuant ! Mais qu'on
en voit peu d'aussi sinceres que le Medecin
d'Ispahan !

On lit dans les Memoires Hist. Polit. Crit.
& Liter. de Monsieur *Amelot de la Houssaie,*
que *Bouillet*, Medecin de *Loûis Prince de*
Condé, fit bâtir à *Chantilly* une maison qui
n'avoit de vûe que sur le Cimetière de la
Parroisse. Un jour, qu'on en parloit devant
Monsieur le Prince, comme d'un bâtiment
mal entendu : *C'est*, repondit-il, dans le
goût du Medecin d'Ispahan, que *Bouillet* a
voulu se donner le plaisir de contempler ses
Ouvrages.

A R T I C L E L I I I .

*Remedes pour les jeunes Filles qui ne possèdent
point de santé.*

U N E Dame tombée malade demanda à
voir un jeune & beau medecin qu'elle
aimoit. Cet heureux mortel arrivé chez sa
Patiente, elle lui glissa dans la main un

188 Remede pour les jeunes Filles. ART. LIII.
billet , où étoient écrits ces deux Vers
Latins.

*Accipe circinnulum , cum tripode iunge rotundum ;
Et si convertas, morbum videbis & undè.*

C'est-à-dire, *Prenez-moi un Compas, auquel
vous joigniez avec un trépied une figure ronde.
Transposez ensuite les Lettres de la particule
Et, & vous saurez quel est mon mal, & qui c'est
qui me l'a causé.* Ce sçavant galimatias, dont
sans doute la Belle en question ne fût jamais
l'Auteur, veut dire *Amo te*. Car l'A ressemble
assez bien à un Compas, l'M à un Trépied,
& l'O à une figure ronde, ce qui fait *Amo*. Si
après cela, par une transposition de lettres,
on fait *Te* de *Et*, le tout ensemble fera *Amo-
te*; paroles Latines qui en bon & fort intelli-
gible François signifient, *Je vous aime*.

Monsieur *Lebrun* adresse l'Epigramme sui-
vante à une Malade qui aimoit son Medecin,
mais qui repugnoit à prendre une medecine
qu'il lui avoit ordonnée.

Pourquoy faites vous tant la mine ?
Bûvez, bûvez, belle Catin.
Doit-on haïr la Medecine,
Quand on aime le Medecin ?

La Belle qui a la Jaunisse.

Glycère, qu'affligeoit une vieille Jaunisse,
Avec un traitant de fouci.

Remede pour les jeunes Filles. ART. LIII. 189

Contoit au Medecin son langoureux suplice,
Quand le Medecin dit ainsi.
Glycère en pareils maux la principale chose,
C'est d'aller tout droit à la cause,
Ou ce n'est point guerir, ce n'est que pallier.
En usez-vous ainsi, lui répond t Glycère:
Allez donc tout droit à mon Père,
Qui ne veut point me marier.

La Belle aux Pâles-Couleurs.

La Fille, qui cause nos pleurs,
Est morte des Pâle-Couleurs,
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre Fille, que je te plains!
De mourir d'une maladie,
Dont il est tant de Medecins.

A R T I C L E L I V.

*Les Barbiers érigés en Gens de Qualité,
d'Esprit, de Lettres, par l'Auteur
de la Bagatelle. **

IL faut rendre justice aux *Barbiers*. De toutes les *Especies* de l'*Esprit Bourgeois*, il n'y en a pas qui approche davantage de l'*Esprit de qualité*, que le leur. Ils sont toujours dans le beau monde, où l'on n'a garde de refuser les honneurs de la conversation à un homme qui vous tient le couteau sur la gorge.

La Politique & le Bel-Esprit sont en ge-

* Tom. II. pag. 174.

190 *Les Barb. érigés en Gens de qualité, &c.*

„ neral le fort d'un *Barbier*. il manque rare-
„ ment de lire la *Gazette* , & de faire des
„ Vers : Il a d'ordinaire un peu d'étude ; &
„ comme il rase sans distinction l'Officier , le
„ Sénateur, & le Poëte, il attrape de tous cô-
„ tez quelque terme de l'Art, quelque mot à
„ la mode, & quelque expression scientifique
„ dont il s'enrichit la Mémoire & le Lan-
„ gage.

„ Les *Gascons* , sur tout se distinguent par-
„ mi les autres *Barbiers* leurs Confreres , &
„ il ne faut pas s'en étonner ; puisque la le-
„ gereté de la main & de la langue est pro-
„ pre à cette Nation , d'une maniere toute
„ particulière.

„ Moi-même , qui vous parle , j'ai été
„ rasé pendant quelques tems par un de ces
„ Favoris de la *Garonne* , dont je m'accom-
„ modois fort , & à qui je ne trouvois rien à
„ redire , qu'un excès d'Esprit & de Sçavoir.
„ Comme il me prenoit pour un Homme
„ d'Etude , il m'emportoit d'ordinaire la
„ barbe en *Latin* ; & souvent la moitié de
„ mon poil abatu attendoit avec impatience
„ la ruine de l'autre , jusqu'à ce que mon
„ *Illustré* eût trouvé quelque phrase elegan-
„ te , dont il vouloit regaler ma *Latinité*.

ARTICLE LV.

Bons Mots touchant les Barbiers.

Le Barbier ignorant.

Vous me coupez, Barbier, tout beau ;
Où , le poil , répond *La Fontaine* ,
Mon poil est donc cette semaine ,
Aussi sensible que ma peau ! *

Le Barbier qui a la main tremblante.

Ecorcheur qui sur mon visage ,
Fais ton cruel apprentissage ,
Pourquoi trembles-tu ? C'est à moi
De trembler , ce n'est pas à toi. †

Le Barbier lent à raser.

*Entrapelus, tonsor dum circumit, ora Lupercin
Expungitque genas : altera barba subit. **

Traduction par Mr. *Lebrun*.

I ambin , mon Barbier & le vôtre ,
Rase avec tant de gravité ,
Que tandis qu'il rase un côté ,
La Barbe repousse de l'autre.

* Le Chevalier de *Caillly*.

† Mr. *Lebrun* Epigr. &c. pag. 192.

* *Martialis* Lib. VII. Epigr. 82.

Le Barbier qui rase pour l'amour de Dieu.

Un gros coquin, veille de Fête-Dieu,
 Chez un Barbier fit présenter sa face,
 Le suppliant de lui vouloir par grace
 Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
 Fort volontiers, dit le Barbier honnête,
 Vite Garçon, en faveur de la Fête,
 Dépêchez moi cette barbe gratis.
 Aussi-tôt dit, un de ses Apprentis
 Chacun au Gueux le menton & la joue,
 Le Patient faisoit piteuse mouë;
 Et comme il vit paroître en ce moment,
 Certain Barbet navré cruellement,
 Pour vol par lui commis dans la cuisine.
 Ah pauvre chien que je vois en ce lieu !
 S'écria-t-il, je connois à ta mine,
 Q'on t'a rasé pour l'amour du bon Dieu. *

L'Auteur du *Misanthrope* † a tourné ce
 Conte autrement.

Quelqu'un de ces Sçavans, qui, comme dit Boileau,
 Passent l'été sans linge, & l'Hiver sans manteau,
 Ne vit d'autre moyen pour sortir de misère,
 Que d'entrer chez un grand Seigneur
 En qualité de Précepteur.
 (C'est des pauvres Sçavans la ressource ordinaire)
 D'y réussir il avoit quelque espoir,
 Un Financier vouloit le voir
 Mais de Sire habus il portoit la livrée,
 Habit antique & vest; déchirée.

* Poësies de Mr. de la Monnoye pag. 59.

† Du Lundi 29 d'Avril 1712.

Bour

Bons Mots touchant les Barbiers, 195

Pour comble de chagrin le malheureux Sçavant,
Avoit la barbe longue, & n'avoit point d'argent.
Sa barbe, sa maigreur, & sa mince parure,
Le rendoient Chevalier de la triste figure.
Comment se presenter en pareille posture ?
Il prend courage enfin, heurte chez un Barbier,
Qui, Gascon de naissance, & Gascon de métier,
Avec grands complimens, veut que Monsieur
s'assye.

Holà, garçons, vîte un bonnet,
Ca, de l'eau chaude, un linge net.
De tout cet apareil nôtre Sçavant s'effraye,
Et dit qu'il esperoit qu'on voudroit en ce lieu,
Le raser pour l'amour de Dieu.
Hon, pour-t'amour de Dieu, la chienne de pratique!
Remarque bien cette boutique,
L'Ami, pour n'y rentrer de tes jours à ce prix;
Pour ce coup assieds-toi. Du pauvre Cancre assis,
D'un peu d'eau froide on frotte le visage,
De linge, de bonnet, il ne fut plus parlé :
Et le malheureux fut raclé
Du rasoir le moins affilé,
Dont s'est servi jamais un Barbier de Village.
Sous ce maudit couteau tout autre'auroit heurlé :
Mais de tout tems la patience
Fut compagne de l'indigence.
Dans ce tems un Chat indiscret,
Du Maître rognant la pitance,
Fut par un des garçons attrapé sur le fait,
Et comme de raison, étrillé d'importance.
Rodilardus que l'on fessoit,
Moins patient que nôtre pauvre Diable,
Faisoit un vacarme effroyable:
Et le Barbier enragé de ces eris,
Peu satisfait déjà de travailler gratis,
Se mit à renier avec beaucoup d'emphase;
D'où vient, s'écria-t-il, cet endiablé sabat ?
C'est lui dit le Sçavant, sans doute un pauvre chat,

Que pour l'amour de Dieu l'on rase.

Matthia : , Roi de Hongrie, avoit un Barbier qu'il aimoit fort , mais cela n'empêcha pas qu'il n'en fit bonne justice. Cet homme voulant ridiculiser les domestiques du Cardinal d'*Arragon*, s'avisa de leur couper la queue de leurs manteaux , & le fit si adroitement , qu'ils ne le sentirent point. *Matthias* aprit bien-tôt la chose, & fit semblant d'y prendre plaisir , pour en connoître l'Auteur. Le Barbier , qui n'y entendoit point de finesse , lui dit que c'étoit lui, & lui raconta plaisamment comment cela s'étoit passé. *Matthias* indigné du manque de respect de son Barbier envers le Cardinal , & peut-être encore plus de l'impudence de son aveu , commanda qu'on lui coupât le nez & les levres , pour montrer par cet exemple , qu'il n'autorisait point l'insolence de ceux qui abusoient de sa faveur.*

ARTICLE LVI.

Remarques & Bons mots sur la Barbe.

LEs anciens *Romains* laissoient croître leur barbe. Ce ne fut qu'en 454. de la fondation de *Rome* , qu'ils firent venir des Barbiers de *Sicile*. Depuis ce tems-là , ils se rasoient

* Mem. Hist. &c. par Mr. Amelot de la Houssaye T. II. pag. 162.

grands & petits , & ils commençoient de le faire à l'âge de vingt-ans ; comme l'Histoire dit que firent *Caligula* & *Neron*. *Adrien* changea cette coûtume , & laissa croître sa barbe , en quoi les Empereurs suivans l'imiterent. Les *Romains* faisoient une grande Fête , le jour qu'ils se faisoient faire la barbe pour la premiere fois. Cette Fête s'apelloit *Barbatoria* , & on la solemnisoit par un magnifique repas qu'on donnoit à ses amis. Ils gardoient avec une grande superstition ce poil de leur barbe. *Neron* enferma le sien dans une boîte d'or , qu'il dédia à *Jupiter* dans le *Capitole*.

Mr. *Le Clerc* * remarque après *Diodore de Sicile* , & *Tacite* , que les *Germanis* se tenoient rasez , comme firent dans la suite les *Goths* & les *Franks* , qui n'avoient que des Moustaches, qu'on apelloit *Crista*. Les *Lombards* les imiterent en cela ; de sorte qu'on ne leur a pas donné le nom de *Longobardi* , à cause de leurs longues barbes , mais parce qu'ils portoient de longues pertuisannes , qu'ils nommoient *Barden* ou *Barten*. Ce fut *Othon I.* qui mit les longues barbes à la mode , & introduisit la coûtume de jurer par sa barbe ; mais *Frideric I.* fit revenir celle de se raser parmi les personnes de qualité ; tellement qu'il n'y eut plus que des Païsans, des Moines , ou ceux qui vouloient qu'on scût

* Biblioth. T. VI. pag. 362.

qu'ils avoient fait le voyage de la Terre Sainte , qui se fissent honneur de porter la barbe longue.

Les Habitans de *Hongrie* brûloient autrefois la joüe des Enfans avec un fer chaud , pour empêcher la barbe de leur venir ; de sorte que les Vieillards même n'en avoient point.

Mr. de *Rocheport* * écrit qu'on ne voit point du tout de barbe aux *Caraïbes*. S'il leur en vient , ils l'arrachent ; comme le font aussi les *Bresiliens*, les *Cumanois* , & certains peuples sujets de l'Empire des *Tartares* , qui ont toujours un fer à la main , pour s'arracher le poil qui leur vient au menton.

Une des coûtures , qu'on observe en *Sicile* , est (dit un autre Auteur) † que les Femmes, ni même les Hommes , s'ils n'ont de la barbe au menton , ne peuvent pas loger dans les Auberges, à moins qu'ils ne soient connus particulièrement de quelque personne de probité du lieu , ou qu'ils ne soient munis d'attestations & de certificats authentiques. Il y a des Gardes ordonnées pour aller la nuit dans les Auberges , visiter les lits ; afin de voir s'il n'y a point de menton sans barbe.

Les *Arabes* ont encore tant de respect pour la Barbe, qu'ils la considèrent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné pour les

* Histoire des Isles Antilles pag. 439.

† Voyage Hist. de l'Europe T. III. p. 327.

distinguer des Femmes. Aussi ne la rasent-ils jamais , & la laissent-ils naître dès leur première jeunesse. C'est parmi eux (*je copie M. de la Roque*) * une plus grande marque d'infamie de couper la barbe à quelqu'un que parmi nous de donner le fouët & la fleur de Lys. † Il y a beaucoup de gens en ce Pais-là, qui prefereroient la mort à ce genre de supplice. J'ai vû un *Arabe* , qui ayant reçu un coup de mousquet dans la machoire , aimant mieux se laisser mourir , que de permettre que le Chirurgien lui coupât la barbe. Il lui falut un si long-tems pour prendre la résolution , que les Vers y paroissoient déjà, & que la gangrene s'y alloit mettre. Il ne se montra jamais quand elle fut coupée ; & quand il sortit enfin, il avoit toujours le visage couvert d'un voile noir , afin qu'on ne le vît pas sans barbe , & cela jusqu'à ce qu'elle fût revenue à son premier état.

Il y a environ un siecle qu'en France ceux qui entroient en Magistrature , étoient obligez le jour de leur reception de se faire couper tout à fait la barbe qu'on portoit alors fort longue : comme on voit qu'en 1536. *François Olivier* ne pût être reçu au Parlement Maître de Requêtes , qu'à la char-

* Voyagedans la Palestine pag. 142.

† Les Romains au contraire , avant le tems d'Adrien ordonnoient de la laisser croître à ceux qu'ils vouloient noter d'infamie.

ge de faire couper sa longue barbe. *

Mr. Scarron, Evêque de Grenoble, portoit la barbe fort longue. Quelque chose étant tombé dessus en mangeant, un de ses Domestiques lui dit, *Monseigneur, il y a une ordure sur la barbe de vôtre Grandeur*. Mr. de Bonnaire, qui étoit à table avec lui, lui dit : *Que ne dis-tu sur la grandeur de vôtre barbe ?* En effet, ce Prelat la portoit si grande, qu'on pouvoit l'appeller une barbe *in folio*. C'est pourquoi Mr. Molé, le Garde des Sceaux, qui la portoit aussi fort longue, ayant vû celle de Mr. l'Evêque de Grenoble, dit : *A present, Dieu merci, ma barbe est à couvert.* †

Deux Cavaliers se presentant pour baiser une Dame, la Belle refusa le premier qui voulut l'entreprendre, *sur ce que sa barbe n'étant pas faite ce jour-là, il la piqueroit trop*. Le second qui n'avoit alors ni gueres de barbe, & moins encore de malice, dit à la Dame (mais avec la confiance qu'inspire l'idée d'un plaisir qu'on va faire) *Qu'il la baiseroit à coup sûr sans la piquer*. A quoi la Dame répondit, *Qu'elle ne se laisseroit jamais baiser par un Cavalier qui ne sçauroit pas piquer*. En effet, si l'excès d'une chose, quoique bonne, ne vaut rien ; le défaut en vaut encore moins.

Outre la distinction des Sexes qu'on a coutume d'alleguer, pour justifier la nature de

* Oeuv. Mêlées de l'Abé de S. Real. Disc. V.

† *Manegina*. T. I. pag. 84.

n'avoir point donné de barbe aux Femmes ,
les railleurs en alleguent une autre.

Quàm benè prospiciens generi Natura loquaci

Cavit , ut imberbis femina quaque foret.

Nimirum linguam composcere nescia , radi

*Illasis possit femina nulla genis. **

Traduction.

Sçais-tu pourquoi, cher Camarade,

Le beau Sexe n'est point barbu ?

Babillard comme il est, on n'auroit jamais pû

Le raser sans estafilade.]

ARTICLE LVII.

Le Chirurgien dupé.

Quelqu'un donnant à souper dans une Auberge à cinq ou six de ses Amis , il se trouva dans la même Auberge , & au dessous d'eux , des Diacres qui se regaloient aussi. Un Chirurgien qui étoit de la compagnie d'enhaut , se livrant à sa belle humeur , se mit à chanter la bruyante *Chanson du Moulin* qu'on appelle : ce qui incommodant la compagnie d'embas, un de ceux-ci lui écrivit comme d'ailleurs un billet , par lequel il le prioit d'aller saigner au plutôt quelqu'un de la Ville, dont il lui indiquoit à peu près le

* Ovid. Fast. L. II. 572.

500 Le Chirurgien dupé, ART. LVII.

logis. A la vûe du messager , le Chirurgien cessa tout d'un coup son chant , lût le billet à la hâte , & sortit brusquement de la chambre ; afin de sauver tout au moins la vie au Pleuretique qui l'attendoit. Les amis du Chirurgien qui n'étoient pas plus instruits que lui du tour qu'on lui jouoit , ne scûrent que penser de son départ , qu'ils trouvoient par trop prompt , & hors des regles de la belle politesse qui se pratiquoit entr'eux. Nôtre Homme arrivé chez son patient , on lui dit à la porte , que tout le monde s'y portant bien , on n'avoit besoin ni de lui , ni de personne de sa profession. Je m'imagine qu'il ne fut pas long-tems à s'apercevoir qu'on l'avoit pris pour dupe ; & que par un point d'honneur assez bien fondé , il n'alla pas en faire part à sa joyeuse bande , laquelle selon les apparences en auroit ri de meilleur cœur , qu'elle n'avoit ri auparavant de la Chançon qu'il leur avoit chantée , sinon avec methode , au moins avec bruit & de son mieux. Si ce disciple de saint Côme est aussi habile à tirer des consequences , qu'il l'est à tirer du sang , il conc'urra du tour qu'on lui a joué , qu'il ne fait jamais bon de se froter aux gens d'Eglise , de quelque loin même qu'ils y tiennent.

ARTICLE LVIII.

Le Docteur Marchand de Toiles.

DAmon riche Marchand de toiles, ne pouvant pas apprendre les Humanitez à son Fils , le mit en pension chez un Regent , à qui il le recommanda par cette Lettre. *

MONSIEUR,

Comme vous passez dans la consideration publique pour un des plus forts Architraves de la Democratique des Belles Lettres, & que vous beuvez tous les jours largement dans les Pegases sacrez du Parnasse ; il est si problematique que mon fils deviendra habile homme chez vous, que je n'en doute pas un moment.

Le petit garçon n'a encore que douze ans, & il sçait déjà écrire des Epîtres Dédicatoires à sa grand maman & à son Oncle ; & tout le monde fait la judicature qu'il y aura de l'esprit dans ses écritures , lorsqu'il sçaura un peu mieux l'Orthodoxie ; mais on m'assûre , que c'est d'une notorieté palpable qu'il attrapera la maniere d'épeller en moins de rien , dès qu'il sçaura le Latinisme & le Grecisme.

* Tirée de la Bagatelle. T. III. pag. 61.

Je vous prie , mr. de n'y pas épargner vos inquietudes , afin qu'à son retour j'y trouve une heureuse metempsychose.

Je vous dirai qu'aux Langues Virginales près , je me croirois capable de prendre moi-même le soin de son élévation , si je n'étois pas détourné de cette expedition par mon negocié , qui me donne des occupations exagérées. C'est pour cette raison que j'ai recours à votre industrie , pour vous prier de me déplacer dans ce devoir.

Comme j'ai pour ce Garçon une grande tendresse filiale , je vous prie , mr. de le traiter avec un peu de docilité ; d'autant plus qu'il est d'une consistance assez foible, & d'une température délicate.

Il est sujet aux Emeraudes de tems en tems , & il n'y a pas quinze jours encore qu'il eut un Archipel au visage, qu'un medecin attribuoit à des Acrimiones & des Seriositez du sang.

Heureusement il ne sera pas nécessaire pour le reduire , d'y employer de la rudesse , & de la morositude. Il est d'un assez bon petit naturel , & il ne ressemble pas à certaines parentes du côté de sa maman , qui par leurs médifances & calomnies , mettent la dissanterie par tout.

J'avois oublié de vous dire, mr. pour vous faire sentir les avancemens qu'il a déjà fait dans la Philologie , qu'il sçait assez de Géo-

metrie pour connoître sur les Cartes, les Villes capitales de l'Europe, & pour le pousser davantage dans cet artifice, je lui ai fait acheter deux Hemispheres, l'une Divine, & l'autre Humaine, afin qu'avec le tems il aprenne l'Astrologie, par le même moyen, aussi bien qu'à tirer des microscopes.

Je voudrois bien encore qu'il apprît les metametiques, pourvû qu'il n'y allât pas trop avant; car on dit que tous ces grands metameticiens ont des opinions Heterogenes, qui menent tout droit à l'Adrianisme, & aux autres Heresiarches.

Quand il sera tems de lui faire faire une course de Philosophie, vous lui ferez embrasser le Sexe que vous voudrez. Je ferois pourtant, sauf votre correction, pour le Sexe Carthesien ou Pyrrhonique; parce que pour cette autre Philosophie, qu'on commence à enseigner dans les Universitez, il faut un si grand nombre de mecanismes, que toutes mes toiles n'y suffiroient pas. Cela soit dit Uraniquement & par plaisanterie. Je suis avec beaucoup d'estime, & avec une grande venerance. Mr. &c.

ARTICLE LIX.

La Fille Sçavante.

UNE Dame qui se piquoit d'avoir beaucoup lû , m'en donna un jour cette preuve. Comme je la trouvai dans sa chambre avec un Livre à la main , je lui demandai quel Livre elle lisoit. Cette Sçavante Fille , qui depuis s'est fait traduire en Femme , me répondit , *que c'étoit un Livre Synonyme.* Moi qui ne pouvois croire qu'une personne qui avoit tant lû , pût faire une pareille faute autrement que par inadvertance , je réitérai ma demande , à quoi elle me repondit de même que la première fois. Enfin , pour m'éclaircir entièrement du fait , je la priai de m'expliquer le mot de *Synonyme* , dont je feignois d'ignorer la signification. Cette Dame me dit hardiment , & sans aucun préambule , *qu'un Livre Synonyme étoit un Livre où le nom de l'Auteur n'étoit point marqué.* Ne pouvant alors plus douter de l'ignorance de la Dame , je fis le Docteur à mon tour ; & je lui appris la différence qu'il y a entre *Synonyme* qu'elle disoit , & *Anonyme* qu'elle devoit dire.

ARTICLE LX.

Le pauvre Traducteur de Filles.

LE grand Traducteur de *Procops*
Faillit à tomber en Syncope,
Au moment qu'il fut ajourné
Pour consommer son mariage.
Ah, dit-il, le pénible Ouvrage !
Et que je suis infortuné !
Moi qui fais de belles Harangues,
Moi qui traduis en toutes Langues,
A quoi sert mon vaste sçavoir ?
Puisque par tout on me diffame .
Pour n'avoir pas eu le pouvoir
De traduire une Fille en Femme.

A ces Vers de *Menage* contre un Sçavant
Impuissant, j'ajoute ceux-ci de *Baraton* contre
un Sçavant taciturne.

Est-il rien de plus surprenant ?
Disoit la charmante *Uranie*.
Tout le monde convient que *Themiste* est sçavant ;
On voit dans ses Ecrits du brillant, du genie,
D'où vient, qu'étant en compagnie
Il ne peut desserrer les dents ,
Ni dire quatre mots de suite ?
Vous demandez pourquoi, lui repartit *Carite* :
C'est qu'il a l'*Esprit en dedans*.

Celui-là n'avoit point l'*Esprit en dedans* ;
qui répondit à un Seigneur qui lui disoit ,
qu'il étoit bien jeune pour l'emploi qu'il en-

reprenoit , que sa jeunesse étoit un défaut dont il se corrigeoit tous les jours.

On a fort bien comparé un Sçavant qui n'a pas l'esprit vif & présent , à un Homme qui ne seroit riche qu'en bien-fonds : Comme il faudroit beaucoup de tems au premier pour parler , il en faudroit aussi beaucoup au dernier pour trouver de l'argent. mais un Sçavant qui a l'esprit vif & présent, ressemble à un homme qui seroit riche en bien-fonds & en argent. L'un & l'autre peuvent payer comptant, quand on les en prie, ou qu'on les y somme. *Gaston*, Duc d'*Orleans*, qui n'avoit point étudié, parloit au Parlement, aussi bien que l'auroit pû faire un bon Orateur : & *Louis* Prince de *Condé* , qui étoit très-sçavant , n'y pouvoit pas dire deux mots à propos.

ARTICLE LXI.

L'impression d'un beau Manuscrit.

UN Libraire s'étant marié , un de mes Amis , Homme de Lettres, me demanda deux jours après , si j'avois vu l'Ouvrage que ce Libraire avoit mis tout nouvellement sous la presse. Comme je fus d'abord au fait , j'y répondis conséquemment. Cette idée, qui m'avoit mis en train de rire , me donna occasion de parler avec tant d'éloge du même Ouvra-

ge en presence d'un tiers , que je fis venir à cette personne l'envie de me le demander. Je lui répondis d'un air fort mortifié , qu'il m'étoit impossible de lui prêter cet Ouvrage , parce que je ne l'avois pas , & que je ne pouvois ni l'emprunter , ni qui plus est l'acheter , quelque ardeur que j'eusse moi-même de l'avoir, & quelque argent que j'en offrissse ; à cause que le Libraire qui l'avoit mis sous la presse , n'en avoit qu'un exemplaire , dont il ne vouloit , ni ne pouvoit même se dessaisir qu'à la mort. J'ai vû l'Ouvrage en manuscrit , qui est très-beau ; & j'en connois particulièrement l'Auteur , qui est un parfaitement habile-homme dans plus d'un Genre d'écrire. Il seroit à souhaiter que le Libraire qui possède l'Ouvrage en question , voulût bien en tirer au plutôt quelques fidèles Copies, pour ceux qui viendroient dans vingt-ans.

Un Bel-Esprit a formé pour le même Ouvrage l'ardent souhait que voici.

Trop heureux possesseur
D'un Ouvrage enchanteur ;
Qu'à ton destin je porte envie !
Mais puisque tu n'es pas d'humeur
D'en ceder le droit de copie ,
Que ne puis-je du moins aspirer au bonheur
D'en être quelque jour le second Editeur !

Fin de la Première Partie.

L E


JE NE SCAI QUOI.

S E C O N D E P A R T I E.



ARTICLE PREMIER.

Sur les Digressions des Prédicateurs.

 N donnoit à Oxford le nom de *Non-residens* aux *Socîi*, comme on les appelle , qui , quoi qu'ils s'absentassent souvent , n'en tiroient pas moins pour cela des émolumens ou des pensions de l'Université : c'est ce qu'il étoit nécessaire de remarquer pour faire mieux entendre ce qui suit.

Les jeunes maîtres aux Arts prêchant trop souvent à Oxford contre la *Non-residence* dans l'Université , les Chefs des Colleges ordonnerent à ceux qui prêchoient de ne parler que de ce qu'il y auroit dans leur texte. Le

S

210 *Un Predic. doit être clair.* II. PART.

jour suivant un d'eux prêcha sur ces mots , *Abraham engendra Isaac* , & après avoir parlé sur son texte , il observa à la fin , qu'Abraham avoit été *Resident*. Car , ajouta-t-il , *s'il avoit été Non-resident , il n'auroit pas engendré Isaac* , & se jetta ensuite sur les *Non-residens*. *

Cet exemple , dont le but est de montrer que les Predicateurs sçavent faire venir à leur texte tout ce qui leur plaît , m'engage assez naturellement à rapporter ici trois Reglemens , auxquels on assujettit en Danemarch. les Predicateurs. Quand on les y assujettiroit ailleurs , auroit-on si grand tort ? & en seroit-on moins prêché ? j'en doute ; mais venons aux Reglemens.

ARTICLE II.

Un Predicateur doit être clair.

LE premier Reglement auquel on assujettit en Danemarc † les Predicateurs , est conçu en ces termes. *Les Predicateurs ne s'écarteront point de leur texte , pour dire tout ce qui leur viendra en fantaisie ; mais ils se contenteront d'expliquer ce qui est de leur sujet en termes clairs , & faciles à entendre.*

* Bibl. Anc. & Mod T. VI. p. 315. †

† Relation d'un Voyage fait en Danemarch à la suite d'un Envoyé d'Angleterre. pag 106.

Un Predicateur doit être clair. II. PART. 2^È F^È

Il n'est rien en effet qui détourne plus l'Auditeur du sujet principal, que les matieres qu'un Predicateur y amene de loin. Mr. *Le Clerc* * nous donne dans le passage suivant une autre raison de l'obscurité des Predicateurs. Il ne s'agit, dit-il, dans les Sermons ni de surprendre, ni de tromper personne par des raisonnemens embarrassez, comme on fait en certains lieux; mais d'éclairer l'esprit par des raisonnemens aussi solides qu'ils sont clairs, & de toucher le cœur par une enchaîure de pensées si bien liées ensemble, qu'on auroit de la peine de se rendre à l'une, sans embrasser aussi les autres. Or c'est, ce me semble, comme il faut persuader, & non par un ton de maître, & par un embarras d'idées & de paroles, sous lesquelles on croit qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose de beau de caché, & que l'Orateur ait raison, quoiqu'on ne le comprenne point.

* Biblioth. Anc. & Mod. T. XVI, pag. 342.

ARTICLE III.

D'où vient l'obscurité des Prédicateurs dans leurs Sermons.

CE qui répand de si épaisses tenebres sur les Etudes en general , & sur la Théologie & les Sermons en particulier , c'est selon Monsieur *de Croufaz*, * Que d'une Logique très-indigne de ce nom on passe à la Métaphisique , le Pais des ombres & des Chimères , le magasin des grands mots qui ne signifient pas grand chose , l'arsenal des termes vagues , équivoques , & propres à entretenir des disputes sans fin. C'est là où l'on se perfectionne dans l'Art de parler sans sçavoir ce qu'on dit , à parler de Dieu sans respect , à chicaner à toute outrance sur ses Attributs adorables , à décider sur la nature des Anges , leurs fonctions , leur essence , leurs differences , & leurs propriétés. J'ai ouï un Professeur qui se vançoit gravement , d'avoir expliqué à ses Disciples cinquante trois questions sur les Anges. C'étoit lui faire bien de la grace , de supposer qu'il se fût entendu sur deux.

L'Auteur de la Sçavante *Bagatelle* † fait aussi très-peu de cas de la Métaphysique.

* Traité de l'Education des Enfans. T.I. p. 334.

† Tom. II. pag. 261.

C'est ce qui paroît par sa réponse à un de les Censeurs, qui l'accusoit d'ignorer cette Science. Je n'entens pas la Métaphysique ; dites-vous ; j'en conviens , & je m'en fais une gloire. Je crois ne l'entendre pas , parce que je l'ai étudiée, & je m'imagine que ceux qui croient l'entendre , ignorent la véritable méthode de raisonner. Ce qu'on nous débite comme Métaphysique , roule le plus souvent sur des Propositions , dans lesquelles les termes vont bien au delà de la netteté & de l'exactitude des idées. On les admet pourtant comme les Axiomes les plus clairs de la Géométrie , & on en tire des conséquences à perte de vûë. Nôtre Auteur conclut quelques lignes plus bas que son Antigone est grand Métaphysicien. De ce que dans ses Lettres au travers de ce feu & de cette imagination qu'il y voit briller , il ne trouve pas une chose qui aille au fait , pas une idée nette & développée.

Outre cette obscurité , que je nomme *absolue* , parce qu'elle embarrasse également les Sçavans & les Ignorans ; il en est une autre , que j'appelle *relative* aux derniers. Je parlerai de celle-ci dans la suite.

ARTICLE IV.

*L'Etude des Mathématiques recommandée
aux Prédicateurs.*

Monsieur DE CROUSAZ * est d'avis ;
Que si on étudioit les Mathématiques,
comme il faut , on y prendroit un esprit de
justesse & de précision , un goût d'évidence
& de verité , un attachement pour le Solide,
un éloignement pour le verbiage , dont les
Théologiens & les Prédicateurs tireroient en-
core plus de fruit que toutes les autres pro-
fessions. Si , *continue ce Sçavant* , on ne
portoit jamais rien dans les Chaires Sacrées
qui ne fût démontré , & qui ne pût soutenir
un examen Mathématique , on sortiroit des
Assemblées plus convaincu , & plus disposé à
se corriger. Outre cela difficilement arrive-
roit-il à une Homme , accoutumé à la dé-
monstration , de prêter ses propres pensées à
l'Esprit de Dieu. Quand on s'est affermi dans
l'heureuse habitude de peser les preuves , plû-
tôt que de les compter , & de n'acquiescer
qu'à des raisons convaincantes , on se trouve
fort éloigné de donner dans des écarts d'ima-
gination ; qui , sous de specieux prétextes de
trouver par tout des merveilles & des pro-
fondeurs , fournissent aux Libertins une

* Dans l'Epître dédicat. qui precede la Géométrie.

occasion de regarder les Livres Sacrés , comme une compilation d'Enigmes les plus difficiles à déchiffrer , & font disparoître par là cette simplicité qu'on y loüe avec raison, comme un auguste caractère de leur Divinité.

Un de mes Maîtres prétendoit aussi que la Géometrie est la meilleure Logique qu'on puisse enseigner à la Jeunesse qui se destine aux Lettres. Il croyoit même que la première de ces Etudes est plus à la portée des Ecoliers que la dernière. Les personnes, qui ont quelque connoissance des *Elemens d'Euclide* & de l'*Art de Penser de Messieurs de Port-Royal* , entreront à pur & à plein dans le sentiment de cet Habile-homme. Je veux parler de Monsieur *Bernard* , qui est mort le 27. d'Avril , 1718. Pasteur de l'Eglise Walonne, & Professeur en Philosophie & en Mathématiques à Leyde. Malgré les travaux infinis , où ces Emplois & ses autres occupations l'engageoient ; & quoi qu'il n'y fût apellé ni par devoir ni par intérêt , Mr. *Bernard* , qui s'étoit devoüé principalement au bien de l'Eglise , * donnoit encore aux Etudians François , qui embrassoient le Mi-

* Monsieur *Bernard* avoit tant d'affection pour sa première Charge, qu'il disoit souvent , que s'il n'avoit pas pû les exercer toutes deux , il auroit plutôt renoncé à la Charge de Professeur qu'à celle de Ministre.

216 *L'Etude des Mathématiques nécessaire*
nisière , des leçons sur l'*Art de prêcher* aussi
belles & aussi solides , que qui que ce soit
en ait jamais donnée de vive voix , ou même
par écrit. On ne trouvera pas mauvais ,
je m'assure , qu'un Disciple ait donné , en
passant , à la mémoire de son Maître , cette
marque de son souvenir.

Au reste , le sentiment de Messieurs de
Croufaz & Bernard , n'est rien moins que
nouveau. *Quintilien* † s'exprime ainsi sur le
sujet en question. Tout le monde convient
que la Géométrie est utile aux Enfans , en
ce qu'elle exerce l'esprit , l'ouvre , & l'aigui-
se. Mais on veut , qu'au contraire des au-
tres Sciences , elle ne serve que dans le tems
qu'on l'apprend , & pas davantage , c'est l'idée
que s'en fait le Vulgaire : cependant ce n'est
pas sans raison que de Grands-Hommes se
sont particulièrement appliqués à cette Scien-
ce ; puis qu'elle tient à l'*Art Oratoire* par des
endroits bien plus considérables , que la con-
naissance des Nombres & des Dimensions.
Premièrement , l'ordre qui est essentiel à la
Géométrie pose des principes , dont elle tire
des conséquences ; & se sert de choses claires
& certaines , pour en établir d'autres qui ne
le sont pas : Nous autres Orateurs n'en fai-
sons nous pas de même ? La Géométrie ren-

† Dans son *Institution de l'Orateur* traduite par
Monsieur l'Abbé Gadoyn. Liv. I. Chap. XII.

nécessaire aux Prédicateurs. II. Part. Elle ferme ses preuves dans des Syllogismes, ce qui a donné lieu au sentiment de quelques-uns, qu'elle approche plus de la Dialectique que de la Rhétorique. Les preuves les plus fortes sont celles qu'on appelle *Démonstrations Géométriques*, & qui se font par le moyen des Lignes & des Lettres. La Géométrie a donc pour but de prouver invinciblement : l'Eloquence s'en propose-t-elle un autre ? La Géométrie a encore cela de commun avec celle-ci, qu'elle découvre le faux dans le vrai-semblable. Enfin la Géométrie s'élève jusqu'à la connoissance des choses Celestes, & de ce qu'il y a de plus admirable dans la nature : Elle nous apprend par l'exactitude de ses Nombres, combien le cours des Astres est sûr & réglé, & par là nous convainc qu'il ne sauroit être que l'effet de l'Ordre, & nullement du Hazard. Or cela même ne peut-il pas appartenir quelquefois à l'Eloquence ?

J'ajoute, & à la Théologie. Car, sans sortir de l'idée que *Quintilien* me fournit ici, ne se sert-on pas de la contemplation de la Nature, & du cours invariable des Astres, pour prouver démonstrativement contre un Athée Speculatif (s'il en fût jamais de tel, Payen ou autre) l'existence d'un Dieu Créateur, Conservateur, & Directeur de toutes choses ? Mais le moyen de tirer de cette preuve tout l'avantage qu'on en peut

218 *S'il faut avoir de l'esprit pour réussir*
tirer, si l'on ignore la Géométrie du côté
qu'elle nous élève à la connoissance de ces
Corps lumineux, qui roulent si superbement
& avec tant de régularité sur nos têtes. Cela
ne se peut à coup sûr. Il s'ensuit donc qu'il
n'est rien de plus vrai que ma Thèse, *savoir ;*
Que l'Etude des Mathématiques est utile ; &
même nécessaire aux Prédicateurs ; lesquels
obligés à composer dans des tems périodi-
ques, & qui se suivent de près, ne feront
que de pitoyables Discours, s'ils n'ont pour
guide qu'une imagination déréglée.

Mais quelque utilité, & même nécessaire,
que soit l'Etude de la Géométrie, on peut
l'avoir aprise, sans pourtant en avoir acquis
l'esprit. Il y a loin, dit Mr. de Crousaz, *
de l'un à l'autre : puis qu'il est des personnes
qui ont cet esprit, & qui ne sont pas pour
cela Géomètres ; quoique la Géométrie don-
ne plus que toute autre Science à donner
cet esprit.

ARTICLE V.
S'il faut avoir de l'esprit pour réussir dans l'Etude des Mathématiques.

S'il faut avoir de l'esprit pour réussir dans l'Etude des Mathématiques. L'Esprit
d'un côté (l'on s'en tient, 10. à ce que
Diogène Laërte rapporte, d'Hippocrate,
qui, quoiqu'un bon Mathématicien, étoit
Traité de l'éducation des Enfants. TOME III. pag. 339

cependant matériel & grossier à ce point, qu'*Arcésilas*, son Disciple, disoit: *Quæta Geometrie* lui étoit entrée dans le Corps par la bouche, pendant qu'il bâilloit, ce qui lui arrivoit souvent. 1° à ce que *Joseph Scaliger* † a osé avancer au sujet de *Clavius*. Je croyois, que ce Mathématicien avoit du génie; mais c'est un Allemand, qui a l'esprit lourd, patient, & tel en un mot qu'un Mathématicien doit l'avoir; *Præclarum enim ingenium non potest esse magnus Mathematicus*. Et enfin à cette Définition. d'un Géometre, laquelle j'ai vûe quelque part. * *Un Géometre est un Homme qui cherche positivement, & pas à p. s., les proportions que plusieurs lignes diversement tracées ont ensemble.* Si, dis-je, l'on s'en tient d'un côté à ces trois choses, on croira qu'il n'est pas besoin de beaucoup d'esprit pour l'étude des Mathématiques, & on la méprisera. Mais si l'on considère d'un autre côté, que *Pythagore*, *Platon*, & tant d'autres, qui ont été grands Géometres, étoient aussi des esprits excellens, on jugera que peu de gens sont nez pour cultiver cette Etude avec succès, par où l'on sera peut-être tenté d'y renoncer. Afin donc de sçavoir ce qu'il en faut penser au juste, un très-sçavant Prélat de France,

† Scaligerana pag. 95. de l'Edit. faite en 1695. à Cologne.

* Mercure de Paris, May 1718. pag. 180.

220 *S'il faut avoir de l'esprit pour réussir, &c.*
qui est mort depuis peu , nous a lai ssé là-
dessus ce qui suit.

L'Esprit Géométrique demande beaucoup de phlegme , de modération , d'attention , & de circonspection. Mais ce phlegme ne doit pas être pesant & froid ; il doit être échauffé & animé par un feu vif , réglé , & composé. Un esprit ardent , impetueux , présomptueux , amoureux de lui-même , fertile en conceptions , allant par saillies , par bonds , & par courbettes , prenant quelquesfois l'effort , n'est pas propre à la Géométrie , qui ne va qu'à pas comptez , marchant toujours sur une même route , sans s'écarter jamais ni à droit ni à gauche , sans perdre son objet de vue , & sans donner rien à son génie : Elle reprime la licence de l'imagination , & la resserre sous la loi étroite des principes , & ne reçoit rien venant d'elle , qui n'ait subi le rigoureux examen de la droite Raison. Non pas que l'imagination doive être sterile , & demeurer en friche dans l'usage de la Géométrie , mais il en faut moderer la fécondité , & en retrancher le superflu. Tout ce qui forme donc ces esprits brillans , à qui on a donné par privilege le titre de *Beaux-esprits* je veux dire l'abondance , la variété , la liberté , la promptitude , la vivacité ; tout cela est directement opposé aux Operations Géométriques , qui sont simples , lentes , sèches , forcées & nécessaires. Le Géometre

peut être *Bel-Esprit*, & en posséder les qualitez ; mais il ne doit pas les employer , lorsqu'il agit en Géometre. Il a au contraire cet avantage sur les *Beaux-esprits* vulgaires , qu'il demeure maître de son esprit , & le sçait ployer & assujettir aux Loix impérieuses de la Géometrie : ce que ces *Beaux-esprits* du commun ne sauroient faire. *

A R T I C L E VI.

*Exemples d'Auteurs obscurs, Théologiens,
& autres.*

QUINTILIEN † dit qu'il y a des gens qui croiroient ne pas écrire également, si leurs Ouvrages se pouvoient lire sans Interprète. *Pervasis multos ista persuasio , ne jam demum eleganter atque exquisitè dictum putent , quod interpretandum sit.*

Il parle ailleurs d'un Pedant , qui enseignoit l'obscurité à ses Ecoliers , & qui leur disoit ; *Cela est excellent , je ne l'entens pas moi-même.*

Le Pere *Bouhours* * rapporte que *Costar* , écrivant à un de ses Amis , lui dit ; *Il y a dans votre Ouvrage une chose , qu'on seroit , je crois ,*

* *Huetiana.* pag. 349.

† *Instit. Orat.* Liv. II. Chap. III.

* *Manière de bien penser dans les Ouvrages d'esprit.* pag. 283.

fort belle , si nous l'entendions vous & moi.

De tous les Poëtes Grecs, il n'y en a pas eu de plus obscurs que *Lycophon* ; c'est pour cette raison qu'il a été surnommé *le Noir* , & son Poëme , *le Poëme tenebreux*. Il disoit qu'il se pendroit, sitôt qu'il trouveroit quelqu'un qui eût assez d'esprit & de lecture pour entendre son Poëme , & pour répondre à toutes les difficultez qu'on pourroit lui faire.

Ce *Lycophon* étoit Père de ces Poëtes ,
Dont on ne peut percer les tenebreux apas ,
Qui trouvent dans leurs Vers mille graces secre-
tes ,

Quand ils les ont remplis de galimatias.
Leur gloire alors leur paroît grande ,
Ils pensent d'*Apollon* être seuls descendus ,
Et font toujours les entendus ,
Encor que nul ne les entende. *

Ceux qui voudront s'égayer l'esprit , n'ont qu'à lire ce que le sçavant Mr. *Le Fevre* a écrit de *Lycophon* dans son *Abregé de la Vie des Poëtes Grecs*.

Suicet, Theologien Scolastique, à qui l'on avoit donné le nom de *Calculateur* , écrivit avec tant de sublimité , qu'étant devenu vieux , il pleuroit de ne pouvoir plus entendre ce qu'il avoit écrit , étant jeune. †

Cardan, rapporte la même chose de *Richard Raymond* , sçavant Anglois , dont un seul de

* Notiv. Oeuv. de Mr. le Pais. Part. II. p. 208.

† Biblioth. Univ. & Hist. T. XVI. pag. 184.

ses argumens suffisoit pour embarasser toute la Posterité. *

M. de St. Evremond † n'a jamais lû de Philosophe moral, qui soit plus ennuyeux que *Confucius*. Ses Sentences sont au-dessous des *Quatrains de Pybrac*, où il est intelligible, & au-dessus de l'*Apocalypse*, où il est obscur.

Ma memoire me fournit ici ce que j'ai ouï dire, ou peut-être lû, d'un jeune Theologien, qui ayant acheté le Commentaire de *Coccejus* sur le Livre de *Job*, trouva ce Commentaire si obscur, qu'au lieu de l'intituler *Coccejus sur Job*, il l'intitula *Job sur Coccejus*. *Jobus in Coccejum*.

Je renvoye à l'avis de *Maynard* tous ceux qui seraient tentez d'écrire ou de parler dans ce goût.

Ce que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles,
Ton discours est une nuit
Veuve de Lune & d'Étoiles.
Mon Ami, chaffe bien loin
Cette noire Rhetorique,
Tes Ouvrages ont besoin
D'un Devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense :
Di moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

* Traité de l'Incertitude des Sciences. pag. 24.

† Oeuv. Mèl. Tom. V. pag. 69.

ARTICLE VII.

*Un Predicateur ne doit pas courir
après l'Esprit,*

LE second Reglement auquel on assujettit en Danemarck les Predicateurs, ordonne, qu'ils ne feront pas parade de leur Esprit & de leur sçavoir dans la Chaire, mais qu'ils tourneront toutes leurs pensées à l'édification de l'Eglise.

Comme ce Reglement condamne deux affectations aussi mauvaises l'une que l'autre, je renvoye à un des Articles suivans, l'abus que quelques Predicateurs font de leur sçavoir ; pour ne parler dans celui-ci que du sot usage que plusieurs semblent faire aujourd'hui de leur Esprit.

Quand, assure un Pasteur, * dont on ne sçauroit trop lire les Ouvrages, quand on parle de Dieu & des choses Divines, il faut le faire avec simplicité, avec gravité, avec respect : c'est ainsi que les Apôtres prêchoient la Doctrine de la Croix. Cette simplicité est ce qui persuade, c'est ce qui donne du poids & de l'autorité à nos discours, & ce qui fait croire que nous respectons nous-mêmes cette Sainte Parole que nous annonçons. Mais quand on veut mettre de l'esprit & du bril-

* Mr. Ofterval dans son Sermon sur la Gen. XIX. 14.

lant dans les Sermons ; quand on y veut faire entrer les vains ornemens de l'Eloquence du Siecle , il n'y a rien de sérieux en tout cela , si ce n'est que le Predicateur se cherche , & se prêche lui-même , & qu'il a en vuë d'être loué & aplaudi ; c'est une parole morte , sans esprit , & sans vie.

Une certaine Methode , dit ailleurs * le même Pasteur , une certaine methode de prêcher s'est introduite , qui est bien éloignée de celle des Apôtres. Plusieurs font l'Eloquence mondaine le fort de la Predication , ils tournent tous leurs soins de ce côté-là ; comme si c'étoit par des discours fleuris , par des pensées brillantes , par des expressions vives & hardies , ou par un beau geste , qu'on pourra faire des Chrétiens. D'autres prêchent en Philosophes , plutôt qu'en Ministres de Jesus-Christ. Ils prêchent à peu-près comme *Platon* , *Socrate* , ou *Senèque* auroient prêché. Ils ne vont gueres au-delà de la Religion Naturelle. Ce sont de grands raisonnemens , de belles moralitez. Ce sont des reflexions , tantôt sur l'excellence de la vertu , tantôt sur la laideur du vice , tantôt sur le bien de la société , & tantôt sur le cœur de l'Homme. Ces reflexions peuvent être justes , elles ont leur utilité ; mais le principal manque dans ces discours : Jesus-Christ , sa Croix , sa Grace , son Esprit , n'y entrent presque pour rien ; l'onction n'y est pas , & s'étonnera-

* Dans son Sermon sur Gal. II. 20.

226 *Un Predicateur ne doit pas courir*
t-on si la Predication est sans force ?

Il n'y a rien , *selon l'Auteur de la Bagatelle* , * qui choque davantage le sens commun & la bien-séance , qu'un Predicateur de l'Evangile qui s'amuse à flatter l'oreille de ceux qu'il doit rendre honnêtes - gens , à égayer leur imagination , & à la remplir d'idées agréables & divertissantes. En un mot , qui ne lit un passage des Livres sacrez , que pour badiner là-dessus agréablement avec son Auditoire, & qui ne donne que des fleurs à des gens qui ont besoin d'une nourriture solide.

C'est , dit *Mr. de la Bruyere* , † c'est avoir de l'esprit , que de plaire au peuple dans un Sermon , par un stile fleuri , une morale enjouée , des Figures réitérées , des traits brillans , & de vives descriptions ; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur Esprit néglige ces ornemens étrangers , indignes de servir à l'Evangile. Il prêche simplement , fortement, Chrétienement.

Mr. l'Abbé de Villiers * fait aussi main basse sur l'Esprit , quand il regne seul dans un Sermon. *Evite* , dit-il, *avec soin ses traits.*

Où le Predicateur négligeant le profit ,
S'égaye à faire voir , & briller son Esprit.

Tels sont tant de Sermons qu'on suit , & qu'on admire ;

* T. I. pag. 220.

† Pag. 245. du T. II. de ses Caracteres ou Mœurs de ce Siecle.

* L'Art de Prêcher, Chant. III.

Mais dont toujours sans fruit le cœur sec se retire.
C'est prêcher vainement , & le Predicateur
Ne doit plaire à l'esprit que pour toucher le
cœur.

Mr. *Chevreau* * pense que le peu de fruit qu'on retire des Predications vient : de ce que ceux qui se devoient au Ministère, ne s'étadient ordinairement dans la composition qu'à bien mesurer leurs périodes, qu'à dire les choses du bel air, & ne vont qu'à plaire. Ils n'ont point en vûë la gloire de Dieu, mais leur gloire particuliere ; & pourvû que l'on soit pressé dans leur Auditoire, & qu'on les écoute avec plaisir, ils ne se mettent point en peine du reste. Comme la conversion des pecheurs, n'est pas la principale fin qu'ils se proposent, Dieu ne sanctifie ni leurs paroles, ni ses pensées, & ne permet pas que ce qui a été fait pour l'oreille passe jusqu'au cœur. Leurs déclamations harmonieuses ne sont que des sons & un beau concert, & les Hommes ne peuvent être mortifiez par la musique.

Quoique j'approuve fort la pensée de Mr, *Chevreau*, je ne veux pourtant point inferer de là, qu'il faille negliger ce qu'il appelle *Musique*. Un Predicateur doit tendre au contraire à la bien posseder. Car outre qu'il y a plus d'honneur à relever par une noble & juste expression les choses qu'on veut ensei-

* *Chevrana* T. I. pag. 228.

De la vraie & fausse
gner , on s'insinuë encore bien mieux dans le
cœur de ses Auditeurs.

*Nil tam difficile est , quod non persuadeat , & non
Efficiat docti lingua diserta senis. OVEN.*

Traduction par Mr. Le B.

Qu'une langue éloquente a sur nous de puissance !
Elle charme l'Esprit , elle gagne le cœur ,
Cesar fit moins par sa valeur ,
Qu'il ne fit par son éloquence.

Mais j'entens qu'après s'être fait une idée
droite & précise de cette *Musique* , on ne
doit pas s'attacher si fort aux *tons* , qu'on ne
mette ni rime ni raison dans les *paroles*. Pour
demeurer toujours dans la figure , on ne le
souffre pas même dans un *Air à chanter*.

ARTICLE VIII

*Description de la fausse & de la vraie
Eloquence , & sur quoi les Prédicateurs
fondent l'idée qu'ils ont de leur Elo-
quence.*

LA FAUSSE ELOQUENCE. *

Penses-tu qu'un Sermon soit éloquent , sublime ;
Où l'Art paroît d'abord par le tour affecté ,
Qui cherche du brillant l'ennuyeuse beauté ?

* L'Art de Prêcher. Chant, II.

Où le termé nouveau , l'épithete hardie ,
Ne servent qu'au vain son d'une phrase arrondie ,
Et d'un arrangement toujours harmonieux
Le puérile soin saute par tout aux yeux ?
Où de la Metaphore on s'égaye aux licences ,
Et le Predicateur es lave des cadences ,
Semble n'avoir à cœur rien de plus important ,
Que le soin de charmer l'oreille qui l'entend ?

LA VRAIE ELOQUENCE.

Ce qu'on appelle stile, est un arrangement
De termes assortis, qui tous également
Semblent, quoique divers, couler de même source,
Et sans se désunir fournir la même course
Un Fleuve que le vent, qui le vient agiter ,
Ne fait point de son lit sortir ou s'écarter ;
Mais qui tantôt tranquille, & tantôt dans l'orage ,
N'a que les mêmes eaux, & le même rivage.
Ainsi toujours égal doit ton stile en prêchant ,
Tantôt couler tranquille , & tantôt vif, touchant ,
Courir impetueux où ton zele t'emporte ,
Des bornes du Sermon sans que jamais il sorte ,
Et vienne audacieux entraîner dans son cours ,
D'un discours étranger les termes & les tours.

Au lieu de cela que fait, selon nôtre Abbé,
un Predicateur mal-habile ?

Il donne pour sublime un informe cahos
De termes & de tours placés mal à propos.
Il rampe d'un côté sans forces & sans graces ,
De l'autre, tout à coup monté sur des échasses ,
Dans un même Discours Poëte & Profateur ,
Bas , guindé , froid , bouillant , fade & pompeux
Auteur.

Connois mieux le genie & le tour du langage ,



230 De la vraie & de la fausse Eloquence

Apprens de chaque terme & la force & l'usage ;
Toujours en écrivant exact & retenu ,
Donne nous un Sermon égal & soutenu.
Noble sans te guinder , naturel sans bassesse ,
Tu dois , semblant la fuir , rechercher la justesse ;
Et dans un stile pur , où rien n'est affecté ,
Conserver l'élégance & la simplicité.

Ce qui trompe les jeunes Predicateurs dans l'idée qu'ils ont de leur Eloquence , c'est qu'ils sont suivis. Mais , dit le P. Giffert , se faire suivre , attirer la foule , n'est pas toujours une marque sûre d'une bonne éloquence. On se fait suivre souvent par de fort mauvais endroits. Un Predicateur fait l'agréable , le plaisant , le divertissant en Chaire , il se fait suivre. *Je ne crois pas cet endroit applicable aux Predicateurs de notre Communion.* Cet autre par de belles peintures , par des descriptions fleuries , mais souvent tirées d'ailleurs , rejouit l'imagination , il se fait suivre. Celui-ci par des expressions brillantes , plaît à l'Esprit , par des périodes harmonieuses chatouille l'oreille , il se fait suivre. Il s'en trouve même , qui sans autre mérite qu'un Esprit qui pense follement , & une expression hardie , se font suivre , & ont leurs partisans. Si je voulois faire des reflexions sur tout , je trouverois d'autres raisons d'un phénomène aussi étonnant qu'ordinaire.

* Au Chap. I. de son magnifique Traité de l'Eloquence Chrétienne.

ARTICLE IX.

*Condamnation du Stile Declamateur , que les
Predicateurs employent , même dans le lan-
gage ordinaire , & dans l'usage de la
Vie.*

CE stile façonné & figuré de la Chaire, que les Predicateurs sont obligez d'employer dans leurs Discours , pour persuader & toucher leurs Auditeurs, , leur devient presque naturel, par le frequent usage & la longue habitude, s'ils ne sont pas sur leur garde pour l'éviter. Ils oublient le langage ordinaire, les expressions simples sont pour eux, basses & rampantes, & ils donnent à tous leurs discours des tours étudiez, & un air de déclamation. Un des plus fameux Predicateurs de ces derniers tems, qui s'est élevé par la Predication, étoit Predicateur par tout sans s'en appercevoir. Il repandoit sa Rhetorique jusques dans ses plus simples billets. Les ordres qu'il donnoit à ses gens, & les discours qu'il tenoit dans son domestique, étoient des Enthimêmes, des Chries, & des Apostrophes. Le Pere de l'Eloquence Romaine n'est pas tombé dans ce défaut. Car quoiqu'il ait passé sa vie dans l'étude & dans la pratique de l'Eloquence, il est pourtant demeuré si bien maître de son Stile, qu'il a sçu l'accommoder

aux diverses matieres qu'il a traitées; & quand il écrit familièrement à son ami *Atticus*, ou à *Tito* son affranchi, on reconnoît toujours la même élégance, & les mêmes graces; mais rien de cette hauteur, & de cette vehemence qu'il déploye contre *Verrès* & contre *Antoine*. * Je passe à l'autre point du second Reglement auquel on assujettit les Predicateurs Danois.

ARTICLE X.

Un Predicateur ne doit pas rechercher les occasions de paroître Sçavant.

Citer, dit le P. Gifbert, † précisément pour citer, c'est perte de tems, c'est amusement, c'est vaine ostentation de sçavoir & de lecture: & tout passage qui n'est pas du preuve, ou confirmation, ou ornement d'une verité Chrétienne doit être mis à-l'écart. *Encore veut-il*, que les passages qui ne sont que de pur ornement soient rares, & exprimez en peu de paroles.

L'Abbé de Villiers * s'énonce ainsi sur le même sujet :

Que toujours de la Foi les Articles traitez,

* Huetiana pag. 180.

† L'Elbq. Chret. Ch. XI.

* Chant. III.

Exposent aux Chrétiens de grandes Veritez.
Emploie en les traitant l'Ecriture & les Peres ;
Mais ne les cite point, s'ils ne sont necessaires.

Il est donc des occasions où l'on doit citer les Peres & d'autres Auteurs ; mais il le faut faire toujours avec choix & discernement : en sorte qu'on n'offre à l'esprit de ses Auditeurs que des endroits qui soient dignes de leur attention. Mais quelle pitié !

Il en est qui d'un goût, d'un esprit de travers ,
Compilant pour prêcher cent passages divers ,
Appliquent à transcrire , à piller un volume ,
De l'or qu'il leur fournit ne prennent que l'écume.

Si l'on ne peut pardonner cette affectation à un Predicateur , dont on est sûr qu'il a compilé dans les originaux les passages qu'il nous cite. Que ne pensera-t-on pas de celui qui n'ayant pas même eu le tems de lire & de mediter avec soin l'Ecriture & son Système , remplit cependant à tort & à travers ses Sermons de sentimens des Rabbins , des Peres Grecs & Latins , des Commentateurs Anciens & Modernes , des Historiens Ecclesiastiques & Prophanes , & des Philosophes de tous les tems & de toutes les Sectes, dont certainement il n'a jamais vû les Ouvrages que par le dos ; mais dont il a trouvé des lambeaux dans son Système , dans ses Commentaires , ou dans d'autres Livres François

ou Latins assez communs & qui fourniroient à qui que ce soit qui entendroit ces deux Langues & qui jetteroit les yeux sur ces Livres, la même occasion de paroître Sçavant à très-peu de frais. J'épargne ce Predicateur, & tous ceux qui lui ressemblent, en supprimant ce que j'en ai souvent ouï dire, & pensé moi-même.

ARTICLE XI.

Exemples de Predicateurs ignorans.

DAns le huitième siècle, on ne demandoit des Ecclesiastiques sinon qu'ils sçussent lire & chanter, qu'ils eussent appris le *Symbole* & l'*Oraison Dominicale*, qu'ils eussent quelque connoissance des Pseaumes, des Exorcismes, & de ce qui regarde le Calendrier. A quoi il faut ajouter qu'ils devoient avoir des Livres bien reliez. *

Il y avoit dans quelque Ville du *Mont-Apennin* un Prêtre si ignorant, que ne sçachant pas même les Fêtes de l'année, il ne les annonçoit point au Peuple. Etant allé un jour à *Terr. nova* la veille des Rameaux, & voyant les Prêtres qui faisoient provision de branches d'Olivier & de Palmier, il s'aperçût qu'il n'avoit ni observé lui-même, ni fait observer le Carême à ses Parroissiens.

* Nouv. de la Rep. des Lettr. Oct. 1686. p. 1127.

Huit jours après étant de retour , il fit aussi amasser des rameaux le Samedi , & le lendemain il dit à son Peuple. *C'est aujourd'hui le jour des Rameaux ; dans huit jours ce sera Pâques : cependant il faut faire penitence toute cette semaine , & on ne jeûnera pas plus longtemps cette année ; parce que le Carême est arrivé fort tard , à cause du froid & des mauvais chemins. **

Si l'on en croit *Mezeray* , le plus sincere de tous les Historiens qu'on ait eu en France;

Sous le regne de *Charles neuf*

Un Chanoine opulent, qu'on appelloit *Bourneuf*,
Achetant à *Suraine* une Maison Champêtre,
Declara sans façon au Notaire *Vigner* ,
Ne sçavoir écrire , ni signer ,
Attendu sa qualité de Prêtre. †

Henri d'Anhalt, élu Archevêque de *Magdebourg* en 1303. étant allé à *Rome* pour être confirmé , le Pape lui demanda s'il sçavoit l'*Oraison Dominicale*, à quoi ce bon Prelat ne sçût que répondre : mais son Maître dit , pour l'excuser, que le titre d'*Oraison Dominicale* n'étoit pas usité en leur Pais , & qu'on l'appelloit *Pater Noster*, cependant *Clement V.* ne laissa pas de lui donner le manteau Archiepiscopal. *

* Poggiana. T. II. p. 168.

† Lettres de Mr. Boursault. T. II. p. 301.

* Biblioth. Univ. & Hist. T. XI. pag. 181.

Thierry Brikman (27. Abé de St. Michel) qui faisoit figure parmi les Peres du Concile de *Constance*, parce qu'il étoit de qualité, fut choisi des autres Prelats pour dire la Messe du St. Esprit, par où l'on commence la celebration des Conciles. Il s'en acquitta si bien, qu'un des Cardinaux le crut Docteur en Théologie ou en Droit Canon, & souhaita de faire connoissance avec lui. Comme en l'abordant, il le salua en Latin; l'Abbé qui n'en sçavoit point, ne sçût que répondre; mais sans se décontenancer, il demanda à son Chapelain ce qu'il diroit pour se tirer d'affaire. Ne sçavez-vous point, répartit le Chapelain, des noms de Châteaux ou de Villages proche de *Hildesheim*? dites-les lui, il vous prendra pour un grand Grec, & s'en ira. Aussitôt l'Abbé repondit au Cardinal, *Sturvolt, Hase, Gisen, Boursche, Bavenstede, Drispensstede, Itzem*: de quoi le Cardinal étonné, demanda s'il étoit Grec, & l'adroit Chapelain ayant dit qu'oui, le Prelat Ita ien se retira. *

Quelqu'un s'entretenant un jour du *Messie* avec un Curé qui faisoit l'habile, lui demanda en présence de plusieurs personnes, & d'un serieux affecté, si le *Messie* étoit venu au monde fort long-tems avant J. Christ. Le Curé, après avoir un peu réfléchi, & supputé par ses doigts, repondit: Que la question étoit diffi-

* Ibid. pag. 190.

cile , mais qu'il croyoit avec les meilleurs Historiens , que le Messie étoit venu au monde 400. ans avant Jesus-Christ. *

Un Capucin étant allé voir un Seigneur , pour lui demander la charité , on le fit attendre dans une chambre , pendant que le Seigneur s'habilloit. Le Capucin , en se promenant , jetta les yeux sur un Livre , (c'étoit l'Amphitryon de Plaute) & tomba sur l'endroit de l'Acte II. Scene I. où Amphitryon dit à Sosie ! *Tun' me , verbero , audes herum ludificari ?* Quoi Sosie ! toi , qui t'es si souvent fait rosser , tu oses encore te moquer de ton Maître ? Le Capucin en fut si scandalisé , qu'au lieu d'attendre le Gentilhomme qui l'en avoit fait prier , il alla sur le champ trouver le Curé , qui n'étoit pas plus habile que lui , & lui parla du Livre qu'il venoit de lire. Le Curé , qui n'étoit pas content du Gentilhomme , dit au Capucin ; *Allons porter plainte au Magistrat de cette infraction à l'Edit du Roi , mais afin que je puisse mieux parler à ce Magistrat , dites-moi , je vous prie , qui est l'Auteur de ce Livre.* C'est , si je ne me trompe , le Ministre Plaute , ou le Ministre Amphitryon , répondit le Capucin. *En voilà assez ,* dit le Curé , *pour faire donner sur les doigts à Monsieur P***.* Lorsqu'ils furent devant le Magistrat , ils firent grand bruit l'un & l'autre de cette affaire : mais

* Entretiens des Voyageurs sur la Mer. T. 3. pag. 23.

238 *Exemples de Predic. ignorans. II. PART.*
quand elle fut développée , je vous laisse à deviner, si ce fut à la confusion de Mr. P*** ou à celle du Capucin & du Curé. *

J'ajoute à cela , qu'un Predicateur de la Communion opposée ayant prêché pendant une grosse heure sur un Texte , qui n'étoit pas à coup sûr un *Axiome* , finit néanmoins par dire ; *Voilà nôtre Axiome démontré.* Il vouloit , ou plutôt il devoit dire *Theoreme.* Car l'*Axiome* est une *Proposition si évidente d'elle-même que l'esprit n'en peut douter , & qui pour cela n'a pas besoin de preuve :* au lieu que le *Theoreme* est une *Proposition qui contient quelque propriété à démontrer.* Mais pourquoi affecter ce jargon dans la Chaire ? Sur tout , si on ne l'entend pas soi-même. Je renvoye là-dessus ce Predicateur aux *Oeuvres Posthumes de Robault* , ou à tout autre Livre de cette nature qu'il lui plaira de consulter. Finissons nôtre Article par les Vers de *Boursault* , † où j'ai suppléé le mot de *Pasteur* à celui de *Moine*, afin de rendre la verité plus generale.

A la fainéantise un Pasteur dévoué ,
Et d'une ignorance profonde ,
Est considéré dans le monde ,
Comme l'étoient les rats dans l'Arche de Noé.

* Ibid. pag. 265.

† Lettres. Tom. II. pag. 3.

ARTICLE XII.

Exemples de Predicateurs qui ont manqué de Jugement.

JE n'accuse pas les Predicateurs qui vont faire le sujet de cet Article, d'avoir manqué d'esprit & de sçavoir ; car sans parler du premier, dont j'ignore absolument & le nom & les talens par où il a pû briller. Mr. *Le Camus* & le Pere *Mainbourg* ont fait voir ce qu'ils valoient, par les *Ouvrages* qu'ils nous ont laissez l'un & l'autre. Je n'accuse pas non plus ces Messieurs d'avoir manqué de jugement par tout : mais je crois pouvoir assurer qu'ils en ont manqué dans cette rencontre. C'est ce que j'observe en faveur des jeunes gens, qui se destinant au Ministère, & qui étant encore fort novices, se laisseroient peut-être éblouir à ces faux traits d'esprit, & sur tout à l'autorité de ceux qui les ont debitez. Regardant ces personnes comme autant d'*Autos Ephraïm* ou d'*Oracles*, ils croiroient marcher toujours sûrement sous leur conduite, & donneroient néanmoins dans bien des travers, s'ils adoptoient sans choix & sans examen tout ce qui viendrait de la part de tels Guides. Il ne tiendrait qu'à moi d'appliquer ma remarque à des Predicateurs de nôtre Parti, & en parti,

culier à ceux d'entr'eux qui donnant volontiers carrière à leur imagination, trouvent dans les sujets qu'ils expliquent des veritez que la droite raison n'y trouva jamais. Mais voulant donner à penser à nos jeunes gens, je viens aux exemples que je leur ai promis.

Un Predicateur Papiste ayant entrepris d'expliquer le Myſtere adorable du Saint Nom de *Jeſus*, avança que tout ce qu'on pouvoit dire à la gloire du Sauveur, ſe trouvoit dans les lettres de ſon Auguſte Nom. Pour ſoutenir ſa Theſe, il fit remarquer 1^o. que le Subſtantif *Jeſus* n'a que trois cas Latin, *Jeſus*, *Jeſum*, *Jeſu*. Or qu'eſt-ce, diſoit-il, que ces trois cas ſignifient ? Si ce n'eſt, les trois Perſonnes Divines dans une même Nature. Il fit remarquer 2^o. que de ces trois cas, le premier finit par une S, le ſecond par une M, & le troiſième par un U ; d'où il conclut que ces trois Lettres finales marquoient que le Sauveur étoit à la fois le Faîte, le Milieu, & le Plus-bas, *Summus*, *Medius*, & *Uſimus*. Nôtre Predicateur diviſa enfin le mot *Jeſus* en deux parties égales, *Je-us*, lesquelles déſignoient ſelon lui, les deux Natures de nôtre Sauveur. Mais l'S, qu'il ſembloit avoir rejetée, voici comment il l'a releva. Les Hebreux nomment cette lettre-là *Syn* : Or *Syn*, trouvoit-il, ſignifie en bon Ecoſſois *Peché*, d'où nôtre Predicateur tira cette grande & importante conſequence :

Qu'il

Qu'il ne pouvoit pas y avoir d'homme assez incrédule pour nier que le Sauveur a ôté les pechez du monde. * *Risum teneatis amici.*

Mr. *Le Camus*, Evêque de Belay, faisant un jour le Panegirique de *S. Marcel*, son texte fut le nom Latin *Marcellus*, qu'il coupa en trois pour les trois parties de son Discours; & dit qu'il trouvoit trois choses cachées dans le Nom de ce grand Saint. 1°. Que *Mar* vouloit dire qu'il avoit une Mer de charité & d'amour envers le prochain. 2°. Que *Cel* montrait qu'il avoit été au souverain degré le Sél de la sagesse des enfans de Dieu. Et enfin, que *Lus* prouvoit assez comme il avoit porté la lumiere de l'Evangile à un grand peuple, & comme il avoit été lui-même une lumiere de l'Eglise, & la lampe ardente qui brûloit du feu de l'amour Divin. †

Un Janseniste a reproché au Pere *Maimbourg* de lui avoir oui faire un Sermon bien plaissant dans la chapelle du College de *Clermont*. Son Sermon fut divisé en quatre points, selon quatre especes de chiens. La premiere espece étoit des Dôgues d'Angleterre, auxquels il comparoit les Arnauldistes, gens indiscrets qui déchiroient tout le monde sans

* Eloge de la Folie par Erasme. pag. 209. dans les Notes.

† *Valefiana* pag. 50.

242 *Des égards qu'un Predicateur doit avoir distinction , & qui accabloient de rudes penitences les innocens comme les coupables. La seconde espece fut des mâtins ; l'image de ces Predicateurs qui ne sont fiers que sur leur fumier. Les bichons formoient le troisieme escadron , & representoient au naturel ces Abbez de Cour qui sont taillez en Lions, & qui font beaucoup de bruit ; mais dont on se mocque, quand on les voit de près. Enfin, le quatrieme rang étoit le corps de reserve , où l'on décevroit les bons chiens , le Symbole des bons Jesuites.*

J'ai tiré ce dernier exemple de la curieuse Lettre * du sçavant Mr. D** sur les *Cyncephales ou Hommes à tête de chien*. Il seroit à souhaiter que cet Habile-homme n'en demeurât point là. Car laborieux, & versé comme il l'est dans les Langues & dans la belle Critique , il pourra toujours enrichir le Public de pieces de ce genre ; sans negliger pour cela aucun des devoirs attachez à sa Charge, qu'il a très-fort à cœur , & dont il fait sa principale étude.

* Hist. Crit. de la Rep. des Lettr. Tom. 6. pag. 167

ARTICLE XIII.

*Comment un Predicateur doit traiter ceux
qui sont d'une autre Communion.*

VOici le troisième & dernier Reglement
auquel on assujettit en Dannemarc les
Predicateurs. Ils n'employeront aucune injure
ou invective contre ceux qui sont d'une autre
Religion ; mais lorsque le danger du scandale
ou de la seduction le demandera , ils se conten-
teront d'avertir & d'enseigner leur Troupeau
avec moderation , & d'une maniere pleine de
modestie.

Ce Reglement est fondé dans nos Saints
Livres , de même que dans les plus pures lu-
mieres de la raison : Aussi a-t-il été soutenu
par tout ce qu'il y a eu de personnes équita-
bles , & en particulier par l'Abbé de Villiers
dans le Chant troisième de son *Art de prê-
cher*.

Mais sur tout en prêchant, si ton zele s'applique
A combattre l'erreur de l'aveugle Heretique ;
Toujours avec égards apprens à le traiter ,
Il s'agit de l'instruire , & non de l'insulter.
La Charité sans fiel s'oppose à l'imposture ,
Et le zele Chrétien ne vomit point d'injure.

Mr. De Croufaz remarque , * Qu'une

¶ *Traité de l'Education des Enfans. T.II. pag. 538*

244 *Des égards qu'un Predicateur doit avoir*
douceur accompagnée d'indifference pour la
lumiere ; n'est qu'une mollesse méprisable :
mais qu'un zele pour la verité , qui porte at-
teinte à la charité , est une fureur très-oppo-
sée à l'Esprit Evangelique. Les Predicateurs
conviennent bien dans le discours de la justi-
ce de cette Maxime : mais sont-ils tous éga-
lement zelez à la suivre dans les occasions ?
Je prouve que non par le témoignage de ce
même Professeur. Un Theologien , dit-il , a
beau assurer qu'il va monter sa lyre sur le
ton de la charité ; ses doigts accoutumés au
combat & à la controverse , n'en savent ti-
rer que des sons , qui vont à la dispute. Une
idée n'est pas plutôt excitée , que comme une
étincelle sur une trainée de poudre , elle ex-
cite & allume tout ce que le hazard , l'habi-
tude , & les leçons des Maîtres lui ont asso-
cié d'idées, de censures & d'anathêmes. * Je
dirai ici , avec la permission de Mr. de Crou-
faz , que graces au Ciel , nous ne manquons
pas tout-à-fait dans nos Provinces de Théo-
logiens , qui ont monté leur lyre sur le ton
de la charité ; & qui, j'oserois l'assurer , ne
détonnerent , ni ne détonneront même ja-
mais. Le nombre en est petit , je l'avoue ;
mais il y a lieu d'espérer que le tems nous en
produira davantage.

Mr. Maichel , qui n'a pas toujours été si
modéré , prétend, 10. que les Dogmes, quel-

* Ibid. pag. 314.

pour ceux d'une autre Comm. II. PART. 245 :
que absurdes & monstrueux qu'ils soient, ne
sont contraires qu'à la vérité ; mais que la
persecution détruit la charité, qui est l'arti-
cle fondamental de la Religion Chrétienne.
20. Que si le plus petit degré de persecution
est legitime, il sera permis de la pousser jus-
qu'au plus haut degré, si cela paroît neces-
saire pour étouffer l'erreur. Enfin, que l'étu-
de de l'Ecriture Sainte contribuë beaucoup à
inspirer la moderation. * Mais tout cela me-
rite d'être vû dans la *Dissertation* même de
Mr. Maichel, touchant la Moderation Theo-
logique, établie sur les principes de la Religion
des Protestans. Elle est écrite en Latin, & a
été imprimée en 1721. à Londres.

Mr. *Whitby* dit dans sa Replique à Mr.
Eduart sur l'*Imputation du peché d'Adam*,
que les querelles des Théologiens nuisent
beaucoup à la Religion. On s'imagine qu'ils
ne croient pas sincerement les preceptes
qu'ils violent dans leurs Ecrits. Pourquoi,
disent les Libertins, ferions-nous difficulté
de violer les Loix de la Temperance & de la
chasteté, puisque les Théologiens ne se
croient pas obligez d'observer les loix de la
charité. La haine, l'envie, la colere, les
contentions, ne sont-elles pas des œuvres de
la chair, aussi bien que l'adultere & la For-
nication ? Saint Paul ne met-il pas les médi-

† Mem. Liter. de la Gr. B. par Mr. de la Roche.
Tom. IX. pag. 284.

246 · *Des égards qu'un Predicateur , &c.*
sans aussi bien que les fornicateurs , parmi
ceux qui n'heriteront point le Royaume des
Cieux ? Pourquoi donc ne pourrions-nous
pas espérer d'être sauvés , aussi bien que les
Théologiens ? *

Et St. Augustin disputant contre les *Mani-
chéens* , qui étoient une des plus mauvaises
Sectes que l'on ait vû dans la Chrétienté ,
dit fort éloquemment. *Illi in vos sciant , qui
nesciunt cum qua labore verum inveniat , &
quàm difficile caveantur errores. Illi in vos
sciant , qui nesciunt quantis suspiriis & ge-
mitibus fiat , ut ex quantulâcunque parte pos-
sit cognosci Deus. Postremo , illi in vos sciant ,
qui nullo tali errore decépti sunt , quali vos
deceptos vident. C'est-à-dire : Que ceux-là
vous persecutent , qui ne sçavent pas com-
bien il est difficile de découvrir la vérité , &
de se garantir de l'erreur. Que ceux-là vous
persecutent , qui ne sçavent pas combien il
est difficile de dissiper l'ignorance de l'esprit
humain. Que ceux-là vous persecutent , qui
ne sçavent pas combien il faut pousser de sou-
pirs pour acquérir quelque connoissance de
la Divinité. Enfin , que ceux-là vous perse-
cutent , qui ne sont dans aucune erreur sem-
blable à celle où vous vous trouvez enga-
gez. †*

* Ibid. Tom. 8. pag. 125.

† Ibid. pag. 116.

ARTICLE XIV.

*Raisons qui obligent les Predicateurs
à bien vivre.*

SI les reglemens , auxquels on assujettit les Predicateurs en *Dannemarc*, meritent l'attention des jeunes gens qui se devoient à l'Eglise , l'Epigramme suivante d'*Ouven* la merite à ce point , qu'ils devroient l'avoir toujours presente à l'esprit , & la porter pour ainsi dire sur leur front, comme le Souverain Sacrificateur de l'ancienne Loi avoit en écrit sur son front ces paroles. *La Sainteté à l'Eternel.*

*Nuda Sac rdotis docti benè credere inertem ,
Verba docent populum , vivere vita docet.
Ut decuit , docuit , qui re sua verba probavit ,
Plus malè facta nocent , quàm benè dicta docent.*

Les simples discours d'un habile Predicateur apprennent bien au peuple ignorant ce qu'il faut croire , mais sa vie seule nous apprend à bien vivre. Celui-là enseigne comme il faut , qui pratique le premier les devoirs qu'il impose aux autres ; car on détruit plus par une conduite irreguliere , qu'on n'édifie par les plus beaux discours du monde.

L'Auteur de l'*Art de prêcher* nous fournit une preuve des plus sensibles de cette verité,

43 *Raisons qui obligent les Predicateurs*

Certain Predicateur , Homme éloquent , habile ,
Et qui d'un air touchant annonçoit l'Evangile ,
Contre l'excès du Luxe ayant un jour prêché ,
Un Bourgeois , homme simple , en eut le cœur
touché ,

Et sortant du Sermon alla dire à sa Femme ,

Qu'il alloit tout quitter, voulant sauver son ame.

Tout quitter, reprit-elle ! Oui , c'est ce qu'il a dit,

Il faut pour se sauver n'avoir qu'un seul habit ;

J'en ai d'eux , j'en garde un ; pour l'autre , va le
prendre ,

Et porte à l'Hôtel-Dieu l'argent qu'on peut le ven-
dre.

Ne peut-on adoucir ce severe Docteur ,

Dit-elle , & voir un peu ce beau Predicateur ?

Elle va , court chez lui ; mais , Monsieur est à
table ,

Lui répond un Valet d'un ton peu charitable.

J'attendrai. D'aujourd'hui vous ne pouvez le voir ,

Dès qu'il se met à table , il en a jusqu'au soir.

Ce soir je reviendrai.... Non, c'est peine inutile ,

Monsieur n'y sera pas , il doit jouer en Ville.

Et demain ? Oui demain , venez à son lever ,

Comme il se levé tard , vous pourrez le trouver.

Elle vient à midi. Vous demandez mon Maître ,

Dit le Valet , bientôt vous le verrez paroître ,

Attendez.... Quoi ! si tard il est encore au lit ?

Non , pour aller aux Champs Monsieur change
d'habit.

Change d'habit , dit-elle, adieu , je me retire ;

Puisqu'il a deux habits, je n'ai rien à lui dire.

Elle sort aussitôt , & va faire au logis

Le conte du repas, du jeu , des deux habits ,

Et l'exemple aisément dissipa le scrupule ,

Que donnoit le Sermon à ce Bourgeois credule.

C'est ainsi qu'en prêchant , on fait si peu de fruit ;

Le Sermon édifie , & l'exemple détruit. *

* *Art de prêcher. Chant I.*

Ceci montre bien clairement que tout Orateur Chrétien doit encore plus prêcher d'exemple que de parole. Et pourquoi n'y seroit-il pas obligé ? puisque les Payens vouloient que leur Orateur fût Homme de bien. *Nul Orateur*, disoient-ils, *sans la Vertu Morale* ; à quoi le P. Gisbert ajoute, *Nul Predicateur sans la Vertu Morale & Evangelique*. Seneque, ce grand Maître en Sagesse Naturelle, nous a laissé dans ses Lettres les deux Sentences que voici. *Facienda doce faciendo, & Quid faciendum sit à faciente discendum*. Qu'il y a de beauté dans ces Sentences ! qui ont aussi l'avantage d'être au-dessus de toute exception. L'Auteur du *Voyageur Inconnu* ne s'exprime pas à la vérité si noblement sur ce sujet ; mais ce qu'il dit revient néanmoins au même sens. *Une once de bien-faire*, dit-il, *m'a toujours semblé de plus grand-prix, que cent onces de bien dire*. Toute personne qui encherira sur la pensée de Mr. Le Camus, le fera toujours avec raison.

En effet, comment un Predicateur qui prêchera contre l'Envie, par exemple, ou contre la Medisance, voudra-t-il guerir de ces indignes défauts, ceux d'entre les Auditeurs qui en sont entachez, s'il en est entaché lui-même ? C'est sur ce fondement que le Chevailler de Cailly s'adressant à un Predicateur, qui ne menoit pas une vie exemplaire, lui dit :

250 Raisons qui obligent un Predicateur

Pour nous persuader sans discours superflus ,
Dites en moins , faites-en plus.

Et que Mr. *Boursault* donnant des leçons à son Fils, qui s'étoit fait Religieux, commence ainsi sa Lettre.

Avant que de vous hazarder
A paroître dans une Chaire ,
Par de hautes Vertus faites-vous regarder
En Homme de vie exemplaire :
Qui veut bien persuader ,
Doit commencer par bien plaire.

De plus , un Predicateur qui vit autrement qu'il ne prêche , ne met-il pas par là ses Auditeurs en état de retorquer contre lui ses Argumens , & de le battre pour ainsi dire de ses propres armes ? Car si ce Predicateur n'est pas convaincu de ce qu'il prêche, pourquoi le prêche-t-il ? Et s'il en est convaincu , pourquoi ne le pratique-t-il pas ? puisqu'il est d'une vérité incontestable , que tout Pasteur est obligé à pratiquer les mêmes Vertus , & à haïr les mêmes vices, que son Troupeau : & qu'encore , vû l'abondante mesure de lumieres qu'il a reçues du Ciel , ou puisées dans son cabinet, il doit surpasser de beaucoup son Troupeau , dans la pratique de toutes les Vertus Chrétiennes.

Mais il y est encore obligé par le tort que fait à la Religion même un Predicateur qui vit mal.

Encor , si ne faisant qu'en railler & qu'en rire ,
 Au seul Predicateur se bernoit la satire :
 Mais la Foi même en souffre , & l'incrédulité
 Autorise par là son indocilité.
 Le Philosophe Achée, & la Femme mondaine ,
 Cherchent à s'étourdir sur la Foi qui les gêne ,
 Qui parle en dépit d'eux , & prêche au fond du
 cœur ;
 Salissent ce pretexte , & vont d'un ton moqueur
 Demander : *Croyez-vous Messieurs , ce que vous
 dites ? **

Un Prêtre Anglican , soutient , que dans
 son Clergé , dont il a fait l'Apologie , † de
 douze Ecclesiastiques il n'y en a qu'un tout
 au plus qui vive mal. Il s'appuie sur ce que
 parmi les douze Apôtres, il n'y en avoit qu'un
 qui fût méchant : & il s'étonne sur ce beau
 fondement, que le nombre des Ecclesiastiques
 destituez de vertu ne soit pas plus grand.

Mr. *Ostwald*, * examinant les motifs qui
 portent Dieu à punir une Nation entière ,
 allegue comme un des principaux la condui-
 te déreglée des Ministres , & s'écrie là-dessus
 avec force : *Que n'aurions-nous pas à dire ici
 à la honte & à la confusion de nôtre Ordre !*
 Ceci est bien opposé à la These du Prêtre
 Anglican.

* L'Abbé de Villiers. Art de Prêcher, Chant. I.

† Mem. Liter. de la G. B. par Mr. De la Roche.
 Tom. X. pag. 519.

* Dans son Sermon sur Jeremie IX. 9.

ARTICLE XV.

*Nouvelles raisons qui obligent les Prédicateurs
à bien vivre.*

LEs Predicateurs qui n'aiment pas moins à se soulager qu'à briller, trouveront dans ce qui suit un moyen des plus sûrs pour parvenir heureusement & innocemment à leurs fins. C'est le P. *Gisbert*, qui parle dans le Chapitre V. de son *Eloquence Chrétienne*.

Supposons dans deux Hommes un même esprit, un même genie pour l'Eloquence, une même étude, une même Science, les talens naturels ou aequis les mêmes ; à cela près que l'un est Homme de bien, & l'autre ne l'est pas. Je les engage à me faire un Discours sur les Jugemens de Dieu, sur la mort, sur les peines de l'Enfer, sur les joies du Paradis &c. Chacun de son côté met la main à l'œuvre. Le Predicateur Homme de bien, après avoir penetré son sujet, l'avoir rangé & disposé dans son esprit, commence à tracer sur le papier ses sentimens & ses pensées. Comme il est penetré de ces grandes veritez, qu'il les goûte, qu'il les sent, il n'a pour s'exprimer qu'à suivre les mouvemens de son cœur. Tout chez lui coule de source, & son cœur lui suggere tant d'expressions, tant de sentimens, qu'à peine sa plume & sa main

suffisent-elles à les recueillir. L'autre , à qui rien ne manque que la qualité d'Homme de bien , se dispose aussi en même-tems au travail pénible de la composition. Il examine toutes les parties de son sujet , il les voit en détail , il les met en ordre : mais comme il reconnoît que pour bien écrire, il faut sentir, & qu'il sent fort bien qu'il ne sent rien ; la première chose à laquelle il pense , est de sentir. Pour cet effet , il s'efforce d'échauffer son imagination par une profonde reverie ; il tâche d'ajouter quelques nouveaux degrez de mouvement aux esprits qui coulent dans ses veines ; il se remuë , il s'agite, il s'excite , il se bat les flancs. Ces esprits portez au cœur avec le sang y causent quelque émotion ; une petite chaleur commence à s'y faire sentir ; un petit feu à s'y allumer. Là-dessus, le Predicateur se hâte de travailler, & de tirer avantage de la situation où il s'est mis. Mais ces impressions forcées ne durent gueres ; le mouvement des esprits se ralentit ; ce feu étranger , & allumé contre nature s'éteint bien-tôt ; le cœur retombe dans sa froideur, dans sa première indifférence ; il faut à nouveaux frais revenir à le ranimer.

Qu'on examine les Sermons de ces deux Predicateurs, qu'on les compare. Quelle différence de stile à stile , d'expressions à expressions ; de sentimens à sentimens ? Dans l'un le stile est aisé , naturel , varié , abon-

dant , vif , animé , qui touche , qui embrase. Dans l'autre , le stile est contraint , gêné , froid , sec , uniforme , languissant , incapable de faire impression. D'où vient cette différence ? L'esprit dans tous les deux n'est-il pas le même ? Cela est vrai , mais le cœur ne l'est pas. L'un sent ce qu'il dit , & le sent naturellement. L'autre dit ce qu'il ne sent pas , ou du moins qu'il ne sent qu'artificiellement. On parle presque sans sçavoir ce qu'on dit , quand on parle & qu'on ne sent pas. L'esprit n'a gueres qu'un Langage. Le cœur parle toutes sortes de Langues. Quand on ne parle que d'esprit , on parle froidement , sechement , uniformement. Parlez de cœur , & vous parlerez diversement , abondamment , vivement. L'esprit a une forme déterminée. Le cœur les prend toutes , c'est un Prothée.

ARTICLE XVI.

*Ce qu'on doit entendre par un Predicateur
qui vit mal.*

PAr la mauvaise conduite , dit un Auteur Anonyme , * j'entens plusieurs choses. Une vie dereglée , qui combat les preceptes de l'Evangile , & les bonnes mœurs. Un esprit remuant & inquiet ; qui aime le désor-

* L'Action de l'Orateur Chrétien pag. 23.

Compar. entre les Predic. &c. II. PART. 255
dre & la nouveauté , & qui ne peut compâ-
tir avec personne. Un attachement trop grand
à des occupations frivoles , qui dérobent le
tems qu'on peut employer utilement aux
fonctions du saint Ministère. Une passion ri-
dicule , qui se couvre souvent du voile de la
charité , & porte un Ministre de l'Evangile
à s'ingerer trop avant dans les secrets des Fa-
milles , à vouloir regler leurs affaires & leurs
intérêts , à épouser des partis , & à faire des
cabales dans une Eglise. Une trop grande
familiarité avec des gens qui en abusent sou-
vent , comme ce Disciple avec qui le Maître
jouë , & qui voudroit toujourns le traiter de
compagnon. Le Predicateur peut recevoir des
visites , & en doit peu rendre ; & ceux qui le
vont voir usent ordinairement de cette dis-
cretion , de prendre des heures qui ne sont pas
destinées à ses études.

ARTICLE XVII.

*Comparaison entre quatre sortes de Prédica-
teurs & quatre especes de Louïs.*

UN jour que je m'étois exercé au jeu des
Comparaisons , dans une compagnie de
personnes des deux Sexes , & à peu près de
mon age ; je ne pus jamais m'endormir la
nuit suivante , que je n'eusse fait la compa-
raison que voici.

Prenant le *Louis* dans un sens vague, pour toute espece de Monnoye marquée au coin du Roi de France, j'en suppose de quatre sortes, auxquels je compare autant de Predicateurs. *Louis d'or*, *Louis d'argent*, *Louis de cuivre*, & *Louis de plomb*.

Je compare aux *Louis* de la premiere espece les Predicateurs, qui riches en sçavoir & en talens extérieurs, le sont aussi en bons exemples & en œuvres de pieté. Mais qu'ils sont rares les predicateurs de cet ordre.

Je trouve en deuxieme lieu des predicateurs, qui ne ressembleront pas mal aux *Louis* de la seconde espece; & j'entens par ces predicateurs, ceux qui dépourvus des talens extérieurs & d'un profond sçavoir, se recommandent principalement par leur bonne vie. Ces predicateurs ont sans contredit leur mérite; & il n'est que nôtre peu de goût pour les choses veritablement solides, qui nous empêche de les estimer ce qu'ils valent. Car, quoiqu'ils n'aient ni talens extérieurs, ni beaucoup d'érudition; ils nous instruisent cependant par leur vie, & sont de plus en état de nous apprendre des veritez que nous ignorons, ou que nous ne sçavons qu'imparfaitement. J'observe encore à ce sujet, que si l'ordre de Dieu, nôtre avancement dans la pieté & l'édification de nos prochains, étoient les motifs qui nous engageassent à frequenter les saintes Assemblées; nous ne serions pas

pas si ardens que nous le sommes à nous informer qui prêche ; ni si infensez bien souvent , que de rester dans nos maisons , ou de lier des parties prophanes , plutôt que d'aller à l'Eglise, parce que celui qui prêche, n'a pas, dirai-je, l'heureux ou le fort avantage de nous plaire.

Je fais ressembler aux *Louis* de la troisième espece , les predicateurs, qui avec de l'aiguë & des dons pour la Chaire , ne menent pas une vie qui y reponde. On auroit assurément grand tort , si l'on refusoit à ces predicateurs la justice qui leur doit revenir de la part du monde , où les richesses de l'esprit & du corps furent toujours estimées ; mais à considérer ces predicateurs par le côté qui leur conviendrait le mieux ; ils sont , selon moi , très-peu estimables.

Enfin, je compare aux *Louis* de la dernière espece, ceux d'entre les predicateurs , qui ne se distinguent ni par leurs talens , ni par leur bonne vie. Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût pas plus de ces predicateurs , qu'il n'y a de *Louis de plomb*, que je n'ai fait que supposer, comme j'en ai averti d'abord.

ARTICLE XVIII.

Raisons du mépris qu'on fait des Ministres.

ENtre les diverses raisons qui contribuent au mépris qu'on fait aujourd'hui des Ministres, je trouve principalement ces trois ici: *Les Prédicateurs ne sont pour l'ordinaire que Théologiens. Ils se répandent trop dans le monde. Et ils manquent assez souvent de biens, pour pouvoir subsister par eux-mêmes.*

Je dis 1. que les *Predicateurs ne sont pour l'ordinaire que Théologiens*, & même que *Théologiens à Système*. J'entens par *Théologien* un prédicateur qui néglige la philosophie, les Langues, l'Histoire Ancienne Sacrée, & profane, & en particulier celle des peuples de l'Orient. Connoissances pourtant qui lui apprendroient à raisonner plus juste, & à mieux entendre l'Ecriture, que ne le fait le gros des prédicateurs. Et par *Théologien à Système*, j'entens un prédicateur qui cherche dans l'Ecriture, non les sentimens qui y sont, mais ceux que renferme le Système de ses Maîtres; lequel il subordonne de bouche aux Auteurs Sacrez, quoi qu'en effet ceux-ci n'entrent presque pour rien dans ses études. Je le prouve par la conduite des jeunes gens qui embrassent le Ministère; ils se dévouent avant que de rien sçavoir, au parti de Coccejus, ou

de Voetius ; & selon les principes qu'on leur inculque , & qu'ils admettent aveuglément , ils sont ou d'un parti ou de l'autre. Au lieu que s'ils étudioient un peu à fonds la philosophie , les Langues , l'Histoire ; & qu'avec ces secours ils lüssent & meditassent , comme il faut nos Saints Livres , ils ne seroient à coup sûr ni Cocceyens , ni Voetiens. Combien encore nos Predicateurs ne s'épargneroient-ils point de fraix & de peines, par l'étude de ces connoissances ? Commentateurs eux-mêmes, ils n'auroient que faire de tout ce fatras d'ouvrages Théologiques, qu'on leur fait acheter & lire. Faisant choix des meilleurs , ils s'en tiendroient uniquement à ceux-ci , & ils en seroient sans comparaison plus habiles ; car ceux qui ont dévoré le plus de Livres, ne sont pas pour cela les plus sçavans ; mais ceux-là le sont réellement, qui possèdent bien un seul Livre. *Cave tibi ab homine unius libri.*

Je dis 2. que les Predicateurs se repandent trop dans le monde , pour s'attirer le respect qu'on doit à leur caractère. Au lieu d'être assidus à feuilleter leurs livres , & à visiter les malades , comme leur charge les y appelle ; on les voit au contraire dans bien des compagnies , & dans celles même où l'on s'en donne le plus au-cœur-joie , comme on parle. Ils ne sont pas non plus scrupuleux sur l'ordre des gens qu'ils frequentent ; pourvu qu'ils passent leurs heures de loisir à la faveur

d'un verre de vin & d'une pipe de tabac , ils sont les plus contents du monde ; & exigeroient presque qu'on les félicitât, sur ce qu'ils ont passé si bien leur tems. Beau sujet de félicitation ! Est-il étonnant que les prédicateurs se faisant connoître par des endroits si foibles , on ne fasse pas d'eux tout le cas qu'on devroit en faire ? Je ne voudrois pas au reste , qu'un Ministre de l'Evangile se sequestrât du Genre-humain , & qu'il menât absolument une vie de Reclus & de Moine.

Veut-on que de son air on sorte rebuté ?

Qu'il ne visite point, quand il est visité ?

Non, j'accorde qu'il doit être honnête , accessible ;

Qu'une retraite entière est alors impossible ;

Que son zele a besoin de voir , & d'être vu ;

Que de certains secours il peut être pourvu ,

Dispensé des devoirs qui sont incompatibles

Avec le dur travail , & les veilles pénibles ,

Que demande avec soin un Sermon préparé ;

Ce n'est point ce qu'en lui l'on verra censuré,

Il peut voir ses Amis , sans se rendre coupable ,

Les suivre à la Campagne, & paroître à leur table :

Mais il faut qu'à ces soins, ces secours , ces repas ,

Il se prête à regret, & ne se livre pas ;

Que par tout sa conduite à ses Sermons reponde ,

Et qu'il prêche d'exemple au milieu du grand monde. *

La troisième raison du mépris que l'on fait des prédicateurs, c'est *leur peu de fortune*, qui dans le fond n'est pas un défaut ; mais qui

* L'Art de prêcher. Chant. I.

les porte néanmoins très-souvent à commettre des lâchetés, qui nous les rendent méprisables. En effet, qui pourroit voir de sang froid des Pasteurs, conniver à des actions ou à des discours dignes de censure, & quelquefois même y applaudir ? Or ils n'en usent ainsi que par la crainte où ils sont, que s'ils venoient à mourir, sans s'être faits des amis & des protecteurs, leurs enfans ne restassent après eux dans la dernière misère. Malheureux bien ! Funeste héritage ! que celui qu'on laisse à sa postérité aux dépens de son devoir & de sa conscience. Quelques pasteurs gémissent peut-être intérieurement de l'irrégularité de leur conduite ; plusieurs ne la sentent pas ; ou bien ils s'y plaisent, & suivent en cela la pente de leur cœur, qui est aussi bas & aussi rampant que leur procédé. Peut-on, je vous prie, respecter des gens de ce caractère ?

ARTICLE XIX.

Sur la longueur des Sermons.

DEstant, comme on fait aujourd'hui, les longs Sermons, ce que je vai dire ne peut être que fort utile à la jeunesse que j'ai en vûe.

Quelqu'un a donné aux longs Sermoneurs cet avis. *Menagez vos Auditeurs en Hiver,*

& ménagez-vous en Été. Le moyen aussi qu'en Hiver, on soit écouté favorablement & long-tems, de personnes qui par le froid, dont elles sont saisies, ne respirent que le coin de leur feu ? Et à quoi ne s'expose pas en Été un predicateur qui s'agite beaucoup ? Mais à propos de s'agiter : Les predicateurs, *dit le P. Gisbert*, * qui ont peu de bonnes choses à dire, sont pour l'ordinaire ceux qui s'agitent davantage. plus ils sont steriles en raisons, plus ils sont abondans en gestes. Ils s'imaginent par le grand feu de leur action, *corporelle s'entend*, donner du poids à ce qui n'en a pas, & du prix à ce qui vaut très-peu. Ils crient, ils déclament, c'est tout leur mérite. Pour revenir de mon écart : de quel air, je vous prie, aura-t-on pû écouter un predicateur d'une certaine Nation, qui en Hiver, & dans un jour de jeûne, étant monté à cinq heures du soir en chaire, n'en descendit que le quart avant neuf heures ? Ceci me rappelle dans l'esprit ce qu'on a dit d'un Ancien Orateur, qu'il aimoit mieux crever que mettre fin à son babil. *Deficere malebat quam desinere.*

Le P. *Gisbert* † s'énonce ainsi sur la longueur des Sermons. Un predicateur qui veut réussir doit être court, ou le paroître. Au moment que l'Auditeur commence à sentir

* L'Eloquence Chrétienne, &c. pag. 248.

† Ibid. pag. 109.

De la longueur des Sermons. II. PART. 263.
que le predicateur est long, il commence à
s'ennuyer ; & l'ennui est un des plus grands
obstacles à la persuasion : d'où il faut conclu-
re, qu'il n'est permis qu'aux excellens Ora-
teurs d'être longs ; parce qu'à eux seuls le
Ciel a donné le pouvoir être longs, & de pa-
roître courts.

Mr. H** Pasteur à la Haye, & Auteur
des excellens *Conseils d'un pere à son fils qui
se consacre au St. Ministère*, recommande sur
toutes choses à son fils, * d'éviter la longueur
dans ses Sermons.

Combien de beaux Sermons par leur longueur gâ-
tez,

Et qu'on eût bien voulu n'avoir point écoulez ?

Combien de maux de tête à ceux dont la migraine

Redouble, quand quelqu'un parle à perte d'haleine

Et combien de Vieillards, ou de Gouailleux,

Se repentent trop tard de n'être point absens ?

A quoi bon ces Discours, dont la durée assomme ?

S'il faut tuer quelqu'un, ce n'est que le Vieil-
Homme :

Mais compte pour certain qu'il ne mourra jamais,

A moins que contre lui l'on n'use d'autres traits.

Un Gentilhomme, † qui donna en même

* Qui, quoique fort jeune, se distingue néanmoins
aujourd'hui très-avantageusement dans sa Profession.

† Mr. De S... qui, parmi la jeunesse de ce Pais
brille autant par son Sçavoir & par son Esprit, que
par sa Naissance & par ses Emplois, Sa Lettre, quoi
qu'écrite fort à la hâte, mérite cependant d'être lue :
aussi la traduisit-on d'abord en Hollandois.

tems * que Mr. H** une *Lettre sur la longueur des Sermons*, rapporte après Mr. Fremont d'Ablancourt, qu'Alphonse VI. Roi de Portugal, ordonna aux *Predicateurs d'abreger leurs Sermons*, sous peine d'être exilés. Cet ordre, quoique donné par un Prince débauché, n'en a pas moins pour cela son mérite, & il n'est, je m'assûre, aucun particulier raisonnable qui ne le souscrivit de bon cœur. Mais comme ce que j'ai remarqué jusqu'ici ne détermine pas la longueur que doit avoir un Sermon, pour n'être pas ennuyeux, accablant, & peut-être aussi inutile, † je tâcherai de suppléer par ce qui suit à ce qui manque aux avis précédens.

. Mr. D** (dont j'ai parlé dans mon XII. Article) écrivant de *Leipzig*, où il étoit alors Ministre, dit avoir lû un ordre adressé à tous les Consistoires du Pais qui condamnoit à deux écus d'amende les *Predicateurs* qui prêcheroient plus d'une heure, ou qui se serviroient même de répétitions ennuyeuses. *N'en serions-nous pas mieux*, ajoute ce Pasteur aussi modeste qu'habile, *si un semblable ordre étoit, ou pouvoit être religieusement observé ? **

* En 1713.....

† Ce sont les termes de M** V. l'Epître troisième de son Poëme.

* Histoire Crit. de la Rep. des Lettr. Tom. VIII. pag. 438.

J'ai lû moi dans la *Vie de Guillaume Farel* écrite par Mr. *Ancillon* le Pere ; qu'un Evêque , à qui l'on demandoit de quelle longueur devoit être un Sermon , répondit : *Que tout Predicateur qui avoit passé sa demi-heure , pouvoit finir quand il voudroit , sans crainte a'être trop court.*

Le Gentilhomme que j'ai cité dans le moment ; est à peu-près du même avis que, cet Evêque. Je crois , dit-il , qu'un Sermon, pour n'être pas trop long , ne. devroit guere plus durer qu'une demi-heure ; & qu'un Predicateur qui observeroit cette regle , pourroit si bien menager, l'attention de ses Auditeurs , qu'ils l'écouteroient avec plaisir & avec utilité ; & que dans tout son Sermon , ils ne perdroient pas le fil de ses raisonnemens.

Que ceux donc qui s'arrogent le droit de censurer les Predicateurs sur leurs trop longs Discours , choisissent entre ces deux termes prescrits aux Sermons , celui qui les accommodera le mieux. Pour moi , je me déterminerois en faveur du premier , comme étant le plus raisonnable à divers égards. Je ne ferois pas même de procès à un Predicateur , qui ne rempliroit pas tout-à-fait son heure ; mais je prendrois volontiers parti contre celui qui la passeroit , ne fût-ce que d'une minute, si j'avois, comme l'on dit, quelque voix en chapitre.

ARTICLE XX.

Exemple d'un Predicateur, qui, quoiqu'il fût long, n'ennuyoit point; & de l'aversion qu'on avoit à Lacedemone pour les longs Discours.

M Onfieur Chaderton, après avoir prêché deux heures de suite, avertit qu'il alloit finir pour ne pas pousser à bout la patience de ses Auditeurs : mais à peine eut-il prononcé ces mots, qu'on ouït de toutes parts des gens qui l'exhortoient au nom de Dieu à continuer, ce qu'il fit encore pendant une heure. *Par malheur pour les Predicateurs, ces heureux tems sont passez, & dès que la premiere heure a sonné, fût-on plus éloquent que Demosthene & Ciceron,*

On a beau s'échauffer, c'est en vain qu'on exhorte
Un Auditeur lassé, qui regarde la porte. *

Becalin, dans ses Nouvelles du Parnasse, rapporte qu'un Bourgeois de Lacedemone ayant dit en trois mots ce qu'il auroit pû dire en deux, (ce qui est un excès capital dans cette Ville, où l'on épargne avec plus de soin les paroles, que les Avars l'argent,) il fut

* Nouv. de la Repub. des Lettr. Janv. 1701. pag.
75.

Un Predicateur qui n'est , &c. II. PART. 267
condamné à lire une fois la *Guerre de Pise*
écrite par *Guicciardin*. Ce criminel lut avec
une sueur de mort quelques pages de cette
Histoire : mais le chagrin que lui causa la pro-
ximité de ce recit fut si grand , qu'il courut se
jetter aux pieds de ses Juges, & les pria qu'ils
l'envoyassent dans une galere , pour y ramer
comme un Forçat , qu'ils l'enserrassent entre
quatre murailles, ou qu'ils le fissent écorcher
tout vif ; préférant quelqu'un de ces Supplices
à celui de la lecture fatigante de ces Discours
sans fin , de ces conseils si ennuyeux , de ces
froides Harangues , qu'on faisoit même sur
la prise d'un colombier : ce qui lui causoit de
plus vives douleurs que celles qu'endurent
les Femmes dans l'enfantement , ou que la
mort la plus cruelle. *

A R T I C L E X X I.

*Un Predicateur qui n'est né que pour un petit
theatre , ne doit pas en ambitionner
un grand.*

SI d'un Astre ennemi l'aspect peu favorable ;
S't'a de prêcher les Grands fait naître peu capa-
ble ,

Pourquoi de tes Sermons leur donner l'embaras ,
Et prêcher sans profit à qui n'écoute pas ?

* Eloge des Hommes Sçavans tirez de l'Hist. de
Mr. de Thou par Mr. Tessier, T. IV. pag. 51.

Choisis, choisis un champ à tes soins moins rebelle,

Suis dans les Missions Honoré qui t'appelle,
Au Village avec lui fais entendre ta voix,
Fais par nécessité ce qu'il a fait par choix.

C'est tenir trop long tems ton talent inutile,
Que d'ennuyer la Cour, que d'endormir la Ville
Il est d'autres moissons. Les pecheurs égarez,
De ces eaux que tu perds sont ailleurs alterez,
Abbé, leur ignorance accuse ta mollesse. *

Mais le P. Honoré, dont j'admire la probité & le désintéressement, n'est pas le seul qui ait fait par choix ce que l'Abbé auroit dû faire par nécessité. Pierre du Vair, Evêque Vence, & Frere de Billastre Garde des Sceaux, refusa plusieurs meilleurs Evêchez, disant : *Qu'il ne croyoit pas qu'il lui fût permis en conscience de repudier sa femme, parce qu'elle étoit pauvre, pour en épouser une autre plus riche.* Et Jean Pierré le Camus, Evêque de Bellay, refusa deux Evêchez considerables, qui lui furent offerts par le Cardinal de Richelieu, Arras & Amiens. *La petite femme que j'ai épousée, disoit-il à ses amis, est assez belle pour un Camus. †*

* L'Art de Prêcher. Chapt. IV.

† Mem. Hist. &c. d'Amclot de la Houssaye. T. II. pag. 271.

ARTICLE XXII.

Sur la rareté d'un Predicateur parfait, considéré sous la simple qualité d'Orateur.

S'il en faut croire *Descartes*, entre les choses rares ces trois ici le sont peut-être le plus, *Une belle Femme, un bon Livre, & un Orateur parfait.* *

Sans-doute qu'on doit envisager philosophiquement le mot de *Descartes*, & entendre ce qu'il dit des *Femmes*, des *Livres*, & des *Orateurs*, dans un sens de perfection, qui est en effet très-rare à parler en Philosophie; mais qui seroit très-ordinaire, si on l'entendoit, comme on l'entend communément. Car il y a, selon ce sens ici, beaucoup de Femmes que l'on prône comme belles, & qui le croient bien elles-mêmes, quoique souvent à faux; plusieurs Livres qu'on appelle bons, & qui le sont peut-être; mais si je ne me trompe, il est fort peu d'Orateurs qu'on puisse nommer parfaits, même dans un sens assez relâché. Ainsi de ces trois choses que *Descartes* croit être bien rares, la plus rare encore de toutes, c'est un *Orateur parfait*.

La raison en est, que pour être tel, il faut sçavoir toucher, enseigner & plaire, dans un

* Vie de *Descartes* par Baillet. T. II. pag. 501.

degré éminent. Or , pour ne rien dire de plus fort , ces trois qualitez se rencontrent rarement dans un même Predicateur. C'est beaucoup , quand un seul en possède bien une. Je prouve ma these par un exemple que je tire du *Melange d'Histoire & de Literature* par *Mr. de Vigneuil - Marville*. * Les Italiens avoient au commencement de ce siecle trois Predicateurs celebres ; *Lupus* , *Tolere* , & *Panicarole*. Mais quelques habiles que fussent ces predicateurs , ils ne possédoient néanmoins qu'entr'eux trois , les talens que je viens de marquer. D'où vient que quand on parloit du côté par où chacun de ces trois predicateurs se signaloit , on disoit : que le premier touchoit , que le second enseignoit , & que le troisiéme plaisoit. *Lupus movet* , *Tolerans docet* , *Panicarola delectat*.

ARTICLE XXIII.

Sur la difficulté , & même le danger qu'il y a à suivre de certains Modeles.

Quelqu'un ayant dit du P. Bourdaloue , qu'il faisoit excellemment bien des portraits , une Dame répondit : *Qu'en effet ce Pere étoit inimitable , & que les Predicateurs qui l'avoient voulu copier , n'avoient fait que des Marmousets.* †

* Tom. II. pag. 53. † Le Passe-tems Agréable.

N'en pourroit-on pas dire autant de quelques-uns de nos jeunes predicateurs, qui prennent pour modèle un pasteur, qu'il est comme impossible de bien imiter ? parce que la nature n'a pas enrichi tout le monde des mêmes talens, dont elle a orné si abondamment ce pasteur ; qui outre ses talens naturels en a acquis, & en acquiert encore tous les jours de nouveaux par les soins, & par la forte application à l'étude.

Sonde pour t'élever, ta force & ton genie ;
Ne sois jamais saisi de l'aveugle manie ;
De croire que tu peux, dès le premier Sermon ,
Egaler *Bourdaloüe* , & passer *Mascaron*.
Sçache mieux te connoître , & sois moins remette-
raire ,

Travaillant sur ton fonds, fais toi ton caractère :
Mediocre il vaut mieux, s'il n'est point imité ,
Qu'au plus grand sur le tien avec étude enté. *

L'Auteur de la *Comparaison de l'Eloquence de Demosthene & de Ciceron* est à ce sujet dans les mêmes idées que l'Abbé de *Valliers*. La regle qu'on doit tenir, en fait d'Eloquence sur tout, c'est d'avoir de l'application pour connoître son genie, & de la constance pour le cultiver, quand on l'a connu : il ne faut que suivre son penchant, qui est toujours bon, quand il n'est pas absolument mauvais. C'est le premier avis que *Ciceron* donne pour

* L'Art de Prêcher, Chant. II.

272 *Sur la difficulté de suivre certains Mod.*
les regles de la bienséance : parce que tout
ce qui n'est pas naturel est affecté , & toute
affectation est un véritable défaut. *Id maxime*
quemque deset , quod est cuiusque suum maxi-
me. L'Auteur de la *Comparaison* nous dé-
couvre ensuite la cause la plus universelle ,
& aussi la plus vraie de cette imitation.
C'est , dit-il ; que la plûpart de ceux qui par-
lent en public , étant d'ordinaire mal satis-
faits de la petitesse de leur genie , ils pren-
nent le parti de copier ceux qu'ils voyent
réussir.

On peut dite encore , qu'il y a en general
du danger à suivre trop aveuglément un Mo-
dèle. Car , pour m'exprimer avec l'Auteur
des *Reflexions sur les défauts ordinaires des*
Hommes , & sur leurs bonnes quaitez. Bien
des gens se proposent d'imiter quelqu'un qui
a du merite, qui ne l'imitent cependant qu'en
des choses qui n'ont jamais pû le distinguer.
Alors on s'attache à ce qui accompagne le
merite , & non au merite même. On prend
l'ombre pour le corps : ce qui fait , qu'en
marchant sur les traces d'autrui , on ne sçau-
roit jamais les atteindre , on ne peut pas mê-
me dire qu'on les suive.

Deux choses sont donc nécessaires pour
bien imiter quelqu'un. Il faut se sentir de la
disposition à le pouvoir faire : non une dispo-
sition de simple volonté , ou de pure envie ;
mais une disposition qu'on ait reçu de la

Sur la maniere de prêcher , &c. II. Part. 273
Nature , ou plutôt de celui qui en est le Maître & l'Auteur. Or comme il est rare que les prédicateurs, avec tous leurs talens n'aient pas aussi leurs défauts , il faut encore examiner avec soin ces Modèles , de peur qu'en voulant les imiter en beau , on ne les imite malheureusement en laid.

ARTICLE XXIV.

Sur la Maniere de prêcher par plan.

AU sujet de Mr. S** qu'on veut imiter en tout , je dirai ici un mot touchant la maniere de *prêcher par plan* , en laquelle il réussit si bien, & qu'on paroît vouloir introduire aujourd'hui dans nos Chaires.

Il me semble premièrement , que pour prêcher de la sorte avec succès, il faut avoir, comme ce Pasteur , avec de l'acquis un beau feu d'imagination ; & s'être accoutumé de bonne heure à réfléchir ; mais à réfléchir profondément avec justesse , & avec netteté : sans quoi l'on ne fera jamais rien qui vaille , même du côté de l'esprit. J'ai ouï dire en second lieu à des Gens du Métier , que par cette maniere de prêcher , qui est trop generale, on ne sauroit faire deux cens Sermons, sans être au bout de son rôle , comme on parle : ce qui oblige nécessairement à en venir à la fin à des repetitions ; ou à en imposer

à ceux de ses Auditeurs qui n'ont pas de mémoire, en prenant des textes parallèles, auxquels on applique autant de fois qu'on veut le même Sermon. Je dis enfin, que la manière de *prêcher par plan* n'est pas à la portée du peuple, qui en murmure beaucoup, & qui sort du Temple tout aussi vuide de sentimens qu'il y étoit entré. Mais c'en est assez là-dessus pour un Livre de la nature de ce Recueil. Je laisse le soin d'en dire davantage à ceux qui en sçavent plus que moi, & que leur caractère appelle à s'opposer à cette manière de prêcher, s'ils ne la trouvent pas propre à l'instruction, & à l'édification de l'Eglise.

ARTICLE XXV.

Réponse de Mr. V E** à mon sentiment sur la manière de prêcher par plan.*

JE vous remercie, Mr. de m'avoir communiqué ce que vous pensez sur la manière de *prêcher par plan*. Permettez-moi de vous dire, avec ma franchise ordinaire, que je ne suis pas entieremens de votre opinion. Un Predicateur qui *prêcheroit par plan* plusieurs fois par semaine auroit tort, je crois; mais je crois aussi qu'on peut, & qu'on doit même prêcher quelquefois par plan. Qu'est-ce que *prêcher par plan*? C'est prendre des paroles d'un texte une occasion naturelle d'ex-

Maniere de prêcher par plan. II. PART. 275
pliquer méthodiquement une proposition generale , un article entier qui concerne la Religion. Ces articles entiers , ces propositions generales peuvent être tirées de tous les livres sacrez ; mais rarement en donneroit-on une idée complete & distincte , en expliquant regulierement un texte particulier. Croyez-vous , Mr. que si l'on expliquoit ces veritez par parties , les auditeurs seroient en état de les ramasser toutes de differens Sermons , & de les arranger dans un Systeme suivi ? Vous êtes persuadé du contraire , & vous voyez par conséquent qu'il est très-utile de *prêcher par plan* ; C'est l'unique methode pour donner une notion claire & generale de tout un devoir , ou de tout un dogme. Mais prêcher toujours dans ce goût , pour un homme qui doit prêcher souvent , est à mon avis très-mal imaginé. Premièrement, la fatigue en est trop grande ; & en second lieu, le peuple doit être instruit aussi à expliquer l'Ecriture Sainte & à la lire , sans être arrêté à chaque pas par quelque difficulté. Mais vous trouvez deux inconveniens dans les Sermons par plan. *Il y a des gens qui s'en mêlent, sans être des genies superieurs ; & ces discours ne sont pas à la portée du peuple qui se plaint lui-même qu'il en retire peu de fruit.*

A l'égard de votre premiere difficulté , il faut Mr. pour la résoudre , que j'établisse un principe , le voici. Pour être en état de prê-

cher, il faut avoir pour le moins du bon-sens, sçavoir l'art de raisonner, & avoir employé ce bon-sens & cette Logique à étudier la Theologie avec attachement, & pendant un tems considerable. Je conclus de-là, qu'un Predicateur doit sçavoir *prêcher par plan*, ou qu'il ne doit pas prêcher du tout. Mais, direz-vous, il y a des personnes destituées de ces lumieres acquises & naturelles qui prêchent, & qui graces à des poumons & à des phrases, ne laissent pas de se faire goûter. Rien de plus vrai; ils sont bien redevables à l'ignorance fortunée, & à l'heureux *déraillement* de leurs auditeurs. Mais leurs Sermons sont-ils réellement bons à quelque chose? Leurs cris forment-ils la raison? Sanctifient-ils le cœur? Que font-ils? Ou ils tirent de leur propre fonds des choses vagues, mal appliquées, mal liées, qui débitées d'un air important, imposent aux petits esprits sans y entrer, ne donnent aux gens senezez que de l'ennui & de l'indignation. Ou bien ils vont au pillage chez differens Commentateurs; ils prennent là une idée, là une autre, & là une troisième; ils vous consentent tout cela ensemble, pensées & expressions: mais souvent la couture en est si grossiere, qu'elle saute aux yeux un peu penetrans; & qui plus est, ils pillent trois genies differens, qui sont dans trois opinions differentes; par où l'on découvre dans ces belles pieces, permettez-moi

cette expression , une *inconsistance* de stile & de système , qui choque l'oreille , & qui embrouille les idées. J'infere de-là qu'un homme qui n'a point en même-tems du bon-sens, de la Logique , & de la Théologie , ne sçauroit bien prêcher en aucun genre : mais s'il les possède , je soutiens qu'il peut *prêcher par plan*. Ayant une idée nette & methodique d'un dogme & d'un point de morale , pourquoi ne pourra-t-il pas la développer dans un discours ? S'il manque d'imagination, son plan ne sera peut-être qu'un Squelette, qui n'aura pas cette beauté & cet embompoint , qu'il pourroit emprunter d'un beau genie : mais il sera bon & regulier, & on en pourra d'autant mieux dé mêler les différentes parties. N'y a-t-il pas des degrez de bonté & d'excellence dans la methode ordinaire ?

Les plans , ajoutez-vous Mr. *ne sont pas à la portée du peuple*. Il est vrai , ni tout autre Sermon suivi & raisonné non plus. Les termes de *peuple* & de *portée* ont un sens assez étendu. Le peuple , ne lui en déplaît , se donne des airs. A proprement parler , il ne comprend rien, & il ne croit rien. Pour comprendre & pour croire, il faut avoir des idées & du raisonnement. Si le peuple en avoit , il suivroit les plans , il les goûteroit , & il verroit que c'est la meilleure methode de l'instruire. Qu'il lise des Catechismes , comme celui de Mr. S** mais dix fois de suite. Qu'on

278 *Replique à la Reponse precedente*
les fasse lire & comprendre aux enfans.
Qu'on leur fasse sentir que *concevoir*, c'est
l'unique route de *croire*, & dans vingt-ans
d'ici le peuple raisonnera, croira, & approu-
vera les plans.

Au reste, Mr. les *Sermons par plan* n'épuiseront pas les matieres de Theologie. C'est une vaste mer de reflexions sensées, que deux *Sermons dans ce genre n'entament pas seulement*. Je pourrois vous le faire sentir dans une seconde Lettre, s'il en étoit besoin.

ARTICLE XXVI.

*Replique à la Reponse precedente, accompagnée
de la Fable de l'Alouette, du Rossignol
& de la Brebis.*

SI j'ai bien compris votre pensée, Mr. nous n'aurons jamais de dispute ensemble sur l'article des *Sermons par plan*. Vous goutez entierement ma premiere & ma troisieme raison, lesquelles vous étendez & fortifiez clairement & solidement. Si l'on peut porter le peuple à s'instruire, & à mieux raisonner qu'il ne fait, vous gagnerez haut la main votre cause. Le Catechisme de Mr. S** de même que tous les Ouvrages qui sont sortis, ou qui sortiront de la plume de cet Habile-homme, y contribuëront sans doute beaucoup; pourvû qu'on les lise, & qu'on les

relise plusieurs fois avec l'attention & avec la docilité nécessaire. Mais si les choses restent toujours sur l'ancien pied, comme il n'est que trop à craindre que cela n'arrive, vû la paresse & l'indifference de la plûpart des gens pour leur principal & éternel intérêt, il est indubitable que la maniere de *prêcher par plan*, ne leur sera jamais utile ; & alors j'aurai remporté la victoire, ce que Dieu me garde de souhaiter jamais de faire à ce prix.

J'ai crû Mr. & je crois encore avec vous, *Qu'un Predicateur, qui prêcherait toujours par plan, feroit mal, & qu'il n'y tiendrait pas même long-tems, s'il lui falloit prêcher souvent selon cette methode.* En effet, il s'épuiserait si fort l'esprit à la longue, qu'il pourroit bien ne lui en rester plus, pour prêcher ensuite dans aucun goût. D'ailleurs, comme vous le remarquez encore fort bien. *Il ne levrait point par là les difficultés qui se rencontrent dans nos Saints Livres.* Les Predicateurs doivent donc suivre à cet égard la route que vous leur indiquez.

Sur ce que vous dites, *Qu'un Predicateur qui manqueroit d'imagination, mais qui auroit d'ailleurs les qualitez que vous lui supposez, pourroit faire un plan ; qui n'étant à la verité qu'un Squelette, auroit néanmoins les avantages que vous donnez à ce Squelette :* il m'est venu en pensée M. que le peuple étant tel que vous & moi l'avons dépeint d'après nature,

280 *Replique à la Réponse precedente*
un Predicateur qui auroit avec de l'*Imagination* du bon sens, de la *Logique*, & de la *Theologie*, feroit mieux de porter en chaire un *plan Squelette*, * qu'un *plan* qui seroit si fort chargé d'embonpoint ; & de destiner à l'impression tous les discours qu'il se sentiroit capable de composer dans ce dernier genre. Un homme qui écoute, & ce même homme qui lit, sont, ce me semble, deux hommes très-differens, l'entendissiez-vous même d'un homme qui auroit du genie & des Lettres. Il en est des objets qui frappent l'esprit, comme de ceux qui frappent les sens. Trop de beautez rassemblées accablent & dégoutent : au lieu qu'une seule, ou si vous voulez encore, un petit nombre de beautez présentées à propos, & qu'on n'est pas obligé de contempler trop long-tems, plaisent, animent, enchantent.

En cas M. que je me trompe, je souffrirai sans peine que vous me releviez ; comme je l'ai souffert à l'égard de ma seconde raison, que je n'ai alleguée que comme un *oui-dire* des gens du métier. Peut-être que vous ouvririez la matiere sur ce sujet, comme je crois que les autres la restreignent trop. J'entens ceci plus particulièrement des dogmes que de la morale ; laquelle, à s'en tenir à l'Ecriture & à la droite raison, fournit infiniment

* Au sens de Mr. V** E** & au mien, ce *Plan* ne sera pas dans le fond si *Squelette*, qu'il soit entièrement décharné.

plus

accompagnée de la Fable, &c. II. PART. 281
plus que ne feront jamais les dogmes, *Nisi*
velimus sapere præter & supra Scripturam,
quod à verè Christiano longè absit, oportet.

Au reste Mr. j'ai lû votre Lettre avec un
extrême plaisir, je vous en remercie de tout
mon cœur, & je ne doute pas que le *Monde*
sensé ne vous en remercie avec moi. Pour ce
qui est du *Monde opposé*, je ne vous en pro-
mets point de reconnoissance, mais bien un
sentiment, tel qu'est celui que l'on a pour un
homme qui pense juste, & qui ose dire libre-
ment ce qu'il pense. *

L'Alouëtte, le Rossignol & la Brebis.

F A B L E. †

Le Rossignol & l'Alouëtte

Sur leur chant contestoient un jour.

Après qu'à l'envi tout à tout

Chacun eut gazouillé plus d'une chansonnette :

C'est perdre nôtre tems, dit l'Amateur des Bois,

De faire aux seuls Echos entendre nôtre voix,

Que ne prenons-nous un Arbitre ?

C'est bien dit, répond l'autre, & suis même d'avis

De nous servir de la Brebis,

Sa candeur merite ce titre.

C'est aussi là mon sentiment,

Repart le Rossignol. La Brebis appelée,

* Je veux parler du peu d'amitié, ou même de la
haine qu'on a pour un tel Homme ; quoi qu'il n'y ait
rien de plus mal fondé que ce sentiment.

† Tirée de la Quintessence des Nouvelles du Jeudi
26. Nov. 1722.

282. *Avis de Mr. de la Placette*

L'Alouëtte premierement,
Dans les airs prenant la volée,
Commence son gazouillement,
Le Rossignol après, sous la verte feuillée.
Je crois (peut être avec raison)
Dit la Brebis à l'Alouëtte,
Que tu chantes mieux qu'Amphion :
Mais pour parler sans fiction,
Je suis du Rossignol beaucoup plus satisfait.
Pourquoi te perdre dans les airs
A nôtre oreille, à nôtre vûe ?
Et quel plaisir peut-on goûter dans ces Concerts
Qui se vont former dans la nuë ?

Souvenez-vous, Predicateurs,
Que c'est de vos Brebis, & non de fieres Aigles.,
Que vous devez toucher les cœurs :
Et que la meilleure des regles.
Est de se faire aux Auditeurs.

ARTICLE XXVII.

*Avis du celebre Mr. de la Placette, sur le
choix des preuves, dont on doit se
servir en Chaire.*

JE ne fais pas peut-être des plus interressez
dans la cause que je soutiens, mais j'y prens
part pour le Vulgaire qui fut, & qui sera
toujours ignorant, inattentif, indocile. Je
l'ai prouvé, & je le prouverai encore, par le
témoignage même des Laiques éclaircz, &
par consequent impartiaux. Si le peuple m'en
fait mauvais gré, je l'en plains d'autant
plus, & je n'en exhorterai pas moins les

sur le choix des preuves. II. PART. 285
Pasteurs à le croire, & à prêcher conséquemment à leur foi sur cet Article. Ce que j'ai dit ou rapporté jusqu'ici, les y doit certainement engager. Mais plus que tout cela encore, qu'ils écoutent un de leurs Maîtres, qui ne le ceda à gueres de gens du côté du sçavoir, & qui, du côté de la douceur, les surpassa tous à un point que Mr. Saurin * dit de lui, Qu'il étoit un des hommes du monde, qui s'est rendu le plus digne de l'éloge que Dieu donna à Moïse, qu'il étoit *le plus doux de tous les Hommes*. Je veux parler du celebre Mr. de la Placette, qui en mourant, laissa divers avis sur la *Maniere de prêcher*, à un jeune Predicateur, dont le Royaume voisin a mieux reconnu le mérite que son Pais natal. C'est de la copie que je fis autrefois de ce manuscrit, que je vai tirer mot à mot cet Article & les trois suivans.

Si l'on y regarde de près, on verra que toute la force d'un Sermon, consiste en celle des preuves qu'on donne des veritez qu'on avance, tant pratiques que speculatives, & sur tout des premières. Ces preuves sont de deux ordres. Les unes sont prises de l'Ecriture, & les autres de la raison. J'ai un avis à donner sur chacun de ces deux ordres de preuves. Quoique le premier ordre de preu-

* Discours Historiques, &c. sur les événemens les plus mémorables du V. & du N. Testament. Disc. LIII.

ves n'entre pas proprement dans le dessein que je me suis proposé ici , je le rapporterai néanmoins , afin de ne pas estropier l'avis de notre Auteur.

Sur les Preuves tirées de l'Ecriture.

Il y a des Predicateurs , qui voulant prouver une verité, alleguent tous les endroits de l'Ecriture qui viennent dans l'esprit, lors même qu'il ne s'agit que d'une verité que personne n'ignore. Je connois des Auditeurs qui s'accommodent assez de ceci ; mais j'ai crû remarquer, que la plûpart aiment mieux que parmi tous ces passages , on en choisisse un , deux, ou tout au plus trois des plus formels ; & sur tout , qu'on tâche d'en faire sentir la force par de courtes reflexions, qui reveillent l'attention de l'Auditeur.

On trouve encore cet avantage dans cette methode, que par là on diversifie ce qu'on dit , produisant tantôt un passage , & tantôt un autre : au lieu qu'en agissant d'une autre maniere les mêmes passages reviennent toutes les fois que chaque verité se presente , ce qui ne peut être que desagréable. Je ne connois gueres que des Predicateurs Hollandois à qui cet avis de *Mr. de la Placette* convienne. Les François , & sur tout quelques jeunes gens d'enrêux, pèchent bien plus, ce me semble, par ne pas citer assez l'Ecriture , qu

Sur les preuves tirées de la raison. II. P. 285
par la citer trop. Mais l'Avis qui suit est principalement de mon but.

Sur les preuves tirées de la Raison.

Pour ce qui est des preuves tirées des Lumières Naturelles , il y a une précaution importante à prendre. C'est qu'il faut choisir autant qu'on le peut, non-seulement les plus fortes , mais principalement les plus claires , & les plus aisées à comprendre. Ainsi il y en a de deux sortes , qu'on doit éviter comme des écueils.

Les premières sont celles qu'on appelle *Abstraites & Métaphysiques* , qui sont composées de propositions , dont la vérité ne frappe que des esprits attentifs, recueillis , & appliquez fortement. Les secondes, sont celles qui sont composées de plusieurs propositions enchaînées les unes dans les autres ; en sorte que si on ne fait attention à toutes , la preuve qui en résulte n'a rien de frappant.

Ces deux sortes de preuves pourroient être de quelque usage , si d'un côté tous les Auditeurs étoient capables de cette contention d'esprit ; & de l'autre , s'ils vouloient se donner la peine de s'y appliquer autant qu'il le faudroit , pour en comprendre la force. Mais où en trouvera-t-on de ceux qui le puissent , quand même ils le voudroient for-

tement ! Combien peu encore en est-il , qui en le pouvant , le voulussent :

C'est là une vérité dont j'ai fait l'épreuve une infinité de fois en ma vie : & cette épreuve m'a appris sur ce sujet des choses si étranges & si incroyables, que je n'oserois les dire, quelque certitude que j'en puisse avoir.

Mais je veux que dans un Auditoire ordinaire & composé de quelques centaines de personnes , il s'en trouve toujours deux ou trois qui puissent suivre le Predicateur , quoi qu'il dise. Lui est-il permis de negliger tous les autres, dont le nombre est incomparablement plus grand , & dont les besoins ne sont pas moindres ? N'en est-il pas de lui, comme de *S. Paul* , qui se reconnoissoit debiteur aux Sçavans & aux ignorans ? Et en effet , ces ignorans ne sont-ils pas du nombre de ceux que *Jesus-Christ* a rachetez par son sang ?

Je conclus donc qu'un Predicateur doit éviter avec soin tous les raisonnemens tant soit peu abstraits , & même ceux qui ne d'étant point , renferment un trop grand nombre de propositions , à chacune desquelles il faut faire quelque attention , pour en comprendre la force. En un mot , il faut se contenter de donner du lait à ces *Enfans Spirituels*, qui sont incapables de digerer la viande solide.

ARTICLE XXVIII.

*Avis de Mr. de la Placette sur le Stile
des Predicateurs.*

JE ne m'arrêterai pas plus long-tems sur le choix de ce qu'on doit dire, quoique ce soit le principal, & presque le tout. Il est tems de parler du Stile, qui bien que moins importante que les choses, ne doit pas être négligé. Il doit avoir plusieurs qualitez, pour être propre à un Sermon.

La plûpart des jeunes gens s'imaginent, que la plus haute perfection du Stile, c'est d'être brillant. Mais il est certain qu'ils se trompent. La premiere perfection du Stile, c'est la clarté. Qu'il ait tout le reste, s'il manque de clarté, ce défaut seul rendra tout le discours inutile. Car à quoi peut être bon un discours qu'on n'entend point, & qui n'excite aucune idée dans l'esprit ? Au contraire un discours clair & intelligible, quoique négligé, pourra se soutenir par les choses mêmes, par la force des preuves, & par la beauté des pensées.

Qu'on ne me dise pas qu'il est du devoir de l'Auditeur de suppléer à ce défaut par son attention. Il le devrait, je l'avoue. Mais a-t-on lieu de croire qu'il le fera ? Peut-on compter là-dessus ? Voici ce qu'en dit un bon

285 *Sur le Style des*
Connoisseur; *Ce qui demande beaucoup d'at-
tention, court grand risque de ne pas l'obtenir.

Je souhaite donc avant toutes choses, que le style d'un Sermon soit clair, & proportionné à la pénétration des Auditeurs. En effet, la clarté est une de ces qualitez, qu'on nomme ordinairement *relatives*; étant hors de doute que ce qui est clair pour les uns, peut être obscur pour les autres. Ainsi un Sermon qui sera bon pour un Auditoire éclairé, pourra ne l'être pas pour un autre, composé de personnes grossières & ignorantes.

Voici même quelque chose de bien plus fâcheux. Dans les Auditoires les plus choisis, il y a incomparablement plus d'ignorans que de Sçavans, plus de gens simples & grossiers, que d'esprits fins & délicats. Et peut-il être permis de ne parler que pour ces derniers, & de ne compter les autres pour rien? N'est-il pas au contraire de la dernière évidence, que s'il y a quelque distinction à faire entre ces deux sortes d'Auditeurs, il est juste de preferer les ignorans? soit parce qu'ils sont en plus grand nombre que les Sçavans, soit parce qu'ils ont besoin d'être secourus. Il faut les preferer par la même raison, qui fait que dans la distribution des aumônes, on preferre les plus indignes, à ceux dont la misère est plus supportable.

Il est même incomparablement plus aisé

Mr. Tournemine, de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Metz, &c. &c. &c.
qu'un

qu'un Sçavant profite d'un Sermon fait pour des Païsans, qu'il ne l'est qu'un Païsan profite d'un Sermon fait pour les Sçavans. Et quand cela ne seroit pas vrai, il ne laisseroit pas de l'être, *Qu'il vaut mieux offrir du superflu aux uns, qu'ôter le nécessaire aux autres*, comme le remarque l'excellent Auteur que j'ai allegué.

En un mot, je suis persuadé que la clarté est si nécessaire dans un Sermon, que si le discours ne pouvoit être clair, sans devenir languissant, il vaudroit mieux le laisser non-seulement languir, mais ramper, mais traîner, que de s'exposer au danger de n'être point entendu. Car n'être point entendu, est à mon sens une des choses les plus fâcheuses qui puissent arriver à un Predicateur. Et si les deux plus tristes sont d'être trop bien entendu, lors qu'il debite des erreurs mortelles, & de l'être mal, lors que ne disant que de bonnes choses, on leur donne de mauvais sens, la troisième est, selon moi, de n'être point du tout entendu.

ARTICLE XXIX.

*Avis de Mr. de la Placette sur ce que les
 Predicateurs ne doivent rien dire ,
 dont ils ne soient sûrs.*

Rien n'est plus juste que de bannir de la Chaire l'erreur & la fausseté , mais ceci même ne suffit pas. Il y a deux sortes de veritez qu'on peut debiter , les certaines , & les douteuses. On doit s'abstenir de debiter les secondes ; parce qu'on n'a aucune certitude que ce soient des veritez & non des erreurs ; & que quand bien ce seroient des veritez, on ne rencontreroit que par pur hazard , ce qui n'est jamais permis à un homme sage , & à plus forte raison à un Predicateur.

Aussi voyons-nous que saint Paul, qui doit servir de modèle à tous les Predicateurs , dit aux Corinthiens ; *Que sa predication n'a point été en paroles attrayantes de la Sapience humaine , mais en évidence d'esprit. & de puissance , afin, ajoute-t-il , que vâtre foi ne soi point en la Sapience des hommes, mais en la puissance de Dieu.*

En effet, s'il étoit permis aux Predicateurs de debiter des choses douteuses & incertaines , cette incertitude auroit pour sujet , ou les dogmes mêmes qu'ils proposeroient à croire , ou les preuves qu'ils donneroient de

leur verité. Dire le premier , c'est le contre-dire ; car , comme rien n'est plus essentiel à la Foi que la certitude, dire qu'un dogme est douteux , c'est dire qu'il ne peut être l'objet de la Foi. Et pour ce qui regarde les preuves, quel effet pourront-elles faire, si elles ne sont que douteuses ? Peuvent-elles donner plus de certitude qu'elles n'en ont ?

Cela fait que je ne puis assez m'étonner, de voir que des Predicateurs , très-sages d'ailleurs & très-éclairés , semblent faire leur capital de deux choses , qui ont ceci de commun , qu'elles sont également incertaines. L'une est le rapport qu'il y peut avoir entre les Types de l'ancienne Loi , & les veritez de l'Evangile. L'autre est l'aplication des Prophetes du Vieux Testament aux événemens presens.

Tout cela est très-incertain , & fondé sur des conjectures qui peuvent tromper, & qui , quoiqu'il en soit , sont très-éloignées d'avoir aucun degré de cette évidence , qui comme chacun sçait , est l'unique fondement de la certitude. C'est pourquoi aussi ces explications sont si peu arrêtées , qu'il n'y en a aucune dont on convienne, & qui étant reçue ou proposée par les uns , ne soit rejetée par les autres.

Il en est bien autrement , & des dogmes spéculatifs qu'il faut croire de Foi explicite , & des maximes de morale & de conduite

chrétienne , qui sont la regle de nos actions. On trouve les unes & les autres clairement , nettement , & formellement exprimées dans la parole de Dieu. Elles sont même pour la plûpart très - conformes à la lumiere naturelle , & autorisées par les plus pures notions du bon sens. Y ayant tant d'excellentes choses de cet ordre à dire , n'est-il pas étonnant qu'on les passe sous silence , & qu'on les mette à côté, dans le tems qu'on ne tarit point sur des choses, qui quand bien elles seroient véritables , ce qui peut si facilement n'être point , seroient toujours douteuses & incertaines ?

L'étonnement redouble , lorsqu'on vient à considerer que ceux qui paroissent les plus entêtez de toutes ces spéculations , sont des *Cartesiens* , qui lorsqu'il s'agit des sciences humaines, dont l'importance n'aproche point de celle de la Religion , sont si difficiles à contenter, qu'ils se défient même des démonstrations de Géometrie. Comment se peut-il qu'ils soient si défiants , & si soupçonneux sur des choses où il importe si peu d'avoir de la certitude ; & si crédules sur celles où il est si nécessaire d'être sûr qu'on possède la verité ?

ARTICLE XXX.

*Avis de Mr. de la Placette sur ce qu'il seroit
à souhaiter qu'on fit pour apprendre
aux Predicateurs à bien reciter.*

JE ne sçai , si l'on me permettra de dire une chose que j'ai depuis long - tems sur le cœur. Je crois avoir remarqué que nos Predicateurs sont beaucoup plus heureux à composer leurs Sermons, qu'à les prononcer. On en a un assez grand nombre qui peuvent passer pour beaux , & même pour bons. Mais combien peu en entend - on de bien recitez ?

Le fait me paroît certain , & tout se reduit à en decouvrir la cause. Je suis fort trompé, si cela ne vient de ce qu'on ne s'y prend pas comme il faudroit , pour apprendre à nos Etudians cette partie de l'*Art Oratoire* : Au lieu que pour les autres Arts , on exige des Apprentis qu'ils fassent des morceaux , avant que de faire des pieces entieres. Mais pour ce qui regarde nos Predicateurs , on veut qu'ils commencent par des Sermons complets & achevez. Qu'en arrive-t-il ? C'est que n'étant point accoutumés à cette sorte d'exercices , ils tremblent depuis la tête jusqu'aux pieds , la premiere fois qu'ils montent en Chaire. Leur esprit n'est occupé que de

l'apprehension qu'ils ont que la memoire leur manque , ce qui leur paroît une tâche que rien ne peut effacer. Frappez , & remplis de cette fâcheuse idée , ils n'ont aucune liberté de penser ni à ce qu'ils disent , ni à la maniere en laquelle ils le prononcent. Et comme cette maniere est très-défectueuse , & qu'ils ne sont pas en état de les corriger , elle passe en habitude & cette habitude devient une seconde nature.

Il n'en feroit pas de même , si dans chaque Académie il y avoit un Professeur en recitation , qui en fit des leçons , & sur tout qui aprît à les pratiquer. Il faudroit qu'il ne fit d'abord composer à ses Etudiens , que des morceaux de Sermons d'une page ou de deux ; & qu'après qu'il les auroit lûs & corrigés , il obligât ses Eleves à les apprendre , & à les reciter non en public , mais en chambre , & en presence de peu de personnes. Lors qu'ils violeroient quelqueune des regles qu'on leur auroit données , il faudroit les interrompre , & les obliger à recommencer , jusqu'à ce qu'ils ne retombassent plus dans la faute qu'on leur reproche. A mesure qu'ils s'avanceroient, on pourroit leur faire composer & reciter de plus grands morceaux , jusqu'à ce qu'on pût leur permettre de faire, & de prononcer des pieces entieres.

Je suis persuadé que tout cela exactement pratiqué, feroit de très-bons effets : mais comme je suis fort éloigné de croire qu'on le fasse jamais nulle part , je souhaiterois qu'on fit par tout quelque chose qui en approchât. Je voudrois que les Etudians d'une Academie se partageassent en plusieurs sociétés de quatre ou cinq personnes chacune, où ils fissent entr'eux ce qu'il seroit bon qu'on fit sous la direction d'un Professeur. Ceci remedieroit en quelque façon au défaut que j'ai indiqué.

C'en est assez de ces quatre Articles , pour donner au Public une idée du court , mais excellent manuscrit de Monsieur de la Placette sur la Predication. A moins que le Ministre , qui en possède l'original , n'ait lui-même ce dessein , je pourrai bien , si on me le demande , en publier ma copie, qui est très-fidèle.

ARTICLE XXXI.

*Des Jugemens qu'on porte sur les Sermons,
par M. Saurin.*

LA parole de Dieu est mal prêchée, dites-vous ! Mais vous, qui vous donnez la licence de juger des Sermons en dernier ressort, avez-vous pour la plupart des idées saines de la Predication ? Sçavez-vous distinguer ce que c'est que bien prêcher, & ce que c'est que mal prêcher ? Des gens qui n'ont ni principe ni éducation ; des gens nourris d'illusions & de préjugés ; des gens qui ne connoissent nos Sermons que par l'ennui qu'ils leur ont causé ; des gens qui ont l'esprit rempli d'objets grossiers & matériels ; des gens qui n'apportent à nos exercices qu'une attention superficielle, & qui sont plus occupés en nous écoutant, de cette partie de Jeu * qu'ils viennent de quitter, ou de celle qu'ils s'apprêtent à lier, que des vérités qu'on leur annonce. Des gens de cet ordre sçavent-ils ce que c'est que bien prêcher ? Est-ce à des gens de cet ordre à déterminer, si un homme raisonne avec précision, ou s'il

* Pour rendre cet endroit applicable à d'autres qu'à des gens de Cour, on n'a qu'à suppléer au mot de *Jeu* le nom de la chose qui fait la principale occupation des lieux, où le *Jeu* n'est pas si ordinaire.

se perd dans les espaces des generalitez , & des idées vagues ? S'il cite avec exactitude , ou s'il forge lui-même des autoritez ? S'il enseigne selon l'Analogie de la Foi , ou s'il debite ses propres chimeres ?

J'espere que l'éloquent *Mr. Saurin* ne me sçaura pas mauvais gré d'avoir détaché ce morceau de son Sermon , * pour en orner ici mon Recüeil. Que sçait-on même , si la censure placée dans un lieu , où l'on ne s'attend pas de la trouver , ne fera pas plus d'impression , qu'elle n'en a fait placée où elle est ? Car il y a constamment des choses , qui dites ou repetées par des personnes qui ne sont pas obligées à les dire , frappent sans comparaison davantage ; que quand , *pour parler avec le Vulgaire*, elles ne sont dites que par ceux que leur Charge engage à les dire.

ARTICLE XXXII.

Suite de l'Article precedent.

Comme il n'y a pas de fonds à faire sur les Critiques que le Vulgaire fait des Sermons , on ne doit pas non plus tirer de vanité des éloges que ce même Vulgaire en publie. *Mr. S*** a prouvé le premier point de cette Verité , *Mr. V* E*** va établir le second, par la relation qu'un honnête Bour-
E F. IV. pag. 40.

geois fit un jour à sa Femme d'un Discours de M**

Eh bien ; mon Fils , *dit-elle* , vous venez d'entendre M** a-t-il fait merveilles à l'ordinaire ?

Ah ! le grand Homme, ma Femme, le grand Homme : il n'y a que lui qui prêche.

Eh ! dites-moi donc quelque chose de son Sermon mon cœur : que je suis fâchée de n'y avoir pas été !

Le merveilleux Predicateur ! *repliqua le Mari* ; c'est un prodige : cela vous penetre , cela vous remuë ; il ne se peut rien de plus beau.

Mais encore , mon Fils , dites-nous-en quelque petite chose : vous le sçavez si bien faire.

Oh ! très-volontiers : il a pris son Texte dans le Chapitre.... attendez, cela me reviendra dans l'esprit tout à l'heure : j'y ai mis un petit pli dans mon N. Testament. Il nous dit d'abord son Exorde d'un ton posé & lent. Ensuite il vient à sa matiere ; il fait cinq Propositions , ouï cinq ou six, je ne sçai pas trop bien : il vous explique tout cela d'une force, d'une clarté ; ça ne fait pas le moindre petit pli. Après quoi il en vient à l'aplication , il cite de beaux passages de l'Ecriture , il élève sa voix ; il vous accompagne cela d'un geste magnifique ; & par-ci & par là , & tire & boute , & tu en auras : il ne se peut rien

de plus beau , demandez à Monsieur.

Cela est bien vrai , dit la bonne Femme :
Que je suis fâchée de n'y avoir pas été ! *

Mais je tirerai de plus haut une preuve du
dernier point de ma Maxime.

Dans Athènes jadis un Homme d'équité ;

En traversant la grande place ,

Eut loué , fut félicité

Hautement par la populace.

Comme on sçait que le peuple est un sot animal ,

Qui n'a le plus souvent ni raison , ni conduite ;

Il dit en se tournant vers les gens de sa suite ,

Qu'est-ce donc que j'ai fait de mal ? †

Un Predicateur n'agiroit pas toujours imprudemment , si à l'exemple de *Phocion* , il se défioit de ceux de ses Discours , auxquels le gros du peuple applaudit le plus.

ARTICLE XXXIII.

*Veritez & Bons-mots dits au sujet du Clergé
en general , & de quelques Predicateurs
en particulier.*

UN Evêque de *Bellay* , fameux en France par ses bonnes reparties , & qui ne laissoit pas d'être un bon Prelat , disoit : Qu'il étoit surpris de deux choses, dont l'une étoit,

* La Bagatelle T. I. pag. 217.

† Poësies Div. de Mr. Baraton. pag. 56.

*Que les Catholiques Romains qui disent que l'Ecriture est un Livre fort obscur, l'expliquent néanmoins si rarement dans leurs Sermons ; & l'autre, Que les Protestans, qui disent qu'elle est claire comme le jour, se tuent cependant à l'expliquer dans leurs Eglises. **

L'orgueil, l'Avarice, & l'envie sont, selon Luther, trois petites chiennes qu'il faudroit bannir de la Chaire. †

*Boniface, surnommé l'Apôtre de Frise, étant interrogé s'il étoit permis de célébrer la Messe avec des calices de bois, répondit : Nos anciens Prêtres, qui étoient de pur or, se servoient de calices de bois ; mais ceux d'aujourd'hui, qui sont de bois eux-mêmes, se servent de calices d'or. Par où il reprochoit au Clergé de son tems d'avoir renoncé à la pauvreté Evangelique observée dans la primitive Eglise. **

Un Homme de Lettres, parlant de la différence qu'il y a entre les Predicateurs des premiers siècles de l'Eglise & ceux de notre tems, quelqu'un lui demanda quelles qualitez il estimoit les plus nécessaires à un Predicateur. Autrefois, répondit-il, c'étoit le Zele & la science, présentement c'est la memoire & l'ignorance. †

* Bibl. Anc. & Mod. T. XIV. pag. 412.

† Vie de Guill. Farel par Mr. Ancillon pag. 118.

* Mem. Hist. &c. par Mr. Amelot de la Houffaye T. II. p. 356.

† Elite des Bons-Mots. T. II. pag. 74.

Quelqu'un disant un jour à Mr. *Vossius* le pere, qu'il ne pensoit pas qu'il y eût rien dans la Republique des Lettres qu'il ignorât. *Vous vous trompez fort*, lui repondit-il, *car je ne sçai pas le quart des choses qu'un jeune Ministre croit sçavoir.* * Le moyen en effet, de ne pas gâter un jeune Ministre, par le fort, mais souvent peu mérité encens qu'on lui donne ? A propos de ma reflexion : Un homme qui est mort il n'y a pas bien long-tems, discourant habilement, quoique Laïque, sur des matieres de Théologie ; son Fils, qui n'étoit alors qu'un enfant, & qui l'écoutoit, lui dit : *Mon pere, vous en sçavez presque autant qu'un Proposant.*

Un fameux Evêque Anglois, disoit ouvertement : Que quand il rencontroit un Laïque inconnu, il se trouvoit obligé par la charité, à croire cet inconnu *Honnête-homme*, jusqu'à ce que par ses actions il eût prouvé qu'il ne l'étoit pas : mais qu'en rencontrant un Ecclesiastique, il se trouvoit obligé par la prudence à concevoir de lui une opinion toute contraire, jusqu'à ce que par ses actions il se fût fait connoître pour *Homme d'honneur*. Quoiqu'il n'y ait par tout que trop de dépravation dans le Clergé, avouons cependant avec l'Auteur de la *Bagatelle*, † Que ce discours est de beaucoup trop fort, & qu'il ca-

* Mél. Cur. de Mr. de S. Evremond. T. I. pag. 221

† Tom. III. pag. 45.

acterise fort bien l'esprit du Prelat en question , qui haïssoit sur tout l'*animosité persécutrice* du Clergé , & qui poussoit jusqu'à l'*intolérance* son zele contre les *intolerans*.

A une personne qui disoit , que dans la *Nouvelle Jersey* il n'y avoit ni Théologiens , ni Avocats , ni Medecins, un autre répondit, Que ce Pais-là meritoit qu'on le nommât Paradis. * Cette réponse seroit à mon avis excellente , si la personne qui l'a faite , vouloit parler des Théologiens passionnez , des Avocats corruptibles, & des Medecins ignorans. Je n'y trouve pas autrement le mot pour rire , ni la moindre ombre de verité.

Un Pere Jacobin, fort ignorant, ayant soutenu en presence de *Montreuil* , que tous les Predicateurs ne font pas ce qu'ils disent , *Montreuil* fit contre lui l'Epigramme qui suit.

Un Pere Jacobin , Bachelier de Sorbonne ,
 Pensant bien me la donner bonne ,
 Me disoit l'autre jour d'un yrai ton de Pedant ,
 Tous les Predicateurs ne font pas ce qu'ils disent.
 Vous n'avez pas raison , dis-je, en le regardant ;
 Car sans aller plus loin chercher de-là les Monts ,
 L'exemple de cela vous l'êtes.
 C'est vous qui dites vos Sermons ,
 Mais ce n'est pas vous qui les faites.

Mr. *Bossuet* , Evêque de Meaux , aprenoit dès l'âge de sept à huit ans des Sermons qu'il

* Biblioth. Chois. Tom. XXV. pag. 130.

prononçoit de bonne grace. Mademoiselle la Marquise de *Rambouillet* en ayant ouï parler, souhaita de l'entendre, & fit naître la même envie aux personnes d'esprit & de qualité, qui s'assembloient les soirs chez elle. Le jeune *Bossuet*, qu'on y mena entre onze heures & minuit, prêcha avec beaucoup d'agrément & d'assurance. Toute l'assemblée en fut contente. *Voiture* qui y étoit, dit au sujet de l'âge du Predicateur, & de l'heure de la Predication ; *Qu'il n'avoit jamais eüi prêcher si-tôt, ni si-tard.* *

On rira, je m'assûre, de ce qui détermina autrefois un Boucher dans le choix qu'il fit d'un Pasteur.

Un Boucher, Consul de Village,
Fut envoyé loin pour chercher
Un P.êcheur, docte personnage,
Qui vint en Carême prêcher.
Lors on fit de lui approcher
Demi douzaine en un Convent ;
Le plus gras fut pris du Boucher,
Cuidant qu'il fût le plus sçavant. †

Feu Mr. *Morus* étoit si couru, qu'on l'appelloit le *Ministre à cinq broches* ; parce que les Rotisseurs de Charenton en mettoient autant le jour qu'il devoit prêcher : au lieu qu'ils n'en mettoient que deux ou trois,

* Mem. de Litterature par M. de Sallengre. T.I.
p. 244.

† Le Facétieux Reveille matin. pag. 319.

quand quelqu'autre Ministre prêchoit. * *Ce qui suit n'a été tiré d'aucun Livre.*

Madrigal sur un Predicateur qui étoit débauché & mauvais Poëte.

Anacréon plus que *Sexagenaire* ,
Et *Lycidas* d'un âge presque égal ,
Dans leurs mœurs à mon gré ne s'accordoient pas
mal.

Renonçant l'un & l'autre à la Sagesse austère ,
Ils chantent la Déesse adorée à *Cythere*.

Sur l'avenir pleins de sécurité ,
Leur Sagesse est la volupté ,
L'indolence leur caractère ,
Et *Bacchus* leur Divinité.

Mais une double différence
Rend ces deux illustres divers ;

Anacreon faisoit des Vers ,

Et *Lycidas* prêche la Temperance. *Mr. V. E**

Epigramme sur un Predicateur que l'Auteur avoit entendu prêcher dans un jour de jeûne.

Alcipe prêche bien, mais bien par excellence ,
Quand dans un jour de jeûne un cœur veut se
mater ,

Se peut-il une penitence

Plus rude , que de l'écouter ? *Idem.*

On a dit d'un Predicateur qui étoit obscur
dans ses Sermons , & que personne ne pou-
voit voir la veille qu'il prêcher : *Qu'il étoit*

* Rome , Paris, & Madrid ridicules pag. 89.

invisible

invisible le Samedi, pour être incompréhensible le Dimanche. Ce qu'on ajoute d'ailleurs à ce Mot est froid, & même prophane.

L'Avantage d'un Predicateur inintelligible.

Sur les plus grands Predicateurs
 Vous avez un grand avantage ;
 C'est qu'aucun de vos Auditeurs
 Ne peut de vos Sermons faire un mauvais usage ;
*Mr. p***

Quelqu'un, à qui un jeune Predicateur demandoit s'il imitoit bien le modèle qu'il s'étoit proposé. *Oui*, lui dit l'autre, *vous le surpassez même à la longue.* Réponse qui vouloit dire, que le modèle que ce Jeune homme suivoit faisant des Sermons assez longs, il ne l'imitoit qu'en ce point.

Feu Mr. *Oudin*, * que j'ai connu particulièrement, ne donna pour tout avis à un jeune Predicateur, qu'il venoit d'entendre, si ce n'est, *De parler, comme son Pere marchoit.* Le Predicateur avoit parlé fort vite, & son Pere marchoit lentement.

Un homme de condition, & qui ne peut souffrir les Beuveurs, ayant bû un jour à son souper quatre verres de vin de l'Hermitage, il lui vint la nuit une pensée, qu'il crut pouvoir servir d'Exorde à un Sermon. Ce

* Je citerai dans mes Reflexions Détachées un beau trait de la générosité de ce Savant.

Gentilhomme, qui n'est nullement du métier, ayant communiqué le lendemain sa pensée à une Compagnie de personnes toutes très-sobres, qu'il avoit chez lui, & dont j'étois moi indigne, je lui répondis ; *Que le vin qu'il avoit bû la veille, étoit encore très-propre à servir d'exorde à la composition d'un enfant.*

Allant voir autrefois un ministre, je demandai au Pere, si son Fils étoit à la maison? Ce Bon-homme me répondit avec la politesse que peut avoir un Walon & un petit marchand *Grainetier*, que son Fils y étoit bien, mais qu'il n'étoit pas *près de la main*, c'est-à-dire, selon lui, que son Fils étoit occupé. Moi à qui cette expression étoit inconnue en ce sens, comme elle me l'étoit en tout autre, j'entendis *p.êt* au lieu de *près*; & croyant qu'il étoit arrivé quelque accident à la main de mon ministre, *N'importe*, répondis-je au Pere, que *Mr. votre Fils ait mal à la main*, *Car*, ajoutai-je en badinant, je ne suis pas venu pour m'escrimer avec lui de la plume ou de l'épée. Sur cela, cet Homme qui ne m'entendoit pas, & que je n'entendois pas non plus, me regarda d'un air silencieux, mais de courroux; je le regardai de même pendant un moment, après quoi je m'en séparai *Waloniquement*, aussi éloigné de retourner chez lui, que son Fils étoit ce jour-là *peu près de la main*.

ARTICLE XXXIV.

Le Songe d'un Mennonite.

UN Mennonite a songé , que Nôtre-Seigneur ayant fait assembler devant son Trône , les divers ordres d'Hommes qui partagent le Genre-Humain , il leur dit qu'ils pouvoient lui demander ce qu'ils voudroient , sans crainte d'être refusez. Les Grands s'avancerent les premiers , & demanderent de l'autorité , des charges , & des honneurs : Dieu les leur accorda. Il y eut ensuite des Marchands qui lui demanderent de l'argent , & qui furent aussi exaucez. D'autres qui se croyoient assez riches , demanderent des plaisirs , qui leur furent aussi-tôt promis. Les Ecclesiastiques demanderent de passer leur vie à leur aise , sans avoir de peine , & ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Enfin , après plusieurs sortes de Gens , à qui Dieu accorda leurs souhaits , les Pauvres parurent devant lui : & comme Dieu leur eut dit qu'ils venoient un peu tard , & qu'il avoit déjà disposé , en faveur des autres , de ce que les Hommes souhaitent le plus ; ils lui répondirent qu'ils ne demandoient rien de ce que les autres l'avoient prié de leur donner. *Eh quoi donc ?* dit Dieu. *Le Royaume du Ciel* , repartirent les Pauvres , qui en furent mis sur le

308 *Le Predicateur Pathetique. II. PART.*
champ en possession : ce qui les fit éclater par
des Cantiques, où ils rendoient grâces à
Dieu avec tant de bruit, que les Ecclesiasti-
ques qui l'ouïrent, retournerent en arriere,
pour sçavoir ce qui faisoit chanter les Pau-
vres de la sorte. Dès que ceux-là sçurent ce
que c'étoit ; ils furent fort affligés de ne s'é-
tre point avisé de demander le *Royaume du*
Ciel ; & ils supplièrent Dieu de le leur accor-
der par dessus ce qu'ils avoient demandé ; mais
Dieu les refusa, & depuis ce tems-là, les Ec-
clesiastiques qui vendent la Verité, n'en-
trent plus dans le Ciel. *

ARTICLE XXXV.

Le Predicateur Pathetique.

UN Ministre ayant prêché sur la Charité ;
la Femme à qui il avoit donné quelque
argent, fut si touchée du Sermon de son mari,
qu'au sortir de l'Eglise, elle mit tout son ar-
gent dans la bourse des pauvres. Cette Dame
lui en demandant d'autre, son pathetique mari
s'informa de ce qu'elle avoit fait de l'argent ;
qu'il lui avoit donné la veille ; elle lui répon-
dit, *Que sa Predication l'avoit touchée à un*
point, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de le don-
ner tout aux pauvres. Cette conduite si belle,
mais si rare dans une menagere, n'étant pa-

Le Predic. qui fait suer en Hiver , 309
du goût du Predicateur, il dit à sa moitié, *Tu n'entens donc pas la raillerie, ma Femme ?* Et en lui donnant de nouvel argent, il la menaça en même-tems, que si elle n'entendoit pas mieux raillerie une autrefois, elle n'auroit plus de sa vie un sou à son commandement. En effet ; devoit-elle ignorer cette Dame, *Que dans l'Eglise, aussi bien que dans l'Etat, ceux qui font les Loix, sont au-dessus des Loix ?*

ARTICLE XXXVI.

Le Predicateur qui fait suer en Hiver, & le Predicateur qui glase en Eté.

UN Ne Femme fit étudier pour le ministère un de ses Fils, quoiqu'il n'eût ni inclination, ni aucun des talens nécessaires pour cette belle, mais accablante charge. Au coup d'essai que ce Fils donna en public, sa mere, qui n'auroit pas perdu ce chef-d'œuvre pour un Empire, se rendit des premieres à l'Eglise, malgré le froid excessif qu'il faisoit ce jour-là. La bonne Femme, extasiée du Sermon que son Fils venoit de prononcer, demanda à un autre de ses Fils ce qu'il en pensoit. Celui-ci, faisant semblant d'entrer dans la passion de sa mere, répondit ; *Que son Frere feroit un jour bien des miracles, puisqu'il en avoit déjà fait un dès son premier Sermon.*

310 *Et le Predicateur qui glace en Eté.*

Cette aveugle & passionnée mere, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la conversion du plus obstiné Heretique, ou qu'à celle de quelque Vicieux, qu'on avoit crû jusques-là incorrigible ; demanda à son Fils le Laïque, quel miracle avoit donc fait son Fils le Ministre ? *Ab ! ma Mere*, repliqua-t-il, *mon Frere m'a bien fait suer, quoi qu'en Hiver & sans feu.* Belle leçon pour les peres & meres, qui n'ayant aucune idée des Etudes, lesquelles dans le fonds ne sont pas faites pour tout le monde, veulent cependant y élever leurs Enfans ; & les destinent qui plus est au genre de Lettres qui leur convient le moins ! *Non ex omni ligno fit Mercurius.* On ne fait pas flèche de tout bois, ni de tout sujet un Ministre.

L'Opposé du Predicateur precedent.

Quand la Canicule brûlante
Nous fait vivre au milieu des feux,
Et vient désoler ces beaux lieux
Par une chaleur étouffante.
Tirsis, dans l'état de langueur,
Ou cet Autre malin vous jette,
Cherchez-vous contre sa fureur
Une inviolable retraite ?
Allez entendre le Sermon
De l'incomparable *Damon*.
Là, dès-que vous aurez pris place,
Vous vous sentirez soigné ;
Par son éloquence à la glace,
Il vous aura bien ôté gelé. *

* Rome, Paris, & Madrid ridicules pag. 63.

Fin de la Seconde Partie & du premier Tome.



TABLE

DES ARTICLES,

Contenus dans les quatre Parties de cet
— Ouvrage.

TOME PREMIER

PREMIERE PARTIE.

ART. I. **R**eflexion generale sur les Etudes,
& sur ceux qui les cultivent.
pag. 1

II. Eloge des Etudes. 3

III. Exemples d'Anciens de distinction qui ont
cultivé les Sciences. 13

IV. Exemples de Modernes de distinction qui
ont cultivé les Sciences. 16

V. Exemples des Princes Anciens & Modernes,
distinguez par leur sçavoir. 21

VI. Premiere raison, qui generalement parlant,
empêche les Dames de se distinguer dans les
Sciences. 32

VII. Seconde raison, qui generalement par-
lant, empêche les Dames de se distinguer
dans les Sciences. 34

T A B L E

VIII. Temoignages d'Auteurs touchant les dispositions que les Dames ont pour cultiver leur Esprit & les Sciences.	36
IX. Du Stile Epistolaire.	41
X. Exemples de Reines & de Princesses sçavantes.	43
XI. Exemples de Dames qualifiées, & autres qui se sont rendues celebres par leur Sçavoir.	47
XII. Eloge de sept illustres Françaises.	50
XIII. Réponses spirituelles de Dames.	52
XIV. La Hollandoise qui souhaite des Vers François, sur son jour de Naissance.	55
XV. Objection contre le Sexe parfaitement bien résoluë.	57
XVI. Sur le ridicule de ceux qui étant devenus riches, renoncent à l'Etude.	58
XVII. Le bonheur d'un Homme d'Etude, par Mr. Gacon.	60
XVIII. Quel usage on doit tirer de l'Histoire.	61
XIX. Lequel c'est du Soleil ou de la Terre qui tourne.	64
XX. Le malheur d'un Homme sans Etude, par Mr. Despreaux.	65
XXI. Sentimens de divers Auteurs sur la Paresse.	66
XXII. Extrait de la Traduction par Mr. Le Noble de la III. Satyre de Perse contre la Paresse.	81
XXIII. Exemples de Princes & de Princesses qui	

DES ARTICLES.

<i>qui haïssoient la paresse.</i>	84
XXIV. <i>Epître à l'honneur de la paresse, par M. Du Luc.</i>	86
XXV. <i>Ode sur la paresse, par Mr. le Marquis de la Fare.</i>	91
XXVI. <i>Dialogue du P. Simon entre l'Ambition & la paresse.</i>	93
XXVII. <i>Lettre de Mr. Pavillon à deux Dames paresseuses.</i>	99
XXVIII. <i>Reponses aux Objections de la Noblesse contre les Etudes.</i>	102
XXIX. <i>Sur les qualitez necessaires à ceux qu'on eleve aux Emplois.</i>	108
XXX. <i>Extrait de la traduction par Mr. Le Noble de la IV. Satyre de Perse, contre ceux qui prennent des Emplois, avant que d'en être capables.</i>	112
XXXI. <i>Bons-mots au sujet de Gens qu'on avoit honorez de Charges dont ils étoient indignes.</i>	114
XXXII. <i>Lettres Patentes portant création de la Charge de Grand Moncheur de Chandelle.</i>	116
XXXIII. <i>Sur l'honneur qu'on attache au simple Grade de Docteur en Droit.</i>	119
XXXIV. <i>Bons-Mots au sujet de trois Avocats.</i>	121
XXXV. <i>Du peu de cas qu'on faisoit, & qu'on fait encore en Hollande de la Philosophie.</i>	122
XXXVI. <i>Le Défendant en Physique.</i>	124
Tome I.	D d

T A B L E

XXXVII. <i>Du peu de cas qu'on fait en Hollande de la Poësie & de l'Eloquence.</i>	125
XXXVIII. <i>Du cas qu'on doit faire des Langues Sçavantes.</i>	126
XXXIX. <i>Explication de trois Paradoxes au sujet des Langues Sçavantes.</i>	134
XL. <i>Ce qui arriva sous trois Professeurs en Théologie qui faisoient soutenir des Theses.</i>	137
XLI. <i>Extrait de la Lettre du P. du Cerceau, sur les vivacitez & sur les impolitesse qui échappent aux Sçavans dans leurs querelles.</i>	140
XLII. <i>Extrait de l'Apologie du P. du Cerceau sur les vivacitez & sur les impolitesse qui échappent aux Sçavans dans leurs querelles.</i>	146
XLIII. <i>Suite de l'Extrait de l'Apologie précédente.</i>	155
XLIV. <i>Des moyens qu'on employe pour passer pour sçavant & pour judicieux.</i>	162
XLV. <i>La difference qu'il y a entre un Homme d'esprit & un Homme d'imagination.</i>	165
XLVI. <i>Où l'on prouve que les Etudes ne sont pas faites pour tout le monde.</i>	168
XLVII. <i>Confirmation de l'Article précédent.</i>	170
XLVIII. <i>Le Fils d'un Homme aux Cendres destiné au Ministère.</i>	172
XLIX. <i>Le Fils d'un Tondeur qui veut se faire recevoir Avocat.</i>	173

DES ARTICLES.

- L. *Le Cocher qui veut devenir Medecin.* 174
LI. *Avis & Bons-Mots touchant les Medecins
& les Medecines.* 177
LII. *Ce qu'on pratique envers les Medecins
dans la Louifiane , dans la Goyane , & en
Perse.* 189
LIII. *Remede pour les jeunes Filles qui ne poffe-
dent point de fanté.* 187
LIV. *Les Barbiers érigez en Gens de qualité ,
d'efprit , & de Sçavoir par Mr. Van Effen.* 189
LV. *Bons-Mots touchant quelques Barbiers.* 191
LVI. *Remarques & Bons-Mots fur la Barbe.* 194
LVII. *Le Chirurgien dupé.* 199
LVIII. *Le Docteur Marchand de toiles.* 201
LIX. *La Fille Sçavante.* 204
LX. *Le pauvre Traducteur de Filles.* 205
LXI. *L'impreffion d'un beau Manufcrit.* 206

SECONDE PARTIE.

- I. *Sur les Digreffions des Predicateurs.* 209
II. *Un Predicateur doit être clair.* 210
III. *D'où vient l'obfcu-rité des Predicateurs
dans leurs Sermons.* 212
IV. *L'Etude des Mathematiques recomman-
dée aux Predicateurs.* 214
V. *S'il faut avoir de l'efprit pour réuffir dans
l'étude des Mathematiques.* 218

T A B L E

VI. Exemples d'Auteurs obscurs, Theologiens
& autres. 221

VII. Un Predicateur ne doit pas courir après
l'esprit. 224

VIII. Description de la Fausse & de la Vri-
table Eloquence; & surquoi les Predicateurs
fondent l'idée qu'ils ont de leur Eloquence. 228

IX. Condamnation du Stile Declamateur, que
les Predicateurs employent, même dans le
langage ordinaire, & dans l'usage de la
vie. 231

X. Un Predicateur ne doit pas rechercher les
occasions de paroître Sçavant. 232

XI. Exemples de Predicateurs ignorans. 234

XII. Exemples de Predicateurs qui ont manqué
de jugement. 239

XIII. Comment un Predicateur doit traiter
ceux qui sont d'une autre Communion. 243

XIV. Raisons qui obligent les Predicateurs à
bien vivre. 247

XV. Nouvelles raisons qui obligent les Prédi-
cateurs à bien vivre. 252

XVI. Ce qu'on doit entendre par un Predica-
teur qui vit mal. 254

XVII. Comparaison entre quatre sortes de Pre-
dicateurs & quatre especes de Louïs. 255

XVIII. Raisons du mépris qu'on fait aujour-
d'hui des Ministres. 258

XIX. Sur la longueur des Sermons. 261

XX. Exemple d'un Predicateur, qui, quoi

DES ARTICLES.

qu'il fût long , n'ennuyoit point ; & de l'aversion qu'en avoit à Lacedemone pour les longs Discours. 266

XXI. *Un Predicateur qui n'est né que pour un petit theatre , ne doit pas en ambitionner un grand.* 267

XXII. *Sur la rareté d'un Predicateur parfait , considéré sous la simple qualité d'Orateur.* 269

XXIII. *Sur la difficulté , & même le danger qu'il y a à suivre de certains Modeles.* 270

XXIV. *Sur la Maniere de prêcher par plan.* 273

XXV. *Reponse de Mr. Van Effen à mon sentiment sur la maniere de prêcher par plan.* 274

XXVI. *Replique à la Reponse précédente , accompagnée de la Fable de l'Alouette , du Rossignol , & de la Brebis.* 278

*** XXVII.** *Avis du celebre Mr. de la Placette , sur le choix des preuves , dont on doit se servir en Chaire.* 282

XXVIII. *Avis de Mr. de la Placette sur le Stile des Predicateurs.* 287

XXIX. *Avis de Mr. de la Placette , sur ce que les Predicateurs ne doivent rien dire , dont ils ne soient sûrs.* 290

XXX. *Avis de Mr. de la Placette sur ce qu'il seroit à souhaiter qu'on fit , pour apprendre*

** Ces quatre Avis de Mr. de la Placette n'ont jamais été imprimez.*

TABLE DES ARTICLES.

<i>aux Predicateurs à bien reciter.</i>	293
XXXI. <i>Des Jugemens qu'on porte sur les Sermons, par Mr. Saurin.</i>	296
XXXII. <i>Suite de l'Article precedent.</i>	297
XXXIII. <i>Veritez & Bons-Mots dits au sujet du Clergé en general, & de quelques Predicateurs en particulier.</i>	299
XXXIV. <i>Le Songe d'un Mennonite.</i>	307
XXXV. <i>Le Predicateur Pathetique.</i>	308
XXXVI. <i>Le Predicateur qui fait suer en Hiver, & le Predicateur qui glace en Eté.</i>	309

*Fin de la Table de la Seconde Partie
& du Tome premier.*

L E

JE NE SCAI
QUOI,

O U

MÉLANGES CURIEUX,
Historiques & Critiques de bons
Mots & Pensées choisies.

Par Mr. C** D** S** P**

TOME SECOND.

A LA HAYE,

M. DCC. XXIV.

L E

JE NE SCAI QUOI

3.
TROISIEME PARTIE.



ARTICLE PREMIER.

Effets des Richesses.

« **L** O R corrompt l'innocence de
« nos mœurs, & la pureté de nôtre
« ame. C'est lui qui enfante les
« guerres, qui produit les dissensions, qui
« commet les larcins & les meurtres, qui
« rompt les attachemens les plus forts de la
« tendresse & du sang; qui fait les lâches,
« les traîtres, les menteurs, les ambitieux. Il
« nourrit mille passions, que sa possession
« ne fait qu'accroître. Il trouble la rai-
« son, il renverse même les Loix les plus
« sacrées de la nature. C'est un mal intarif-
« sable pour les Hommes; & d'autant plus

Tom II.

A

2 Effets des Richesses. III. PART. ART. I.

„ dangereux , que ces mêmes Hommes sont
„ convenus entr'eux, que ce seroit un mal ab-
„ solument necessaire. *

„ l'Or a donné de l'audace aux *Ixions* con-
„ tre la Divinité; il a été la cause de la prophé-
„ tation des Temples ; il a forcé les Peres à
„ porter le poignard dans le sein de leurs en-
„ fans ; & c'est lui qui par une cruelle vicif-
„ situde a mis le fer à la main des mêmes en-
„ fans , pour arracher la vie à ceux qui leur
„ avoient donné la naissance. Il a triomphé de
„ la cruauté & de la vertu du Beau-Sexe ; il a
„ troublé l'union des plus tendres nœuds , il a
„ fait faire naufrage à la constance & à la fi-
„ delité, que deux cœurs unis s'étoient promi-
„ ses ; & s'il fait quelques heureux , combien
„ en rend-t-il de misérables? Aussi *Lycurgue*, qui
„ avoit vû que la corruption des mœurs, & les
„ plus violentes seditions des peuples, avoient
„ été les suites funestes de l'usage de ce Métal,
„ le défendoit avec severité par les Loix qu'il
„ donna aux *Lacedemoniens*. Et les *Scythes*, qui
„ ne se servirent ni d'or ni d'argent, conserverét
„ cette noble hardiesse, tellement éloignée de
„ la crainte, que lorsqu'*Alexandre* demanda
„ aux Deputés, qu'ils lui envoyassent ce qu'ils
„ apprehendoient , ils lui répondirent , *Qu'ils*
„ *n'avoient point d'autre peur, que celle de voir*
„ *tomber le Ciel sur leurs têtes.* Tacite , dans sa

* *Phorylide*, Precepte XVIII.

Effets des Richesses. III. PART. ART. I. 3
 description des Mœurs & des Coutumes des
 Allemands, remarque que cette Nation, non
 plus que ces fiers Septentrionaux, n'avoient
 ni or, ni argent : *Et je doute*, dit excellem-
 ment bien ce savant Historien, *Si c'est un*
*effet de la colere ou de la bonté des Dieux. **

LE POÈTE SANS FARD. †

Aux tems du Siècle d'Or, ce funeste Métal
 Sous terre encor caché ne caufoit aucun mal,
 La vertu seule alors des Mortels reverée,
 Etoit pour les Honneurs une route assurée.
 Le Riche vicieux souffroit mille mepris,
 Et d'un riche en vertus un Sceptre étoit le prix.
 Mais depuis qu'on a vû l'odieuse Avarice,
 Bannir de l'Univers l'amour de la Justice,
 L'argent, *Conty*, fait tout, & parmi les Mortels,
 Ce faux Dieu chaque jour voit fumer les Autels :
 Dans tous les Tribunaux c'est l'argent qui préside,
 Et ce n'est que par lui que le Juge decide :
 Il fait taire à son gré les Arrêts & les Loix,
 Et se trouve toujours dans le Conseil des Rois.
 On le voit pénétrer jusques au Sanctuaire,
 Prêtres, Abbez, Prélats, même le Solitaire,
 Se laissent de nos jours gagner par les trésors,
 Et souvent pour agir n'ont point d'autres ressorts.
 On fait après l'Argent marcher la Loi Divine,
 Le Commerce n'est plus qu'usure, que rapine.
 Enfin les Financiers sont des Monopoleurs,
 Et la Terre est un Bois tout rempli de Voleurs.
 Oûi, grand Prince, il n'est plus que des Ames ve-
 nales.

* Morale Universelle par le Sr. Des-Concurrez

† Epître à Monseigneur le Prince de *Conty*.

A ij.

4 *Effets des Richesses.* III. PAR. ART. I.

Les Honneurs sont en proye aux brigues, aux cabales
Le Pauvre est méprisé, du seul Riche on fait cas,
Et l'Argent en un mot regle tout ici-bas.

LE MEME.*

Si donc, même au milieu d'une verte jeunesse
Je passe de beaux jours sans amour, sans maîtresse
C'est qu'auprès d'une Belle on soupire sans fruit,
Dès-que pour tout talent on n'a que de l'esprit.
Le plus épais *Butor*, dont la bourse est garnie,
Y suplante bien-tôt le plus rare génie;
Et pour plaire au Beau-Sexe, il faut d'autres trésors
Que ceux d'un bel-esprit logé dans un beau corps.
Depuis que les *Crésus*, à force de finance,
On sù de leurs desirs hâter la jouissance,
L'Amour, le tendre Amour, ne compte plus les
cœurs

A force de soupirs, de soins, & de langueurs.

Bien loin d'être écouté le délicat *Ovide*,

Pour les pauvres Amans n'est plus qu'un mauvais
guide;

Et l'Or seul, plus puissant que toutes ses leçons,

A banni de l'Amour jusqu'aux moindres façons.

Vous me plaisez, belle Brunette,
Vous vendez-vous ? je vous achette. *Mr. Lebrun.*

J'entre fort dans la pensée d'un prédica-
teur * qui dit : „ Qu'il y a du péché dans ces
„ déferences excessives, & ordinairement
„ intéressées, que l'on a pour les Riches, &
„ pour ceux qui ont du crédit. Outre que les

* Epître à Mademoiselle S***.

* *Mr. Oſte vald* Sermon sur St. Luc XVI. 15.

Reflexions sur les Richesses & sur les Grandeurs.
„ égards & les discours flatteurs qu'on tient
„ d'eux, marquent un cœur enivré de l'amour
„ du monde ; on ne fait qu'augmenter cet
„ amour dans le cœur de ceux pour qui l'on
„ marque tant d'estime , & que les remplir
„ d'une fole opinion d'eux-mêmes.

Je crois au reste, que ce que l'Auteur de la
Bagatelle † dit en particulier de la Hollande
est assez aplicable à tous les Pais du Monde ,
où l'on donne malheureusement dans le Luxe.
„ Dans nôtre Patrie , il n'y a rien dont on se
„ fasse vanité plus generally & plus ou-
„ vertement , que des tresors que l'on posse-
„ de. On confond la *Richesse* & le *Merite* , &
„ on les traite précisément sur le même pié.
„ La fausse modestie nous rend également re-
„ servés sur la confession que nous sommes
„ riches, & sur l'aveu que nous avons de l'es-
„ prit & du savoir. Si quelqu'un prétendant se
„ distinguer du commun , par des idées plus
„ nobles & moins vulgaires, dit cavalierement,
„ *Qu'il est pauvre, qu'il n'a pas un sou* ; on se
„ croit obligé par honnêteté de lui répondre ,
„ *Que cela lui plaît à dire , & qu'on sait bien*
„ *mieux.* Que diroit-on de plus à un Homme,
„ qui pour s'attirer quelque éloge , feroit le
„ modeste sur son *Esprit* ou sur son *Savoir* ?

† T. I. pag. 196.

A R T I C L E II.

*Réflexions judicieuses de quelques Poètes Anciens
sur les Richesses , & sur les Grandeurs
du Monde.*

J'O P P O S E aux sentimens & aux discours ordinaires des Hommes sur les Richesses & sur les Grandeurs du monde , les sentimens & les discours de quelques Poètes Anciens & modernes sur le même sujet. Comme leurs paroles m'ont frappé , je me flatte qu'elles frapperont aussi ceux d'entre mes Lecteurs , qui ne les ont jamais lus , & qui souhaitent avec ardeur leur repos. J'entre en matière par les Poètes Anciens.

Ovide (a) compare avec raison la plupart des Riches à des Hydropiques, qui plus ils boivent , plus ils veulent boire.

*Creverunt & opes , & opum furiosa cupido,
Et cum possideant plurima, plura petunt.
Sic quibus intumuit suffusa venter ab undâ,
Quò plus sunt pota , plus sitiuntur aqua.*

Il n'est rien de plus vrai encore que ce qu'assûre *Juvenal* (b) , que moins on a , moins on souhaite.

*Crescit amor nummi , quantum ipsa pecunia crevit ,
Et minus hanc optat , qui non habet.*

(a) *Fastorum* L. I. V. 211,

(b) *Sat.* 14. V. 132.

par des Poëtes Anciens. III. P. ART. II. 7
Que ce qu'*Horace* (a) nous dit sur l'heureu-
se médiocrité est beau aussi !

*Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aulâ.
Sapius ventis agitur ingens
Pinus ; & celsa graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.*

Traduction par le P. *Tarteron.*

„ Celui qui se contente de la médiocrité, si
„ rare & si difficile à trouver, vit en sûreté & à
„ couvert de l'envie. Sa maison n'a pas la ma-
„ gnificence des Palais, mais elle en a la pro-
„ preté. Les plus hauts Pins sont le plus sou-
„ vent agités des Vents. Plus les Tours sont
„ élevées, plus elles se précipitent en tom-
„ bant. La Foudre frappe d'ordinaire les plus
„ hautes Montagnes.

Les paroles suivantes du même Poëte (b)
„ sont encore bien remarquables.

*Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensâ tenui salinum :
Nec leves somnos timor, aut cupido
Sordidus aufert.*

(a) Lib. II. Ode 10.

(b) Lib. II. Ode 16.

§ Réflex. Sur les Richesses & sur les Grandeur

*Quid brevi fortes jaculamur avo
Multa ? quid terras alio calentes
Sole mutamus ? patria quis exsul
Se quoque fugit ?
Scandit aratas vitiosa naues
Cura , nec turmas equitum relinquit ,
Ocyor cervis , & agente nimbos.
Ocyor Euro.
Latus in prasens animus , quod ultra est
Oderit curare , & amare lato
Temperet risu : nihil est ab omni
Parte beatum.*

Traduction.

Il faut peu de chose pour vivre. Heureux
celui qui ne voit luire sur sa table que la
Vaisselle de ses Peres , remplie de quelques
petits mets proprement servis. La crainte &
la sordide avarice ne lui ôtent point la tran-
quilité de son sommeil . Pourquoi former
tant de vastes projets , dans un si petit cer-
cle de vie ? Pourquoi changer de Climat ?
On a beau s'exiler de sa Patrie ; on se por-
te par tout. Les chagrins qui viennent de
notre fonds , montent avec nous dans le
même Vaisseau ; plus légers que le Cerf
ils nous suivent à la Guerre , & nous chas-
sent devant eux , comme le Vent chasse les
Nuës. Contens du présent , en repos sur
l'avenir , adoucissons par notre joie les amer-
tumes de la vie ; car il n'y a point de bon-
heur parfait.

Portrait de la Vie Heureuse par *Martial*. (a.)

*Vitam qua faciunt beatiorum,
Fecundissime Martialis, hac sunt :
Res non parva labore ; sed relicta ;
Non ingratus ager ; focus perennis ;
Lis numquam ; toga rara ; mens quieta ;
Vires ingenua ; salubre corpus ;
Rudens simplicitas ; pares amici ;
Convictus facilis ; sine arte mensa ;
Nox non ebria , sed soluta caris ;
Non tristis torus , & tamen pudicus ;
Somnus qui faciat breves tenebras.
Quod sis , esse velis , nihilque malis :
Summum nec metuas diem , nec optes.*

Traduction par le Comte de *Bussy*.

Mon Fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie.
Point de chagrin, point de procès,
Un feu qu'on n'éteigne jamais.
Assez de bien acquis sans peine,
Un air aisé, point de *Chimene*,
Des Amis égaux, le corps fait,
Etre prudent sans être fin,
Peu de devoirs, point de querelles,
Peu de viandes, mais naturelles,
Une Femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur.
Etre complaisant & facile,
Un sommeil pas long, mais tranquille,
Etre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

(a.) Lib. X, Epigr. 47.

10 Réflex. sur les Richesses & sur les Grandeurs

J'ai préféré cette traduction à celle de M. Des-Yvetaux, où entre plusieurs sentimens très-loüables, il y en a aussi de fort libres & de fort sensuels. Je crois que l'Auteur y a moins voulu dépeindre son Caractere, que celui des Habitans de Paris.

Douceurs de la Vie Privée par Senéque (a)

*Stet quicumque volet potens
Aula culmine lubrico :
Me dulcis satures quies.
Obscuro positus loco ,
Leni perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic cum transierint mei
Nullo cum strepitu dies ;
Plebeius moriar Senex.
Illi mors gravis incubat ,
Qui notus nimis omnibus ,
Ignotus moritur sibi.*

Traduction par Mr. D'HENAULT.

S'élève qui voudra par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la Cour ;
Mais, je veux sans quitter mon aimable séjour ,
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans faste & sans
tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour ;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

(a) Thyestis Actu II. in Choro. V. 391. & seqq.

Ainsi , lors que la Mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens, qui composent mes jours.
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un Homme est misérable, à l'heure du trépas,
Lors-qu'aïant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas !

Mr. LANTIN a fait des Imitations de quelques Epigrammes de l'*Anthologie*. Je n'en rapporterai que ces quatre ici.

I. Imitation.

Plus on a de grands biens, plus on en veut avoir
Cette soif de *Tantale* est un mal sans remede.
Je ne recherche point ni grandeur ni pouvoir.
Je borne mes desirs au peu que je possède.
Pour accroître mon bien, je ne fais point de vœux,
Avec le peu que j'ai mon bonheur est extrême.
Je vois avec dedain & Pourpre & Diadème,
Et crois qu'un Homme enfin est seulement heureux
Quand il se possède soi-même.

I I. Imitation.

Ce ne sont, cher Rufin, ni Palais ni Lambrie,
Qui font le bonheur de la vie.
Il faut les regarder, sans leur porter envie,
Et par ce genereux mépris
On fait voir aisement, qu'une Ame non commune
Est au-dessus de la Fortune,
Qu'on est Roi sans Etats, qu'on est riche sans bien,
Qu'on n'a qu'à ne rien craindre, & ne desirer rien.

III. Imitation.

Sois certain que quand on est sage ,
 On a tous les biens en partage ,
 On rit impunement des injures du sort.
 Les biens que la Sagesse donne ,
 Sont plus constans qu'une Couronne.
 La Fortune la donne , & peut l'ôter d'abord ,
 Mais la Vertu survit à nôtre mort.

IV. Imitation.

Souvien-t-en donc toute ta vie,
 Je veux te le redire encor ;
 Ne soupire pas après l'Or ;
 A ce que tu n'as point , ne porte nulle envie,
 Si tu n'as pas de bien , n'en sois point abatu ;
 Et pour en acquérir ne commets point de crime.
 Grave en ton cœur cette Maxime ,
 Qu'on en a d'éternels, quand on suit la Vertu.

ARTICLE III.

*Reflexions judicieuses sur les mêmes sujets par
 des Poëtes Modernes.*

POUR venir aux poëtes Modernes , dont
 j'ai promis de donner aussi quelques pen-
 sées sur le sujet en question , je commence-
 rai par celle d'un Poëte du XVI. Siècle qui a
 écrit en Latin , & sur le nom & la Religion
 de qui les Savans sont encore aujourd'hui en
 dispute, comme nous l'apprend Mr. Bayle dans

des Poëtes Modernes. III. P. ART. III. 13
son Dictionnaire, à l'Article de *Palin genius*,
qui est le poëte dont je veux parler.

*Heu mihi quid prodest congesta pecunia nobis ,
Quid gemma, argentum, atque aurum pretiosaque vestit
Quid populos, magnasque urbes, ditione tenere ,
Marmoreosque habitare lares, vultuque superbo
Omnes despicere, atque parem se credere Divis ?
Si mors cuncta rapit, si tanquam pulvis & umbra
Deficimus miseri , si tam citò fastus, & omnis
Gloria nostra perit , nullum reditura per avum.*

„ A quoi servent les Lingots du *Perou*, &
„ les perles du *Mexique* ; si la mort nous enle-
„ ve à nos richesses ? Que gagnons-nous à nous
„ rendre Maîtres de Villes & de provinces en-
„ tieres ; si nous passons comme l'ombre , &
„ que nous soions emportés comme la pous-
„ siere que le Vent agite ? Quel avantage
„ nous revient-il d'habiter des palais , de re-
„ garder nos pareils avec dedain , & de
„ nous croire égaux à Dieu ; S'il nous faut
„ quitter en peu d'heures , & pour jamais , les
„ honneurs & les trésors de ce monde ?

La pensée d'*Ovven* est encore au dessus de
toute exception.

*Non est, crede mihi, multos qui possidet agros ,
Dives , sed dives cui satis unus ager.*

Traduction par Mr. le B*.

Etre riche. *Damon*, ce n'est point dans un Port ;

* In *Virgine ejus Zodiaci Vita. V. 142.*

14 *Réflexions sur les mêmes sujets par*
Avoir mille Vaisseaux d'un prix inestimable ;
Mais être riche véritable,
C'est être sans desirs , & content de son sort.

Ou pour dire la même chose dans les termes du *Misanthrope* †, que je trouve admirables;

En bornant tes desirs , étens ton, héritage ,
Un desir resserré vaut un desir rempli.

B E Z E.

Celui qui se hazarde à courir sur la glace ,
Si la glace se rompt , est pris de tous côtés.
Riches , notez ceci , qui de vos biens sentez
En cent mille façons la glissante fallace.

Le même.

Quiconque imprudemment voudra cueillir des roses,
Sentira qu'elles sont de piquetons enclosés.
Riches , pensez à vous ; car parmi vos douceurs
Sont cachées beaucoup de piquantes douleurs.

B E N S E R A D E.

De l'or en abondance est le meilleur trésor ,
Heureux qui trouveroit le secret d'en produire !
Qui pourroit s'en passer bien plus heureux encor !

R É G N A R D.

L'Or est comme une Femme, on n'y sauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.
L'un & l'autre en ce tems, si-tôt qu'on les manie ,
Sont deux grands Remoras pour la Philosophie.

† Dans son Imitation de la 16. Ode du II. Livre
d'*Horace*.

LE POËTE SANS FARF.

Pour moi , j'ai toujours crû que le Ciel, juste & sage ,
Ne donnoit aux Mechans la richesse en partage ;
Que pour nous faire voir quel en est le neant ,
Et qu'il reserve aux Bons un bonheur bien plus grand.

Mr. DESPREAUX.

Mais pour moi que l'éclat ne sauroit decevoir ,
Qui mets au rang des Biens l'esprit & le savoir,
J'estime autant Patru , même dans l'indigence ,
Qu'un Commis engraisé des malheurs de la France.
Non, que je sois du goût de ce Sage insensé ,
Qui d'un Argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la Mer , pour crier , je suis libre.
De la droite Raison je sens mieux l'équilibre :
Mais je tiens qu'ici bas , sans faire tant d'aprets,
La Vertu se contente, & vit à peu de fraix.

Mr. DE FONTENELLE.

Si l'Or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie ,
Que d'amasser bien de l'Or.
La Mort me rendant visite ,
Je la renverrois bien vite ,
En lui donnant mon trésor ;
Mais si la Parque severe
Ne le permet pas ainsi,
L'Or ne m'est plus nécessaire.

Hélas ! Comment l'Or , qui ne sçauroit
faire le moins, pourroit-il faire le plus !

*Non domus & fundus, non aris acervus & auri
Ægroto Domini deduxit corpora febres,
Non animo curas (a)*

„ Les Fonds de terre, les maisons, les Tre-
„ fors ne guérissent point de la Fièvre, & ne
„ peuvent rien contre les Chagrins.

Sonnet par Mr. B O U D I E R, sur le desir
que l'on a d'éterniser son Nom.

Le desir insensé d'éterniser son Nom ,
Tourmente horriblement les Esprits qu'il enivre :
L'un consume sa vie à pâlir sur un Livre,
L'autre se donne en proie au boulet d'un Canon.
Tel jadis fut *Homere* & tel *Agamemnon*,
Et mille autres depuis, qui les ont voulu suivre.
Moi, bien éloigné d'eux, je ne songe qu'à vivre,
Sans soin qu'après ma mort on me connoisse, ou non:
Travailler nuit & jour, parce-qu'on se propose
Qu'on dira dans mille ans, *Un tel fit telle chose* :
N'est-ce pas se ronger de soucis superflus ?
Le bruit tant recherché que fait la Renommée.
Pendant que nous vivons, n'est qu'un peu de fumée,
Et c'est encore moins, quand nous ne vivons plus.

A R T I C L E IV.

La Fortune par Mr. ASSELIN,

O D E.

F A U T-I L qu'esclave de l'exemple,
Je rende Hommage à tes Autels ?

(a) *Horat Lib. I. Epist. 2.*

Fortune

Sur la Fortune. III. P. ART. IV.

57

Fortune, aux portes de ton Temple
J'ai suivi d'aveugles Mortels..
Flatté d'un espoir temeraire,
Pour entrer dans ton Sanctuaire,
J'ai long-tems envain combattu..
La peine a lassé ma constance..
J'ai toujours vû la violence
Y triompher de la Vertu.

Libres d'un espoir tyrannique,
Cedons enfin à nos rivaux.
Eh ! quel est le prix chimerique
Que tu promets à nos travaux ?
Envain fixant ton inconstance,
Pour nous tu joins à l'opulence
L'éclat du rang & des honneurs..
De quelques biens que tu disposes,
Les maux cruels que tu nous causes,
Sont-ils païés par tes faveurs ?

Dans le plus dur des esclavages,
Pour toi nôtre orgueil se dement.
D'un Grand nous païons les outrages,
Par un servile attachement.
Souvent encor l'encens frivole,
Que nous offrons à cette Idole,
Ne nous sert qu'à l'importuner..
Trop heureux si dans ses caprices,
Las enfin de nos sacrifices,
Il daignoit nous les pardonner ?

Cruel Tyran de nôtre vie,
Lui seul par des droits souverains,
En fait, au gré de son envie,
Tous les jours sombres ou sereins..
Combien, honteux de ma foiblesse,
Ai-je rougi de la bassesse

Tome I. L.

Ode de Mr. ASSELIN.

Où je me suis souvent surpris !
 Quand, briguant de vains avantages ;
 J'ai fait l'objet de mes hommages ,
 Du vil objet de mes mépris.

Biens trop chers à nos cœurs serviles,
 Avez-vous des attraits si doux ?
 Et connoît-on les Biens tranquiles ,
 Quand on les peut quitter pour vous ?
 Nôtre erreur seule a fait vos charmes ?
 Vous cachez les soins, les alarmes ;
 Sous l'éclat qui nous éblouit.
 Et trompés dans la jouissance
 Nous ne trouvons que l'aparence
 D'un bonheur qui s'évanouit.

De nôtre ambition sterile
 Où nous conduit la folle ardeur ,
 Les noirs soucis font leur azile ,
 Dans le séjour de la grandeur.
 Jouët d'une attente importune ,
 Le favori de la Fortune
 Ne connoît point les vrais plaisirs.
 Son espoir n'a rien de solide ,
 Et son cœur toujours plus avide ,
 Fait son tourment de ses desirs.

Ces Rois , que charme un sort paisible ;
 Trouvent-ils l'art de le goûter ?
 Leur Sceptre est un fardeau penible ,
 Qu'ils sont souvent las de porter.
 Comblez des faveurs de Bellone ,
 Que leur sert , qu'aux pieds de leur Trône
 Tombent les plus fameux Heros ?
 Amis constans de la victoire ,
 Lors-qu'ils ont tout fait pour leur gloire,
 Ils n'ont rien fait pour leur repos.

Ainsi le pensoit ce Monarque (a),
Qui jaloux de sa liberté,
Dépouilla l'importune marque
De la suprême Autorité.
Qui vivant sans inquiétude,
Oublia dans la solitude
Le fruit de tant d'exploits divers;
Et dégoûté du Diadème,
Aima mieux regner sur lui-même,
Que de regner sur l'Univers.

Heureux qui de soi toujours Maître,
A de faux Biens sait renoncer ;
Et qui n'a prit à les connoître ,
Que pour apprendre à s'en passer !
Du sort il brave les atteintes ,
Par les desirs , & par les craintes,
Jamais son cœur n'est combattu :
Il trouve toute sa richesse ,
Dans les trésors de la Sagesse,
Et dans le don de la Vertu.

Vous, qui loin des grandeurs du Louvre,
Dont vous ignorez les attrait ,
Sous l'humble chaume, qui vous couvre ,
Respirez une heureuse paix :
Exempts de l'erreur qui nous trompe ,
Par l'éclat d'une vaine pompe .
Vous n'avez point été surpris ,
Vous jouissez dans le silence ,
Des Biens qui suivent l'innocence ,
En goutez-vous assez le prix ?

Heureux Mortels, toutes les heures
Coulent pour vous dans le repos.

(a) Charles V.

Ode sur la fausse & sur le véritable

Morphée auteur de vos demeures
A semé les plus doux pavos,
Libres des Loix de la contrainte,
Parmi vous l'on goûte sans crainte
Des plaisirs acquis sans effort
Vôtre joie est sincère & pure,
Et vous tenez de la Nature,
Plus que ne peut donner le sort.

Depuis long-tems mon cœur soupire,
Jaloux des Biens que vous goûtez :
Par un faux charme qui m'attire,
Pourquoi mes vœux sont-ils tentés ?
Pour jouir d'une paix profonde,
J'itois, loin du bruit & du monde,
Vivre sous un Ciel étranger.
Mais hélas ! j'aime encor mes peines,
Et je secoue envain des chaînes,
Dont je ne puis me dégager.

ARTICLE V.

*Ode sur la Fausse & sur la Véritable
Grandeur, adressée à Mr. LAUGIER
DE TASSY, par Mr. POTIN.*

TOI, dont je respecte l'Empire,
Raison, digne présent des Cieux,
Aux nouveaux accords de ma Lyre,
Prête un secours victorieux :
Ma voix, dévouée à tes charmes,
Implore l'effort de leurs armes,
Pour combattre tes ennemis.
Qu'à tes Autels ils sacrifient,

Grandeur. III. P. ART. V.

Et que désormais ils envient ,
Le bonheur de s'être soumis.

Disparoissez , vaines chimères ,
Séduisantes illusions ,
Qui faites des Ames vulgaires
Le vil jouet des Passions.
Le fard , dont vous masquez le Vice ,
N'est qu'un inutile artifice
Dont le Sage n'est point séduit.
Fuyez ; que l'imposture cede.
Mais Ciel ! A mes vœux tout succède ,
Le Masque tombe , l'Erreur fuit.

Quel spectacle annonce à ma vue
Le théâtre de l'Univers !
Où court la Multitude émue
De ces personnages divers ?
Dupes des Vanités brillantes ,
Par mille routes différentes ,
Ils cherchent la félicité.
Par tout on croit la voir paroître ,
Par tout on prend , sans la connoître à
L'Ombre pour la réalité.

L'Ambitieux dans la victoire
Seconde les vastes projets ,
Prend pour la véritable gloire
Un tissu d'illustres forfaits.
Le Vindictif se croit brave ,
Mais du Point-d'honneur vil esclave.
Il n'ose mépriser les Loix.
Et d'un bonheur imaginaire
Victime aveugle , il court se faire
Mille maux réels à la fois.

L'Avare , à son penchant servile

Ode sur la fausse & sur la véritable

Abandonnant un lâche cœur ,
 A garder un bien inutile
 Fait consister le vrai bonheur.
 Le Voluptueux s'abandonne
 Au trompeur espoir , que lui donne
 L'avidité de ses desirs.
 Envain à les suivre il se lasse,
 Nouvel *Ixion* il n'embrasse
 Que le phantôme des plaisirs.

Les Mortels , livrés aux caprices
 De leurs imaginations ,
 Des Vertus , des Crimes, des Vices
 Ont ils perdu les notions ?
 Des Passions impérieuses ,
 Par leurs Maximes odieuses ,
 Ils subissent le joug honteux.
 La Raison , qui doit les conduire ,
 Ne sert qu'un Instinct en délire
 Qui met la Brute au-dessus d'eux.

Une apparence de sagesse ,
 Que fait naître la Vanité ,
 Prend l'Humilité pour Bassesse ,
 L'Orgueil pour Magnanimité.
 Près des Grands la Fourbe introduite
 Proscrit l'infortuné Merite.
 L'Interêt bannit la Pudeur.
 O Corruption incroyable !
 Par quelle route abominable
 Arrive-t on à la faveur ?

Que d'horreurs ! Mais baïssons la toïte
 Sur les ombres de ce Tableau.
 La Scène à mes regards dévoile
 Les charmes d'un Objet nouveau
 Son aspect d'une clarté pure.

Grandeur. III. P. ART. V.

Embelit toute la Nature :
En quels lieux suis-je transporté ?
Malgré les maux que je deplore ,
Sur la Terre voit-on encore .
Les traits de la Divinité !

Où , son image réfléchie
Brille dans la droite-Raison ,
Qui des préjugés affranchie
N'en craint point le fatal poison.
Je vois , dans celui qu'elle guide ,
De la Felicité solide
Les caracteres évidens.
Mépris de l'estime publique ,
Devoirs qu'il réduit en pratique ,
Vous en êtes de sûrs garans.

Parle grand Art de se connoître
Apprenant à se corriger ,
A l'excellence de son Etre
On ne le voit point déroger.
Heureux effet de cette Etude ,
La Nature prend l'habitude
De céder à l'instruction.
Et les Défauts qu'elle lui laisse ,
Sont les effets de la Foiblesse ,
Et non de la Corruption.

D'un siècle rempli d'injustices,
Et des exemples pernicious ;
Son cœur hait , deteste les Vices ,
Et ne hait point les Vicieux.
Pour lui Censeur inexorable ,
Il excuse l'Humble coupable
De ses foiblesses gémissant :
Mais il méprise un indigne Etre .

Ode sur la fausse & sur la véritable
 Qui plein d'Orgueil ose paroître,
 Fier de l'oubli de son néant.

Aux balances de la Sagesse.
 Pesant & les Biens & les Maux ;
 Dans tout ce qui nous interesse ,
 Il distingue le Vrai du Faux.
 La Raison , de préjugés libre,
 Lui fait trouver dans l'équilibre
 L'Avarice & la Pauvreté.
 Et l'état d'un sort déplorable ,
 Souvent lui paroît préférable
 A ce qu'on croit Felicité.

Faveurs que le Hazard dispense ,
 Mais dont il nous fait peu jouir ;
 Honneurs , Dignitez , Opulence ,
 Vous l'élevez sans l'éblouir.
 De tout ce qui n'est point lui-même ,
 Fût-il né dans le rang suprême ,
 Le Bon-sens fait le separer :
 Et si le sort le persécute ,
 Sa Constance à ses traits en bute ,
 Sans s'émouvoir , fait les parer.

Tel, un Rocher inébranlable
 Attaqué des Vents & des Flots ,
 Malgré leur fureur implacable ,
 Jouit d'un tranquille repos.
 O toi ! qui d'une Ame bien née
 Dois avoir une juste idée ,
 Que tu peux prendre dans ton cœur à
 Ami , juge si cet Ouvrage.
 Peint assez dignement l'Image
 De la véritable Grandeur.

Mais , Cher Ami , de ce Modèle

Envain.

Grandeur. III. P. ART. V.

25

En vain je rassemble les traits ;
Si l'on croit qu'une Ame si belle
N'existe que dans les Portraits.
Pour détruire cette Chimere ,
Souffre que ma Lyre sincere
T'indique, en t'adressant ses sons :
Sûre que des Vertus sublimes
Ton exemple , mieux que mes vains
Donnera d'utiles leçons.

A R T I C L E VI.

*Ode sur les Egaremens de l'Homme par rapport
à la Religion , adressée à Mr. VAN EFFEN
par Mr. POTIN. **

HEUREUX celui qui se delivre
Du joug honteux des Passions ,
Et du Vrai , qu'il cherche , aime à suivre
Les utiles impressions !
Par l'examen de chaque Doute ,
Il se trace une sûre route
Au travers des Difficultés.
Et sa Raison d'intelligence ,
Avec ce qu'il voit , sent & pense ,
Le guide aux grandes Vertés.

Le fier Athée envain se pique
Du pompeux titre d'Esprit fort ,
Un Raisonnement Sophistique
De sa Doctrine est tout l'effort.
Etrange effet de la Manie !
De l'Universelle Harmonie
Il dement l'éloquente voix.

* Cette Ode , qui a paru dans le *Courrier* , est
gérée ici & augmentée des Strophes 8 & 9 mes.
Tome II.

C

Ode sur les Egaremens de
 Mais quand le Trepas le menace,
 La Terreur succede à l'Audace,
 Dont il faisoit gloire autrefois.

Ainsi la Conscience même,
 Témoin cruel qui le trahit,
 Sert à prouver l'Etre Suprême,
 Dans l'Incredule qui perit.
 Ce choc d'Atômes Chimériques,
 Phantôme des Docteurs Antiques,
 Pour lui demeurer sans pouvoir.
 Et ces vains Songes qu'il deteste,
 Fuians dans cet instant funeste,
 L'abandonnent au desespoir.

Digne fruit de l'Erreur grossière
 D'un Insensé, dont la fureur
 Ose accorder à la Matière
 Ce qu'il refuse au Createur.
 Suivant son odieux Système,
 La Matière par elle-même
 A de tous les tems existé.
 Se peut-il qu'un Etre qui pense,
 D'une pareille extravagance
 Adopte la brutalité?

Mais Ciel ! quelle autre Erreur s'empare
 D'une meilleure intention,
 Et dans quelle route s'égare
 L'Aveugle Superstition ?
 Culte grossier & puerile,
 Effet d'une Crainte servile,
 Dont l'Esprit foible s'aplaudit ?
 Mais dont la Majesté Sacrée
 Ne se trouve point honorée ?
 Et que le Bon-sens contredir.

Que vois-je encor ? dans sa Furie
L'Ennemi , des foibles mortels ,
Les abat sous l'Idolatrie ,
Et s'empare des Saints Autels.
L'Homme , dégradant sa Nature ,
Rend à la vile Creature ,
Un Culte de Dieu detesté ,
Et telle est sa Folie extrême ,
Que tout , excepté Dieu lui-même ;
Est pour lui la Divinité.

A quel excès d'Extravagance.
Se laisse entraîner nôtre E'prit ,
Quand une orgueilleuse Ignorance
De ses préjugés le nourrit !
Etoir-ce donc pour cet usage ,
Que l'Homme reçut en parrage
La Raison qu'il fait tant valoir ?
Le moindre Interêt la captive ;
Ne sauroit-elle être attentive
Au plus grand de tous , au Devoir ?

Cependant , c'est à le connoître,
Plus encor à le pratiquer ,
Que l'excellence de nôtre Etre
Nous prescrit de nous appliquer.
Loin cette Paresse imprudente ,
Qui, sans examen, s'épouvante
De l'ombre des Difficultés.
S'il s'en trouve dans nos Oracles.
Par l'amour du Vrai quels Obstacles
Ne peuvent être surmontés ?

Il est sans-doute des Mysteres ,
Qui passent nos Esp'rs bornés :
Mais, à leurs Divins Caracteres ,

Ode sur les Egaremens de

Ils peuvent être discernés.
Telle n'est pas une Doctrine ,
Qui décele son origine ,
Par les plus absurdes Erreurs.
Evitons d'en être Victimes ,
L'Egarement a ses abîmes ,
La Verité ses profondeurs.

Bannissons le Doute funeste ,
Et dans la Revelation
Cherchons la Volonté Celeste ,
Regle de la Religion.
Mais que l'Esprit dans cette étude
Unisse son exactitude ,
Avec la droiture du cœur.
L'Obstacle le plus ordinaire ,
Aux progrès qu'on y devoit faire,
Naît du Vice Ami de l'Erreur.

C'est par là que nos jours funestes
Fameux en naufrages divers ,
Etendent l'horreur des tenebres ,
Dont nos foibles yeux sont convertis.
Puisse la Raison qui s'égare ,
Dans ce danger prendre pour Phare
Le flambeau de la Verité !
Puisse-t-il à toujours nous luire ,
Et loin des écueils nous conduire ,
Dans le Port de la Verité !

A tes Vertus je rends hommage ,
O Toi , qui corrigeant mes sons ,
Daignes approuver cet Ouvrage ,
Que m'ont inspiré tes Leçons !
Par ce que le Sage doit faire ,
Ici je trace un Caractere ,
Que forment des traits ressemblans :

C'est le tien , qui sur mon estime
T'acquiert un droit plus legitime,
Que ne font tes rares talens ,

/ Ouï , desaprouvant la Manie ,
Que fait naître la Vanité ,
J'estime moins le beau Genie ,
Que la solide Pieté.
Sans elle l'Humaine Sagesse
N'est même encor qu'une foiblesse
Surbordonnée aux Passions.
Et les sentimens qu'elle inspire ,
Souvent ne sont qu'un beau délire ,
Que fardent nos Préventions.

Tout Homme, qui lira avec attention ces deux Odes de Mr. *Potin*, ne pourra lui denier le beau Genie & la solide Pieté. Et ceux qui, comme moi, le connoissent à fonds, savent à quel point il porte la Discretion, la Douceur, la Modestie, le Desintéressement & la Haine pour la medisance & pour la Calomnie.

ARTICLE VII.

Le Merite & la Fortune. FABLE, par
le P. BENOÎT.

LE Merite, Cadet de fort bonne Maison ,
Et l'Infante Fortune, opulente héritiere ,
Par les liens d'Hymen furent unis , dit-on ,
Au bon vieux tems, c'étoit là la manière.
Entr'eux point de débat ; point de dissension :
Il n'étoit bruit par tout , que de leur union.
Jamais on ne voïoit Fortune sans Merite ,

30 *Le mérite & la Fortune, Fable*

Merite sans Fortune étoit cas surprenant :

C'étoit même chose illicite.

La mode hélas ! n'en est plus maintenant.

Tant pis ; car après tout l'Hymen étoit sortable,

L'Epoux étoit bien fait , insinuant , aimable ;

L'Epouse avoit de grands attraits,

Et du Comptant , que faut-il davantage ?

Comptant lui seul tient lieu des plus beaux
traits.

Au demeurant l'humeur un peu volage.

C'étoit le seul défaut, dont on pût la taxer,

Mais Merite, fin personnage ,

Mieux que tout autre avoit su la fixer.

Pour un Cadet une telle Alliance

Devoit sans doute avoir de grands apas ;

Si de tous Biens la jouissance

A la longue n'ennuioit pas.

Chez ce Couple charmant , accouroient à toute
heure.

Gens de toute condition :

L'Interêt joint à l'Inclination

Les attiroit à leur demeure ;

D'où l'on ne sortoit point sans admiration.

Merite, beau diseur, enchantoit tout le monde ;

C'étoit lui qu'on louoit, Fortune n'étoit rien.

Cependant c'étoit de son Bien ,

Qu'il faisoit largesse à la ronde ,

Largeesse à qui, tout bien compté ,

Il devoit le bonheur de se voir tant vanté.

Devenu fier de cette préférence ,

Il croit Fortune indigne de son cœur.

Pour elle plus d'égard , de soin, de déférence,

C'étoit mépris , c'étoit hauteur ;

Même ne regardoit souvent la pauvre Infante ,

Que comme il auroit fait sa très-humble Servante.

Qu'on juge , si ce trait dût fort la piquer.

Elle étoit Femme, elle étoit méprisée,
Pour moins l'on pourroit se choquer.
Elle en fut si scandalisée,
Que sur le champ, sans dire adieu,
Elle delogea dudit lieu :

Vous jugez bien qu'elle trouva retraite.
Gens d'Affaires tous des premiers
La recueillirent volontiers ;

J'oubliois, qu'en partant elle fit maison nette,
Laisant à Maître pour bien,
Qu'un peu de chose, ou même rien.

Ce coup ne le toucha que de la bonne sorte ;

Qu'y perdoit-il ? un assez foible appui ;

Sans elle il comptoit bien de retenir chez lui
Des Courtisanes la flaccide cohorte.

Il se trompa : fors quelques vrais Amis,

Tout jusqu'aux Gens de bien deserta du logis.

De côté de Fortune, & des Sors & des Sages

On vit tourner tous les hommages.

Ce n'est pas tout, il se voit à son tour,

Reducit à lui faire la Cour :

Cette vengeance a pour elle des charmes ;

On sait assez que pareil incident

Pour tout Vindictif est un morceau suant.

Collection de dépit en vers & maintes larmes.

Mais ses soupçons sont superflus ;

A la porte on le laisse à loisir se morfondre ;

Pour achever même de le confondre,

Il voit le Crime admis, & lui seul reste exécuté.

322 *Reflexions. sur la Crainte & sur*
De la tenter ? qui concluroit l'affaire,
J' lui dresserois des Autels.

A R T I C L E V I I I .

Reflexions sur la Crainte & sur l'Espérance.

SENEQUE dit, dās sa Lettre 78. que pour vivre
heureux, *Circumcidenda duo sunt , & futu-*
ri timor & veteris incommodi memoria ; „ il faut
„ reduire à sa juste valeur la crainte des maux
„ avenir , & le souvenir des maux passez “.
Sentence que ce philosophe soutient ailleurs
par celle-ci : *Quid enim demens ius quāvis angis*
futuris , nec se tormento reservare , sed accersere
sibi miseras & admoveere ? „ Qu'y a - t - il de
„ plus insensé , que de craindre les maux
„ avenir , & de leur aller, pour ainsi dire, au
„ devant par la pensée “ ? C'est en - effet aug-
menter sa peine , & souffrir doublement ,
que de s'alarmer d'avance des maux qui nous
peuvent , ou qui nous doivent arriver. Le
Sage se conduit bien mieux.

Jamais à s'affliger il n'est ingénieux,
Il s'accommode aux tems, aux personnes, aux lieux,
Ne s'alarme jamais d'une chose incertaine,
Il va par sa prudence au devant du danger,
Et souffre sans chagrin, sans murmure, & sans peine.

Ce qu'il ne peut ni rompre, ni changer.
Le repos de l'esprit est tout ce qu'il souhaite,
Et s'il n'a pas beaucoup de Bien,
Du peu qu'il a son Ame est satisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte pour rien (a).

(a) Chevrana. T. I. pag. 167.

Je n'en dis pas autant de l'Espérance. Je crois qu'on peut s'en better, avant même que de tenir la chose qui en fait l'objet; mais à ces deux conditions seulement. 1. Qu'au cas que le Bien que nous espérons nous manque, nous ne prenions pas à cœur ce revers. 2. Que dans l'espérance d'un bien avenir, & par conséquent fort incertain, nous ne renoncions jamais au certain, & à ce que nous tenons déjà. Je veux dire, que si nous avons quelque bien, nous ne le dépensons pas follement: Ou si nous vivons à la faveur d'une profession, quelle qu'elle soit, nous ne la négligeons pas; comme si elle nous étoit inutile, ou qu'elle fût au-dessous de nous: Qui méprise son Art, son Art le méprise à son tour.

ARTICLE IX.

*Avis aux Gens de fortune qui veulent se
donner un Carosse.*

Entre plusieurs choses dont il seroit bon que fût informé un Homme qui veut se donner un Carosse, je lui recommanderois principalement ces trois ici. 1. Qu'avant que de prendre Carosse, il se fît instruire du nom propre de toutes les pièces qui le composent; afin de ne pas nommer ridiculement *portes les portières; verres ou vitres, les glaces; & long-*

34. *Avis aux Gens de fortune qui veulent
bâton le timon.* 2. Qu'il ne parlât jamais le
premier de son Equipage * ; ni qu'il ne dît
point à tous momens, & hors de propos, qu'il
a été chez tels & tels, mais toujours en Ca-
rosse. Un Homme né pour rouler Carosse
s'exprime rarement ainsi, sans quelque espèce
de nécessité ; parce que la chose parle d'elle-
même, ou qu'il importe fort peu à ceux qui l'é-
coutent, de quelle manière il a fait ses visites.
3. Je lui conseillerois enfin, de ne pas dédaï-
gner fortement les personnes qui ne vont pas
comme lui en Carosse. *Simon*, à qui la fortune
avoit tourné la cervelle, fut bien puni de son
arrogance, par les Vers que le Chevalier de
Gallix fit contre lui, & lesquels on pour-
roit apliquer à tout Homme, qui prendroit
Simon pour modele.

Simon roule en Carosse, O l'étrange Animal !
Plus que ses deux Chevaux, ce gros Homme est
Cheval.

Et pourtant il n'est pas si bête.
Si l'Equité regnoit, les Chevaux de Simon
Devroient être dans le Carosse,
Et ce gros Animal devoit être au timon.

Le Partisan & le Poëte par Mr. P**.

Un Favori de l'aveugle Déesse,
Aiant en peu de tems su trouver le secret,
D'être le possesseur d'une grande richesse,

* Cela peut être apliqué à tout ce dont on est en-
clin à tirer vanité.

De l'Equipage qu'il avoit ,
Et que par tout il promenoit ,
Parloit en tous lieux & sans-cesse ,
Un jour qu'il vit un Poëte croûté ,
Et croûté jusques à l'échine ,
Faire dans un Caffé son unique cuisine :
Comme te voila fait , dit-il, tu fais pitié ,
Tu gagnes peu , je crois, mon cher à ton négoce ,
Quand iras-tu donc en Carosse ?
Quand les Faquins , Monsieur, dit l'autre , iront
à pic.

*Autre Reponse de Mr. P**.*

Si des principaux de la Ville ,
Où vous venez de prendre domicile ,
Vous voulez être visité ,
Me dit un jour quelqu'un , prenez un Equipage ;
Oh Monsieur ! à ce prix , lui dis-je , en vérité
Je n'aurai de long-temps, je crois , cet avantage :
Mais si je puis un jour, pour ma commodité ,
Suivant v^{re} conseil me donner ce mérite ,
En recevant alors l'honneur de la visite ,
De ces gens qui n'ont point d'égaux ;
Afin qu'envers eux je m'acquie ,
Je la ferai d'abord rendre par mes Chevaux.

L'Auteur du *Theophraste Moderne* (a) fait
sur le Carosse ces quatre reflexions.

„ La belle commodité qu'un Carosse ! Je
„ l'envie à ceux qui sont en droit d'en jouir ,
„ mais je voudrois me piquer de ne rien de-
„ voir au Sellier ; ni au Charron.

„ Quiconque a Carosse n'est pas absolu-
„ ment riche, il se pique de le paroître.

(a) Pag. 537.

36 *A ceux qui n'estiment les Gens que par la*

„ Le Carrosse n'est commodité qu'à ceux
„ qui, pour se le donner, ne sont pas obligés
„ à se refuser d'autres choses plus nécessaires.

„ Le Carrosse est une de ces choses qu'il
„ faut conserver, dût-on perir.

La sorte chose, *pourroit-on dire encore,*
qu'un Carrosse sans Laquais ! pour moi, j'en-
virois plutôt la condition d'une personne qui
auroit un seul laquais sans Carrosse, que
l'état d'un Homme, qui auroit trois Carosses
sans laquais.

A R T I C L E X.

*A ceux qui n'estiment les Gens que par
la maison qu'ils habitent.*

Mr. P**, à qui l'on avoit fait sentir ;
*Que la maison qu'il avoit louée n'étant
pas assez belle il ne seroit pas visité des gens d'un
certain rang ;* répondit :

Au gré de bien des gens, la maison que je loue
Est beaucoup trop petite, il faut que je l'avoue ;

J'ai tort, & sans doute il falloit
Leur aller demander ce qui me convenoit.

Mais cependant qu'importe, après tout, à leur zèle

Que la maison que j'occupe soit belle,

Je ne l'ai pas prise pour eux !

Je n'y veux voir que gens à prendre pour modèle ;

Amis choisis, d'esprit, de bon sens, vertueux.

Qu'il en est peu de tels ! franchement j'appréhende ;

Que ma maison ne soit encor trop grande.

Et sur ce qu'on étoit revenu à la charge ; il
repliqua.

Sur ma maison j'avois crû ci-devant
M'être assez expliqué ; mais j'entens cependant
Que l'on en jase encor : *Elle est désagréable ,*

Le quartier éloigné , vilain , & caterna ,
Enfin personne n'y viendra.

Tous ces donneurs d'avis sont obstinés en Diable !
Hé , de grace , Messieurs, inquietez-vous moins !
Vous vous plaignez aussi , de ce qu'après vos soins
Je plains un peu fort gens de votre mérite ;

Aiez-en, s'il se peut , je ne l'empêche pas ,

Ce sera le moien de finir nos débats,

Apprenez à rendre visite

A l'honnête-Homme, & non au logis qu'il habite ,

Mais jusques-là je vous en quire,

„ Un Prince, dit *Mr de Croufaz (a)*, logé
„ dans un Palais qui occupe une rue entière.
„ Un riche Bourgeois met tout son bien , ou
„ en met la plus grande partie , à se bâtir
„ une maison de la même magnificence. On
„ louë l'un , & on se moque de l'autre. Ce-
„ pendant les Edifices sont également beaux
„ en eux-mêmes , les regles de l'Architec-
„ ture sont également observées , à l'excep-
„ tion de la premiere & de la principale ,
„ dont cette derniere maison offre par tout

(a) *Trakté de l'Education des Enfans.* T. II. pag. 4.

Sur les ajustement des
 „ un renversement. Elle ne convient pas à
 „ celui qui en est le maître : ce qui convient
 „ fait l'essence du *Beau* & le fondement des
 „ louanges.

Au sot Maître d'une belle maison.

Dans ta Maison tout brille, & rien ne sauroit être
 Plus agréable, ni plus beau.

On y fait bonne chère, on n'y boit jamais d'eau ;
 Tout y plaît, excepté le Maître (s).

A R T I C L E X I.

Sur l'attention qu'on fait à l'ajustement des Personnes.

ON fait aussi plus d'attention qu'on ne
 devoit à l'ajustement des personnes ;
 comme si sous des haillons on ne pouvoit pas
 avoir un cœur & un esprit de Roi, ainsi
 qu'il y a souvent sous la pourpre un cœur &
 un esprit de Gueux. *Veste sub sartâ vides
 plerumque regias latere Spiritus, Irique ge-
 nium purpurâ obductum togâ.* Mais la sotte at-
 tention qu'on fait aux Habits n'est pas nou-
 „ velle. Un Comique Grec l'a jouée, il y a
 „ bien des Siècles, dans un Homme, qu'il
 „ avoit fait venir sur le Théâtre vêtu d'ha-

(s) Epigrammes &c. de Mr. Lebrun pag. 117.

bits magnifiques, & à qui tout le monde fai-
 ,, soit civilité, à cause de cela ; mais qui y
 ,, revenant mal vêtu n'avoit été regardé de
 ,, personne : *Tout le monde, comme il me sem-*
 ,, *ble, disoit cet Homme, parloit à mon habit*
 ,, *& non à moi ; car personne ne me parle à pré-*
 ,, *sent (a).*

Les Habits magnifiques donnent un mer-
 veilleux relief à un Homme, qui veut passer
 pour savant.

Vir bene vestitus, pro vestibus esse peritus.
Creditur à mille, quamvis idiota sit ille :
Si careat veste, nec sit vestitus honestè ;
Nullius est laudis, quamvis sciat omne quod audis.

Ces Vers, dont j'ignore l'Auteur, & qui
 n'ont rien de beau que le sens, veulent dire
 suivant la traduction que j'en ai trouvée dans
 la Version de la *Charlatanerie des Savans* de
Mr. Menckenius p. 110.

Avec un bel habit
 On est sans-contredit
 Un Professeur célèbre
 Mais un Homme en Sabots
 Est le dernier des Sots,
 Quand il sauroit l'Algèbre.

(a). Parrhasiana T. II. pag. 328.

Voici à cette occasion un fait que je fais par *ouïdire*. Un Savant, dégradé & réduit par sa faute à une extrême misère, soutient si bien le personnage d'Opposant, sous le Professeur en Philosophie qu'on avoit mis à sa place, que celui-ci, qui ne le connoissoit pas, ne pût s'empêcher de lui dire; mais le plus obligeamment du monde : *Quis credidisset quod, sub veste adeò laceratâ ac sordida, tanta latuisset eruditio?* „ Qui auroit crû que „ sous un habit si déchiré & si mal propre, „ il y eût eu tant de savoir de caché? „ A quoi l'autre repliqua, mais avec la dernière insolence : *Quis credidisset quod sub togâ Professorali tanta latuisset ignorantia?* „ Quoi auroit crû que sous une Robe de Professeur „ il se fût trouvé tant d'ignorance?

Les Normands passent pour regarder beaucoup aux Habits d'un Avocat.

Qu'un Avocat soit vêtu d'écarlate,
Que sur ses habits l'or éclate,
Il sera couru des Normands..

On accuse principalement le Beau-Sexe;
de donner dans le défaut que je relève.

Auprès de ces Beautés le mieux en Poînts de Gènes
Est reçu comme un Adonis,
Et le plus accompli les éprouve inhumainés,
Si son habit est simple, & ses Canons unis.

Pour

Pour rendre ces Vers aplicables à nôtre siècle , on n'a qu'à mettre les modes courantes à la place du point de Gênes & des Canons. Vrai moïen d'honorer nombre de Faquins , & de faire tort à bien d'Honnêtes-gens !

„ C'est, dit Mr. De Crousaſſ (a) , c'est un
 „ grand malheur , & sur tout pour les Repu-
 „ bliqués , d'avoir des Citoyens élevés dans
 „ ces dispositions. On se met peu en pei-
 „ ne de la Vertu , quand on espere d'y su-
 „ pléer par un extérieur pompeux. Un Hom-
 „ me vertueux voudroit que tout le monde
 „ lui ressemblât , & il ne néglige rien pour
 „ se faire le plus d'égaux qu'il peut. Mais un
 „ Homme, dont l'imagination tire sa félicité
 „ du relief que lui donnent ses richesses & sa
 „ dépense , ne voit rien avec tant de mor-
 „ tification , que ceux qui aprochent de sa
 „ fortune : il n'y a rien qu'il ne soit capa-
 „ ble de faire pour étendre la sienne , &
 „ renverser celle des autres : & s'il don-
 „ ne des bornes à son injustice & à sa ma-
 „ lignité , on n'en est redevable qu'à la
 „ crainte qu'il a de se perdre de réputation.
 „ Ne fût-ce , dit encore nôtre Auteur , que
 „ pour s'épargner le reproche d'être en

(a) Traité de l'Education des Enfans T. 2. P. 125.

42. *Sur la Politesse, sur l'Esprit, & sur*
,, mauvais exemple, tout bon Citoyen de-
,, vroit régler sa dépense, comme si ses re-
,, venus étoient beaucoup inférieurs à ce
,, qu'ils sont effectivement. Loin donc d'être
,, ingénieux à inventer, pour soi ou pour
,, les Enfans, quelque ornement nouveau :
,, on ne se distingue, en affectant du dé-
,, goût pour ce qui est commun, il faut plû-
,, tôt marquer du mépris pour ceux qui en
,, font naître la pensée ; & envisager tous
,, ces entêtemens comme de véritables peti-
,, tesses, ainsi qu'ils le sont en effet. Car de
,, de qui est-ce, par exemple, qu'un riche
,, habit attire principalement les regards &
,, l'admiration ? C'est des Laquais, c'est du
,, menu peuple, c'est de quelques Femmes,
,, ou de quelques Courtisans d'un esprit pe-
,, tit & léger.

A R T I C L E X I I.

Sur la Politesse, sur l'Esprit, & sur le
Bon-cœur.

LE *Poli* dans les manières, le *Joli* dans
l'Esprit, & le *Bon* dans le Cœur, sont
trois qualitez fort estimables, & toutes di-
gnes de l'ambition d'un Honnête-homme.
On les trouve rarement ensemble dans un
même sujet, & moins encore en certains

lieux qu'en d'autres. Malheureux ceux qui se sentant de la disposition à devenir *Bons*, *Spirituels*, & *Polis*, ne sont pas nés dans des Lieux, où ils soient animés par l'exemple, & soutenus par l'approbation que méritent ces qualités.

————— *Laudataque virtus
Crescit, & immensum gloria calcar habet. Ovid.*

Mais quelque estimables que puissent être ces qualités, je préfère néanmoins de beaucoup la dernière aux deux autres. Je fais même un si grand cas du *Bon-Cœur*, que dans les Lieux où l'on ne distingue pas les Gens par leur *Espit*, par leur *Politesse*, ou par d'autres qualités encore (a), auxquelles ne furent insensibles que ceux qui ne les virent jamais, chez eux ; je ne fais attention qu'au *Bon-cœur*, que j'estimerai toujours infiniment, en qui que ce soit que je le rencontre.

Tros, Rutuluseque fuit, nulla discrimine habeo.
Horat.

Je permets à de grossiers *Philargyres* (b) de faire fumer leur encens sur d'autres Autels

(a) La Naissance, par exemple, & le Savoir.

(b) Personnes qui n'aiment que les Richesses.

46 *Sur l'Ingratitude. III. P. ART. XIII.*

„ Ce Philosophe n'exagere point ; parce
 „ que l'on ne peut reprocher à un Homme
 „ son Ingratitude , sans lui reprocher tous
 „ les autres Vices. *Omne dixeris maledictum ,*
 „ *quàm ingratum dixeris* (a)

„ L'Ingratitude , dit Descartes (b) est un
 „ Vice qui n'appartient qu'aux Hommes bru-
 „ taux & sottement arrogans, qui pensent que
 „ toutes choses leur sont dues ; ou aux Stu-
 „ pides , qui ne font aucune reflexion sur les
 „ bienfaits qu'ils reçoivent : ou aux foibles
 „ & aux abjects , qui sentant leurs infirmi-
 „ tés & leurs besoins , recherchent basse-
 „ ment le secours des autres ; & après qu'ils
 „ l'ont reçu , ils les haïssent , parce que n'a-
 „ iant pas la volonté de leur rendre la pa-
 „ reille , ou désespérant de le pouvoir , ils
 „ s'imaginent que tout le monde est mer-
 „ cenàire ; comme eux , & qu'on ne fait du
 „ bien que dans l'esperance d'en être recom-
 „ pensé.

„ Selon le Sr. Des - Coutures (c), L'Homme
 „ ingrat est capable de perfidie , d'ambition ,
 „ de haine, de cruauté , de vengeance , &
 „ d'envie. Imaginez-vous tout ce qu'il y a
 „ de criminel, l'Homme ingrat peut le penser,

(a) Chevrana T. I. pag. 2.

(b) Traité des Passions, pag. 260.

(c) Morale Universelle pag. 112.

Sur l'Ingratitude III. P. ART. XIII. 47
,, & il l'exécute avec un plaisir extrême, pour
,, parvenir à ses fins.

Le crime le plus noir, oui, c'est l'Ingratitude ;
Cependant, *Bonrepos*, malgré sa turpitude,
L'Univers n'est rempli que de ces Esprits bas,
Qui ne rougissent point de passer pour ingrats ;
Et qu'on voit chaque jour d'un cœur perfide &
traître.

Vendre comme *Judas* jusqu'au sang de leur Maître,
On a beau les combler de dons & de bienfaits,
Leur rage est une faim qu'on n'assouvit jamais.
Les Ours & les Lions quirent leur caractère,
On fait l'art d'adoucir le Tigre & la Panthère :
Mais l'Ingrat est un Monstre inflexible, indomté,
Dont même un Dieu n'a pû fléchir la cruauté.
Vainement le Sauveur par une sainte adresse,
Dans le cœur de *Judas* rapelloit la tendresse.
Euvain jusqu'au Jardin, tout prêt d'être trahi,
Il reçut son baiser, & le traita d'Ami.
Rien ne put attendrir ce naturel farouche,
Il baïsa sans fremir cette Divine bouche ;
Et d'un cœur moins sensible, & plus dur que le fer
Il livra le Sauveur aux fureurs de l'Enfer (*).

L'Ingratitude étant donc un Vice si noir,
& comprenant en soi tous les autres Vices,
faut-il s'étonner que d'Anciens peuples plus
raisonnables que nous à bien des égards,
l'aient punie avec sévérité ? Les *Macedoniens*
permettoient d'intenter un procès à ceux qui
en étoient coupables. Les *Athéniens* en

(*) *de Poëte sans Fard* dans son Epître à Mr. de
Bonrepos.

usoient de même. *Dracon* les condamnoit à la mort. Et à Rome un Esclave , que son maître avoit affranchi , & qui manquoit envers lui de reconnoissance, étoit condamné à rentrer de nouveau dans la servitude. Quel dommage , que les Grecs & les Romains , qui ont fait de si belles Loix , les aient eux-mêmes violées dans plusieurs occasions ! Les Grecs firent mourir , ou exilèrent leurs plus grands Capitaines , & leurs plus illustres Philosophes, *Aristide*, *Socrate*, *Phocion*, *Miltiades*, *Themistocle*. Et les Romains ne traitèrent pas mieux *Ciceron*, *Coriolan* , *Camille* , *Marcellus*, & les *Gracques*.

Envain les ingrats alléguent-ils pour se justifier , qu'ils n'ont pas en main les moïens de païer de retour leurs Bienfacteurs. Supposé que ceux-là disent vrai , répondons-leur „ avec *Mr. Paschal* , „ Qu'il n'y a point de „ services qui soient au-dessus de la Recon- „ noissance. Je crois seulement qu'il y a ma- „ niere de la signaler. Tout le monde n'est „ pas en état d'en donner des marques illust- „ res : mais il n'est personne qui ne puisse „ par un mot obligeant répondre aux bontés „ de son Bienfacteur. Souvent même une pa- „ role surpasse en valeur tout ce qu'on pour- „ roit faire. *Auguste* avoit accordé à *Farnius* la „ grace de son Pere , qui avoit suivi le par- „ ti d'*Antoine*. Quelle pouvoit être dans cer-
te

„ te occasion la Reconnoissance d'un Sujet
„ impuissant envers un Empereur magnifi-
„ que ? Le reproche honnête, que *Furnius*
„ lui adresse de cette impuissance où il le
„ réduit, a plus de mérite que toutes les
„ offres imaginables. *Cesar*, lui dit-il, *Je*
„ *n'ai jamais reçu qu'une injure de toi ; c'est*
„ *qu'à-présent tu as fait que je serai obligé de*
„ *vivre, & de mourir ingrat.*

Source de l'Ingratitute des Esprits les mieux
faits, par Mr. de BLAINVILLE. (a)

Je ne saurois jamais, Cher *Lysis*, oublier
Les bienfaits que sur moi vous avez su répandre ;
Comme je ne puis vous les rendre,
Du moins, me direz-vous, dois-je les publier.
Si j'ai de la reconnoissance,
Pourquoi m'opiniâtrai-je à garder un silence,
Qui me fait passer pour ingrat ?
C'est que vous vouliez bien m'en épargner la peine,
Et que vôtre langue un peu vaine,
Par tout en parle avec éclat.
Dès-que je veux ouvrir la bouche,
Sur les biens dont cent fois vôtre main m'obligea ;
On me rend à l'instant muët comme une souche.
Par un, *Je le savais déjà.*
Sachez qu'il est certaine chose,
Où deux ne peuvent pas travailler à la fois ;
Je suis prêt à parler, mais avec cette clause ;

(a) Rome, Paris & Madrid *Ridicules* P. 179 J'ai
souvent cité ce Poëte, sous le nom du Sr. D**., qu'il
s'est donné lui-même.

30 *Sur les complimens.* III. P. ART. XIV.

Que touchant les faveurs que de vous je reçois ,
Jamais à l'avenir v^otre langue ne cause.

Vous avez beau, *Lysis* , prodiguer vos bienfaits ,
A les prôner sans cesse , on en ternit la gloire ;
Et tôt ou tard enfin des esprits les mieux faits ,
On en efface la memoire.

Mr. Lebrun. (a) est d'avis , que la Recon-
noissance en Amitié est differente de celle ,
qu'on doit avoir en Amour.

Quand un Ami tendre, sincere ,
Previent & comble vos souhaits ,
Il faut publier ses bienfaits,
C'est être ingrat que de se taire.
En Amour , c'est une autre affaire.
Il faut savoir dissimuler ;
Les faveurs veulent du mystere ,
C'est être ingrat, que de parler.

A R T I C L E XIV.

Sur les Complimens.

SUSTON⁸ rapporte que ceux d'*Ilium* aiant
Envoyé un peu tard faire compliment à
Tibere, sur la mort de *Drusus* son Fils unique
qu'il avoit fait empoisonner , cet Empereur
répondit aux Deputés : *Qu'il prenoit aussi beau-*
coup de part à la perte qu'ils avoient faite du
grand Hector, qui étoit mort depuis 1200.ans.

(a) Epigrammes &c. pag. 376.

Le Sr. D.** (a)

Ces fades complimens qui sont tant en usage,
S'ils ne sont pas mensonge, au moins en sont l'i-
mage.

Tel qui de tout son cœur vous empoisonneroit,
Vous vient dans un malheur témoigner son regret
Vous offre son Service, & même vous embrasse.
Ce mensonge est horrible, & sent son Ame basse ;
Mais qu'il est familier à la Ville, à la Cour !
Parmi tous les rivaux de Fortune & d'Amour.

M O L I E R E (b).

Non, je ne puis souffrir cette lâche methode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'Honnête-homme & le
Fat.

Quel avantage a-t-on qu'un Homme vous caresse
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lors-qu'au premier Faquin il court en faire autant
Non, non, il n'est point d'Ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus rigoureuse a des regals peu chers,
Dés-qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'Uni-
vers :

(a) Oeuv. Div. Sat. VI.

(b) Comedie du *Misanthrope*, Act. I. Sc. 1.

§ 2 *Sur les complimens.* III. P. ART. XV.

Sur quelque préférence un estime se fonde ,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.

Mr. le Chevalier Temple (a) dit aussi *Qu'il n'y a rien de plus désagréable qu'une Civilité sans distinction. Elle ressemble à une Garce publique , ou à une Hôtesse , qui regarde tout le monde du même œil.*

ARTICLE XV.

Défauts de la Noblesse & des Grands.

J'ADMETS dans toute leur étendue ces paroles de Mr De Mothe le Vayer (b) sur la Noblesse. „ La Noble Naissance est d'un si „ grand avantage dans la vie, qu'elle ne peut „ être trop estimée. Comme on prise bien „ plus les Emeraudes, les Diamans, & „ les Turquoises de la vieille roche, qu'on „ ne fait les autres : aussi les Hommes d'ex- „ traction illustre sont tout autrement con- „ siderez que les personnes vulgaires, s'ils „ ont tant soit peu de talent propre à sou- „ tenir la dignité de leur nom.

C'est donc envain qu'on a dit dans un sens absolu;

(a) Oeuv. Post. P. 298.

(b) Dans sa Let. sur les *Gentilhommes*. T. XII. page 188. de l'Edit. in 12.

Que la Noblesse est chimerique !
Les sangs ne sont-ils pas de la même couleur ? (a)

Et il ne convient qu'à des gens d'extrac-
tion roturière , ou qu'à ceux qui sont plus
touchés de l'éclat des Richesses que de celui
de la Naissance, de tenir le langage suivant,

Des Louïs valent mieux que tous les parchemins
Ridés, datés du tems des plus vieux Paladins. (b)

Mais, qu'il me soit permis de le dire , les
Grands ne soutenant pas toujours dignement
la noblesse de leur Origine , on a fait à leur
sujet les reflexions que voici.

„ La liberalité est une Sainte qui n'a gueres
„ d'Autels dans le monde , & les Grands-
„ Seigneurs la connoissent moins que les Par-
„ ticuliers. Les devoirs qu'on leur rend dès
„ leur naissance, leur persuadent que tout est
„ fait pour eux. Ils reçoivent les Services
„ comme des dettes qu'on leur paie , & non
„ pas comme des présens qu'on leur fait. Ils
„ croient que leur pain rend esclaves ceux
„ qui en mangent. Ils exigent des respects
„ aussi insupportables à ceux qui les rendent ,
„ qu'ils sont injustement rendus à ceux qui

(a) Poës. Div. du Sr. *Du Commun* P. 97.

(b) Oeuv, Div. du Sr. D** Sat. 9.

14 *Defauts de la Noblesse & des*
„ les reçoivent. Et la qualité de Domestique
„ leur fait d'ordinaire oublier le mérite de
„ ceux qui les servent. (a)

Mr. BOURSAULT. (b)

Je remarque dans tous les rangs,
Que le peu qu'on y voit de Grands
Sont tous montés sur quelque chose.
L'un monté sur un grand Credit ;
Ou sur une haute Naissance ,
Paroît d'une grandeur immense ,
Qui sans un tel secours paroîtroit bien petit.
L'autre qu'éleve la Fortune ,
Et dont son orgueil se prévaut ,
Séduit par une erreur à tant d'autres commune ,
Se croit grand , parce qu'il est haut.
N'étoit leur pied-d'estal, qui leur donne du lustre,
Par le rang qu'autrefois leurs Aïeux ont tenu ,
Tel qui sort d'une tige illustre ,
A-peine seroit-il connu.
Quelques éloges qu'ils entendent ,
C'est à leur pied-d'estal que ces honneurs se font.
Dés le moment qu'ils en descendent ,
Rien n'est plus petit qu'ils le sont.
Il ne part de leur ame aucun trait de noblesse ,
Soit qu'ils soient dans la joie, ou qu'ils soient dans
le deuil.
Malheureux , ce n'est que foiblesse ,
Et fortunés, ce n'est qu'orgueil.

(a) M. de Cailliere Fortune des Gens de qualité
P. 2. chap. 5.

(b) T. I. de ses Lettres P. 100.

„ Mr. Colbert aiant apellé chez lui les plus
„ notables Marchands de Paris, & des autres
„ Villes voisines , pour conferer avec eux
„ sur les moïens de rétablir le Commerce ,
„ ils y allerent au jour assigné : mais comme
„ personne n'osoit parler , chacun attendant
„ qu'un autre eût commencé : *Mrs.* dit le
„ Ministre, *êtes-vous muets ? Non, Monseigneur,*
„ dit un Orléannois , nommé *Hazon* , qui
„ avoit beaucoup d'esprit, *mais nous craignons*
„ *tous également d'offenser Votre Grandeur ,*
„ *s'il nous échape quelque parole qui lui déplaî-*
„ *se.* Parlez librement , repliqua le Ministre ;
„ celui qui me parlera avec le plus de franchise,
„ sera le meilleur Serviteur du Roi , & mon
„ meilleur Ami. Là-dessus, *Hazon* prenant la
„ parole dit : *Monseigneur, puisque vous nous*
„ *le commandez, & que vous nous promettez de*
„ *trouver bon ce que nous aurons l'honneur de*
„ *vous représenter, je vous dirai franchement ,*
„ *que lorsque vous êtes venu au Ministère, vous*
„ *avez trouvé le chariot renversé ; & que de-*
„ *puis que vous y êtes, vous ne l'avez relevé*
„ *que pour le renverser de l'autre côté. A ce*
„ *trait de liberté guêpine , Mr. Colbert prit*
„ *feu , & dit avec émotion : Comme vous*
„ *parlez , mon Ami ! Monseigneur , répondit*
„ *Hazon , je demande très-humblement pardon*
„ *à Votre Grandeur de la folie que j'ai faite de*

36 *Defauts de la Noblesse & des*
 „ me fier à sa promesse , je n'en dirai pas da-
 „ vantage. Ensuite, le ministre commanda
 „ aux autres de parler , mais pas un ne vou-
 „ lut ouvrir la bouche , & la Conference fi-
 „ nit ainsi. Voilà comme les Grands sont
 „ faits ; ils veulent apprendre , mais ils ne
 „ veulent pas entendre. (a)

Le moïen donc de plaire aux Grands , &
 d'en être avancé , c'est de leur parler à tous
 selon leur cœur quoi-que gâté, ou selon leurs
 préjugés quoique ridicules.

Dès qu'à gagner des cœurs la gloire les excite ,
 Ils cherchent rarement un solide merite ,
 Et mille froids plaisans, flatteurs, chantres, bouffons,
 Sont les honteux sujets qu'enrichissent leurs dons.
 Un Esprit éclairé, sage , profond, sincere ,
 Ou n'est pas de leur goût, ou ne les touche gueres ;
 Et differens de mœurs d'avec les Verrueux ,
 Ils ne peuvent long-tems les souffrir auprès d'eux.
 Bien peu , comme *Mecene* , ont la delicatesse
 De choisir des Amis sur les bords du Permesse ;
 Il leur faut de ces gens , qui d'un grossier plaisir
 Sachent tout à propos prévenir leur desir.
 Un Convive gourmand , qui boit & qui s'enivre ,
 Leur plaît mille fois mieux que l'Auteur d'un bon
 Livre ,

Et d'un Courtier d'amour le sale & bas talent
 Ecarte de leur Cour l'esprit le plus galant. (b)

(a) Même. Hist. &c. du Sr. *Amelot de la Houffais*
 Titre 2. pag. 99.

(b) Le Poëte sans Fard Ep. 5.

La Femme de Qualité par

MR. DE COULANGES.

Apellez-moi tout simplement
 Par le nom que je porte :
 Quiconque marche sûrement
 N'a pas besoin d'escorte.
 D'un vain titre on se fait honneur
 Quand la Noblesse est mince ;
 Et je le laisse de bon cœur
 Aux Dames de Provinces.

ARTICLE XVI.

D E D A L E.

C A N T A T E.

MR. de Cruiningen, qui a eu la bonté de m'indiquer & de m'envoier même une bonne partie des choses que j'ai recueillies, m'a fait part de cette nouvelle Cantate, qui est de Mr. de la Grange d'Arquien, Homme de condition, & connu avantageusement du Public par plusieurs belles Tragédies (a), &

(a) Les Pièces imprimées de Mr. de la Grange sont, *Adherbal*, *Oreste & Pylade*, *Méléagre*, *Athenais*, *Amasis*, *Alceste*, *Ino & Melicerte*, Tragedies. *Medus*, *Calandre*, & *Ariane*, Operas. Il a fait encore, entr'autres Pièces, une belle Tragedie de *Sophonisbe*, & il vient d'en achever une intitulée *Pygmalion*, qu'on dit être excellente.

58 *Dedale, Cantate. III. P. ART. XVI.*
parle Plan d'une Academie de Beaux-Esprits,
qu'il avoit voulu former à *Perigueux* (a). Cet
Auteur est depuis quelque tems en *Hollande*,
où une petite recrue de Gentilshommes de
sa sorte vaudroit sans comparaison mieux,
qu'une nombreuse troupe de riches, mais
d'ignares & d'insolens *Mississipiens*, quoi-que
par un renversement d'esprit inconcevable on
vole au-devant de ceux-ci, pendant qu'on
laisse cruellement morfondre ceux-là.

-- -- -- *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fumes ! Virg.

mais je passe à la Cantate de M^r. de la Grange.

D E' D A L E.

A la Cour des Rois
Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui se cache ,
Dans l'obscurité de ses Bois !
L'Empire de l'Onde
Est moins inconstant ,
Que le cœur flotant
Des Maîtres du Monde.
Les Services les plus fameux
Sont pour nous de foibles Asyles :
C'est souvent un crime envers eux,
Que d'avoir été trop utiles.
A la Cour des Rois.

(a) *V. Europe Savante* Juill. 1718. P. 159. & Octob.
1718. P. 304.

Dedale, Cantate. III. P. ART. XVI. 59

Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui se cache ,
Dans l'obscurité de ses Bois !
Sur des Bords que *Neptune* entoure de ses flots ,
C'est ainsi que *Dedale*, au fond du Labyrinthe,
Où l'avoit renfermé le courroux de *Minos*,
Se soulageoit par une plainte,
Qui ne frapoit que les Echos.
Vangeons-nous d'un Tyran, dont le cruel ombrage
Traite ainsi mes divins talens :
Imprimons sur l'airain , avec des traits sanglans ,
La cause de mon esclavage.
Eternisons le souvenir
Des excès où l'Amour a réduit sa Famille :
Pasiphaë sa Femme, *Ariane* sa Fille ,
Me fournissent les traits dont je veux les punir.
Vole , *Amour*, prête-moi tes ailes ;
De mes peines cruelles
C'est à toi de finir le cours ;
Je ne puis annoncer tes victoires nouvelles ,
Si tu ne viens à mon secours.
C'est pour toi qu'aux Mortels il n'est rien d'impos-
sible ;
C'est toi seul qui d'*Orphée* anima les concerts;
Lors-que du Tyran des Enfers
Il fléchit le cœur inflexible.
Je n'ai que la route des Airs
Pour m'éloigner de ce séjour perfide :
Mais les chemins m'en sont ouverts ,
Si tu veux m'y servir de guide.
De quoi l'Esprit Humain ne vient-il point à bout ,
Lors-que pour s'affranchir d'un peril qui le presse,
Il faut que sa Verru redouble son adresse ?
C'est par là que *Dedale* est capable de tout.
Certain de penetrer d'impenetrables routes ,
Il ajoute à ses bras des ressorts emplumés :
Et les Oiseaux sont allarmés

60 *Vers de M. V. E. III. P. ART. XVII.*

De voir que les Mortels suivent les mêmes routes.
Volez , volez , ne craignez plus
De rentrer dans les Fers que vous avez rompus.
Vous n'irez point sur des rivages ,
Qui ne vous rendent des hommages
Dignes de vos vertus, dignes de vos regards.
Plus cruel que le *Minotaure*,
Si *Minos* ose encore
Vous poursuivre de toutes parts ,
Il n'est point de peril , qu'un grand Cœur ne sur-
monte ,
Ses efforts redoublés redoubleront sa honte ,
Et le triomphe des Beaux-Arts.
Les Vents impetueux, par d'éternels ravages ,
Ne troublent pas le Sein des Mers ;
Après les plus cruels Orages
Le calme revient dans les Airs ;
Et tôt ou tard les grands Courages
Savent briser d'indignes Fers.

A R T I C L E X V I I .

*Vers de Mr. V. E.** sur le Jour de Naissance
d'un jeune Seigneur Hollandois*

M A L H E U R E U X le premier ! dont la coupa-
ble adresse,
D'un éloge trompeur scût vendre la bassesse ;
Qui fondant son espoir sur les défauts d'un Grand
Se fit un vil métier de mentir poliment.
Qui des Princes dupés consultant les caprices
Leur scût au poids de l'Or faire acheter des Vices ;
A l'orgueil inhumain , à l'injuste mépris ,
Des plus nobles Vertus qui prodigua les prix.
Univers, qui pâtit de sa lâche malice ,

Vers de M. V. E. III. P. ART. XVII. 61

En deteste avec droit le servile artifice.
Cependant de tout tems il eut des sectateurs ,
Tout siecle , tout Climat est fertile en flatteurs.
Ton rang , jeune Thyrsis, ton illustre naissance
T'expose à t'attirer leur basse complaisance ;
Repandant sur ton cœur leur funeste poison ,
Je les vois s'efforcer à bercer ta Raison.
Sur tout cet heureux jour , où tu vis la lumière,
Ouvre à leur fade Stile une vaste carrière ;
De dangereux amis un bataillon flatteur
Va s'épuiser l'esprit pour corrompre ton cœur.
Attentif aux leçons de ma Muse sincere,
Reçois contre leurs traits un secours salutaire ;
Viens de mille sujets d'une injuste fierté
A l'aide du bon-sens tirer l'humilité:
Je sçai , jeune Thyrsis, que le Ciel favorable
Rendit ton Corps charmant & ton cœur estimable,
Je sçai que ton esprit vif & judicieux
Tous les jours sur ton âge en impose à nos yeux.
Mais songes-tu , Thyrsis, à quels devoirs t'engage
De ces rares tresors le solide avantage ?
N'étant point l'ouvrier de ton propre bonheur ,
Tu dois humble toi-même en admirer l'Auteur.
Plus ta Raison est forte , & plus ton cœur débile
Doit céder à sa force un triomphe facile ,
Tu dois regner toujours sur le Vice abattu ,
A ta Raison se doit mesurer ta Vertu.
Il faut que ton esprit circonspect & timide ,
Suivre sans s'égarer la Raison qui le guide ;
S'il brille quelquefois, qu'il sçache en d'autres tems
Se faire avec sagesse un voile du Bon sens.
Tel que l'Astre du jour au fort de sa Carrière ,
L'Esprit nous peut blesser par son trop de lumière.
Te verrois-je , Thyrsis , te verrois-je en tous lieux
Par ton trop de genie incommode & facheux ,
Brillant de ton Esprit, paré de ta Science ,
De tes Amis confus relever l'ignorance ?



62 Vers sur le jour de Naissance d'un jeune

Quoi ! tu ferois sans-cesse , Esprit supérieur ,
Aux moins heureux que toi sentir tout leur mal-
heur ?

Peu satisfait du nom de Critique intraitable,
Te verrois-je , Thyrsis, railleur impitoiable.
D'un Bon-mot criminel briguant le vain honneur ,
Faire aimer ton Esprit , & détester ton Cœur ?
Quoi ! préférant à tout ta coupable finesse ;
Tu voudrois à l'Esprit immoler la Sagesse ,
Et ta vivacité d'un Cœur malicieux
Tireroit du secours, pour te rendre odieux ?
Aux dépens du Prochain de s'efforcer à plaire,
D'un jeune Cœur enflé c'est l'écueil ordinaire.
Je n'ai que trop connu dès mes plus jeunes ans
De cet écueil fatal les dangereux brisans ;
L'Orgueil pour m'y porter, m'a tenu lieu d'Orage,
Et je me sens encor mouillé de mon naufrage,
Que cet Orgueil est bas ! Qu'il est peu rapporté
Aux mouvemens humains de la tendre bonté !
Est-ce le but du Ciel , quand il nous est propice ,
De ses bontés pour nous que le Prochain pâtisse ?
A-t-on à ses faveurs dignement répondu ,
Quand par des traits piquans un Ami confondu
Fuit , le cœur enflamé d'une haine excusable ,
La maligne fierté d'un Esprit intraitable ?
Pour croître tes Vertus , & non pas tes défauts ,
Tu reçus en partage un Esprit des plus beaux ;
Non pour toujours en faire un pompeux étalage,
Mais pour être plus doux , plus modéré, plus sage,
Pour t'attirer l'estime & l'amour des Humains ,
Auteur de leurs plaisirs , & non de leurs chagrins.

*Mais quoi ! Je me ferois une étude servile
De m'attirer du Peuple une estime inutile ?
Mais pour ces vils devoirs descendre de mon rang ?
Le respect me suffit que l'on doit à mon sang.
Fasse le Peuple obscur , le malheureux Vulgaire*

*Son plaisir de m'aimer, son bonheur de me plaire,
Je fus exprès formé pour lui faire la Loi ,
Si tout autre respire, il respire pour moi,*

A de tels sentimens un insensé se livre ,
Quand l'Orgueil étourdit sa Raison qui il enivre.
Mais ose-t-il nommer ses illustres Aïeux ,
Dont il flétrit l'honneur par son Cœur vicieux ?
Sans Vertu, sans Bon-sens , veut-il qu'on le re-
nomme ?

Sçait-il que la Noblesse est le titre d'un Homme,
Que privé de Raison , vuide d'humanité ,
Il briguerait envain ce titre respecté ?
Ses Peres, des Mortels, qui firent les delices ,
Ont-ils par leur merite autorisé ses Vices ?
Pretend-il étaler par ces lâches défauts
L'effet de leurs Vertus, le prix de leurs travaux ?
Crois-moi, jeune Thyrsis, l'Orgueil trop ordinaire
Ne te sçauroit jamais distinguer du Vulgaire ;
Mais voici ce qui peut du Commun écarté
A l'Univers surpris prouver sa qualité.
C'est des erreurs du Peuple un Esprit incapable ,
Chez qui le vrai merite a seul droit d'être aimable,
Un Cœur que l'interêt ni la servile peur
Ne sçauroient détourner de sa noble candeur.
C'est une Ame virile exemte de foiblesse ,
Qui préfere la mort à la moindre bassesse.
A suivre sa Raison par de nobles efforts
Qui trouve sa grandeur, ses plaisirs, ses tresors.
Dont l'Univers entier n'émeut point le courage ,
Dans les desseins hardis où l'Equité l'engage ,
Et qui dans sa Vertu trouvant un sûr apui
Craint l'Auteur de son Etre, & qui ne craint que lui.
A ces grâds sentimens, ces Vertus plus qu'humaines,
On connoîtra le Sang qui coule dans tes veines ;
Par elles aux Aïeux , dont on se sent issu ,
On donne autant d'éclat que l'on en a reçu.

ARTICLE XVIII.

Réflexions sur la Chasse.

DU tems de *Saluste* les Romains laissoient aux Esclaves , & à ce qu'il y avoit de gens de la plus basse condition , l'exercice de la Chasse , de même que la culture des Terres. C'est sur quoi l'on peut voir le commencement de la *Guerre Catilinaire* de cet Historien. Nous avons aujourd'hui une toute autre idée du premier de ces Exercices.

„ La plûpart des Nobles de Province cro-
 „ ient que la qualité de Chasseur est aussi es-
 „ sentiellement nécessaire à un Gentilhom-
 „ me , que celle de spirituel & de vaillant.
 „ Pour définir un *Honnête Homme* , ils diront,
 „ qu'il a des Chiens & des Correurs & qu'il
 „ va tous les jours à la Chasse. Ils ne prennent
 „ pas garde qu'ils se définissent eux-mêmes ,
 „ ou pour ce qu'ils sont , ou pour ce qu'ils
 „ voudroient être : & comme leur esprit n'est
 „ occupé que de cette passion , ils se persua-
 „ dent quelle doit regner par tout , & qu'elle
 „ a droit de composer un *Honnête - hom-*
 „ me (a).

(a) Fortune des Gens de qualité Part. II. Chap. X. par Mr. de Cailliére.

„ La passion de la Chasse, dit *Mr. de Crou-*
„ *saz* (a), rend un Homme sauvage ; elle
„ produit sur tout de mauvais effets dans
„ les Grands, qui se croient par là tout per-
„ mis. Les Chiens d'un Chasseur sont ses
„ meilleurs Amis ; & s'il leur égale quelque
„ chose, ce sont ses Chevaux & ses Piqueurs.
„ Voilà tout le sujet de ses Conversations ,
„ il faut en paroître charmé pour lui plaire.
„ La Chasse est une source de querelles entre
„ les Gentilhommes , & d'injustice chez les
„ plus Grands-Seigneurs , qui ruinent leurs
„ Sujets pour conserver leurs Bêtes Fauves
„ (b). Il n'y a peut-être aucun plaisir d'une
„ nature plus opposée à cette tranquillité, d'où
„ la Raison tire sa force. Voiez les yeux d'un
„ Chasseur ; dès-qu'il est parti de chez lui ,
„ ils sont tout égarés , il les jette de toutes
„ parts avec l'inquietude d'un Oiseau de
„ proie , il en prend la ferocité : dès-qu'il a
„ aperçu un Oiseau , dès-qu'un Lièvre est
„ parti il n'est pas moins agité que le plus
„ ardent de ses Chiens ; on n'est pas en sûre-
„ té à côté de lui ; il ne voit que le Gibier, &
„ il tuera son meilleur Ami , plutôt que de

(a) Traité de l'Education des Enfans T. II. p. 465.

(b) V. là-dessus le IX. Entretien d's Ombres p. 266.

66 *Reflexions sur la Chasse*. III. P. A. XVIII
„ de manquer un Perdreau (a). A voir de
„ quelle maniere un Chasseur se plaît dans le
„ carnage , ce qu'on peut dire de plus hon-
„ norable sur son compte , c'est qu'il est un
„ noble Boucher.

Portrait du Chasseur par Mr. Regnard (b):

----- .. Prendre bien de la peine ,
Interrompre au matin un tranquille sommeil ,
Aller dans les Forêts prévenir le Soleil ,
Fatiguer de ses cris les échos des Montagnes ,
Passer en plein midi les Guerêts, les Campagnes ,
Dans les plus creux Valons fondre en desespérés ,
Percer rapidement les Bois les plus fourrés ,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un Chien pour guide.
Manquer la Bête enfin , après avoir couru ,
Et revenir bien tard mouillé, las & recru ,
Estropié souvent , dites-moi , je vous prie ,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

Portrait du Chasseur par Ovide (c).

*Venator sequitur fugientia ; capta relinquit :
Semper & inventis ulteriora petit.*

Pogge Florentin raconte une Histoire fort
plaisante , pour condamner la manie de ceux.

(a) Peut-être feroit-il saisi d'un mouvement tout
oppo.é, à la vuë d'un Homme qui feroit mine d'en
vouloir à sa vie.

(b) Comedie de Democrite T. II. pag. 18.

(c) Amorum Lib. II. Eleg. 9.

Reflexions sur la Chasse. III. P. A. XVIII. 67
qui consomment leur tems & leur bien à la
Chasse & à la Fauconnerie , sur tout quand
ce sont des personnes de bas lieu (a). „ Un
„ Medecin de *Milan* , qui guerissoit de la fo-
„ lie, avoit un creux plein d'eau dans sa mai-
„ son où il mettoit ses malades, les uns jus-
„ qu'aux genoux , les autres jusqu'à la cein-
„ ture, & les autres jusqu'au menton , se-
„ lon qu'ils étoient plus ou moins foux. Un
„ d'eux qui étoit déjà assez bien remis, se te-
„ noit par hazard devant la porte , & vo-
„ iant passer un Gentilhomme à cheval avec
„ un Faucon sur le poing & les Chiens après
„ lui , il voulut savoir à quel servoit tout
„ cet apareil ? Il lui répondit , *A tuer cer-*
„ *tain gibier*. Le malade lui demanda enco-
„ re ce que pouvoit valoir le Gibier qu'il
tuoit dans un an ? L'autre lui repliqua, *Neuf*
„ *ou dix écus* : & comme il le pressa de lui
„ dire combien ses Chiens , son Cheval , &
„ ses Oiseaux lui coûtoient d'entretien tous
„ les ans ? Il lui dit , *Quatre cens écus*. Le
„ malade entendant cela , lui dit de s'en aller
„ au plus vite , si son salut lui étoit cher.
„ Car , ajouta-t-il , si nôtre maître vient &
„ vous trouve ici , il vous mettra assûre-

(a) Je parle après Mr. Boïer dans son Livre Anglois
& François, intitulé *The VVise and ingenions Compa-*
gnions &c. Ou le Compagnon sage & ingenieux &c.

68 *Origine du jeu de Cartes accompagnée*
,, ment dans son creux avec les foux jusqu'au
,, menton.

A R T I C L E X I X.

*Origine du jeu de Cartes accompagnée
de Bons - Mots.*

S A N s examiner , si quelques Jeux de
Cartes, qui eussent quelque ressemblance
avec ceux de nôtre tems , furent en usage
chez les Grecs & chez les Romains ; le P.
Menestrier (a) , se bornant à la France , dit
qu'il n'y a pas 400. ans que les Jeux de Car-
tes sont en usage dans le Roïaume. , Il le
,, montre par une Ordonnance du Roi *Char-*
,, *les VI.* de l'an 1391. dans laquelle ce Prin-
,, ce fait l'énumération des Jeux où ses Sujets
,, s'occupoient alors , & négligeoient ceux
,, qui pouvoient les disposer aux Exercices
,, Militaires , il les défend , sous peine d'a-
,, mende. Ces Jeux , dont il est parlé dans
,, l'Ordonnance , sont le Jeu des dez, le Jeu
,, des dames , le Jeu de billard &c. Et il n'y
,, est point parlé de celui des Cartes ; qui
,, sans-doute , par le motif de l'Ordonnance
,, auroit été un des premiers défendus , s'il
,, avoit été alors en usage. Notre Auteur

(a) Bibliothèque Curieuse T. II. pag. 174.

„ marque en même tems l'Epoque de ce Jeu,
„ qui fut l'année d'après cette Ordonnance ,
„ en 1392. & l'occasion qui le fit inventer.
„ Ce fut cette même année que *Charles VI.*
„ tomba en frenesie , & où l'on s'apliquoit à
„ la Cour à dissiper sa mélancholie par
„ toutes sortes de moïens. Il cite à ce su-
„ jet un compte de *Charles Poupart* , Argen-
„ tier du Roi , où il est dit : *A Jacquemin*
„ *Gringonneus Peintre pour trois Jeux de Cartes*
„ *à or & à diverses couleurs de plusieurs devi-*
„ *ses, pour porter devers ledit Seigneur (Roi)*
„ *pour son ébattement , 56. Sols parisis.* Le P.
„ *Menestrier* ajoute, pour confirmer son senti-
„ ment, qu'on ne voit ni bas reliefs, ni pein-
„ tures, ni tapisseries avant ce tems-là, où ce
„ Jeu soit représenté ; au lieu qu'en plusieurs
„ autres on voit des Dez, des Echiquiers, des
„ Cornets &c. & qu'enfin nos vieux Romans
„ parlent en diverses occasions de tous ces
„ Jeux, sans faire nulle mention des Jeux de
„ Cartes „. Je dois cette remarque à l'Auteur
d'une Dissertation sur l'Origine du Jeu de Pi-
quet trouvée dans l'Histoire de France , sur la-
quelle Dissertation je renvoie les Lecteurs
curieux aux *Memoires pour l'Histoire des Scien-*
ces & des Beaux Arts pag. 934. &c. de l'an-
née 1720. Pour le dire en passant, l'Auteur
de cette Pièce , que je crois être le P. *Dani-*
el, fixe le Jeu du Piquet au tems du Roi

Charles VII. & il soutient sa thèse avec toute la probabilité, dont un fait de cette nature puisse être susceptible.

„ *Bautru* ayant écarté mal-à-propos au
 „ Jeu, dit en son vieux Angevin je suis un
 „ vrai *goussault*. Un Abbé de ce nom, qui se
 „ rencontra là par hazard, & que *Bautru*
 „ ne connoissoit point, s'imaginant que l'autre
 „ l'avoit dit par moquerie, lui répondit
 „ en colère, *Vous êtes un sot*. A quoi *Bautru*,
 „ qui se douta bien que l'Abbé s'appelloit
 „ *Goussault*, repliqua finement, *C'est ce que je*
 „ *voulois dire*. Car en Anjou *Goussault* signifie
 „ *sot* (a).

„ Une Fille de 27. à 28. ans, qui jouoit
 „ fort petit Jeu en pique, & à qui il entra
 „ le 4 & le 7 de carreau, le 5 & le 6 de
 „ cœur, & le 3 de trèfle, chagrine de voir
 „ un si mauvais jeu, laissa échapper un mot,
 „ qui donna lieu à cette Epigramme :

Une Fille jolie, & de condilion,
 De qui le Jeu de l'Homme est l'inclination,
 S'écrioit l'autre jour d'une voix assez forte :
 Hé, bon Dieu, que je joue avec peu d'agrément !
 Quoi ! faut-il qu'éternellement
 Rien ne m'entre en ce que le porte (b).

(a) Mém. Hist. Polit. Crit. & Littér. par *Amelot de la Houssaye* T. II. pag. 381.

(b) Lettres de *Boursault*, T. II. pag 77.

La perte qui console d'une autre.

Au Jeu ruiné sans ressource,
N'ayant pas un sou dans la bourse,
Lubin trouva sa Femme au lit,
Qui venoit de rendre l'esprit :
J'ai perdu mon Bien, mais qu'importe ?
Calmons, dit-il, nôtre douleur ;
Consolons-nous de ce malheur,
Je gagne assez, ma Femme est morte (a)

ARTICLE XX.

Remarques sur le Jeu.

DES Savans (b), qui certainement ne plaident pas leur propre cause, ont fait revenir bien du monde, sur ce qu'on attachoit de criminel au Jeu de Cartes, ou à quelque autre Jeu de Hazard que ce soit considéré en lui-même. Mr. de Croufaz (c) va lever une autre difficulté qu'on se fait, & qui consiste à savoir, *Comment une Personne qui a de l'esprit & de l'étude, préfère néanmoins très-souvent le Jeu à la Conversation.*, C'est, dit-il, que „ le Jeu débarrasse des personnes de bon sens „ de la nécessité d'entretenir une compagnie

(a) Epigrammes de Mr. Lebrun pag. 108.

(b) Mrs. de la Placette, Barbeyrac, & autres.

(c) Traité de l'Education des Enfans. T. II. p. 449

„ qui ne les goûteroit gueres, & d'entendre
 „ bien des choses plus méprisables que le
 „ Jeu. *A cette raison nôtre Auteur en ajoute*
une autre. “ Un Homme, qui s'est occupé,
 „ pendant la plus grande partie du jour,
 „ d'affaires qui demandoient une grande at-
 „ tention ; & dont , par l'interêt qu'il y pre-
 „ noit , les idées pourroient le suivre &
 „ continuër à le fatiguer , dans le tems que
 „ le repos lui seroit nécessaire, trouvera dans
 „ le Jeu un secours propre à le distraire. La
 „ conversation auroit de la peine à produire
 „ le même effet ; elle retombe insensible-
 „ ment , & presque toujours , sur ce qu'on
 „ a à cœur. Une conversation vive , spiri-
 „ rituelle, fatigue un Homme déjà épuisé ;
 „ & si elle n'est que languissante , elle
 „ ne lui fournit pas la distraction qu'il
 „ cherche. Ne pourroit-on pas soutenir en-
 „ core que l'indocilité de la plupart des gens,
 „ & celle en particulier des Vieillards & des
 „ Femmes , qui ne goûtent que ce qu'ils ont
 „ conçu ou entendu dire à leurs Peres & à leurs
 „ meres, souvent aussi ignorans ou aussi credu-
 „ les que leurs Nourrices ; ne pourroit-on pas ,
 „ dis je , soutenir que cette indocilité est sou-
 „ vent la cause qu'un Homme , qui fait rai-
 „ sonner , & qui le feroit même avec plaisir ,
 „ soit pour instruire les autres ou pour s'in-
 „ struire

truire soi-même (a), préfère cependant le Jeu à la Conversation, quoi qu'il ne soit rien moins que passionné pour le Jeu ? En-effet, quel plaisir trouve-t-on dans l'entretien de gens, qui, si on les laisse dire, débitent avec la dernière hardiesse des choses peu sentées ou fausses ; ou qui, si on les relève, fût ce même honnêtement, vous font passer pour impoli, ou tout-au-moins pour un Homme qui veut se distinguer des autres ? Revenons à Mr. de Crousa.

„ Je trouverois assez à propos. (dit-il quel-
„ ques Pages plus bas) que des Jeunes - gens
„ de qualité (rien n'empêche d'y comprendre
„ aussi les riches, de quelque condition qu'ils
„ soient) destinaient aux Pauvres tout le
„ gain qu'ils font au Jeu. Ils aimeroient à
„ gagner, parce qu'ils aimeroient à faire
„ bien ce qu'ils font, & à soulager les ne-
„ cessiteux ; & ces motifs ne les rendroient
„ point inquiets ni avides de l'argent d'autrui.
„ Mais je ne voudrois pas que cet argent
„ gagné, ils le distribuassent indifferemment
„ aux premiers Gueux qui se présentent.
„ Il faut s'accoutumer de bonne heure à

(a) Les objections, bonnes ou mauvaises, qu'on lui feroit modestement, lui donneroient lieu de reformer ses idées, ou de les appuyer de nouvelles raisons. Ce qu'il ne peut faire si on lui accorde tout, ou qu'on n'écoute rien.

74 *Remarques sur le Jeu.* III. P. ART. XX.

„ faire tout avec discernement. Une libéralité
„ mal entenduë entretient la faincantise , &
„ l'on ne sauroit inspirer trop de mépris &
„ d'éloignement pour ce Vice, aux personnes
„ qui ont de la naissance. Il ne faut pas laisser
„ un Enfant dans le préjugé que Dieu le be-
„ nira ; parce que des Faquins prient , ou
„ plutôt font semblant de prier pour lui. Il
„ faut que les Enfans prennent soin de s'in-
„ former eux-mêmes , de ceux qui sont dans
„ le besoin, afin de placer à propos leurs li-
„ beralités „. Il seroit à souhaiter aussi ,
qu'autant que la chose seroit possible , on
donnât soi-même ses charités aux Necessi-
teux. Cela leur feroit un double plaisir ,
celui de l'assistance , & celui du cas qu'on
en fait , & qu'on en doit toujours faire, si les
Necessiteux sont Gens de bien. C'est ce que
j'ai vû pratiquer à un Homme de merite, qui
ordonna à son Eleve , de donner lui-
même & gracieusement à un honnête Indi-
gent, ce qu'il vouloit lui faire donner par les
mains de son Laquais. Depuis , en élevant
ainsi l'opulente Jeunesse, qualifiée ou non, on
la rendroit moins orgueilleuse, & plus sensi-
ble aux besoins & aux souffrances des Pauvres.

„ Un illustre Moderne, je crois que c'est le
„ Prince de Condé , avoit prié à souper une
„ personne d'une grande distinction : on
„ se mit à jouer après le repas ; l'étranger

„ perdoit une somme considérable ; celui qui
„ donnoit le repas, brouilla ses cartes, com-
„ me s'il eût perdu , quoi-qu'il gagnât : l'un
„ de ses Gentilhommes lui disant , quand la
„ compagnie se fut retirée , qu'il n'avoit pas
„ pris garde à son Jeu , & qu'il avoit gagné ;
„ *Je le savois bien*, répondit-il ; *mais je ne vou-*
„ *lois pas lui gagner son argent, ni lui faire paier*
„ *son Soupé* (a). Que jugeront de l'action de
cet illustre Moderne les personnes , qui po-
sent comme une maxime absolue , *Qu'il faut*
toujours jouer le jeu , & qu'on ne doit point y
faire de grace ? Le Prince de Condé pensoit-il
de même ? Et pour raisonner du plus au moins,
n'est-il point parmi les Particuliers des cas ,
où l'on devroit se faire un mérite d'imiter la
générosité de ce prince ? Sans-doute. Selon
moi , en user autrement, c'est jouer par in-
térêt ; ou du-moins faire dégénérer en une ma-
nifeste & cruelle injustice , ce qui hors de
ces cas seroit une bonne & legitime justice.
Je suis prêt à changer là-dessus mes idées &
ma conduite ; si l'on me démontre que j'ai
tort , par des raisons tirées de meilleures
sources que la pratique ordinaire des Hom-
mes.

(a) Lettr. Cur. de Liter. & de Mor. par l'Abbé
de Bellegarde pag. 94.

ARTICLE XXI.

*Lettre de Mr. POTIN sur mes remarques
touchant le Jeu.*

MONSIEUR.

VOS reflexions sur le Jeu m'ont paru sensées , & très-aplicables au commun des Personnes, à qui cet amusement fournit une ressource , que la secheresse de leur conversation leur refuse. mais la nécessité de jouer , pour remplir ces vuides , ne me paroît nullement propre à ceux qui sont capables de reflechir , & par consequent de mieux employer leur loisir , en le mettant à profit utilement ou agreablement. A la bonne heure que ceux , dont l'esprit est borné à la sphere de leurs sens , qui ne peuvent que repeter ce qu'ils ont vû ou entendu dire , se dédommagent aux dépens de leur prochain de cette sterilité de genie, & qu'ils cherchent dans le Jeu ce suplement dont ils ont besoin. Leur Instinct joue dans ces occasions le rôle du Bon-Sens , de deux maux c'est éviter le pire. A la bonne heure encore , que ceux , dont la portée va plus loin , & dont l'esprit est orné par le Naturel ou par l'Etude , aient recours au Jeu dans de certaines dispositions d'esprit , où ils ont besoin de se dissiper des

Remarques précédentes. III. P. ART. XXI. 77
méditations qui les ont fatigués. Qu'ils prennent même ce parti, pour varier dans un besoin les occupations d'un tems destiné à la compagnie, où ils se trouvent. Mais je vous avouë, qu'il ne me paroît pas raisonnable, que des Gens choisis forment une Société, & s'assemblent certains jours fixés, pour donner de dessein prémédité, à une occupation aussi vaine, un tems qu'ils pourroient beaucoup mieux employer. N'est il pas surprenant qu'ils préfèrent constamment le Jeu aux agrémens de leur conversation, & à l'utilité qu'ils pourroient retirer de leurs reflexions sur des Sujets proposez, ou sur des lectures qui en fourniroient la matiere? Je me flatte, Mr., que vous serez de mon sentiment; & que vous trouverez que si parmi ceux qui composent de pareilles Sociétés, il s'en trouve qui aient de la superiorité de savoir & de génie, il y auroit de la présomption à eux de croire, qu'en se renfermant en eux-mêmes, ils y trouveront toujours tous les secours dont on a besoin, pour envisager un sujet dans tous les differens points de vuë. Quand même cela seroit, il y auroit de la generosité à se communiquer à ceux qui n'ont pas ces avantages; & l'on devroit être plus sensible au plaisir de leur communiquer ses lumières, qu'à celui qu'on peut prendre au Jeu, si la vanité même n'étoit dans ces occasions la

dupe de l'interêt ; motif qu'on se déguise à soi-même, parce qu'il ne fait pas assez d'honneur. Mais qu'on y fasse quelque attention, on sentira, je m'assûre, que le gain est l'unique raison qui détermine à préférer le Jeu à la Conversation. Je n'en veux point d'autre preuve que celle-ci ; c'est qu'on ne joueroit point, si le Jeu n'étoit intéressé ; & jusqu'à ce qu'on joue pour le seul plaisir de jouer, il est hors de doute que tous les raisonnemens qu'on pourroit faire contre ce que j'avance, loin de convaincre, ne pourroient que faire tort au Jugement ou à la Bonne-foi de ceux qui soutiendront la Thèse opposée :

Le moïen de trouver à redire à une Lettre aussi judicieuse que celle de Mr. *Potin* ?

A R T I C L E X X I I .

Reflexion sur la Generosité prise dans le sens de Liberalité.

L'IDE'E qu'on se fait dans le Monde de la *Generosité*, est assurément des plus fausses, & très-digne par consequent de censure. Un Homme par exemple qui offre à tous venans un repas, & autant qu'on en veut d'un Vin, dont il ne manque guere de relever le premier l'excellence, par le prix sou-

Reflexion sur la Generosité. III.P. A.XXII.79
vent aussi faux qu'exorbitant qu'il y met ; cet
Homme, dis-je, qui ne va pas au delà, se croit
veritablement *Géneroux*, & passe même pour
tel dans l'esprit de bien des gens. Pour moi ;
qui ne crains point de me distinguer de la
foule, quand elle a tort ; je regarderai tou-
jours un tel Homme comme un Homme
Vain, s'il ne me donne pas d'autres marques
de son humeur bienfaisante. Je ne change-
rai même jamais d'avis à l'égard de cet Hom-
me , à moins qu'en secret & de son propre
mouvement, *Il ne fasse du bien aux Pauvres,*
qu'il ne couvre ceux qui sont nuds , & qu'il ne
nourrisse ceux qui meurent de faim & qui ne sau-
roient lui rendre la pareille. C'est là la Loi &
les Prophetes , & c'est-là aussi ce que la pure
Raison nous dicte. Qu'après cela , on éclai-
re de près la conduite de nos prétendus *Géne-*
reux, qu'on les examine sur cette règle ; &
l'on verra avec étonnement combien il en est
peu , qui meritent à juste titre le nom de
Géneroux qu'on leur donne.

Donner par vanité, n'est pas d'une grande Ame,
C'est donner à soi-même, & non pas au Prochain;
C'est Vendre son bienfait, c'est acheter du blâme ,
C'est perdre son argent enfin (a).

(a) Poësies du Sr. du Commun. pag. 38.

Au sens de Mr. Chevreau (a) , on perdrait encore son argent , si l'on ne donnoit pas promptement.

Celui qui le fait promptement ,
 Sans faire long-tems attendre ,
 Oblige toujours doublement.
 L'espoir qu'on fait languir , s'inquiète, se lasse,
 Se rebute facilement.
 Et la grace, en un mot, ne passe point pour grace,
 Quand elle vient trop lentement.

Cette condition est en - effet si nécessaire dans toute grace , que Seneque dit, dans une de ses Lettres : *Dedit mihi beneficium , sed tam tardè dedit , ut plus prestitus fuerit si citò negasset.* Ou pour exprimer la même chose dans les termes d'Ouvon ;

*Qui citò vel bellè negat , is tribuisse videtur
 Munera ; nam semper est odiosa mora.*

Dont voici la traduction par Mr. L. B.

Il ne faut plus de toi que jamais rien j'attende ,
 En promettant toujours , faisoit il m'abuser ?
 Il valoit mieux me refuser ,
 Dès-que je te fis ma demande.

(a) Chevreana T. I. pag. 3.

ARTICLE XXIII.

Generosité d'Auguste I. Roi de Pologne, aujourd'hui regnant.

LE Mercure de Paris (*) nous a appris qu'*Auguste I. Roi de Pologne*, retournant dans son Royaume, & passant à demi lieuë de *Garnitz* une de ses Villes frontieres, ses Postillons, pour éviter un mauvais chemin, traverserent le champ labouré d'un Païsan, qui les aiant aperçus se saisit des rênes des Chevaux, & menaça de briser les rouës du Carosse, avec une forte hache dont il étoit armé, si l'Equipage ne prenoit la Route ordinaire. Deux Pages de S. M. Polonoise qui suivoient le Carosse, avancerent, & maltraiterent le Païsan; les Postillons alloient continuer leur voiage lors-que le Roi de Pologne entendant le bruit de leur dispute défendit aux Pages de fraper le Païsan, & lui aiant fait distribuer quelque argent, ordonna aux Postillons de tourner, & de rentrer dans le grand chemin, en disant : *Que ce pauvre Homme avoit raison de défendre son Bien, & qu'un Roi n'étoit pas plus en droit, que le moindre Particulier, de ruiner quelqu'un sans nécessité.*

(*) Juill. 1722. p. 191.

Qu'il y a de noblesse dans ce sentiment ! Mais qu'il est aisé ; sur tout à un Prince , de ne le pas soutenir comme il faut ! à moins que de savoir , ou de vouloir bien donner au terme de *Nécessité* les bornes que la Raison lui prescrit. Apprenez aussi de là à modérer vos passions, vous Particuliers, qui, quoique vous n'en ayez pas le pouvoir, vous portez souvent à vous vanger avec plus de violence , que ne le feroit un puissant & redoutable Monarque.

ARTICLE XXIV.

Generosité d'un Medecin.

MR. *Brayer*, le plus habile & le plus célèbre medecin qu'ait eu la Faculté de Paris, portoit chaque premier jour du mois un sac de mille francs à son Curé , pour les Pauvres honteux de sa paroisse, & il n'y a pas manqué pendant quinze ans ; de sorte qu'il a donné cent quatre vingt mille livres d'argent monnoié , sans les autres charités , dont peut-être il n'a voulu d'autres témoins que lui-même. On n'en a rien sù qu'après sa mort , que le Curé de *St. Eustache* a trouvé juste de rendre ce témoignage à la memoire d'un Homme si charitable. (a)

(a) Lettres de *Bourfauls* T. 2. pag. 115.

Est-ce ainsi en bonne foi que nous agissons , quand le Ciel nous comble de Biens ? Au lieu d'en faire part à l'Eglise , ou à des Pauvres honteux , n'a-t-on pas vu au contraire (dans ces fortunes immenses & subites , qui se sont faites nouvellement dans plus d'un Etat] des gens qui n'ont pas même pensé qu'ils eussent ce devoir à remplir ; & refuser , qui p'us est , à le faire , quand on leur en a représenté l'obligation ? Mais animés d'un autre esprit , ils avoient de tout autres vuës. Les uns , & ceux-ci font bien le plus grand nombre , non contents d'un million qu'ils pouvoient avoir gagné , n'ont pensé qu'à doubler , qu'à tripler , ou même qu'à *décupler* (a) leur capital ; & risquant en vrais insensez le tout pour le tout , ont perdu sans retour leur premier gain. Heureux encore, si avec ce gain ils n'avoient pas perdu le bien qu'ils avoient auparavant , de même que celui qu'on leur avoit confié. Les seconds plus moderez en aparence, mais peut-être plus avares ou plus timides dans le fond, se sont retirés à propos du malheureux Commerce des Actions : *Afin*, disoient ils , *de jouir tranquillement de leurs profits*, mais pour mener en effet un genre de vie tumultueux ,

(a) Qu'on me passe ce mot , quoi-qu'il ne soit pas François.

84 *Gener. d'un Medecin.* III. P. A. XXIV.

& qui ne leur convenoit nullement. Car que ces riches *Mississipiens* se donnent, tant qu'ils voudront, des airs de Grandeur, on verra cependant toujours à leurs manieres, que semblables à des Rois de Theatre, qui n'ont qu'une majesté empruntée, il n'y a pas long-tems qu'on leur a mis, pour ainsi dire, le Sceptre à la main, & la Couronne sur la tête.

*Licet superbus ambulet pecuniâ,
Fortuna non mutat genus. (2)*

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir faire une troisième Classe de ceux qui ont gagné au *Commerce des Actions*, & relever ici publiquement leurs actes de Beneficence : mais je n'ai ouï parler que du seul Mr. *Demenves*, Banquier à Paris, qui se soit signalé à cet égard, en donnant passez deux millions, pour délivrer des Prisonniers detenus pour dettes. Je le crois sur le raport du *Courier* [b]. Qu'une Police, telle qu'on l'observe à *Geneve* & à *Venise*, seroit par tout necessaire ! On ne verroit pas, comme on fait, les Petits s'élever si fort au-dessus de leur condition, ni les Grands, obligés à leur ceder, ou em-

(a) *Horat.* Ode 4. Libri *Epodon.*

(b) *Courier Polit.* & *Gal.* du Lundi 3. Juin 1720.

Gener. d'un Medecin. III. P. A. XXIV. 85
ploier, pour se maintenir dans leur rang,
des voies indignes d'eux, ou qui reduisent
leurs Familles à la mendicité.

Le Traducteur de la *Religion des Mahome-*
tans fait dans sa Preface^(a) sur cet Ouvrage^(b),
une reflexion qui donnera du poids à la mine-
ne., Nous avons beau defigurer les *M ho-*
metans, ils ont néanmoins des Vertus,
que nous pouvons leur envier. Ils aiment la
Priere & l'Aumône. Que cet exemple nous
touche, & nous ramene de nôtre liberti-
nage, & de nôtre indévotion, à une con-
duite plus édifiante. Prions Dieu sans ces-
se; élevons nôtre ame à lui, & faisons
par choix, par tendresse, & par raison, ce
que d'autres peuvent faire par coutume.
Et pour ce qui est des Pauvres, ne les ou-
blions jamais dans nôtre prosperité, dans
nôtre abondance, & dans nos plaisirs. Ne
leur refusons point le dîme de nôtre Jeu
^(c), de nôtre recolte, & de nos gains.
Partageons avec eux de nôtre médiocrité,
& même de nôtre disette, si les riches ne
veulent pas les secourir à proportion de
leurs Biens & de leur opulence. C'est une
honte qu'il y ait des Pauvres parmi les

^(a) P. 60.

^(b) Ecrit en Latin par feu Mr. Reland.

^(c) Mr. Durand, qui est Ministre à Londres, veut
parler du *Jeu des Actions* & de l'*Allée au Change*..

86 *Generosité d'un Savant*

„ Disciples de Jesus-Christ. C'est comme si
 „ on voïoit une grande Famille , dont une
 „ partie rouleroit dans un Carosse superbe ,
 „ tandis que l'autre partie se morfondroit à
 „ côté des portières , pour avoir l'Aumône.
 „ Cet objet fait fendre le cœur , & aujour-
 „ d'hui plus que jamais. Tout le monde joue ,
 „ ou porte son or & son argent à la Bassette
 „ publique & à peine s'en reserve-t-on pour la
 „ nourriture & l'habillement. On emprunte
 „ à tout intérêt pour agacer la Fortune, & on
 „ laisse là les Pauvres qui nous environnent,
 „ & qui nous accablent de toutes parts.

ARTICLE XXV.

Generosité d'un Savant dans l'Histoire Ecclesiastique.

FEU Mr. Oudin , qui n'avoit pas assez de
 revenus pour vivre, mais trop pour mourir,
 fit une action que je ne saurois me résoudre
 à laisser dans l'obscurité. Un Ministre Re-
 fugié, qui n'avoit pour l'entretien de sa nom-
 breuse Famille que 400. florins que l'Etat
 lui donnoit , étant appelé à une des principa-
 les Chaires Vallonnes de ce Pais ; un Ma-
 gistrat de la Ville , qui souhaittoit depuis
 long tems de mettre Mr. Oudin à son aise ,
 crut en avoir trouvé l'occasion, en lui faisant

dans l'Hist. Eccles. III. P. ART. XXV. 87
donner les 400. florins que le Pasteur avoit
comme ministre Réfugié. La chose n'étoit
pas dans le fond si injuste ; puisque par sa
vocation à l'Eglise de L** il revenoit tou-
jours à ce Pasteur 600. florins de plus qu'il
n'avoit auparavant Mr. Oudin néanmoins
instruit de l'affaire , s'en fut chez son pro-
tecteur , & lui dit : *Qu'il lui étoit infiniment*
obligé de sa faveur ; mais qu'il ne pouvoit ga-
gner sur lui de faire retrancher 400 florins à un
Homme , qui n'en avoit pas trop de 1400 pour
lui & pour sa nombreuse Famille. La chose fut
faite comme elle fut dite ; & le genereux Mr.
Oudin se retira aussi content de la favorable
disposition du Magistrat à son égard , qu'il
l'étoit de la bonne fortune du Prédicateur.

Un Homme riche , qui jouit aux dé-
pens d'un autre des gages d'une fonction
qu'il n'exerce plus ; & un Etranger, qui pou-
vant s'en passer , recueille toute la succes-
sion d'un mourant , quoi-que celui-ci laisse
après soi des parens pauvres : ces deux Hom-
mes , dis-je, ressembloit bien mal à Mr. Ou-
din, & répondront , je m'assure , de leur
procédé devant le Tribunal du grand Juge
du monde. Poussons plus loin nôtre reflexion
sur ce Legataire, & disons que supposé même
qu'il eût besoin du bien qu'on lui légue par
testament , il commettrait cependant un très-
grand crime , en s'appropriant dans son entier

une telle Succession. Un Homme sensé ne privera jamais de son heritage ses Coliate-raux indigens-, s'ils ne lui en ont point donné de sujet. Les Loix Humaines , qui n'ont ni prévû tout , ni pourvû à tout , le permettent à l'avérité ; mais il en est de supérieures & de secretes , qui nous le defendent certainement. *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit* , est une maxime qu'on prêche fortement aux autres , mais qu'on ne pratique gueres soi-même.

ARTICLE XXVI.

Le Bourgeois soupçonné à tort d'Avarice.

UN jour qu'on faisoit, dans une des principales Villes de ces Provinces , une collecte pour les pauvres , ceux qui recueilloient les aumônes s'en furent chez un Bourgeois très-riche ; mais qui , dans une chambre joignant celle où on les avoit reçus, grondoit sa servante de ce qu'elle emploïoit une allumette entiere pour allumer ses tourbes : ce qui donna à nos Collecteurs une très-petite idée de la liberalité du maître. Le Bourgeois paroissant enfin , il leur donna une somme telle qu'on n'en donne gueres. Les Collecteurs , frappés d'un phénomène si rare, ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur

Le Bourgeois soupçonné à tort d'avarice. 89
leur surprise , qu'ils accompagnerent d'un air, & peut-être aussi de paroles propres à lui faire sentir , qu'ils avoient bien entendu ce qui venoit de se passer entre lui & sa Servante. Cet Homme ne nia point la querelle , mais il leur dit en même tems : *C'est, Mrs. , par de telles épargnes que je me mets en état de faire de si fortes charités aux pauvres.*

Qu'il y a de generosité dans cette épargne, qui paroît d'abord si sordide ! Et qu'on trouveroit parmi nous de gens , qui ne donnant que fort peu aux Collecteurs d'Aumônes pourroient leur dire , en leur montrant je ne sai combien de somptueuses superfluités ! *Voilà, Mrs. , ce qui nous empêche de faire de plus fortes charitez aux Pauvres.* En-effet, si les Necessiteux souffrent de la sordide Avarice des uns , ils souffrent encore davantage de l'excessive vanité des autres : Car il y a sans-contredit plus de personnes vaines à l'excès , qu'il n'y en a d'avares à un certain point ; & la Vanité , non plus que l'Avarice , ne nous permet pas d'avoir du superflu.



A R T I C L E XXVII.

Sordide Avarice d'un Grand-Seigneur, avec une Reflexion d'usage qu'on amene à ce propos.

L'ARCHÊVEQUE-Electeur, *Jean Hugues d'Orsbeck*, qui a tenu le Siège à Trêves, avoit un Frere aîné si avare, quoi-qu'il fût très-riche, qu'il n'avoit qu'un seul Valet. Il couchoit ordinairement sur deux coffres pleins de toutes sortes d'espèces d'or ; & lorsque l'Electeur lui envoioit quelque présent de vin, de Gibier, ou de fruits, il ouvroit ces deux coffres, & disoit au porteur : *Vois-tu bien ce qui est là-dedans, mon Ami ? tu diras à mon Prêtre que je n'ai que faire de lui, ni de ses présens ; mais il ne laissoit pas de les garder, sans rien donner au porteur (a).*

Quelle lâcheté ! mais quelle lâcheté encore à certains Bourgeois, de souffrir, quand on prend chez eux un repas, qu'on le paie en fortant à leurs domestiques, qu'ils font tenir pour cet effet à la porte.

Tu t'imagines, Licidas,
Que je te dois quelques repas.
Ta memoire est mauvaise, & ta méprise forte,
Je les ai payés à ta porte. *Mr. P**.*

(a.) Mem. Hist. &c. du St. Amelot de la Houffaye
T. II. P. 363.

Il est même des Bourgeois, & j'y comprends aussi les Femmes, qui ne rougissent pas de demander à leurs gens, ce qu'ils ont reçu, afin de porter leur jugement sur l'avarice ou sur la générosité de leurs Convives; qu'ils louent ou qu'ils blâment ensuite dans le public, sur le fondement du monde le plus trompeur. Car d'un côté, si l'on note d'infamie les personnes qui manquent à donner dans ces occasions, beaucoup de riches mais raffinés Avarés feront les libéraux, pour n'être point marqués à leur véritable coin. Et de l'autre, on taxera souvent d'avarice des gens, qui n'en sont nullement entachés, mais qui agissent par raison: ou si les personnes généreuses, mais peu fortunées, n'ont pas le noble courage de se mettre au-dessus du *Qu'en dira-t-on?* elles se ruineront à manger dehors; ce qui, sans la coutume établie, nous paroîtroit une frappante contradiction. J'observe d'ailleurs, que cette inutile dépense ne laisse pas d'aller loin au bout de l'an, pour les nombreuses Familles qui se régalaient souvent les unes les autres. Si on a de l'argent de reste, il est mille sujets plus dignes de notre superflu que les Domestiques (a), qui ne souffrent jamais, s'ils font leur devoir, &

(a) Ils n'en deviennent que plus vains, & plus intraitables.

92 *sur l'Avarice d'un Gr. Seig. III. P. A. XXVII.*
qu'ils aient affaire à de bons maîtres. Je ne
saurois croire au reste, quoi-qu'on me l'ait
assuré, qu'il y ait des gens si malfaits, que
d'alleguer ces *revenant-bon* aux Domestiques
qu'ils louent, afin de leur donner moins de
gages. Ce procédé me paroît si indigne, que
je ne comprends pas que seulement la pensée
en puisse monter dans l'esprit de personnes,
qui veulent passer pour gens de cœur &
d'honneur.

*Epigramme de Mr. P.** sur un ennuyeux repas.*

Quand acceptai ton ennuyeux repas,
Sortise fis la plus grande du monde :
Or maintenant, si ne te le rens pas,
C'est que ne veux en faire une seconde.

A R T I C L E XXVIII.

De la Polylalie (b) ou Intemperance de Langue.

IL y a des gens, dit *Phocylide* (c), qui parlent
presque pendant toute leur vie, sans penser.

(a) Au cas qu'on me relève sur ce mot pédantesque,
j'en appelle à l'autorité, d'un Puriste de France, qui pour
nous apprendre le *Beau Langage*, a déjà fait une
Grammaire, & nous prépare un autre Livre, qu'il in-
titulera la *Calolalie Française*. Je ne sçai ce que les
Personnes, qui n'entendent pas le Grec, penseroient,
si cet Auteur alloit faire un Livre sur le *Mauvais Lan-
gage*, auquel il donnât le titre de *Cacolalie Française*.
Peut-être se boucheroient elles le nez, à la seule vue
du titre. (b) Précepte 10.

Leur langue est comme une machine montée pour un long espace de tems , & qui est déterminée nécessairement à se mouvoir.

Les Babillards, dit l'Auteur du *Traité de la Langue* (a) , sont très-méprisables : parce qu'ils ne sont tels que par petitesse d'esprit, par étourderie, par indiscretion , ou par foiblesse. Leur foiblesse paroît dans l'impuissance où ils sont de retenir le cours de leurs paroles ; leur indiscretion dans leur incapacité d'observer des menagemens ; leur étourderie dans l'inattention continuelle où ils sont sur les bienséances de la conversation ; & leur petitesse d'esprit dans le peu d'étendue de leurs lumières , qui ne leur permet pas d'aller jusqu'à l'intérieur de ceux qui les écoutent , pour y connoître quand il convient de parler, ou de se taire.

Selon Mr. de la Rochefaucault (b) Au lieu d'être attentifs à connoître les autres , nous ne pensons qu'à nous faire connoître nous-mêmes. Il vaudroit mieux écouter pour acquérir de nouvelles lumières , que de parler trop pour montrer celles que l'on a acquises.

Le trop parler est un si grand défaut, qu'en matière d'affaire & de conversation , si ce qui est bon est court , il est doublement bon ; &

(a) T. I. pag. 29.

(b) Reflex. Mor. au mot Parler.

94 *De l'inter. de Langue.* III. P. A. XXVIII.
l'on gagne par la brieveté, ce qu'on perd souvent par l'excès des paroles.

Comme c'est le caractère des grands-esprits , de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses ; les petits - esprits au contraire ont le don de beaucoup parler, & de ne rien dire.

Mr. de Vigneul - Marville (a) nous apprend
„ Que l'Ancien maréchal de Brissac parloit
„ bien , mais peu. François I. aimoit le
„ Commandeur de Capouë , Leon Strozze ,
„ parce-qu'il étoit taciturne. Le Duc d'Albe
„ étoit bien fait & de bonne mine, mais froid
„ & réservé. Le maréchal de Toyras ne par-
„ loit presque point , ce qui fit juger au Duc
„ d'Espernon, qu'il deviendrait un grand per-
„ sonnage. Mr. le Duc de la Rochefoucault ,
„ qui pensoit & qui écrivoit si bien , étoit
„ toujours retiré en lui-même, & ne parloit
„ gueres.

„ Les veritables Savans , observe Mr. Che-
„ vreau (b), ne sont pas ordinairement de
„ grands parleurs ; parce-qu'ils ne se prosti-
„ tuent pas indifferemment à tout le monde ;
„ mais qu'ils se ménagent en faveur de ceux
„ qui sont capables de profiter de ce qu'ils
„ disent.

(a) Mém. d'Hist. & de Liter. T. I. pag. 384

(b) Chevrera T. I. pag. 340.

Le Sage écoute tout , s'explique en peu de mots,
Il interroge & répond à propos ,
Plaît toujours sans penser à plaire :
Dans ses moindres discours marque son jugement;
Et fait au-juste le moment
Qu'il doit ou parler ou se taire.
Devant un plus sage que lui
Rarement il ouvre la bouche.
Il n'est point curieux des affaires d'autrui ,
Et ce qui le regarde est tout ce qui le touche (a).

ARTICLE XXIX.

*Exemples de Personnes à qui la Langue
démangeoit.*

O O a dit du philosophe *Anaximènes*
qui étoit un grand parleur : *Qu'il repen-*
doit dans les compagnies une riviere de paroles
& une goutte de bon sens. Verborum flumen ,
mentis guttam.

Boursault designe fort joliment un Hom-
me du même caractère. *La charmante Babet* ,
dit-il, *ayant pris le tems que mon Abbé touffoit* ,
pour m'interroger sur quelque chose , ne fus-je
pas obligé d'attendre qu'il éternuât , pour lui
rendre réponse ?

„ Un medecin qui , en deux heures de
„ conversation non interrompue de sa part ,

(a) Ibid. pag. 167.

56 Exemple de Gr. Parleurs. III. P. A. XXIX.

„ avoit mené Mr. *Chevreau* des nouvelles
„ découvertes de la Medecine à la Philoso-
„ phie de *Descartes* & de *Gassenai* ; de celle-
„ ci à l'Histoire Latine & à la Grecque ;
„ ensuite aux caracteres de *Ciceron* & de *De-*
„ *mosthène* ; de ces caracteres aux Relations
„ de nos Modernes sur les deux Indes : pour
„ conclusion , aux Observations de *Vangelas*
„ sur nôtre Langue (a). Ce Medecin, dis-je ,
„ étant mort Mr. *Chevreau* lui fit cette Epi-
„ taphe :

*Qui nunquam potuit tacere vivus ,
Hoc tandem in tumulo tacet , jacetque.*

„ Dans ce tombeau gît & garde le silence,
„ celui qui ne put jamais le garder de son
„ vivant.

Monfieur l'Auteur, que Dieu confonde ,
Vous êtes un maudit bavard.
Jamais on n'ennuya son monde ,
Avec tant d'esprit & tant d'art.

- Je vous estime & vous honore ,
Mais les ennuyeux tels que vous ,
Eussiez-vous plus d'esprit encore ,
Sont la pire espece de tous.

Qu'un sor afflige mon oreille ,
Passe encor , ce n'est pas merveille ,
Le don d'ennuyer est son lot,

(a) *Chevreana*. T. I. p. 141.

Mais Dieu préserve mon ouïe,
D'un Homme d'esprit qui ennuie.
J'aimerois mieux cent fois un sot (a).

*L'Homme qui parle toujours de soi ou de
sa Famille.*

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'Histoire de sa vie ;
Et sans s'être informé si j'en avois envie,
Me conta le passé, le présent, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,
Sa maison, ses parens, ses affaires, son Maître,
Sans me donner le tems de repartir un mot.
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'en-
tendre,
Il m'apprit plus aussi qu'il ne vouloit m'apprendre,
Car dès le premier jour, j'ai su que c'est un sot (b).

Quelque préférable pourtant que soit au
trop grand babil une morne taciturnité, il
est néanmoins des cas, où celle-ci ne vaut
absolument rien. *Charleval* va nous fournir
un de ces cas.

Quand on aime, hélas qu'on est sot !
Quand on est sot, que l'on ennuie !
Quel chagrin faut-il qu'on essuie,
Près d'un Amant qui ne dit mot !
Quelle heure est-il ? Voici la pluie.
Quand on aime, hélas qu'on est sot !
Quand on est sot, que l'on ennuie !

(a) Ouvres de Mr. *Roussseau* T. II. pag. 65.

(b) Divers. Curicul. T. I. p. 2.

98 *Exemple de Gr. Parleurs. III. P. A. XXIX.*

Isabelle de France , Sœur de St. Louis , étant exhortée par son Confesseur à relâcher quelque chose du silence austere qu'elle gardoit. Je me tais, lui dit-elle, pour faire penitence d'avoir parlé , & expier par le silence les paroles inutiles.

Une Dame se recria fort , & fut même sur le point de retirer sa parole, sur ce qu'elle avoit entendu *Et se taira* au lieu d'*Et cetera* qu'avoit dit celui qui avoit lû les conditions de son mariage.

Epitaphe d'une Babillarde. (a)

Ici dessous repose en paix
Le corps muet d'une Picarde ,
Autrefois grande babillarde ,
Qui dort & se tait pour jamais.
Mais quoi-qu'un éternel silence
Succede à son dernier hoquet ,
Je ne crois pas en conscience ,
Qu'il puisse égaler son caquet.

Un Gentilhomme Anglois , qui vint en 1719. de Calais , rapporta qu'il avoit vû & entendu chez le Controlleur de la Doüane de cette Ville , plusieurs Serins de Canarie , qui parloient aussi bien & aussi distinctement qu'une personne. *Sur quoi l'Auteur du Courier (b) fait cette réflexion. , Il n'y a déjà que trop*

(a). Poës. Div. de Furetiere pag. 167.

(b) Cour. Pol & Gal, de Jendi 9. Fevr. 1719.

„ d'Animaux dans le monde , qui ont l'usage
de la parole ; mais ils ne font pas tout autant
„ de plaisir à entendre que ceux-ci. Si en
„ leur aprenant à parler, on avoit pû apren-
„ dre aux autres à se taire , quel service
„ n'auroit-on pas rendu au Public ?

A R T I C L E X X X.

*Épître de Mr. P**.* à *Mme. R**.*

GR A C E S à ma Muse , je puis
Par fois dissiper mes ennuis ;
Par fois plaisamment babillarde,
A faire Épître goguenarde
Venant tout à coup me porter ,
Il faut pour elle tout quitter ;
Qu'ainsi ne soit, tenez, Madame ,
Je suis dans le cas sur mon Ame :
Pour l'exorde prenez ceci ,
S'il vous plaît , puis en racourci
Je vais vous tracer ma demeure
Qui n'est point tant forte , ou je meure.

La Ville où nâquit E***.
Ce Savant Savantissimus ,
Est celle qu'à présent j'habite ;
Elle n'est grande ni petite ,
Mais pourtant belle , & la beauté,
Dont on prétend qu'elle se pique ,
Est d'une singularité ,
Qu'en-effet je croirois unique.
C'est qu'en elle on trouve à la fois ,
La Ville , la Mer , & les Bois.
En regardant dessus les toits ,

Par tout visières sont bornées ,
 Par mâts , arbres , & cheminées ,
 Qui tous ensembles au niveau ,
 Font par ce spectacle nouveau ,
 A nos personnes étonnées
 Doubter si c'est la Terre ou l'Eau ,
 Si c'est ou Maison ou Bateau ,
 Qui nous porte & qui nous renferme ;
 Et nous l'ignorerois souvent ,
 Si par fois quelque malin Vent
 Ne changeoit nôtre Terre ferme
 En Etang , & de nos maisons
 Ne faisoit demeure à poissons ,
 Ne croiez pas que veuille rire ,
 Quand de chez nous l'eau se retire ,
 Le Cuisinier communement
 Trouve dans son appartement
 Anguille ou Carpe prête à frire :
 Mais, Madame, il faut tout vous dire ,
 Quand aussi l'humide Element
 Y séjourne trop longuement ,
 Las de voir que rien ne remuë ,
 Si ce n'est bateau dans la rue ,
 Que faute d'avoir à manger
 L'on pourroit bien en enrager
 Ou que du moins on appréhende ,
 Avec trop d'eau , trop peu de viande ,
 Tomber en inanition ,
 Très-contraire à la digestion.
 Faut pour éviter ce biffêtre ,
 En s'embarquant par la fenêtre ,
 Et donnant à rire aux Tailleurs ,
 Aller chercher demeure ailleurs ,
 Heureux , si contre ce déluge
 On trouve encor quelque refuge !

Plus une autre inondation ,

Pire que la Contagion,
Y fait bien un autre ravage :
C'est, comme on diroit, une rage
De medire & calomnier,
Passe-tems ici journalier
De certaines sortes femelles,
Qui n'étant ni jeunes ne belles,
De dépit ne manquent jamais
De s'en prendre à qui n'en peut mais :
D'ailleurs très-estimables Dames,
Ce sont bien les meilleures Ames,
De bonne foi, qu'on puisse voir,
Et si du matin jusqu'au soir,
Elles mettent par accolade
Le prochain en capilotade,
Ce n'est point par méchanceté,
Mais c'est pour fuir l'oisiveté
Qui conduit au mal d'ordinaire,
Et pure crainte de pis faire.
Voilà, Madame, exactement,
Foi de raconteur qui ne ment,
Le pour & contre de la Ville,
Où vient d'élire domicile,
Celui qui tient à grand honneur,
D'être votre humble Serviteur.
S'il vous plaisoit de venir voir
La Ville que viens de décrire,
Daignez accepter un dortoir
Dans le plus beau de mon manoir,
Me semble vous entendre dire,
Ce plus beau n'est-il pas bien laid ?
Vous voilà justement au fait ;
Mais il n'est pas en ma puissance
D'en avoir d'autre. En conscience,
Tenez, s'il ne tenoit qu'à moi,
Je vous logerois comme un Roi
(Foin de la rime qui m'entraîne,

102 *Reflex. sur la Medifance.* III. P. A. XXXI.

Faloit dire comme une Reine ;)
De plus , je vous regalerois
De ragoûts friands , d'entremets ;
Bref, mettrois tout par écuelle ,
Ainsi que pour Mademoiselle
Vôtre Cousine à qui je fais
Force complimens & souhaits :
Pour vous & pour elle , Madame ;
J'y joins aussi ceux de ma Femme.

Fait à R*** aujourd'hui ,
Maniere de dater nouvelle ,
Et qui n'est ni bonne ni belle :
Mais outre mémoire infidelle ,
L'Auteur de cette Bagarelle
N'a point d'Almanac près de lui ,
Et l'heure à la poste l'appelle.

A R T I C L E XXXI.

*Reflexions sur la Medifance, sur la Calomnie, &
sur les Delateurs.*

Il est étonnant selon moi que les Juges de la Terre, qui ont ordonné des peines très-rigoureuses contre des crimes quelquefois assez légers en eux-mêmes ou par rapport aux suites , & commis souvent , les uns dans un transport de colere ou dans la noire vapeur du Vin , & les autres par une affreuse destitution de bien , n'aient point établi de peines contre la Medifance, & contre la Calomnie. Ce sont pourtant des Crimes commis de sang froid, qu'on réitere à la fantaisie, & qui

Reflex. sur la Medifance. III. P. A. XXXI. 10 ;
font un tort très - confiderable , foit à leurs
Auteurs , foit à ceux qui en font les Objets.
mais n'étant point apellé à fôutenir l'augufte
Carectere de Juge , & ne voulant pas me
donner les airs de fonger feulemment à refor-
mer la conduite de ceux qui en font revêtus ;
je rapporterai en racourci quelques-unes des
raifons , capables de confondre les medifans
& les Calomniateurs , pour peu qu'ils aient
d'honneur & d'attachement à leurs veritables
interêts.

Si l'on confidere le motif qui anime à par-
ler mal de fon Prochain , quoi de plus bas
& de plus honteux que la medifance ! , Ce
,, Vice, dit un *Predicateur* (a) *de grand nom* ;
,, vient ou de petitesse d'esprit ; on ne feroit
,, fournir à la Converfation , on n'entend ni
,, Réligion , ni Politique , ni Sciences , ni
,, Beaux-Arts ; la Converfation tombe ou
,, languit, il faut remplir ce vuide par le détail
,, des imperfections du Prochain , réelles par
,, celles qu'on lui attribüe , & dont le nom-
,, bre furpaffe toûjours celles qu'il a en-effet :
,, ou d'un principe d'orgueil ; on veut être
,, au-deffus du Prochain , & n'ayant pas le
,, noble courage de parvenir à s'élever par
,, la Vertu on l'abaisse par fes discours : ou
,, d'un principe d'envie ; on trouve dans le bon-
,, heur d'autrui la mifere propre ; la proſpe-

(a) Sermons de Mr. Saurin T. 4 P. 192.

„ rité du Prochain nous choque , fa repu-
 „ tation nous blesse , fon repos nous tour-
 „ mente : ou d'une Conscience bourrelée ;
 „ on craint que les crimes , dont on se sent
 „ coupable , ne paroissent au dehors ; il faut
 „ prévenir ce malheur , détourner adroite-
 „ ment de nos propres vices les regards des
 „ Hommes , & les fixer sur les vices du Pro-
 „ chain “.

Ce qui me surprend dans le medisant, c'est qu'il ne craint point la retorsion. Cependant où est l'Homme au monde qui n'ait pas les mêmes Defauts , ou d'aprochans , ou même de plus grands encore que ceux dont il taxe à tort , ou avec fondement , ses prochains ? *Periculose enim maledicit alteri , cui vel idem , vel simile , vel diversum , vel deterius vitium potest objici.*

A medire & calomnier
 Quand vos petits esprits font rage,
 Que j'aurois sur vous d'avantage,
 Si j'étois un peu rancunier !
 Car de vous il seroit très-facile de dire ,
 Bien plus de mal encor , sans mentir ni medire. [4]

mais supposé qu'il les en accuse à faux , comment peut-il ne pas apprehender , que le tems ne decouvre sa détestable Calomnie ? *Calumnia aliquantisper quidem audientium opi-*

[4] Mr. P O T I N.

Reflex. sur la Medifance. III. P.A. XXXI. 105
nionem confirmat, progressu vero temporis, nihil
ipsâ imbecillius est.

Encore, si la Calomnie ne faisoit que tomber, mais il en rejaillit toujours de la honte sur le Calomniateur. On ne le croit plus, lors même qu'il dit la vérité ; & rien n'est bien reçu de sa part, quoi-qu'il puisse penser de bon. Semblable à cet Homme de neant de *Lacédemone*, qui aiant proposé un merveilleux conseil, on commanda à un autre de le proposer ; afin que la République ne reçût pas cet avis d'une main, & d'une bouche infames.

De plus le Calomniateur court souvent risque de recevoir, même dans cette vie, la juste punition de son crime.

Vois-tu pas le Canon braqué contre les Cieux,
En se crevant, crever celui-là qui le tire ?
Le même t'aviendra cruel malicieux,
Qui lâches sur les Bons les bâles de ton ire.

Fortifions la pensée de *Béze* (a) par un exemple. „ Un Soldat de l'Armée du Prince „ de *Condé* accusa malicieusement & injustement son Camarade d'exciter une sédition. Le Général irrité prit un fuzil, & tira sur cet Innocent. Il crut l'avoir tué sur la place, mais il en arriva tout autrement :

(a) Portraits des Hommes Illustres P. 248.

„ La bale aiant passé par certaines parties de
„ son Corps , & traversé demi-douzaine de
„ tentes, elle blessa le Calomniateur au ge-
„ nou ; d'où s'ensuivit une si violente fièvre ,
„ qu'il en mourut deux jours après. (a)

Enfin, le Calomniateur & le medisant sont-ils reduits à avoir besoin du secours d'autrui ; peu ou point de gens les assistent.

Parasite & Censeur ne peuvent s'allier ,
Pour avoir eu trop d'un Metier
Tes affaires, *Criton* , sont dans un grand desordre ,
Et personne , dis-tu , ne veut te soulager.
Il falloit moins aimer à mordre ,
Tu trouverois plus à manger.

Ou comme le dit CHARLEVAL , que MR.
POTIN. ne fait qu'imiter.

Bien que *Paul* soit dans l'indigence ,
Son Envie & sa Medifance
M'empêchent de le soulager ;
Sa fortune est en grand desordre ,
Il ne trouve plus à manger ,
Mais il trouve toujours à mordre.

Les deux derniers Vers de cette Epigramme prouvent admirablement bien à quel point le défaut de medire & de critiquer est enraciné dans les Hommes. C'est aussi ce

(a) Il reconnut sa faute , avant que de mourir. V.
L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens T. 2. p. 146.

qu'*Alcibiade* voulut faire sentir, en lâchant à *Athènes* un Chien d'une énorme grandeur, à qui il avoit fait couper la queue. Car quelques-uns de ses Amis l'avertissant des fots discours qu'on tenoit là-dessus dans la Ville, il leur répondit : *Qu'il n'arrivoit rien à quoi il ne se fût attendu, & que même il n'eût bien souhaité.* Tandis, ajouta-t-il, que les *Athéniens* ne s'entretiennent que de cette nouveauté, ils me laisseront en repos, & ils y laisseront aussi les autres, à des égards qui pourroient nous faire à tous plus de tort.

Cette malheureuse espece d'Hommes s'aimant uniquement eux-mêmes, j'ai cru ne les devoir prendre que par leur foible. S'ils savent raisonner, ils s'apercevront aisement qu'ils répondent fort mal à leur Amour propre par leur indigne conduite, & ils se hâteront de la reformer. Pour ceux contre qui ils se déchaînent sans pitié, je leur conseillerai seulement, de faire une serieuse attention à l'avis que *Mécenas* donna autrefois à *Auguste*, & de s'en faire application. Je me servirai ici de la traduction de Mr. de *St. Evremond* (a), „ Si ce qu'on dit de nous est „ vrai, c'est plutôt à nous de nous corriger „ qu'aux autres de se contraindre. Si ce „ qu'on dit est faux, aussi-tôt que nous nous

(a) Oeuvr. Mèl. T. I. P. 307.

„ en piquerons , nous le ferons croire veri-
„ table. Le mépris de tels discours les dé-
„ credite , & en ôte le plaisir à ceux qui
„ les font. Si vous y êtes plus sensibles que
„ vous ne le devez , il depend du plus mise-
„ rable Ennemi , du plus chetif Envieux ,
„ de troubler le repos de vôtre vie , & tout
„ vôtre pouvoir ne feroit vous défendre de
„ vôtre chagrin “.

Malgré ce qu'en tous lieux vos bouches criminelles
Publient pour nous outrager :

A vous plaindre, Infenſez, plû: ôt qu'à nous vanger,
De vos calomnies cruelles,
La pitié doit nous engager,
Vous nous caulez un chagrin paſſager ;
Mais vous vous préparez des peines éternelles. (a)

Laiſſant aux Théologiens de parler ſur un
autre ton, ſoit aux Attaquans , ſoit aux At-
taquez ; je vai dégager ma parole touchant
les Delateurs , dont j'ai promis de dire auſſi
un mot.

Un Ancien ſoutenoit, que tout bon Prince
ne devoit pas ſeulement reprimer les Délat-
teurs , mais qu'il devoit même les punir de
mort. *Delatores hominum genus peſtilentiſſimum*
& invidioſiſſimum à bono Principe ſunt tollendi,
non tantum coërcendi. C'eſt ce que pratiquoit
l'Empereur *Macrin*. A Rome, on leur imprimoit avec un fer chaud une letre ſur le front.

(a) M. P O T I N.

Epître de M. V. E. III. P. A. XXXII. 109
Trajan les faisoit jeter dans un Navire sans
voiles, & sans cordages; pour qu'exposez à la
rage effrenée des Vents & des Flots, ils en
fussent traités, comme ils avoient traité les
Innocens. Le Sr. *Adam Olearius* remarque
qu'en moscovie, il est ordonné que le Dela-
teur souffrira la question; & que s'il persiste,
on y appliquera aussi l'Accusé.

ARTICLE XXXII.

*Epître Gaillarde par Mr. V. E. sur le jour de
Naissance de Frere-Mignot. Avec une
réponse de Mr. P**.*

COMMENT ! c'est le jour de Naissance
De nôtre bon Frere Mignot,
Qui de Phœbus obtint pour lot
De faire Vers comme Marot ?
C'est un jour de jouissance.
Qui ne celebreroit un Sor,
Un Animal, un Ostrogot ?
Pour nous, Troupe spirituelle,
Ennemis du Peuple bigot,
Amateurs de la Jouvencelle,
Pucelle ou bien Anti-pucelle,
Chantons, buvons, dansons, rions,
Folâtrons, tempêtons, crions,
Loin de nous, austere Sageffe,
Poison de la vive allegresse.
Loin d'ici sourcilleux Catons,
Approchez-vous, Fils d'Epicure,
Suivons de la simple Nature
Les aimables impressions.

Et toi , la fleur des bons Garçons ,
Ami Souret , vuide ton verre ,
C'est à tes inclinations.
Faisons tapage , que la Terre
Se remouffe sous nos talons ;
Toi , qui vaux bien dix Apollons ,
Furêt banal des Corillons ,
Chante-nous ces vives Chansons ,
Harmonieuses , bien choisies ,
De sel & de poivre farcies .
De la joie Ami Fulelier ,
Tringue , bois , comme un Templier ,
Nargue de ce foible gozïer ,
Qui s'énervé par la bouteille ,
Plus tu bois , plus tu fais merveille .
Bour toi , beau Sire à fin minois ,
Dont l'air doux cache un franc Grivois ,
Renard à croquer en cachette
Mainte jeune & tendre Poulette ;
Fais sur ton phlegme quelque effort ,
Il n'est pire Eau que l'Eau qui dort ,
Pour moi , qui n'ai que l'air de Sage ,
Comme vous , je veux faire rage ,
Encore tin coup de ce bon Vin ,
Pour dissiper l'épais nuage ,
Qui du plaisir m'ôte l'usage ;
C'en est fait , je me sens en train ,
Doublons la doze , encor , courage ;
Allons , illustres Poligons ,
Jurons-nous parmi les flacons ,
Où toujours la Candeur sumage ,
Une Amitié sans alliage ,
Où l'effet passe l'étalage .
Dans le même tems déclarons
Guerre offensive & défensive ,
A la Troupe vile & chetive
Des faux Amis , vrais Fanfarons .

Et semblables au Parthe antique ,
Quand- desenivrés nous serons ,
Mettons avec zele en pratique ,
Le Plan pris dans le Jus Bacchique.

*Réponse de Mr. P**.*

Tableau , dans vôt're humeur gaillarde
Messieurs de la Société ,
Sur quel ron vous avez monté.
L'Ami V. E. trop ne hazarde
De m'écrier , en-verité
C'est un Philosophe gâté.
Qui , Diantre ! se seroit douté ,
Qu'un Misantrope antidoté
Contre l'humaine infirmité ;
Qui mieux prêchoit moralité ,
Qu'un Docteur d'Université.
Et de rien passer n'avoit garde ,
Tant il avoit d'austerité ,
Depuis qu'il vous a fréquenté ,
Donneroit leçon égrillarde !
Quoi ! par lui-même refuté ,
En petit Maître il goguenarde !
Epicure est par lui vanté ,
Et chacun de vous excité
A faire tapage ! il me tarde
D'éclaircir si c'est verité ,
Que Sagesse il ait déserté ,
Ou que ce soit vivacité
De discours par Bacchus dicté ;
Car, foi de franchise Picarde ,
J'en suis en grand' perplexité.

ARTICLE XXXIII.

Reflexions sur l'ivrognerie.

VOULANT condamner dans cet Article l'usage immodéré du Vin, je croirois soutenir fort mal ma Thèse, si je disois avec Empedocle ; *Que le Vin n'est autre chose que de l'eau pourrie dans du bois* : Ou avec les Manichéens ; *Que le Vin est le fiel du Prince des tenebres, & qu'il a été créé par le Diable* : Ou enfin avec Mahomet ; *Que le Vin est le sang du premier Serpent dont il porte la couleur, comme le Sep de Vigne qui le produit retient la forme tortue de ce vilain Animal.* Ces raisons sont aussi ridicules que l'est celle de ce Prédicateur, qui tonnait un jour contre l'amour excessif que nous avons presque tous pour les richesses, disoit à ses Auditeurs ; *Comment pouvez-vous tant aimer l'Or & l'Argent, vu que ce sont des matieres si méprisables ? Le premier n'est que de la terre jaune, & le second de la terre blanche.* Prouver de la sorte une cause, c'est l'affoiblir, c'est l'exposer à la raillerie des Gens-d'esprit ; Car que fait le nom aux choses, si dans le fond elles nous procurent du plaisir, de l'honneur, & qu'il n'y ait point de crime à en abuser ? C'est de plus se commettre soi-même ; Car que

peut

Reflex. sur l'Ivrognerie. III. P. A. XXXIII. 113
peut-on penser du discernement d'un homme qui emploie de si pitoyables raisons , pendant qu'il neglige les bonnes ; ou qui met au niveau celles-ci avec celles-là ? Si-non aussi sçavant , au-moins plus judicieux peut-être que ces gens-là , je combattrai l'usage immodéré du vin par huit raisons seulement , que je n'étendrai pas-même autant que j'aurois pû le faire ; mais sur lesquelles j'en dirai assez , je pense , pour détourner de cet excès nos jeunes plantes , que j'ai eu principalement en vûe, en composant cet article. Heureux ! si mon tableau produit sur leur esprit & dans leur cœur l'effet que je m'en suis promis.

I. R A I S O N.

L'ivrognerie est un vice tout-à-fait bas. *L'esprit*, dit Montagne, (a) *a plus de part ailleurs. Il y a des vices qui ont je ne sçai quoi de genereux , s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la Science se mêle , la diligence , la vaillance , l'adresse , la finesse : mais celui-ci est tout corporel & grossier.* Le larcin, par exemple, est un de ces vices où il entre de l'esprit : d'où vient qu'on ne le punissoit à *Lacedemone* , que quand il étoit fait au vû & au sçû de tout le monde.

(a) Dans ses *Essais. Liv. II. ch. II.*

Un Roi de France trouvoit mauvais qu'on empêchât de voler , pourveu que ceux qui le faisoient y fussent obligez par la pauvreté. Mais quelle part a l'Esprit à l'ivrognerie ?

Et que trouve-t-on dans la Nature qui nous y porte ? Les bêtes nous font la leçon à cet égard. Elles ne boivent que par besoin ? Et nous qui à l'instinct que nous avons de commun avec les bêtes , joignons une raison qui devroit le diriger , nous ne la faisons pas seulement aller du pair avec l'instinct , nous l'y soumettons même, ou plutôt nous ne suivons ni l'un ni l'autre. Quelle inferiorité en ce point de l'homme à la bête !

II. R A I S O N.

L'ivrognerie est préjudiciable à la santé.

*Cum vini vis penetravit
Arcis, & in venas discessit diditus ardor ;
Consequitur gravitas membrorum ; præpediuntur,
Crura vacillant ; tardescit lingua ; madet mens ;
Nant oculi ; clamor , singultus , jurgia gliscunt [b]*

Lorsque le vin par sa violence & sa subtilité a pénétré l'intérieur , & que sa fureur s'est répandue dans les veines , l'homme sent ses membres plus pesans qu'à l'ordinaire.

(b) Lucrét. Lib. III. V. 475. &c.

Reflex. sur l'Ivrognerie. III. P. A. XXXIII. 115
re ; il va d'un pas chancelant ; ses jambes s'embarraissent ; sa langue devient grasse ; son esprit est absorbé dans les vapeurs du vin ; & ses yeux semblent flotter dans leur circonférence ; ce qui fait naître les cris , les plaintes, les querelles, & tout ce qui est inséparable d'une débauche outrée. Ces paroles sont du Traducteur de *Lucrece*.

Anacharsis disoit , *Que la vigne porte trois raisins, dont le premier rejouit, le second enivre, & le troisième cause toutes sortes de maux.*

Vinum, dit Saint Augustin , *potatum moderate est medicamentum , plus isto sumtum venenum esse cognoscitur.* „ Le Vin pris avec modération est un excellent remède , mais il „ devient un mortel poison à ceux qui en „ abusent. „ C'est sans doute, par cette raison , qu'on n'en trouvoit anciennement que dans les boutiques d'Apoticaire.

Gerson croyoit l'usage immodéré du Vin si nuisible à la santé, qu'il disoit ; *Qu'il n'y a aucune différence entre se tuer soi-même en une fois, & se donner la mort à plusieurs reprises , en s'enivrant.*

Patin soutient , dans une de ses premières Lettres ; *Que les liqueurs dont la base est l'esprit de Vin , sont des poisons sucrés qui donnent la vie à ceux qui les vendent , mais la mort à ceux qui en usent.*

„ J'ai vû , dit *Mr. Temple* (a) , de si belles
 „ cures & en si grand nombre , qui étoient
 „ l'effet d'une ferme resolution de ne boire
 „ du tout point de Vin, que je compte beau-
 „ coup plus sur la temperance que sur toute
 „ autre chose ; & je serois fort trompé, si ce
 „ n'est point cette coutume , qui s'est intro-
 „ duite en Angleterre de boire du Vin à tous
 „ les repas , qui a fait que depuis vingt ans il
 „ y a beaucoup plus de Gôûteurs en ce Pais,
 „ qu'il n'y en avoit jamais eu. Je me suis
 „ même figuré quelquefois, que cette coutu-
 „ me, de faire du Vin nôtre boisson ordina-
 „ re , pourroit bien changer avec le tems la
 „ complexion de nôtre Nation ; je veux dire
 „ le temperament naturel de nos corps & la
 „ disposition de nos esprits, & causer une ar-
 „ deur & une rudesse dans nôtre humeur, qui
 „ n'est pas naturelle à nos Climats. Et com-
 „ me la Nature elle-même nous a refusé le
 „ Vin dans ce Pais , c'est une marque assés
 „ évidente que nous n'en devons pas faire nô-
 „ tre breuvage ordinaire & familier. Le ve-
 „ ritable usage du Vin est donc de le prendre
 „ comme un Cordial ; pour cela il n'en fau-
 „ droit boire que rarement, & se souvenir de
 „ ce que la Mere de Lemuël disoit à son Fils:
 „ *Donnez la boisson forcée à celui qui est sur le*

„ point de défaillir ; & le Vin à celui qui a le
„ cœur languissant. Ou bien il ne faudroit se
„ servir du Vin que pour les Fêtes & les
„ jours de réjouissance ; & se comporter à
„ son égard comme avec une Maîtresse , &
„ non pas comme avec une Femme ; n'aban-
„ donner jamais nôtre esprit à nôtre pan-
„ chant, ou la santé au plaisir ; & pour la sa-
„ tisfaction particuliere de l'un de nos Sens,
„ ne ruiner point les autres.

Le même Auteur dit sur le nombre des coups qu'on doit boire ; *Le premier verre pour moi, le second pour mes Amis , le troisième pour la joie, & le quatrième pour mes Ennemis.*

L'Epigrammatiste d'Angleterre , *Owen*, que je ne puis ni trop lire ni trop citer , dit sur la quantité des Santez que l'on boit :

Quo tibi potatum plus est in ventre Salutum,

Hoc minus, epotis hisce, salutis habes.

Contingant utinam tales tibi mille Salutes,

Non equidem invideo ; mî satis una Salus.

Una Salus sanis nullam potare Salutem ;

Non est in potâ vera Salute Salus.

Imitation par Mr. Le B.

Vous beuvez, Licidas, à coups précipitez,

Aux Amis que vous invitez ;

Tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Plus vous beuvez à leur santé,

Et plus vous algerez la vôtre.

Qu'il me soit permis de témoigner ici ma surprise sur le sot honneur, & sur la fausse politesse qu'on se fait de boire, & d'obliger à boire un verre plein à la Santé de chacun de ses Convives. Nous sommes à cet égard presque aussi brutaux que les Moscovites, „ chez qui, *au rapport du P. Avril (a)*, c'est „ une coutume établie de présenter de l'Eau „ de vie, & plusieurs autres liqueurs encore „ plus fortes, à tous ceux qui vont leur rendre visite. Ils sont si jaloux de voir agréer „ ces marques d'amitié qu'ils leur donnent, „ que le refus qu'on en fait passe pour un „ sanglant affront, qu'on ne manque jamais „ de vanger par quelque insulte fâcheuse. Ils „ se sont tellement fait un principe de vertu „ de leur intemperance, qu'ils n'ont rien de „ plus ordinaire en bouche que ce Proverbe „ ridicule : *Qui n'aime pas la Boisson, ne peut „ aimer non plus la Sagesse.* „ Mais quoiqu'en pensent les Moscovites, & tous ceux qui leur ressemblent.

Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse,
En dûssai-je souffrir ce dont on me menace ;
Dûssent tous mes Parens me priver de leur bien,
On me veut *enivrer*, & j'en n'en ferai rien.

Alexandre, dans un souper qu'il donna à ses

(a) Voyage en divers Etats d'Europe & d'Asie. p. 97.

Réflex. sur l'Ivrognerie. III. P. A. XXXIII. 119
Capitaines , proposa un prix à ceux qui boi-
roient le plus. *Promachus* , qui fut le héros
de cette débauche , remporta une couronne
d'or estimée dixhuit cents livres , de nôtre
monnoïe ; mais il mourut trois jours après,
& sa mort fut suivie de celle de quarante-un
de ceux qui lui avoient disputé la gloire de
cet infame combat. Le divertissement d'*A-*
lexandre auroit paru à *Saint Augustin* plus in-
fame que l'Assassinat.

III. R A I S O N.

L'Ivrognerie n'est pas moins funeste à
l'Esprit qu'au Corps.

La pureté de l'Ame , dit *Senèque* , est cor-
rompue , lorsqu'elle est trempée dans le Vin.
Elle doit demeurer sèche pour demeurer
Vierge. C'est une glace de miroir , dont l'é-
clat est terni par les vapeurs grossières & im-
pures du Vin.

Selon un Bel-Esprit de nos jours. Il n'y a
presque point de différence entre un Homme
ivre & un Homme mort. Le Corps de l'un
est dans une biere ; l'Ame de l'autre est dans
son Corps comme dans un cercueil. On
conduit l'un au tombeau ; l'autre fait qu'il est
lui-même le tombeau de sa Raison. Dans
l'un , il n'y a que la partie mortelle qui soit
morte ; dans l'autre , l'immortelle est ense-

120 *Reflex. sur l'Ivrognerie. III. P. A. XXXIII.*
velie. L'un n'a point de sentiment , parce-
qu'il n'a plus d'Ame ; L'autre a encore la
sienne, & cependant il est insensible.

Il seroit inutile de rien ajouter à ces deux
citations, que je dois au pieux & au sçavant
Mr. Piçtet ; dont on lira avec fruit dans sa
Morale Chrétienne , l'Article qu'il nous y a
donné sur l'Ivrognerie.

IV. R A I S O N.

Il n'est point d'Emploi de Judicature, d'E-
pée , ou d'Eglise , que l'Ivrogne soit capable
de bien exercer.

Quelle justice , je vous prie , peut rendre
un magistrat ou un Prince qui est sujet au
Vin ? Qu'on en juge par l'exemple de *Philippe* ,
Roi de macedoine , qui sommeillant sur
son siege après avoir bû , condamna un hom-
me malgré son bon droit : ce qui obligea ce
malheureux à s'écrier ; *J'en appelle* ; com-
me s'il y avoit eu quelqu'un au-dessus du
Roi. A qui donc en appelez-vous ? demanda
le Roi qui s'éveilla. *De vous assoupi* , répon-
dit l'autre , *à vous-même sobre*. Admirons en
passant la noble hardiesse de ce particulier , &
la grandeur d'ame de *Philippe*, qui bien loin de
se fâcher de cette vive reprimande , revoqua
son jugement ; & après s'être instruit à fond
de l'affaire , fit rendre au condamné la justice
qui

Reflex. sur l'Ivrognerie. III. P. A. XXXIII. 121
qui lui étoit dû. D'ailleurs, il n'y a point de secret qui ne s'évente aisément dans la bouche d'un Magistrat ou d'un Prince , tel que je l'ai représenté. Comme , dit Montagne , le mont bouillant dans un vaisseau , pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fond , aussi le vin fait débonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure. Horace nous enseigne la même chose dans son Ode à la bouteille.

— — — *Tu Sapientum*
Curas & arcanum jocos
Consilium retegis Lyao.

O Bouteille , tu découvres , dans la gayeté que tu inspires , les pensées les plus profondes , & les secrets des grands Magistrats. Ceux, dit Seneque dans une de ses Lettres, ceux qui on bû plus que de raison découvrent également & leurs secrets & ceux des autres. *Onerati mero secretum quod suum est & alienum pariter effundunt.* D'où vient que les Perses n'employoient d'autre question que le vin, pour la découverte des crimes. Mais je veux qu'un Oenophile (a) quel qu'il soit, ne revele jamais rien d'important, ne profere-t-il pas, néanmoins toujours des paroles , dont pour peu qu'il eût de pudeur , il rougiroit sans doute ; si selon l'avis de Pythagore , il se ra-

(a) Homme qui aime le vin par excès.

122 *Reflex. sur l'ivrognerie.* III. P. A. XXXIII.
pelloit dans l'esprit tout ce qu'il a dit dans l'ivresse ?

Il n'est pas moins certain encore que l'usage immodéré du vin ôte à un homme le jugement nécessaire soit pour combattre , soit pour commander. Si je voulois m'en donner la peine , ou que la chose ne fût pas assez claire d'elle-même, je pourrois citer un grand nombre d'ocasions , où l'excès du vin fut cause de Batailles perduës , & de peuples entiers subjugués.

Mais ce qui est vrai dans l'Etat , & à l'armée, l'est sans contredit aussi dans l'Eglise.

*Nam Divina parum curant, qui vâlla sequuntur.
Nec benè tractabit vinosus sacra sacerdos. [a]*

Le moyen qu'un Pasteur adonné au vin s'aquite comme il doit de sa charge ! On conte d'un ministre de village , qui étant monté ivre en chaire , s'endormit pendant le chant du Pseaume qui se fait avant le Sermon. Le chant fini , & le Ministre ne se levant point pour faire la priere, le Lecteur lui cria , *Que le Pseaume étoit fini.* Le ministre s'éveillant à ce mot répondit, *Qu'on l'emplisse,* croyant qu'il étoit au cabaret , & qu'il s'agissoit d'un pot de vin. Quelle horreur !

[a] Palingenius.

V. R A I S O N.

Il s'ensuit de ce que je viens de dire, que l'ivrognerie entraîne après soi la misere. Je n'en citerai qu'un exemple que je tire de l'Antiquité. *Diogène* voïant qu'on alloit vendre les meubles d'un Homme qui s'étoit ruiné par la Boisson, dit un mot, qu'un François, délicat à l'excès dans les termes, ne me permettroit pas de traduire à la lettre; mais j'y supléerai par cette Epigramme de *Mr. Lebrun*, qui en rend fort bien le sens.

Sans-cesse Lucas étoit ivre,
Le Vin lui coûta tant d'écus,
Qu'en mourant Lucas n'avoit plus
De quoi mourir ni de quoi vivre.

VI. R A I S O N.

A quels excès d'infamie, & même de cruauté, ne porte pas encore l'usage immodéré du Vin? *Noé* fit voir à ses Fils sa nudité qu'il avoit tenu cachée pendant 600 ans: Sa faute est pourtant excusable; parce-qu'il ne connoissoit pas la force de la Boisson, dont on le dit l'inventeur. *Loth* enivré commit inceste avec ses Filles. *Alexandre* tua dans l'ivresse l'un de ses plus chers Favoris. Et combien ne voïons-nous pas tous les jours

124 *Reflex. sur l'Ivrognerie.* III. P.A. XXXIII.
de Femmes maltraitées de paroles ou d'effet
par leurs maris , dont le Cerveau est ren-
versé par le Vin. Excès qui va aujourd'hui
si loin , qu'une Fille , à qui l'on propose un
parti , est obligée de s'informer préalable-
ment , si l'Homme qu'on veut lui donner
n'est pas un Bûveur. On lui passe presque
sans peine tous les autres Défauts , si ce
n'est celui de la Pauvreté , qui est le grand
Monstre de nôtre Siècle.

VII. R A I S O N.

Quelles sanglantes railleries ne s'attirerent
pas de tout tems les forts *Entonneurs de Cer-
voise* ?

Bonofus , bon Capitaine mais grand Ivro-
gne , aiant été pendu avec *Proculus* , par les
ordres de l'Empereur *Probus* , pour avoir usur-
pé l'un & l'autre l'Autorité Souveraine dans
la Gaule , dont ils n'étoient que Gouver-
neurs ; on appella Bonofus , *La bouteille pen-
due*. Le terme Latin (a) , qu'on a traduit
par celui de *Bouteille* , signifie proprement un
Vaisseau à deux anses , dont les Romains se
servoient pour mesurer les choses seches &
liquides.

Ignoret-on les discours infamans qu'on a

() Amphora.

Reflex. sur l'Ivrognerie. III. P. A. XXXIII. 125
tenu d'une Reine , qui a fait du bruit dans
le monde ? Les Railleurs & les malintention-
nés trouvent un sujet à Satyre jusques dans
la maniere dont on a placé la Statuë , qu'on
lui a érigée après sa mort.

J'ai lû quelque part , qu'un Homme ivre
étant couché par terre , & dormant profon-
dement la bouche ouverte ; des Femmes le
mirent à un usage , auquel l'Homme ne fut
jamais destiné. Je rougis également & de
l'affront qu'essuia cet ivrogne , & de l'ac-
tion devergondée de ces Femmes.

VIII. ET DERNIERE RAISON.

Enfin , ceux qui se livrent à la boisson se
mettent dans un danger presque certain ou de
s'estropier , ou de se défigurer pour la vie.
Car , comme *Lucrece* l'a fort bien remarqué,
il n'est rien de moins ferme sur ses jambes
qu'un Homme ivre. Les mains , qui nous
ont été données entr'autres choses pour les
avancer quand nous tombons , ne servent de
rien à un Homme qui a trop bû. Il tombe
aussi lourdement & aussi pesamment qu'une
pierre. Encore, s'il ne couroit que ce ris-
que , qui est déjà assez grand pour nous faire
avoir en horreur l'ivrognerie ; mais on peut
aussi se tuer en tombant , si ce n'est pas par
force du coup , ce sera par cent autres cir-

126 *Reflex. sur l'Ivrognerie.* III. P. A. XXXIII.
constances toutes également naturelles. Le
malheureux passeport que celui dont on est
muni, lorsqu'on passe ainsi de ce monde à
l'autre. L'horrible mortification qu'on don-
ne par un tel départ à ceux qui ont eu quel-
que liaison avec nous ! La désespérée con-
dition que celle où on laisse une Femme &
des Enfans, dont toute la subsistance dépen-
doit peut-être uniquement de nôtre savoir
faire !

S'il n'arrive toujours, ni même d'ordi-
naire, aux gens ivres de se blesser ou de se
tuër en tombant, ils devroient reconnoître
en cela le doigt de Dieu, *qui ne voulant pas
leur mort mais leur conversion & leur vie, leur
prête un secours surnaturel & secret.* Ou, pour
suivre l'idée d'un Proverbe Hollandois, qui
renferme aussi un très-bon sens ; *C'est le de-
mon qui suit les gens ivres à la piste avec un
Carreau à la main, lequel il étend sous eux
quand ils tombent ;* de peur sans-doute que re-
butés par le mal qu'ils se feroient autrement,
ils ne renoncent à leur Vice, qui les rend
ses Esclaves. Qu'on me passe ici une alter-
native, que je ne fais qu'avec peine, mais
que ces deux idées me fournissent : Qui que
ce soit, de Dieu ou du demon, qui vienne
au secours des ivrognes ; qu'ils songent, je
les en conjure, à la peine immense en degré,
& infinie en durée, qu'ils se preparent pour

Reflex. sur l'ivrognerie. III. P.A. XXXII. 127
l'autre vie , s'ils ne se rendent pas aux tendres avertissemens de Dieu ; ou s'ils écoutent les funestes caresses & les malignes suggestions de l'Esprit infernal qui les guide.

Mais je tire le rideau sur un objet si hideux : & pour qu'on ne se méprenne pas sur une matiere aussi susceptible d'équivoque que celle-ci ; je mettrai , avec tout ce qu'il y a de plus habiles Casuistes , au nombre des ivrognes ;,, Non seulement ceux à qui
,, l'usage immodéré du Vin ôte ou trouble
,, considérablement la Raison ; Ou ceux à
,, qui les fumées du Vin épaississent la Langue & échauffent la tête ; en sorte qu'ils
,, sont dans l'impuissance de s'acquitter des
,, devoirs de leur Profession. mais encore ,
,, ceux qui en bûvant au-delà du besoin , &
,, même de la bienséance ; ne songent qu'à
,, satisfaire à leur sensualité ; Et ceux qui puis-
,, sans à boire , & vaillans à s'enivrer , abusent de leurs forces , & s'imaginent qu'il
,, est permis de se remplir de vin , sous pré-
,, texte qu'ils n'en ressentent point de fâ-
,, cheuses suites (*).

(*) Journ. des Sçav. Juillet 1721. p. 40.

ARTICLE XXXIV.

*Le Vin defendu aux Dames Romaines , & en
quel sens il faudroit le defendre
au Beau - Sexe.*

ROMULUS condamnoit à la mort les Femmes qui avoient bû du Vin, & celles qui avoient commis Adultere, disant : *Que l'Adultere ouvre la porte à toutes sortes de crimes , que le Vin l'ouvre à l'Adultere.* Sous ce Fondateur de Rome *Menénus* tua sa Femme pour avoir bû du Vin, & il n'en fut ni puni, ni même blâmé. Les Romains entendoient si peu raillerie là-dessus que, dans une autre occasion, une Dame fut mise à mort par ses propres Parens, pour avoir osé prendre seulement, les clés d'un Cellier. Ils n'obligeoient les Femmes à baiser leurs Parens, quand elles saluoient, qu'afin de reconnoître, si elles avoient violé la Loi qui leur étoit prescrite, de ne boire point de vin.

A propos de cette Coutume j'en rapporterai ici une autre. „ Depuis la fin du X. Siècle, „ c'est-là coutume en *Espagne* de faire boire „ les Femmes les premières. On la pratique „ aussi en *Biscaye*, & en d'autres endroits, „ sous pretexte de civilité : mais les Chroniques *Espagnoles* disent, que cette cou-

„tume est venuë de ce que *Sancha*, Veuve
„du Comte D. *Garcie Fernandès*, étant deve-
„nuë amoureuse d'un Prince Maure, convint
„avec lui de faire mourir par le poison son
„Fils, pour l'épouser avec moins de diffi-
„culté ; mais que ce Fils averti du projet
„que l'on avoit fait contre sa vie, dinant
„avec sa Mere le jour qu'on lui presenta la
„coupe pleine de Vin empoisonné, la pria
„comme pour lui faire honneur d'y boire
„la premiere, & qu'après quelques refus,
„il la força d'avaler le poison, dont elle
expira (a).

Je reviens aux Romains. Dans les siècles où l'on commença à se relâcher sur l'article du Vin, on se contenta de priver de leur dot, les Femmes qui n'avoient pas suivi leur devoir à cet égard. N'étoit-il pas fondé ce sage Peuple à défendre severement à leurs Femmes & à leurs Filles d'user de cette violente boisson ? Car il eût été à craindre qu'en leur en permettant l'usage, elles n'en eussent pris avec indiscretion, comme on le voit arriver tous les jours. Dans cet état la Femme eut-elle su distinguer son mari d'un Etranger ?

*Mox juniores quarit adulteros
Inter mariti vina : neque eligit*

(a) Hist. Chronologique d'Espagne T. I. pag. 241

130 *Le Vin déf. aux D.R. III. P.A. XXXIV.*
Cui donet impermissa raptim
Gaudia (a).

La Fille eut-elle mis de la différence entre son Amant & un autre Homme ?

Vino sapè suum nescit Amica virum (b).

Il n'est sans doute que la retenue des Hommes , qui les eussent approchées dans ces momens , qui eût pû sauver l'honneur de ces Dames , de même que celui de leurs Maris ou de leurs Amans. Copions ici un Passage remarquable de *Montagne (c)*.

„ Une Dame , que j'honore & prise fort ;
„ m'a prît que près de Bourdeaux vers Castres
„ où est sa maison , une Femme de Village ,
„ veuve & de chaste reputation , sentant des
„ premiers ombrages de grossesse , disoit à
„ ses Voisines , qu'elle penseroit être encein-
„ te , si elle avoit un mari. Mais du jour à
„ à la journée , croissant l'occasion de ce
„ soupçon , & enfin jusques à l'évidence ; elle
„ en vint là , de faire declarer au prône de
„ son Eglise , que qui seroit consentant de ce
„ fait , en l'avoüant , elle promettoit de le
„ lui pardonner , & s'il le trouvoit bon , de

(a) Horat. Ode VI. Libri III.

[b] Propert. Lib. II. Eleg. Ult.

[c] Au Chap. II. du Liv. I^r. de ses *Essais*.

Le vin déf. aux Dam. R. III. P. A. XXXIV. 131
,, l'épouser. Un sien jeune valet de labou-
,, rage, enhardi de cette proclamation déclara
,, l'avoir trouvée un jour de Fête, ayant
,, bien largement pris son vin, endormie en
,, son foyer si profondement & si indécem-
,, ment, qu'il s'en pût servir sans l'éveiller.

Turpe jacens mulier multo madefacta Lyxo. (a)

Pour moi, moins severe que les Anciens Romains, j'accorderois toujours avec le Sieur D** (b) au beau Sexe un usage modéré du Vin.

Vous pouvez voir Bacchus d'un regard plus humain,
Vous n'en plaisez pas moins ayant le verre en main,
Il est vrai : mais jamais ne passez la mesure
Qu'au Sexe délicat a prescrit la Nature.
Elle est plus indulgente & moins rude que nous,
Mais elle fut toujours rigoureuse pour vous.
La Pudeur a des Loix fieres, inexorables,
Elles doivent par tout vous être inviolables.
Nos yeux-même, nos yeux, n'aiment point à vous voir
Par d'indignes excès braver vôtre devoir.
Nous aimons, quoiqu'on dise, en vous la retenue,
Et, si vous la perdez, nôtre amour diminuë.

(a) Ovid.

(b) A la fin du Chant I V. de son *Art d'aimer*.

ARTICLE XXXV.

Reflexions sur les Capotes, sur la Propreté, & sur la Mal-propreté des Femmes dans leur ajustement.

TROIS sortes de Femmes entre autres sont fondées à porter des Capotes. Les Femmes du bel air ; car ce fourreau est à la mode. Les Femmes paresseuses ; car il entretient leur paresse. Et les Femmes mal-propres ; car il couvre tout. Par cette dernière raison, je pourrois marquer ici un quatrième usage du fourreau en question ; mais je m'en abstiens, parceque cet usage ne fait rien à mon but, & que je hais à la mort tout ce qui n'est pas proprement du sujet que l'on traite. Au reste, je ne desespere pas de voir quelque jour des Capotes d'une étoffe des plus riches, & relevées de plus d'agaphes d'or, où seront enchassés des perles & des diamans.

Il y a eu chez les anciens Grecs des loix contre la malpropreté. *Philippide*, Athénien, condamnoit à une amende de mille dragmes [a] toutes les Femmes qui osoient paroître en public mises en veritables salopes. Il

(a) Somme qui se monte à près de 375. livres, monnoïe de France.

Sur les Capotes, &c. III.P. A. XXXV. 133
avoit établi pour cela des Juges ; lesquels,
afin de confondre d'autant plus ces Femmes,
atachoient leur sentence à un Arbre , dans
le lieu le plus frequenté de la ville. On ob-
servoit la même chose à *Lacedemone*.

Le Sr. *Paul Lucas* [*b*] remarque que dans
la *Basse Egypte* les Femmes y sont d'une pro-
preté incomparable : & ce qu'il y a de plus
singulier , c'est que quand elles sortent, elles
sont beaucoup moins propres que dans leur
apartement. Diferentes , *dit-il* , en cela des
Dames d'Europe , qui se servent de ce qu'el-
les ont de plus beau pour leurs visites , pen-
dant qu'elles se tiennent dans leurs maisons
d'un air fort negligé , & souvent même assés
mal propres.

Selon un Auteur Anglois , qui à mon avis
nous a donné un fort bon livre [*c*] il n'y a
point d'endroits dans toute la ville , qui ait
de plus grands charmes que l'Eglise, pour les
personnes portées par leur temperament à la
vanité ; parcequ'il n'y en a point où elles
puissent paroître plus à leur avantage, & bril-
ler plus commodément & à meilleur marché.
En voulez-vous une preuve convaincante ?
Attendez qu'un manque de parole de la cou-
ruriere , ou bien quelque autre accident , les

(*b*) Dans sa derniere *Relation*, T. I. pag. 355.

(*c*) *Pensées libres sur la Religion, l'Eglise, & le
bonheur de la nation*, T. I. pag. 33.

mette hors d'état de se montrer à l'Eglise dans un ajustement, dont leur orgueil soit suffisamment flaté ; & vous verrez qu'elles aimeront mieux rester quinze jours de suite chez elles , que de venir prier Dieu dans un habit qui ne soit pas avoué de la mode.

Nous sommes persuadés , dit un *Auteur François* [a] qu'il se trouveroit des gens qui préféreroient à leur Religion le plaisir d'étaler leur magnificence, & qui donneroient volontiers les felicités du Paradis , pour celles que le luxe leur procure. Ils troqueroient peut-être avec joie un dogme du Christianisme , pour la gloire d'avoir inventé une mode particulière ; & le plaisir d'exceller sur les autres par leur bon goût , l'emporteroit chez eux sur celui d'être Chrétien. Il se trouveroit même des Dames , quoiqu'assés facilement susceptibles d'une espèce de dévotion mécanique , qui consentiroient plutôt à la destruction du Christianisme , qu'au dérangement de leur coëffure.

Pour moi que la richesse des habits ne frappa jamais , je ne demanderois à cet égard du beau Sexe que ces trois choses. 1. De la *Propreté*. 2. De la *Propreté*. Et 3. de la *Propreté*. Cette manière de m'énoncer ne m'est pas particulière. *Démosthène* interrogé sur ce qui

(a) Mem. hist. &c. crit. Juin 1722. pag. 35.

Sur les Capotes, &c. III. P. A. XXXV. 135
faisoit la principale partie de l'Orateur ; &
Jacques Trivulce à qui *Louis XII.* demandoit
de quoi il avoit principalement besoin , pour
faire la guerre au Duc de Milan ; répondi-
rent tous deux dans le même goût. *Demostène*
nomma trois fois l'*Elocution* , & *Jacques Tri-*
vulce repeta autant de fois l'*Argent*.

Cherche dans tes habits la seule propreté,
Et fuï ce faste vain par le luxe inventé. (a)

A R T I C L E X X X V I.

*Du danger qu'il y a pour une Dame d'ataquer
un Cavalier mal-à-propos.*

IL est dangereux pour une Dame d'ataquer
grossièrement , & sans sujet, un Cavalier
qui ne manque ni d'esprit ni de courage, pour
se défendre.

I. E X E M P L E.

Une Dame raillant asès mal-à-propos sur
sa vûe courte un homme d'âge, & d'un cara-
ctere respectable, elle lui demanda ; *S'il pou-*
voit bien distinguer une belle Femme d'avec une
qui ne l'étoit pas ? A quoi il répondit dans le
moment ; *Qu'oui , pourveu qu'il apliquât vi-*

(a). *Ouv. div. du Sr. D**.* p. 291.

136 *Du danger qu'il y a pour une Dame sage sur visage*, & donna en même-tems un baiser à la Dame, qui pour la rareté du fait ne s'y oposa point. Mais ce vicillard, de qui l'on n'atendoit pas cette saillie, se garda bien de dire ce qu'il jugeoit de la laide & surannée face de la questionneuse; quoiqu'il n'en pensât pas moyen.

I I. E X E M P L E.

Beatrix au laid minois,
Voulant donner carrière,
Un jour à certain Grivois
Donnoit du pied au derriere.
Hé quoi ! vous me frappez-là,
Dit-il d'un air agreable,
Holà, *Beatrix*, Holà,
Epargnez vôt're semblable. (a)

I I I. E X E M P L E.

Dans une belle compagnie,
Où les Dames jouoient avec d'honnêtes-gens,
Un Cavalier tres-brave & des moins endurans,
Près d'une Belle assés jolie,
Qu'il ne connoissoit point, s'en alla se placer,
Pour regarder jouer; car en cet exercice,
Dont il ne pouvoit se passer,
Il n'étoit nullement novice.
La Dame ayant perdu des coups mal-à-propos,
Au brave Cavalier cela fit de la peine.
Il ne put se tenir d'en lâcher quelques mots.
La Dame également ridicule & hautaine
Se tourne, le regarde, & lui donne un soufflet.

(a) Poésies de Mr. De la Monnoie, p. 169.

Chacun

d'attaquer un Cavalier. III.P. A.XXXVï. 137

Chacun en fut surpris avec tres-grand sujet.
Lui sans se deferrer, ni se mettre en colere,
Prit la Dame en ses bras, ses jupes lui troussa,
Je ne scaurois, dit-il, connoître que par-là.
A qui je puis avoir affaire.
Si sous l'habit de Femme, ainsi qu'il se peut faire,
C'étoit un Cavalier, il faut dès-aujourd'hui
Me couper la gorge avec lui.
Voyez donc, Messieurs & mes Dames,
Si ce n'en est point un ; afin de convenir
Tous, à quoi je dois m'en tenir.
Il la punit ainsi, les Hommes & les Femmes,
Sans approuver son action
A la verité trop outrée,
Le trouverent plaisant dans la punition ;
Mais hélas ! pour cette emportée
Quelle mortification ! (a)

Ce fait seroit plus croyable de Gentilhomme à Bourgeoise , qu'il ne l'est de Gentilhomme à Dame de qualité. Cependant il est dit dans le *Furetieriana* , où ce fait est raconté plus au long, qu'il s'est passé entre Nobles. Quoique la Dame eût grand tort , la vengeance du Gentilhomme est cependant trop sanglante. Feu Mr. R*. qui a eu l'honneur de servir cet état en qualité d'interprete, remarqua fort bien , en entendant raconter cette Histoire ; *Que la Dame , qui en fait le sujet, meritoit de trouver un homme , qui fût assez brutal pour la traiter de cette maniere.* Mais , pour revenir à nôtre courageux Gen-

(a) Poës. div. de Baraton, p. 211.

138 *Du danger qu'il y a pour une Dame*
tilhomme, on voit dans son insolent, procédé
la conduite ordinaire des Nobles qui n'ont
que du cœur (a). Ils n'épargnent, pour se
vanger d'une insulte, ni âge, ni condition,
ni Sexe.

IV. ET DERNIER EXEMPLE.

STANCES IRREGULIERES sur une Vieille, qui
avoit souffleté un jeune-homme, à qui on avoit or-
donné de la baiser, pour ravoir son gage.

J'en conviens, la rigueur te doit être permise :

Hormis ta sottise cruaute,

Rien n'a chez toi, la Belle à tête grise,

Les graces de la nouveauté.

Si tes rigueurs convenoient à ton âge,

Que chez toi l'on verroit un merveilleux accord :

Ta mine, ton esprit, ton cœur, & ton visage,

Peuvent fort bien passer pour pieces de rapport.

Que ta vertu, quoique petite,

Trouve un asile sûr, *Silvie*, en ta laideur !

Grace au ciel, ta trogne maudite

D'un rempart imprenable entoure ton honneur.

Non, je ne blâme point, vieille & laide *Silvie*,

Cette fierté hors de saison :

Tu fis bien de saisir la douce occasion

D'être cruelle une fois dans ta vie.

[a] Un Gentilhomme qui manque de cœur, n'est
bon qu'à tirer la charnè, ou qu'à filer avec une *Om-*
phale : mais celui qui n'a que du cœur, sans éduca-
tion ni esprit, est pire qu'une bête feroce.

Je suis le seul mortel, par un fatal destin,
Qui de ces jours osa, quoique d'un cœur revêché,
De ta bouche affronter l'hideuse & large brèche,
Et qui de te baiser eût le hardi dessein.

Je dois pourtant m'en prendre à mon peu de courage,
Si je n'ai point paré ce soufflet odieux ;
Car allant à l'assaut de ton hideux visage,
Efrayé du peril j'avois fermé les yeux.

Dans le tems que ta main severe
Alloit si mal répondre à tes traits surannez,
Je résolus encor de me boucher le nez ;
Mais le soufflet rompit ce dessein salutaire.

Qui Diable l'auroit jamais crû ?
Quelle est donc la raison qui te fit si cruelle ?
De ce baiser futur le charme inatendu
T'avoit-il troublé la cervelle ?

Peut-être craignois-tu, qu'un odorat trop vif
Auroit pû mettre en évidence
Des parfums qu'on te sert, le dégoûtant motif ;
Et ce soufflet fut un coup de prudence.

Te reposant peut-être sur la foi
De ton miroir trop veritable ,
Tu t'es imaginée, en Femme raisonnable ,
Que vouloir te baiser, c'est se moquer de toi.

Ce que je crois un fort caprice ,
Est peut être une charité :
Peut-être m'as-tu souffletté,
Pour m'épargner un plus rude supplice ?

140 *Du danger qu'il y a pour une Dame*

Je t'aurois desapris, la Belle , à souffleter ;
Ton visage eût senti que j'ai la main fort bonne.
[Le Beau Sexe me le pardonne,
En t'affrontant , on ne peut l'affronter.]

Ce qui pourtant me rendit sage ,
Et contre mon humeur Maître de mon chagrin ;
C'est que ce coup m'ayant infecté le Visage ,
Je n'avois garde encor de m'empester la main [a].

Concluons en particulier de cet exemple ,
qu'il faut menager les Gens-d'esprit , &
ceux d'entr'eux sur tout qui savent écrire.
C'est ce qu'*Alcidon* reconnoît dans ces Vers.

J'ai toujours réveré un Homme de savoir :
Et si je le méprise , ils'en va s'émouvoir ;
Il s'en va contre moi composer des Histoires ,
Et quelque gros recueil d'Ecrits Diffamatoires :
Le courroux d'un Savant est des plus dangereux :
Je ne veux point tenter d'être si malheureux. (b)

Avoüons néanmoins qu'un Homme d'esprit & de savoir, qui pour tirer raison d'une injure, se serviroit de l'indigne voie des Ecrits diffamatoires , en seroit responsable , même devant le Tribunal de la justice seculiere. Ainsi , le meilleur parti que pourroit prendre un homme de ce calibre , qu'on auroit attaqué injustement & grossièrement , seroit

[a] La Bagatelle T. I. pag. 181.

(b) Comedie des Visionnaires par Act. 4 Des-Marets
Act. 5. Sc. 1.

d'attaquer un Cav. III. P. A. XXXVI. 141
de ne pas répondre à l'injure , ou de le faire
sur le champ. Rien ne l'empêche encore d'y
repondre par écrit ; mais en étudiant ce que
son Agresseur pourroit avoir de ridicule , &
en le battant par cet endroit : moins cepen-
dant pour le mortifier , que pour le corriger.
Car , *Qui se fait Brebis le Loup le mange* ; ou
pour parler Proverbe plus noblement , *Un*
épée retient l'autre dans le fourreau.

ARTICLE XXXVII.

Comme une Dame doit repousser un Cavalier
qui lui manque de respect.

UN homme joua si bien du Claveffin ;
qu'une Dame qui s'y connoissoit, s'épuisa
en éloges sur son adresse , & sur sa profon-
de connoissance dans son Art , qu'il fai-
soit profession d'enseigner. Cet homme tout
transporté de joie , s'émancipa jusqu'à vou-
loir donner un baiser à la Dame. Elle , qui
étoit d'une tout autre condition que lui ,
bien loin de le traiter selon ses merites , lui
tendit au contraire l'autre joue , & lui dit *Mr.*
Je sai mon Evangile. Cette Dame pouvoit-elle
marquer avec plus d'esprit à ce Joueur de
Claveffin , combien elle prenoit sa hardiesse
à injure ? Si les Dames répondoient ainsi aux
Cavaliers qui leur manquent de respect ,

142 *Sur un Cavalier qui manque de respect.*

elles les mortifieroient infiniment davantage,
qu'elles ne le feront jamais par des discours
de harangere , ou par des revers de bras de
crocheteuse.

Est-ce qu'au simple aveu d'un Amoureux trāsport,
Il faut que nôtre Honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche ,
Que le feu dans les yeux , & l'injure à la bouche ?
Pour moi , de tels propos je me ris simplement ,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages ,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents ,
Et veut au moindre mot devisager les gens.
Me preserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une Vertu qui ne soit point Diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur (a).

ARTICLE XXXVIII.

*Comment on regardoit anciennement les baisers
donnés à la Femme & à la Fille d'autrui.*

S*T. Augustin* remarque qu'on regardoit
sautrefois les Baisers donnés à la Femme
d'autrui , comme dignes de châtiment . Le
Cardinal *Tuschns* nous apprend que dans le
Roiaume de *Naples* on infligeoit une grosse
amende à ceux qui baisoient une Vierge dans

(a) *Moliere, Comedie de l'Imposteur, Act. IV. Scs*

la rue malgré elle , & qu'on les releguoit à 30. lieues de l'endroit où la faute avoir été commise. *Bossus* rapporte une chose encore plus surprenante ; c'est qu'on décapita en *France* un Homme , pour avoir donné un baiser à une nouvelle - mariée. Un Evêque de *Spire*, qui vivoit du tems de l'Empereur *Rodolphe*, fut obligé de fortir de l'Empire , pour une pareille raison (a). Où en seroit-on dans la *Hollande*, si on y défendoit les Baisers avec la même rigueur ?

La Femme de *Pisistrate* eût été aussi bien fevere sur cet Article , si son mari lui eût laissé suivre à cet égard son caprice. On en jugera par ce trait , que Mr. *Baraton* (b) a mis si joliment en Vers. C'est de *Pisistrate* dont il est parlé d'abord.

Hors son ambition nullement excusable ,
Il ne s'est jamais vû d'Homme plus équitable ,
Plus humain , plus rempli de moderation.
Il avoit une Fille aussi sage que belle,
 Qui par son éducation
 Des Vertus étoit le modele.
Un jeune Athénien l'aimoit éperdûment ;
 Il la vit passer dans la rue ,
 Et par cet objet si charmant
Sa passion pour lors fut tellement émuë,
Que n'en étant plus Maître , il courut l'embrasser ,
Imprimant sur sa bouche un baiser tout de flamme .

(a) Biblioth. German. T. 1. pag. 170.

(b) Poës. Div. pag. 57.

144 *Sur les Baisers* III. P. A. XXXVIII.

Dans cet ardent transport il pensa rendre l'Âme.
La Fille eut de la peine à s'en débarasser,
Et sortit de ses mains plus rouge qu'écarlate.

Quand la Femme de *Pisistrate*
Sur ce qui venoit d'arriver,
Étant imperieuse & fière,
De rage & de dépit elle pensa crever.
Et dans l'ardeur de sa colere,
On nous outrage ainsi, dit-elle à son Epoux !
Quel affront ! Quoi ! Laissez vous.
Une telle audace impunie,
L'insolent se joûer à nous ?
Il faut absolument qu'il en perde la vie.
Tout beau, dit-il, Madame, est-ce qu'il est permis,
Pour un rien de pretendre une vengeance extrême ?
Si nous punissons qui nous aime,
Comment traiterons-nous nos plus grands Enne-
mis ?

L'excellent Homme que *Pisistrate* ! sa Fem-
me le valoit pas.

ARTICLE XXXIX.

*Ressemblance entre le Tabac en poudre & l'A-
mour par Mr. V* E*. accompagnée de
Remarques , & d'une Reflexion preliminaire
sur les trois Articles suivans.*

D U Tabac, de l'Amour, chacun est enrêté,
Le Soldat & l'Abbé, la Coquette & la Prude ;
Par le bel-air d'abord on s'y trouve porté,
Ce bel-air du plaisir est bientôt escorté ;
Le plaisir devient habitude,
Et l'habitude enfin devient nécessaire.

Quand

Quand c'est qu'il faut user de l'un & de l'autre.

Le Tabac & l'Amour flattent tous deux nos Sens,
Usons de tous les deux de la même manière ;
Et quand nous n'aurons rien à faire ,
Prenons-en pour passer le tems. *Idem.*

La doze de l'un & de l'autre.

Le Tabac & l'Amour se ressembtent fort bien ;
Beaucoup en fait du mal, un peu ne gâte rien.
Idem.

Le pape *Innocent XII.* fulmina autrefois une excommunication contre ceux, qui prendroient du Tabac en poudre dans l'Eglise de *St. Pierre* à Rome. La raison de cette défense étoit fondée sur l'avis qui fut donné au St. Pere, qu'un Prêtre disant la Messe dans cette Eglise , avoit sa tabatiere ouverte sur l'Autel , & prenoit de tems en tems du Tabac. Comme , dit là-dessus *Mr. Misson (a)* , il ne faut qu'une inattention , pour faire manquer le coup de la *Transsubstantiation*, le Pape a très-sagement fait.

Le Petit-Maitre & le Gueux (b).

Un Petit maître après mauvaise chance ,
Sortoit du jeu la tabatiere en main.

() N. Voïage d'Italie T. 3. pag. 211.

(a) Poësies de Mr. De la Monnoye P. 170.

Tome I. I.

N

Un Gueux passoit , qui vint à lui soudain ,
Lui demandant l'aumône avec instance.

Des deux côtés grande étoit l'indigence.

Il ne me reste, Ami , dit le Jouëur ,

Que du Tabac, en veux-tu ? Serviteur ,

Repond le Gueux , qui n'étoit pas novice ,

Nul beson n'ai d'éternuër, Seigneur ,

Chacun me dit assez ; *Dieu vous benisse.*

*Reflexion préliminaire sur les trois
Articles suivans.*

Avant que le tabac à fumer , le café, & le thé, fussent aussi à la mode qu'ils le sont à-présent, les Gueux regardoient comme le Souverain-bien celui de pouvoir se-marier : mais aujourd'hui à ce desir , qui n'est rien moins qu'éteint chez eux , les Hommes y joignent encore le plaisir de fumer tout le long du jour du tabac ; & les femmes, la volupté de boire du café le matin , & du thé l'après-midi. Celles-ci vendroient plutôt tout ce qu'elles ont de plus cher au monde , que de se passer de ces boissons ; Et il n'est rien que ceux-là ne fissent , pour avoir du tabac. Les gueux ne sont pas seuls dans ce goût-là.

A R T I C L E XL.

Les Charmes du Tabac à fumer & l'Antipathie d'Amurat I V. pour cette Plante.

LE Sonnet de *Mr. Lombard* sur le tabac à fumer est connu même des Enfans. *Mr. Constantin de Renverville* a fait un Sonnet sur cette plante, lequel on pourra voir dans son *Inquisition Françoisse ou Histoire de la Bastille* T. I. P. 99. mais voici des Stances irrégulières sur le même sujet dont j'ignore l'Auteur, & lesquelles auront, je crois, les graces de la nouveauté.

Je n'ai jamais aimé le Vin,
L'Amour chez moi ne bat plus que d'une aile;
Une pipe à mes yeux paroît cent fois plus belle,
Que ni le *Clair* ni *Catin*.
Le furieux *Bacchus* ne sauroit me charmer,
De la folle *Venus* fort peu je m'accommode;
Et j'aime beaucoup mieux la mode,
Qui nous fait aujourd'hui fumer.
Il n'est rien de plus agréable,
longs traits;
mes secrets;
si aimable,
ne fidele,
quand je veux,
es vœux,
et rebelle.
umeur fumante,
de nouveau,

Je veux de son charmant fourneau
 L'ardeur un peu trop violente.
 Alors dans le feu qui l'inspire,
 Elle se plaint de son tourment,
 Et d'un ton tendre & languissant,
 Semble me reprocher sa peine & son martyre.
 J'ai même le plaisir de voir,
 Par une petite inconstance,
 Son teint changer de ma présence,
 Et par degrés enfin passer du blanc au noir.
 En compagnie ou dans l'étude,
 Dans le monde ou la solitude
 On s'en sert avec grand succès :
 Des brouillards, des frimats la maligne influence
 N'a jamais rien qui nous offense.
 Pourvu qu'on fume sans excès.
 Oui, tête à tête & sans témoins,
 C'est elle seule que j'encense,
 Je lui rends mille petites soies,
 Et Honny soit qui mal y pense.
 Je sais bien que la Gent galante,
 Ce Peuple fade & précieux,
 Pretend faire procès à ceux
 Qui se servent de notre Plante.
 Que les louanges qu'on lui donne,
 Sont un abus impertinent,
 Qu'on ne doit souffrir à personne,
 Et qui mérite châtement.
 Mais quoi ! pour un peu de fumée,
 Entrer aussi fort en courroux ?
 Est-ce qu'un mouvement jaloux,
 Vous auroit ainsi dérangée ?

Or bien menageons tout, & la Brune & la Blonde,
 Entre la pipe & vous menageons notre soie ;
 Nous ne savons pas dans ce monde,
 De qui l'on peut avoir besoin.
 Mais, n'en déplaise à malicie Belle,

Je soutiens que la pipe est bonne à la santé,

Et que de nôtre Vanité

Elle est l'image naturelle.

Si la pesanteur de ma tête

Me rend l'esprit sombre & rêveur ,

Il ne faut que fumer pipete,

Me voilà dans ma belle humeur.

Où si quelquefois mes pensées ,

Voltrigeant d'objet en objet ,

Se trouvent toutes dissipées ,

Sans s'attacher à leur sujet.

Par une vertu singulière ,

Ma pipe les fixe en fumant ;

Et je me trouve en un moment ,

Dans une attention entière.

Du-moins c'est un amusement

Qui ne fait de tort à personne,

Qui nous plaît , qui fait qu'on raisonne,

En voici la preuve à l'instant.

Un Fumeur jamais ne s'ennuie ,

Renfermé dans lui-même & content de son sort,

Il a pour tout le monde un paisible support ,

Il vit sans chagrin , sans envie ,

Et dans l'emblème de sa vie ,

Il contemple en fumant l'image de la mort.

Tout ce qui sous les Cieux tient nôtre Ame oc-
cupée ,

Gloire, Grandeurs, Plaisirs , tout passe en un mo-
ment ;

Si ma pipe n'est que fumée ,

Le reste n'est rien que du Vent.

Ainsi , dans un doux tête-à-tête ,

Jé sens avec ma pipe un singulier plaisir ,

En méditant tout à loisir ,

La vanité des Biens dont le monde s'entête.

Quand je vois son ardent fourneau ,

Former à mes yeux un nuage ;

Je dis d'abord , voilà l'image
De tout ce que le monde a de grand & de beau.

Ses plus rares plaisirs sujets à l'inconstance ,
Ainsi que mon Tabac se réduisent à rien ;
Ce n'est qu'une vaine aparence ,
Qui nous éloigne du vrai Bien.

Qu'on suive , si l'on veut , leurs funestes apas ,
Quant à moi , je m'en tiens à ma pipe allumée ;
Et j'aime encor mieux la fumée ,
Que le Rien qu'on cherche ici-bas.

Il n'eût pas été bon pour l'Auteur de ces
Stances d'avoir vécu du temps , & sous la do-
mination d'*Amurat IV.* qui défendit le Ta-
bac à ses Sujets sous peine de mort ; „ Et
„ pour faire voir avec quelle exactitude il
„ prétendoit qu'on observât cette Ordon-
„ nance , on scia les bras & les jambes à
„ deux malheureux qui furent trouvés , l'un
„ vendant du tabac , & l'autre en prenant.
„ Ensuite , on les exposa en cet état à la vue
„ du peuple , afin de l'intimider par un
„ exemple si terrible. Un Homme & une
„ Femme furent empalés tout vifs pour la
„ même cause , & on leur attacha à cha-
„ cun un rouleau de tabac autour du col. (a)

(a) Histoire de l'Empire Ottoman par *Mr. Ricaut*
T. I. pag. 107.

ARTICLE XLI.

*Cantate à la loüange du Caffé, avec des
remarques.*

L'AUTEUR du *N. Mercure de Trevoux*
(a) croit le Caffé digne de toutes les loü-
anges qui lui sont données dans le Poëme
que l'on va lire. *C'est, continuë-t-il, un Plai-*
sir délicat qui ne coûte rien à la Raison & à la
Vertu.

Caffé, quels Climats inconnus
Ignorent les beaux feux que ta vapeur inspire ?
Tu comptes dans ton vaste Empire
Des lieux rebelles à Bacchus.

Favorable liqueur, dont mon ame est ravie,
Par tes enchantemens augmente nos beaux jours.
Nous trompons le sommeil par ton heureux secours
Tu nous rends les momens qu'il dérobe à la vie.

Favorable liqueur &c.

Par tes enchantemens &c.

L'Astre dont chaque nuit la clarté vive & pure
Vient du Soleil absent consoler la Nature,
Te doit souvent les regards des Humains :
Les feux rivaux de la lumière,

Aux yeux savans par toi devenus plus certains
Decouvrent leur vaste carrière.

Que Minerve & ses Favoris
De tes divins apas connoissent bien le prix !
Caffé du jus de la bouteille
Tu combats le fatal poison ,
Tu ravis au Dieu de la Treille.

(a) Mois de Fevrier 1711, P. 175.

Cantate à la louange du Caffé,

Le Bûveur que ton charme éveille ,
 Et tu le rends à la Raison,
 Le Sage , s'il s'amuse à boire ,
 Ne se livre qu'à tes douceurs :
 Tu fers les Filles de Memoire ;
 Qu'Apollon celebre ta gloire ,
 La sienne accroît par tes faveurs.
 Caffé &c.

Quand une habile main t'apréte ,
 Quel plaisir est égal à celui que tu fais ?
 Ton odeur seulement te promet la conquête
 Des Mortels qui n'ont pas éprouvé tes attraits.

O toi , liqueur que j'aime ,
 Regne , coule en tous lieux ,
 Bannis le Nectar même
 De la table des Dieux ;
 Fais sans-cesse la guerre
 Au jus seditieux ;
 Fais goûter à la Terre
 Le doux calme des Cieux.
 O toi &c.

„ A Constantinople les maris sont obligés
 „ de fournir du caffé à leurs Femmes , sinon
 „ elles peuvent s'en separer legitiment (*).
 Heureux nos maris ! s'ils en étoient quittes
 avec leurs femmes pour du simple caffé : mais
 elles le veulent prendre encore dans des vases
 si précieux & quelquefois avec tant d'accom-
 pagnemens , qu'elles ruinent en peu d'an-
 nées un mari qui n'est ni assez riche pour

(*) Voïage de l'Arabie Heureuse par Mr De la Ro-
 que. pag. 303.

avec des remarques. III. P. A. XLI. 15
soutenir ces folles dépenses , ni assez ferme
pour s'y opposer.

L'Auteur du *Saint-Evremoniana* observe
„ que le café est un souverain remède contre
„ la tristesse; & il rapporte qu'une Dame, après
„ tant que son mari avoit été tué dans une
„ bataille, s'écria, *Ah malheureuse que je suis !*
„ *Vite qu'on m'apporte du Café.* Dès qu'elle
l'eût pris , elle fut consolée. “ mais les offres
de service d'un cavalier de bonne mine con-
solent bien mieux que le café , les veuves
extérieurement éplorées : Aussi saisissent-elles
avidement ce remède , dès-qu'il leur est
présenté. Je copie , du *IV. Entretien des Om-*
bres, un bon-mot qui servira de preuve à ma
Thèse. „ Un bel-Esprit Anglois , quand il
„ aprenoit la mort de quelque Gentilhomme
„ de sa Province , ne manquoit pas de pren-
„ dre aussi - tôt la poste, pour aller rendre
„ ses hommages à la veuve du défunt , &
„ lui offrir ses services : & comme on le rail-
„ loit un jour , de ce que depuis plusieurs
„ années qu'il se donnoit cette fatigue , ses
„ offres n'avoient été acceptées nulle part , il
„ répondit fort plaisamment ; *Qu'il avoit*
„ *trouvé que toutes les Veuves , auxquelles il*
„ *s'étoit adressé , étoient déjà retenues d'avance.*

ARTICLE XLII.

*Eloge du Thé en Vers Latins par feu Mr.
HUET (a). Evêque d'Avranches. Avec la
Traduction en Vers François par
Monsieur. V* E***

I, puer, i, Theam confestim in pocula misce :
Urget non saliens lumina nostra sopor :
Mens stupet : obtusa languent in corpore vires :
Languorem solvet vivida Thea novum.
Dum loquor, ecce focis infertur sessilis olla :
Apposito in usus aestuat igne latex.
Protinus impetitur concertis Thea capillis.
Explicat implexas fervida lymphæ comas.
Impletur vacuum coelesti nectare pectus ;
Intima vitalis permeat ossa calor.
Jamque fugit venis ignavæ causa veterni ;
Marcida jam cæce fonante membra vigent ;
Actutum incaluit blando mens ista vapore ,
Dum felix agitat percita corda furor.
Non cura est animus , non lectu obnoxius ulli ;
Sed jocus , & risus , deliciaque placent ;
Urbanique sales , & tinctus sermo lepore ;
Et qua multa solet fundere lingua dicax.
Nunc juvat assiduos intermisisse labores ,
Et dulcem studiis inseruisse moram.
Nunc juvat & facili voces inflectere cantu.
Aut digitis resona ducere fila lyra.
O Thea ! O sacro demessa termitæ frondes !
O stirps magnorum munere nata Deum !
Qua te lata tulit regio ? quo limite Cœli

(a) In Commentario de rebus ad eum pertinentibus. pag. 304.

Alma salutifero germine turget humus ?
 Hanc pater Eois Phœbus consecvit in hortis ,
 Aurora adpersit rore benigna suo.
 Et, seu materno jussit de nomine dici ;
 Sive Dour ex donis , Thea vocata fuit.
 Quippe tulere Dei nascenti munera planta :
 Latitiam Comus, Mars animosque dedit ;
 Tuque, Coronide , succos facis esse salubres ;
 Hebe, fers , rugis , canicieque moram ;
 Mercurius vegeta mentis concessit acumen ;
 Argutum Danaë contribuere melos.
 Ergo non alius in carmina sufficit astus ,
 Qui Pimplæ rigat nobilis antra latex.
 Hinc Thea quisquis crebro se proluvit haustu ,
 Tradidit huic artes dexter Apollo suas ;
 Et caput implicuit lauro , curruquo levatum
 Sacra coronatis ad iuga vexit aquis ,
 Non ego deivi penitus sum mutaris exors ,
 Thea ipse tingis sapiens amne comas.
 Spumea cunque suis infecit pocula succis ;
 Et mea jucundus fluxit in ora liquor ;
 Mens commota nova confectum extendit æstris ,
 Venerę ad numeros æthra sponte suos ;
 Carmina , qua seri studeant didicisse nepotes ;
 Cœdriaisque novat docta puella jugis ;
 Et circum recubans avida bibit aure juvenis ,
 Aut agat ad teneros mollia membra modos.
 Dicat, & Hac istis cantabat Huetius antris ,
 Ostendatque mea saxa notata manu ,
 Livor edax , in me vanis incurris habenis ,
 Melpomene cedro nomina nostra linet.

*Meque suis addat laudatrix Gallia fastis :
Illum post cineres spondet Apollo diem.*

T R A D U C T I O N.

Vite , Laquais , qu'on prépare du Thé ,
Je sens mon esprit hebeté ,
Une poire vapeur sur mes sens répandue ;
Etourdit mon cerveau, trouble , obscurcit ma vue ;
Dans mes veines le sang paroit s'être arrêté ;
Vite , Garçon , vite du Thé.
Qu'avec zele tu fais ce que ton Maître ordonne !
Qu'avec empressement tu répons à mes vœux !
Dans l'Airain déjà l'eau resonne,
Par ses bouillons impétueux.
Cette aimable Plante grillée ,
Dans les lieux que Phœbus dessèche par ses feux ,
Développe déjà sa feuille entortillée ,
Et se défait de ses sucS savoureux.
Il semble que la Rose & l'Ambre
Versent leurs parfums dans ma chambre
Goutons de ce Thé précieux ;
De ce Nectar délicieux.
Rapide essor d'une liqueur divine !
Une douce chaleur coule dans ma poitrine ;
Je sens que des esprits nouveaux
Penètrent jusques dans mes os ;
Déjà la plus vive allégresse
Bannit ma stupide paresse ;
Et par un feu subtil tout mon sang agité ,
Dans ses canaux ouverts coule avec liberté.
Mon Ame est arrachée à sa sombre tristesse.
Elle sent les transports d'une agreable ivresse ;
Tous les objets à mon cerveau
S'offrent dans leur jour le plus beau ;
Mille images vives, brillantes,
Entrent en foule en mon esprit ;

A ma Raison tout plaît, tout rit ;
Mon cœur est inondé d'émotions touchantes ;

Eh ! pourquoi ne pas m'y livrer !

Chasse à-present, Sagesse austere,

Les rides de ton front severe,

Le vrai Sage fait folatrer.

Vivacité fine, legere,

Badinage spirituel,

[sel,

Traits railleurs sans venin, mais tout remplis de

Vous pouvez seuls me satisfaire :

A-present sans effort mon gozier s'ouvre aux chants

Les plus tendres, les plus touchans.

Sous mes agiles doigts ma Lyre qui resonance,

Par de rares accords & me charme & m'étonne,

C'est au Thé ravissant que je dois ces accords.

Dans quels heureux Climats, sur quels aimables
bords

Te nourris-tu ? Plante sacrée,

En faveur des Humains par la Terre engendrée.

Digne présent du Ciel officieux.

Ton nom même, Plante Divine,

Nous garantit ta Celeste origine.

Je crois même que tous les Dieux

Pour te favoriser se liguent,

Qu'à l'envi tous ils vous prodiguent

Leurs presens les plus précieux.

Mars le Dieu sanglant des alarmes,

Te communique sa vigueur ;

Cômus, Dieu des Festins, te munit de ces
charmes,

Qui des soucis rongeurs savent sauver un cœur ;

Du jeune âge l'aimable Déesse,

Hébé, t'accorde le talent,

D'arrêter le cours violent

De la triste & foible vieillesse ;

Du puissant Jupiter Fils toujours vigilant,

Chez toi Mercure a placé la semence

158 *Eloge du Thé en Vers François,*

Du tour délicat & coulant
D'une vive & fine éloquence ;
Bacchus sur toi repand la quintessence
Du plus pur suc de ses Côteaux ;
Par le don de Phœbus, Panacée admirable,
De nos corps engourdis tu bannis tous les maux ;
Des Doctes Sœurs la troupe favorable
Des subtiles vapeurs, des Poétiques eaux,
Arrose ton germe estimable ;
De là, qui boit du Thé s'empare d'Apollon
Bien mieux que l'habitant du mystique Vallon,
Qui puise une divine extaze,
Dans le ruisseau que produisit Pegaze.
Je le sai, je le sens ; dès-que cette liqueur
M'a gagné l'esprit & le cœur,
J'ai chez moi toute l'Hippocrène,
Ma fougueuse Muse m'entraîne ;
Des mots, qu'on ne sauroit changer,
D'eux-mêmes dans mes Vers paroissent s'arranger.
Témoins ces Chansons éternelles,
Dont nos Galands & dont nos Belles
Honorent les accords par leurs brillantes voix ;
Et qui jusques au dernier âge
Reveilleront les Echos de nos Bois,
Et feront des Oiseaux cesser le doux ramage.
Alors mon nom par tout vanté,
Quand avec ma fragile vie
Disparoîtra la noire envie :
Châmera la Posterité.
Je vois déjà ce nom dans les Fastes de France,
Sur mille noms avoit la préférence ;
C'est là le Destin arrêté
Que m'ont promis Apollon & le Thé.

ARTICLE XLIII.

Avanture d'un Cavalier avec son chien, accompagnée d'un Plaidoyer succinct pour l'Ame des Bêtes , & sur la maniere dont il faut les traiter.

UN Cavalier qui aime les Chiens à la passion, & qui fait coucher le sien avec lui, aiant mangé un soir à ventre débou-tonné d'excellentes figues noires, petites & rondelettes, telles qu'on en voit beaucoup dans le Pais de *Garonne*, trouva le lendemain dans son lit quelque chose de fort aprochant d'une figue. Persuadé que c'en étoit une, qui pouvoit y être tombée de sa poche, il la mit goulûment dans la bouche, & y en-fonça les dents jusqu'aux gencives : mais ce qu'il prenoit pour ce fruit, n'étoit qu'une figue de la façon de son paresseux de chien. Le Cavalier forma, pour la rejeter, la Musique la plus enragée qui se soit jamais entenduë. Son chien, qui ne savoit que penser de tons si aigres & si discordans, se jetta dans le moment à terre, par où il évita prudemment d'être puni de sa maudite paresse, comme le Cavalier venoit de l'être de son extrême avidité pour les figues. Le Maître revenu enfin de ses nausées, & le chien de

160 *Avanture d'un Cavalier avec son Chien.*

sa peur ; cet Animal s'en fut le caresser, mais d'un air si soumis, qu'on eût dit qu'il y entendoit finesse, & qu'il reconnoissoit réellement sa faute. Le Cavalier, qui dans ces entrefaites avoit eu le tems de reciter plus d'une fois son Alphabet, reçut sa bête à bras ouverts, & lui pardonna d'autant plus aisément son équipée, qu'il ne lui étoit jamais arrivé d'en faire de pareilles. Depuis cette Avanture, le Cavalier n'aime plus tant les figures, mais il aime toujours également son chien.

Qu'on ne s'étonne pas au reste, de la passion de nôtre Cavalier pour les chiens. Le savant *Juste Lypse* n'étoit rien moins qu'indifferent pour la Race Canine. " Il fut si affligé de ce qu'on lui avoit dérobé une chienne, qu'il pria ses Amis de faire des Vers sur la douleur que cette perte lui avoit causée. Etant à Louvain il avoit trois chiens, l'un nommé *Mopse*, l'autre *Mopsule*, & le troisième *Saphir*. Il les fit même peindre dans un tableau, & mit au bas de cette peinture de beaux Vers Latins, qu'il avoit faits à la louange de ces trois Animaux. Il fait voir dans une de ses Lettres, que l'inclination qu'il a pour ces bêtes est très-juste ; & il rapporte quantité de remarques & d'Histoires curieuses, qui sont des preuves convainquantes de leur fidélité.

5, & d'un grand nombre d'autres bonnes qua-
 6, lités, dont la Nature les a pourvus. (a)

Si je m'étois trouvé les Lettres de *Juste Li-*
pse, j'aurois volontiers traduit quelques exem-
 ples de la fidélité des chiens : mais au défaut
 de ceux-là, en voici un autre qui seul en vaut
 mille " Dans un Village situé entre Caën &
 2, Vire, sur la lisière du Canton qu'on apel-
 3, le le Bôcage, un Païsan de mauvaise hu-
 4, meur maltraitoit souvent sa Femme, en-
 5, sorte que les Voisins étoient quelquefois
 6, obligés par ses cris à venir mettre entr'eux
 7, le holà. Le mari, las d'une compagne qui
 8, lui déplaisoit, résolut de s'en défaire une
 9, bonne fois. Il feignit de se reconcilier avec
 10, elle ; il changea de conduite, & dans les
 11, jours de loisir, il lui proposoit des pro-
 12, menades & des parties de plaisir. Un jour
 13, d'Été, après une grande chaleur, il la
 14, mena se reposer sur le bord d'une fontai-
 15, ne, dans un lieu assez sombre & assez
 16, écarté. Il fit semblant d'être fort alteré.
 17, La clarté de la belle eau, qui étoit devant
 18, eux, les invitoit à boire. Il se coucha de
 19, son long sur le ventre, & se désaltera à
 20, longs traits ; vantant la fraîcheur de l'eau,
 21, & exhortant sa Femme à se rafraîchir
 22, comme lui. Elle le crut, & fit ce qu'il ve-

(a. Additions de Mr. Teissier aux Eloges des Hom-
 mes savans par Mr. De Thou T. 4. pag. 130.

162 *Avanture d'un Cavalier avec son chien,*
„ noit de faire. Lors-qu'il la vit en cette
„ posture, il se jeta sur elle, & lui plongea
„ la tête dans l'eau, pour la noier. Elle se
„ débattit violemment, pour sauver sa vie :
„ mais elle n'auroit pas été la plus forte,
„ sans le secours de son chien, qui l'avoit
„ suivie, qui l'aimoit, & qui ne la quïroit
„ point. Il se jette sur le mari, le prend à la
„ gorge, lui fait lâcher prise, & sauve la
„ vie de sa Maîtresse (a)“. Si, après cet
„ exemple, les Femmes n'aiment pas les
chiens, je ne sai ce qui pourra les leur faire
aimer. Et comme il est sûr que, sans la
mauvaise humeur du Païsan, son chien en
eût fait autant pour lui s'il eût été à la place
„ de la Femme, je soutiens que les Hommes
doivent aussi aimer les chiens.

■ Mr. *Cassandre* : n'entendant pas bien un
endroit de la *Rhetorique d'Aristote*, qu'il a
traduite, plutôt que de laisser du vuide, y
suplea par ce Proverbe : *Qu'il est honteux de
n'avoir chez soi ni chien, ni chat* (b). D'où je
conclus que ce François, & les personnes de
la Nation aiment les chiens & les chats. Les
Hollandois en sont aussi logés-là. Je suis
assez souvent témoin de l'ardeur, avec la-
quelle ils courent au secours d'un chien ou

(a) *Huetiana*. pag. 223.

(b) Note sur le chap. 34. du 2. Liv. de la *Rhetor-*
ique d'Aristote.

d'un chat qu'on maltraite, ou qui se noie. Mais ici, comme par tout, il est des bourreaux de ces bêtes, & des autres; quoi-que la Raison & la Revelation nous exhortent également à en avoir soin, & à les traiter avec douceur.

Descartes a beau dire, les bêtes ne sont pas des Automates ou de pures machines. Je crois au-contraire avec la Nièce de ce Philosophe, auquel, pour le remarquer en passant, on fait trop d'honneur, dirai-je, ou trop de tort que de le croire Auteur de cette Opinion : puis qu'*Aristote*, les *Stoïciens*, & leurs Sectateurs l'ont eue avant lui. Je crois, dis-je, avec mille *Descartes*, que les bêtes ont aussi du Jugement. Voici comme cette Dame s'en explique au sujet de la Fauvette de *Sapho*.

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.

Ah, m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon Oncle, elle a du jugement !

J'adopte encore le raisonnement de l'illustre M^{lle}. *De Scudery*. On fait qu'il est fondé sur deux Automates *Chiens* de different sexe, & sur deux Automates *Montres*, que cette Dame compare ensemble à certain égard, & d'où elle tire une conséquence tout-à-fait fa-

• 64 *Avanture d'un Cavalier avec son Chien,*
vorable à l'Ame des bêtes. Le P. Daniel est
à ce sujet de l'avis de nos Dames. L'incom-
parable *Grotius* étoit si éloigné de croire, que
les bêtes n'eussent ni connoissance ni senti-
ment, qu'il a osé avancer, *Que Dieu lui-*
même leur servoit, en quelque manière, d'Ame.
Je pourrois pousser plus loin mon Plaidoïer
en faveur de l'ame des bêtes, si je n'étois
persuadé qu'en ceci, comme en bien d'au-
tres choses, un modeste & sincere aveu de
nôtre ignorance est préférable à une hardie
mais incertaine décision. Au reste, je ne suis
nullement surpris qu'il se trouve des Parti-
sans du sentiment opposé; puisque sans comp-
ter les *Turcs*, il y a eu des Auteurs dans nô-
tre Occident, qui ont entrepris de demon-
trer, que les Femmes mêmes n'ont point
d'Ame.

Fin de la III. Partie.

L E

JE NE SAI QUOI.

QUATRIEME PARTIE.



ARTICLE PREMIER.

*Le Célibat recommandé aux gens sages, &
aux Personnes Lettrées.*

DI s o n s quelque chose du Célibat avant que de parler du Mariage. Entre tous les états de la vie, la Virginité peut être comptée la première. La difficulté qu'on a à résister à la Nature, est assurément l'une des choses qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle est l'Ornement des mœurs, la sainteté des Sexes, le lieu de la Pudeur, la paix des Familles, & la source des plus saintes amitiés. C'est une belle fleur conservée cherement dans un jardin muré de toutes parts. Mais ce ne sont pas seulement les Chrétiens, qui ont en la Virginité en veneration. Les Païens &

les Barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particulière. Les Romains lui firent bâtir un Temple, & élever une Statuë qu'ils apelloient *Bucca Veritatis*. Cette Statuë decidoit de la Virginité ou de l'Infamie des Filles. Témoin la Fille du Roi de *Volaterra*, qui après lui avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë ; & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille Femme avoit fait à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même , à ce qu'on dit , à l'égard d'une autre , qui étant accusée de même crime , eut le doigt emporté. On fait encore quelle veneration ont eu ces mêmes Peuples pour les Vierges Vestales , & le fameux Edit que l'Empereur *Tibere* fit publier. La Fille de *Sejan* , qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté , fut déflorée par le bourreau , avant que d'être étranglée , pour ne pas deshonorer la Virginité. Les Poëtes nous ont aussi marqué l'estime qu'ils en faisoient ; & leur Fable nous apprend que *Daphné* , changée en Laurier , ne peut aujourd'hui souffrir le feu sans se plaindre , comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. (a)

Tertullien dit, *Que le Mariage est une chose illicite & infame*. Je renvoie aux Articles 22 & 23 ce que lui & d'autres peres Grecs &

(a) Tableau de l'Amour considéré dans l'état du Mariage Part. 2. Ch. 1. Art. 1.

Latins ont pensé des *Nôces répétées*.

Les *Abéliens* qui ne vouloient pas que les Hommes fussent seuls , leur ordonnoient de prendre chacun une Femme pour aide , sous la defense expresse pourtant d'avoir avec elle aucun commerce charnel. Quand un homme & une femme étoient entrés dans cette espece de société , ils adoptoient deux enfans , un Garçon & une Fille , qui heritoient de leurs biens , & qui dans la suite étoient mariés ensemble ; mais sous la condition , de ne pas songer à la propagation du Genre-Humain , & d'adopter aussi deux enfans de different sexe (a). Un Bel-Esprit de nos jours a dit de ces Sectaires , *Qu'ils avoient l'aparence du Mariage , mais qu'ils en avoient renié la force*.

Le P. *Dubosc* rapporte , dans son *Traité de l'Honnête-Femme* , qu'un Saint Personnage dit à sa sœur qui avoit pris le voile , *Qu'elle avoit changé l'eau en vin*.

Mr. *De la Loubere* écrit que chez les *Siamois* le Mariage est un état de peché , & le Célibat un état de perfection : mais comme ils se marient presque tous , ils prétendent que l'exacte vertu n'est faite que pour leurs Prêtres.

Il est parlé , dans les *Reflexions serieuses de*

(a) *Pensées Libres sur la Religion , l'Eglise , & le bonheur de la Nation* P. 231.

Robinson Crusoe, d'un Homme fameux par ses lumieres qui souûtenoit ; *Que le commerce qu'un Homme peut avoir avec une Femme est l'action du monde la plus basse, & la plus indigne de sa nature.* Comme le Savant que *Robinson* a en vuë m'est entierement inconnu, je ne saurois décider, si à l'exemple des *Siamois* cet habile-homme a souûtenu une chose & pratiqué l'autre ; ou s'il a toujours vécu conséquemment à ses principes.

Palingenius (a) s'énonce sur le mariage en ces termes.

Quamquam aliqui laudant, tamen hoc, me iudice, sanctis

*Ætherei sive viris non convenit. Impedit uxor
Natorumque effrenus amor, divina Sophorum
Ingenua & mentes contemplari alta volentes.*

Paroles qui sont à-peu-près l'équivalent des suivantes, que *Mr. Chevreau* (b) fait dire à un Evêque de Chartres. Il est impossible que le Sage soit occupé, sans distraction & sans embarras, des Livres qu'il aime & de la Femme qu'il doit aimer ; Qu'il se partage également entre les habits, les meubles, les bijoux, & les bagatelles de cette derniere, & la Philosophie qui lui demande son cœur tout entier.

(a) *Zodiacus Vita in Capricorno.* V. 239.

(b) *Chevréana.* T. 2, P. 416.

*Gaudeat axorum & natorum amplexibus ille
Qui tantum terrenis sapit, crebrosque hymenaeos
Atvoret.*

Que ceux donc qui ne tiennent qu'à la Terre & qui ne soupirent que pour les choses sensibles & matérielles, se marient une & plusieurs fois; qu'ils mettent des Enfants au monde.

——— *At Sapiens latetur cœlibe vitâ,
Sit castus, purusque & mente & corpore.*

mais que l'Homme qui se pique de Sagesse renonce au mariage, qu'il soit pur & chaste d'effet aussi bien que de pensée.

Le précepte de *Palingenius* ne fut jamais observé de personne au point qu'il l'a été de *Michel Verin* de Florence, dont nous avons de si beaux Distiques. Ce poëte aimant mieux se laisser mourir à l'âge de 17. ans que de prolonger sa vie par le mariage.

*Promittunt Medici Venerem mihi ferro salutem,
Non tanti vita sit mihi certa salus.*

Aussi, mérita-t-il cette rare & glorieuse Epitaphe, que *Politiën* lui fit;

Tome II.

P

*Sola Venus poterat lento succurrere morbo ;
Ne se pollueret , maluit ille mori. (a)*

On conte la même chose d'*Amedée*, Evêque de Lausanne, dans un Ouvrage assez curieux de Mr. *Labruné*. (b)

J'ajoute encore une autorité à celles que j'ai déjà alleguées. L'un des Freres *Valois* disoit ; Que dès que les Savans ont pris Femme, il leur faut renoncer aux Livres ; surtout si c'est une Femme comme celle de *Pâquier*, laquelle par ses crieries continuelles obligeoit son mari à crier comme elle, & sur le même ton (c). Je dis moi, que supposé même que les Savans n'épousent pas des *Xantipes*, leurs Femmes les empêchent cependant par ailleurs de faire des Livres ; *Quippe volentes n'ientes, plus occupati compositioni liberorum quam librorum*. Ou s'il y a eu des Savans, qui sur cet Article se sont moqué de leurs Femmes, elles les ont raillé à leur tour d'une manière bien sanglante. L'Eponse d'un Savant Arabe disoit à son mari ; *Quelle avoit plus de jalousie de ses Livres que de ses Maîtresses*. J'ai connu une Dame qui se plaignoit ; *Que*

(a) Biblioth. Chois. de Colaniés. P. 172.

(b) Mélanges Historiques P. 45.

(c) Mélanges d'Hist. & de L. iter. par De Vigneul-Marville T. 2. P. 213.

son Mignon, qui a beaucoup écrit, ne savoit faire que des Esprits. Une autre, dont le mari lisoit au lit, se fit apporter une quenouille, & fila. Une quatrième enfin, dont l'Epoux meditoit, quoi-que couché à son côté, lui demanda, *S'il dormoit ou s'il étoit indisposé*; sur quoi aiant répondu, *Qu'il n'étoit ni endormi, ni malade*; elle lui repartit, *Et doncques.*

Conclusions de tout cela que le Célibat convient parfaitement aux Gens de Lettres. Un Auteur (a) en exclut seulement les Medecins, *N'est-ce pas une justice*, dit-il, *qu'ils rendent à l'Etat quelques Hommes, pour ceux qu'ils lui enlèvent à toute heure?*

Complimens d'un Mari à sa Femme.

Paul, dans Paris chez son Maître logé,
D'aller à Rheims voir sa Femme eut congé;
A son départ deux de ses Camarades,
Nos complimens, Paul, à votre Moitié,
Lui dirent ils; & pour nôtre amitié,
En arrivant la nuit deux en brassades.
Ainsi fut dit, ainsi Paul le promet;
Et sans tarder en chemin il se met.
Dès-qu'il arrive, à sa Femme il raconte
Les complimens de ses deux bons amis;
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il satisfait à ce qu'il a promis;
Puis se rendoit. Elle mal endormie,
Mon cœur, dit-elle, au bout de quelque temps,
N'avez-vous point pour amis d'autres gens

(a) Amusem. Sér. & Comiq. P. 56.

Chez votre Maître ? Oui , sans-doute, Mamie ,
 Tout sommeillant lui répond son Epoux ;
 Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous. (a)

Compliment d'une Femme à son Mari.

Un Mari jeune encor , au retour d'un Voïage ,
 Ne pouvant avec Femme aussi belle que sage
 User des droits du mariage ,
 Quoi-qu'il l'aimât fort tendrement.
 Son Epouse lui dit, Mon Cher, sans compliment,
 Vous êtes bien avancé pour votre âge. (i)

„ Dans les Tribunaux des Etats Luthé-
 „ riens , quand l'un des conjoints refuse à
 „ l'autre le devoir conjugal sans excuse légi-
 „ time ; on fait d'abord des injonctions à la
 „ partie dont on se plaint , on saisit ensuite
 „ les effets mobilières ; & si ces moïens ne
 „ produisent point leur effet , on prononce
 „ le divorce , & on permet à la partie qui se
 „ plaint de passer à de secondes nœces : dans
 „ quelques endroits on condamne les refrac-
 „ taires au bannissement. (c).

(a) Mr. Regnier Desmarais , Poët. François. T.
 1. Partie. 178.

(i) Cour. Polit. & Gal. du Jeudi au Mars 1719.

(c) Journ. des Sçav. Mai 1721. P. 572.

ARTICLE II.

Remedes contre les attraits des Brunettes.

I. Remede par Mr. De FONTENELLE.

BRUNETTE fut la gentille femelle ,
Qui tant charma les yeux de Salomon ,
Et renversa cette docte cervelle ,
Dont les beaux dits sont cités au Sermon.
Qui dit Brunette , il dit spirituelle ;
Il dit aussi vive comme un Demon :
Or , s'il vous plaît , tous ces jolis visages ,
Qui de la Grece affolerent les Sages ,
Et comme Oisons les menoient par le bec ,
Qui pensez-vous que ce fussent ? Brunettes ,
Aux beaux yeux noirs , & qui dans leurs goguettes
Disoient , Dieu fait ! gentilleses en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente ,
Moi Philosophe ou du moins Raisonneur ,
Et qui pensois acquérir tout l'honneur ,
Et tout l'ennui d'une ame indifferente.
Or vous , Messieurs , qui faites vanité
Des tristes dons de l'austere Sagesse ;
Quand vous voiez Brunettes d'un côté ,
Passez de l'autre en toute humilité :
Brunettes sont l'écueil de nôtre espee.

*II. Remede par feu Mr. HUET, Evêque
d'Avanches. (a)*

•, L'Amour n'est pas seulement une passion.

(a) Huetiana Art. 103.

„ de l'Âme , comme la Haine & l'Envie ;
„ mais c'est aussi une maladie du Corps com-
„ me la Fièvre. Elle est dans le Sang & dans
„ les esprits , qui s'allument & s'agitent
„ extraordinairement ; & on pourroit la
„ traiter méthodiquement par les règles de
„ la Médecine , pour la guerir. Je crois
„ que l'on en pourroit venir à bout par
„ de grandes sueurs , & de copieuses sai-
„ gnées ; qui emportant avec l'humeur ces
„ esprits enflammés , purgeroient le sang,
„ calmeroient son émotion , & le rétabli-
„ roient dans son état naturel. Ce n'est pas
„ une simple conjecture , c'est une opinion
„ fondée sur l'expérience. Un grand prince,
„ que nous avons connu, atteint d'une amour
„ violente pour une Demoiselle d'un grand
„ mérite , fut contraint de partir pour l'Ar-
„ mée. Tant que son absence dura , sa pas-
„ sion s'entretint par le souvenir , & par un
„ commerce de Lettres fort frequent & fort
„ regulier , jusqu'à la fin de la campagne ,
„ qu'une maladie dangereuse le reduisit à
„ l'extremité. On proportionna les remedes
„ au mal , & on mit en usage tout ce que la
„ Médecine enseigne de plus efficace. Il re-
„ prit sa santé , mais sans reprendre son
„ amour, que de grandes évacuations avoient
„ emporté à son insçu : Car se persuadant
„ d'être toujours amoureux , & ne l'é-

„ tant plus que de memoire , il se trou-
 „ va froid & sans passions auprès de celle
 „ qu'il croïoit encore aimer. Chose pareille
 „ arriva à un de mes Amis intimes, qui aiant
 „ été delivré d'une fièvre longue & opiniâ-
 „ tre, par une espece de crise, qui consista en
 „ sueur, il se trouva délivré en même tems
 „ d'un amour importun & incommode, dont
 „ il étoit tourmenté depuis long tems. De-
 „ sorte , que , lors - qu'après sa guerison
 „ il voulut reprendre son même train de
 „ galanterie , & continuer ses soins amou-
 „ reux , il ne sentit plus ses anciens empref-
 „ semens , & fut étonné de ne reconnoître
 „ plus en lui qu'indifference & que langueur,
 „ au lieu de sa vivacité & de sa tendresse
 „ passée.

III. Remede.

Au raport d'*Oléarius*, les Perses se servent
 du Caffé , afin de moderer leur chaleur pour
 les Femmes. Ils racontent à ce sujet qu'un
 de leurs Rois , *Sultan Mahomet Kasuin* qui
 regnoit avant *Tamerlan* , s'étoit si fort ac-
 coutumé à ce brûvage , qu'il en prit une
 aversion inconcevable pour sa Femme ; &
 que cette Reine aiant demandé un jour , ce
 qu'on vouloit faire à un Cheval que l'on
 avoit lié & jetté par terre , ne l'eût pas plû ;

176 *Remedes contre les attrails , &c.*
tôt appris , qu'elle dit que si on lui donnoit
seulement du Caffé, il deviendrait en moins
de rien aussi froid que son Mari.

Parmi Bourgeois & Gens de Cour
Le Caffé maintenant est si fort à la mode ,
Que l'on en use chaque jour :
Cependant il est incommode ,
Et rend l'homme moins propre au plaisir de l'a-
mour,
C'étoit le sentiment de l'aimable Glycère.
Elle s'aperçut bien qu'Alcidon son Mari ,
Depuis qu'il en faisoit son regal ordinaire ,
Paroissoit de glace paîtri ,
Et n'avoit plus d'ardeur pour l'amoureux mystere.
Il avoit un Cheval entier & vigoureux ,
Qui lui faisoit beaucoup de peine.
L'aspect d'une Jument le mettoit hors d'haleine ,
On n'en pouvoit jouir , tant il étoit fougueux.
Il faut qu'il soit hongré , dit-il, c'est une affaire
Que je ne veux plus qu'on differe ,
Dès-qu'il voit des Jumens il est trop échauffé.
Sans le martyriser, mon Epoux, dit Glycère ,
Faites lui prendre du Caffé. (a)

A R T I C L E I I I .

Eloge du Mariage.

LEs Juifs , qui font du *Célibat* une con-
dition maudite , se marient avant l'âge
de vingt ans.

(a) Poët. Div. du Sr. Baraton. P. 196.

Quelques Rabbins ont crû que le Juif sans Femme ne peut être apellé Homme , parce que dans le I. Chap. de la Genèse ; *Dieu créa l'Homme à son image & qu'il les créa Mâle & Femelle.* Qu'il ne peut être beni de Dieu ; parce que dans le même Chapitre , *Il les bénit.* Qu'il est sans joie ; parce qu'il est marqué dans le IX. Chapitre de l'Écclesiaste ; *Sois tous les jours de ta vie en joie avec la Femme que tu as aimée.* Qu'il est sans bien ; parce qu'on lit au XXII. des Proverbes , *Que celui qui trouve une Femme , trouve un Bien : & qu'avant que Dieu eût créé la Femme , il dit : Il n'est pas bon que l'Homme soit seul , faisons lui une aide. (a)*

Les Romains privoient des Legs Testamentaires tous ceux qui ne se marioient point. Ils decernoient des honneurs publics aux Femmes qui avoient eu huit enfans , & leur faisoient une pension qui répondoit à la gloire de leur Empire. Ils donnoient même à leur Statuë une place dans le Capitole *Louis XIV.* qui aimoit le *Grand* jusques dans son Nom , voulut en 1667. accorder des privilèges & des pensions à ceux de ses Sujets qui auroient eu douze Enfans ; mais par malheur pour les Gens prolifiques qui peut-être s'étoient déjà mis en frais , la Declaration du Monarque de France ne fut pas executée.

(a) *Chevrana, T. 2. P. 376.*

Les Habitans de *Corinthe* refusoient la sepulture , à ceux qui avoient vécu dans le Célibat.

Les *Athéniens* les fustigeoient devant leurs Autels , les jours de leurs Fêtes solennelles.

Dans la République de *Platon* , celui qui passoit les trente cinq ans , & qui ne se marioit pas , devoit payer chaque année une amende , selon le revenu de son Bien : mais si cette peine n'étoit pas capable de le porter au Mariage , il étoit regardé comme un infame , la jeunesse le méprisoit , il parloit sans être écouté ni obéi , & si le ressentiment l'obligeoit à maltraiter quelqu'un de ceux qui l'insultoient comme un mauvais Citoyen , tous généralement se devoient jeter sur lui , & donner du secours à l'autre.

Il y a des *Tartares* à qui le Mariage semble une chose si nécessaire , que si leurs Enfans meurent avant que d'avoir été mariez , ils celebrent pourtant leurs Nôces , en brûlant sur leurs Buchers les Contracés de leur Mariage , & la Dot même en peinture.

Toute personne , a dit quelqu'un , qui se sent de l'éloignement pour le Mariage , est ou un Ange ou une Buche. *Qui abhorret à Societate conjugali vel Angelus est vel Stipes.* Sur ce pied-là , que penser de ce Gentilhomme ? Qui , formé uniquement pour les

travaux de Mars, disoit ; qu'il haïssoit dans le Sexe ; *Usque ad illam corporis fœminæ partem undè in lucem prodierat.*

Molière (a) fait tenir ce discours à *Celie* par la suivante.

Quoi ! refuser , Madame , avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout
leur cœur ?

A des offres d'Hymen répondre par des larmes ,
Et tarder tant à dire un *Oui* si plein de charmes ?
Hélas ! que ne veut-on aussi me marier ?

Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier :
Et loin qu'un pareil *Oui* me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.

Le Précepteur , qui fait repeter la leçon
A notre jeune Maître , a fort bonne raison ,
Lorsque nous discourant des choses de la terre ,
Il dit que la Femelle est ainsi que le Lierre ,
Qui croît beau tant qu'à l'Arbre il se tient bien
serre ,

Et ne profite point , s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très-chère Maîtresse,
Et je la trouve en moi chetive pécheresse.

Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin ;
Mais j'avois , lui vivant , le teint d'un Cherubin ,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gai ; l'ame con-
tente ,

Et je suis maintenant ma Commère dolente.
Pendant ces heureux tems, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'Hiver :
Secher même les draps me sembloit ridicule ,
Et je tremble à present dedans la Capicule.

(a) Comédie de *Sganarelle*.

180 *Eloge du Mariage. IV. P. A. III.*

Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un Mari la nuit auprès de soi ;
• Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë,
D'un Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternuë.

Mr. (a) *Despreaux* met dans la bouche
d'un Mari l'exclamation que voici.

Quelle joye en effet ! quelle douceur extrême !
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime ;
De s'entendre appeler *et* *Cœur* ou *Mon Bon* ;
De voir autour de soi croître dans sa maison ,
Sous les paisibles Loix d'une agreable Mere ,
De petits Citoyens dont on croit être Pere
Quel charme ! au moindre mal qui nous vient
menacer ,
De la voir aussi-tôt acourir , s'empresser ,
S'effrayer d'un peril qui n'a point d'aparence ,
Et souvent de douleur se pâmer par avance.

A R T I C L E IV.

Avis communs aux deux Sexes sur le Mariage.

SÉNÉQUE compare le Mariage à une
Urne , où avec de l'Or il y a aussi une Vi-
pere. *In eâdem urnâ aurum est & vipera.* Pen-
sée que Monsieur *Lebrun* a mise en-œuvre
dans cette Epigramme qu'il adresse aux
Amans.

Aimer une Beauté Chef-d'œuvre de Nature ,
(a) *Sat. X. 9.*

Amans, pardonnez-moi cette comparaison,
C'est d'un poignard doré se faire une blessure,
Ou dans un riche Vase avaler du poison.

Le Mariage, *selon Theodecte*, & la Vieillesse ont ceci de commun, que les Hommes désirent également de parvenir à l'un & à l'autre; mais ils n'y sont pas plutôt arrivez, qu'ils commencent à s'en repentir. „ Ou, comme l'a dit Monsieur *du Fresny*, Le País de Mariage a cela de particulier, que les Etrangers ont envie de l'habiter, & les Habitans naturels voudroient en être exilez. Idée qu'un Auteur, qui a écrit depuis, a mise ainsi en Vers.

Le País du Mariage
Est un drôle de País.

Quoique pour l'habiter l'Erranger fasse rage,
Les Habitans voudroient qu'ils en fussent bannis.

Un Ancien, à qui l'on demandoit s'il falloit se marier vieux, ou jeune, répondit : „ Quand tu es jeune, dis que le tems de te marier n'est pas encore venu ; & quand tu seras vieux, dis que le tems en est passé.

J'aime autant voir un boiteux
Danser avec ses bequilles,
Qu'un Vieillard ; fade amoureux,
Cajoler de jeunes Filles. *Mr. Lebrun.*

Mr. *De la Rochefoucault* assure , “ Qu'il y a peu de Mariages délicieux. ”

Robin vient d'épouser Climene ;
Comme ils s'aiment beaucoup tous deux ,
Ils ont fait un accord entr'eux ,
De ne se quereller que trois fois la semaine. *Idem*

L'Abbé *Regnier Desmarais* appelle un simplement bon Mariage , la *Pierre Philosophale*.

Quand un Mari , quand une Femme ,
Vivent de telle sorte entr'eux ,
Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame ,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais , si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale ,
C'est la *Pierre Philosophale* ,
De n'être qu'un , quand on est deux.

Le Sieur *Du Commun* que j'ai-déjà cité , & dont on a mis les Poësies à la suite du *Traité des Tetons* , s'exprime , comme il suit , sur le Mariage.

L'Hymen est un chatouil'eux cas ,
Avant qu'on s'y soumette il faut bien s'en instruire.
Il n'est rien à mon sens de meilleur ni de pire ,
Et c'est le Paradis ou l'Enfer d'ici-bas.

Mr. *Lebrun* , dont les fréquentes citations

Avis aux deux Sexes. IV. P. A. IV. 183;
que j'en fais , déplairont d'autant moins ,
qu'on ne le connoit guères dans ce Païs , dit :

L'Hymen a ses apas , l'Hymen est un lien ,
Qui peut unir un cœur à l'objet qu'il adore ;
 Mariez-vous , vous ferez bien ;
Ne vous mariez pas , vous ferez mieux encore.

Enfin que ne doit pas avoir crû Monsieur
Thibaut du Mariage : lui qui a avancé de
l'Amour ,

C'est le lutin qui fait qu'on ne dort pas ,
Qu'on ne vit qu'à demi , qu'à toute heure on
 expire ,
Qui dès le grand matin tourne & hâte nos pas ,
 Vers un Objet qui fait nôtre martyre.
C'est ce charmant accord qui nous force d'aimer,
C'est ce je ne sçai quoi qu'on ne peut exprimer.
En un mot , c'est ce feu toujours insatiable ,
 Qui nous dévore & nous suit en tout lieu ,
 Plusieurs disent que c'est un Dieu ;
 Pour moi je crois que c'est un Diable.

A R T I C L E V.

*Prévention des Amans pour leurs Maîtresses,
& des Maîtresses pour leurs Amans.*

Les Amans.

L'ON voit les amans vanter toujours leurs choix :
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable ,
Es dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;

184 Prévention des gens amoureux. IV. P. AV.

Ils comptent les défauts pour des perfections ,
Et sçavent y donner de favorables noms.
La Pâle est aux Jasmins en blancheur comparable ;
La Noire à faire peur un Brune adorable ;
La Maigre a de la taille & de la liberté ;
La Grasse est dans son port pleine de majesté ;
La Mal-propre sur soi de peu d'attraits chargée ,
Est mise sous le nom de Beauté negligée ;
La Geante paroît une Déesse aux yeux ;
La Naine un abrégé des merveilles des Cieux ;
L'Orgueilleuse a le cœur digne d'une Couronne ;
La Fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ,
La trop grande Parleuse est d'agréable humeur ;
Et la Muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un Amant , dont l'ardeur est extrême ,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Ces Vers de *Molière* , tirez de sa Comédie du *Misanthrope* sont une Imitation de ceux qu'on lit dans *Lucrèce* Liv. 4. V. 1155. &c.

La Maîtresse.

De fades complimens *Alcidas* nous assomme ,
Au gré de sa *Philis* c'est un fort galant-homme.
L'emportement d'*Arkas* & sa farouche humeur
Sont dans l'esprit d'*Ismene* une noble candeur.
La noire hypocrisie a le nom de prudence ,
On donne au vain babil le titre d'éloquence.
L'insolent petit Maître a les airs cavaliers ,
On nomme genereux les sentimens altiers ;
Le prodige discret a l'ame libérale ;
L'impertinent bouffon est d'humeur joviale ;
L'esprit de bagatelle est un esprit joli ;
L'adulateur infamé est un Homme poli ;

L'effronté

De l'enlèvement en Amour. IV. P. A. V. 185

L'effronté patineur aime le badinage ;
L'étourdi devient vif ; le niais devient sage.
Enfin si les attraits sont cause de l'amour ,
L'Amour sçait prodiguer des charmes à son tour.

*Monsieur V**. E***. dans son Misantropie:
du Lundi 8. Juin 1711.*

A R T I C L E VI.

De l'Enlèvement en Amour.

Balade par Monsieur SARRASIN.

CE gentil joli jeu d'Amours
Chacun le pratique à sa guise ;
Qui par Rondeaux & beaux discours ,
Chapeaux de fleurs , gente coiffure ,
Tournoy , bal , festin , ou devise ,
Pense les Belles captiver :
Mais je pense , quoi qu'on en dise ,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

C'est bien des plus merveilleux tours
La passe route & la maîtrise :
Au mal d'aimer c'est bien toujours
Une prompte & souvere crise :
C'est au gâteau de friandise
De Venus la fêve trouver.
L'Amant est fol qui ne s'avise ,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Je sçai bien que les premiers jours
Que Becasse est bridée & prise ,
Elle invoque Dieu au secours ,

Q

Et ses Parens à barbe grise :
 Mais si l'Amant , qui l'a conquise ,
 Sçait bien la Rose cultiver ,
 Elle chante en face d'Eglise ,
 Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

C'étoit là aussi le sentiment de *Lycurgue*. Il vouloit par ses Loix (a) que le Mari enlevât la Femme qui lui étoit destinée , qu'il l'allât trouver en secret pour lui donner des marques de son amour , & pour recevoir des preuves de sa tendresse ; & puis qu'il s'en retournât coucher dans les dortoirs publics de *Sparte* , qu'il tint souvent la même conduite ; que leur ardeur mutuelle conspirât à leur faire trouver l'occasion de se voir sans être surpris ; & que tous les plaisirs qu'ils goûtoient fussent dérobez. Autrement il y auroit eu de la honte pour eux , s'ils avoient été decouverts : de manière qu'ils n'avoient point une pleine liberté , qu'ils n'eussent plusieurs années de Mariage , & plusieurs Enfans.

(a) Je copie la *Morale Universelle du Sieur des Coustures*. pag. 52.

A R T I C L E V I I .

*A quel âge il faut se marier, avec les remarques
sur l'éducation des Enfans, & une Déclaration
d'Amour Normande.*

LES Enfans étant , ou devant être (*a*) la principale fin qu'on se propose dans le Mariage ; *Plutarque* disoit : *Que pour les avoir forts & robustes , il ne falloit pas les marier trop jeunes.* Car ajoute le Sçavant Couple (*b*) qui en 1694. commença à donner en François avec des Notes *Les Hommes illustres de Plutarque* , il en est des Hommes comme des Arbres. Les fruits des plus jeunes sont ordinairement imparfaits & inutiles : & c'est par cette raison qu'un Oracle : (qui fut donné aux *Trezéniens* , dont le sens étoit qu'ils mouroient , parcequ'ils mangeoient leurs fruits trop verts) fut expliqué , comme si l'Oracle eût dit , qu'ils mouroient , parcequ'ils prenoient des Femmes trop jeunes.

S'il ne falloit pas dans la société des Soldats , des Laquais , & des Artisans de tous les genres, comme il y faut des Maîtres , des

(*a*) S'il en faut croire *Juvenal* Sat. V. 140. les Hommes ne se proposent pas toujours cette fin.

Jucundum & charum sterilis facit uxor amicum.

(*b*) Monsieur & Madame Dacier.

188 *A quel âge il faut se marier.* IV.P.A.VII.
Princes , & des Généraux d'Armée ; je serois
sur cet Article bien moins indulgent que
Plutarque , envers les Persones qui seroient
de ma dépendance , & je voudrois qu'avec
un âge mûr, elles eussent encore assez de for-
tune & de capacité , pour entretenir & pour
bien élever leur Famille. Ce dernier point
sur tout est si important pour la Jeunesse
ignorante , & par cela même encline à imi-
ter les mauvais exemples , que *Quintilien*
vouloit que jusqu'aux Nourrices parlassent
bien leur Langue , & que *Chrysippe* les sou-
haittoit , Sçavantes. Mais comme les Hom-
mes ne cherchent point ces qualitez dans les
Femmes , celles-ci ne s'apliquent ni au Sça-
voir ni à parler purement la Langue qu'elles
ont sucée avec le lait. Les Peres n'exigent
pas même ces qualitez , dans les Précepteurs
qu'ils destinent à leurs Enfans. Quoi qu'ils
disent , ils se déterminent dans le fond pour
les Précepteurs qui leur coûtent le moins.
Plutarque raporte à ce sujet un excellent
Mor d'*Aristipe*. Celui-ci avoit demandé mille
deniers pour enseigner un Enfant. *Mille de-
niers* , dit le Pere , *avec cet argent j'acheterois*
un Esclave. Soit , reprit *Aristipe* , *vous en au-
riez même deux , votre Fils & l'Esclave que*
vous avez acheté. Qu'un Homme de merite
& de meilleure extraction souvent que ceux
à qui son peu de fortune l'oblige en quelque

A quel âge il faut se marier. IV. P. A. VII. 189
forte à, se vendre, demande de même à la
plûpart de nos Peres cent pistoles pour l'em-
ploi de tous le plus pénible, le plus ingrat,
& le plus ennuyeux, ils lui diront aussi : *Quoi*
cent pistoles ! Avec cette somme réitérée un cer-
tain nombre de fois, j'augmenterai considerable-
ment mes Terres, mon Negoce ; ou j'achetterai
à mon Fils une Charge lucrative, ou tout au
moins honorable. Remarquez bien ces dernié-
res paroles. Car dans les lieux de Commerce
sur tout, cette Charge ici plaît infiniment
moins que celle-là. Accoûtumé qu'on y est
à ne manier que des Espèces, *Il n'est rien de*
si nécessaire que d'amasser du Bien. " C'est le
langage de tous les Peres à leurs Enfans, la "
Maxime la plus débitée, & generalement la "
mieux reçûe. Elle anime l'indolence, elle "
excite le paresseux, elle adoucit l'esclavage, "
elle fait perdre aux humiliations ce qu'el- "
les ont de rebutant, & même par elle les "
basses tiennent du nécessaire. Funeste "
Maxime ! Honteuse avidité ! Peut-on ne "
s'occuper que de richesses, lors qu'on con- "
noît l'inutilité du superflu pour vivre en "
Honnête-homme " ? A ce passage tiré d'un
Livre intitulé *Les Hommes. P. 6.* j'ajoute ce
qui est dit au même égard dans le *Traité de*
l'Education des Enfans par Mr. de Crousaz
Tom. II. Pag. 186. La Conversation tombe
t-elle sur le sujet d'un Homme, on laisse à

190 *A quel âge il faut se marier.* IV. P. A. VII.
part son mérite & les qualitez personnelles ;
ou si l'on en parle , c'est très-foiblement.
C'est l'étenduë de ses rentes , qui regle le ton
sur lequel on en parle. S'entretien-t-on d'un
autre qui a fait fortune , l'admiration & l'en-
vie sont également peintes sur les visages, on
sôûpire, on s'écrie : *Quand aurai-je aussi quel-
que bonheur ? Ne trouverons-nous jamais de res-
source ?* Vient-on d'une maison où le luxe
est étalé , on regarde la sienne d'un œil d'en-
nui & de pitié ; on parle , en presence de ses
Enfans , de ce qu'on vient de voir , comme
l'on parleroit du Paradis même, si l'on y avoit
été ravi ; & pour couronner tout cela , on
croit faire merveille en ajoutant : *Il faut être
ménager , il faut remuer Ciel & Terre pour
devenir quelque chose.* Il y a même plusieurs
Peres assez foux ; lorsque , dans les entre-
tiens qu'ils ont avec leurs Enfans , ils leur
demandent ce qu'ils veulent devenir un jour ,
& que chacun d'eux répond suivant son incli-
nation , il y a , dis-je , des Peres assez foux
pour louer comme les plus sages & les plus
judicieux , ceux de leurs Enfans qui se de-
stinent à se procurer le plus de riches-
ses. Si quelqu'un d'eux s'obstine pour
le parti qu'il a pris , & paroît entêté de la
gloire & des emplois brillans , on lui dira :
*Tu es bien loin de ton compte , & tu te repais
de chimères : tu auras un rang & des titres,*

A quel âge il faut se marier. IV.P.A.VII. 191
mais ton Frère se verra des tas de pistoles : il
pourra pousser sa fortune à des millions : en bon-
ne chère & en menb es , il ira du pair avec les
Princes. N'est-ce pas leur apprendre à adorer
Mammon , & les dévouer à Moloch ? c'est à
dire , les former à devenir des victimes des
flâmes Eternelles. Si ceux qui ont en main
les rênes des Empires ou des Républiques ,
suivoient les Maximes que Mentor (a) donne
à Idoménée , pour regler l'état & la dépense
de chaque condition , les Particuliers ne se
mettroient guères en peine de pousser si loin
leur fortune. Ils en seroient dans le fonds
plus heureux. Mais je reviens à mes Chèvres,
(b) je veux dire à mon premier sujet.

(a) Aventures de Telemaque. Livre 11.

(b) Cette extression (qui étoit passée en Proverbe
chez les Romains pour dire , *Revenir au fait dont*
on s'étoit écarté) tire son origine de ce qu'un Avo-
cat de ce tems-là , plaidant pour trois Chevres , fit
entrer dans son Plaidoier les Histoires de la Batail-
le de Cannas , de la guerre contre Mithridate , de
la conjuration de Catilina . & du Triumvirat ; en
un mot perdit tellement de vûes ses Chevres, qu'on
le somma d'y revenir.

*Tu Cannas , Mithridaticumque bellum ,
Et perjuria Punici furoris,
Et Syllas . Mariosque , Mutiosque ,
Magna voce sonas, namque to'â.*

Jam dic, Postume, te tribus Capellis. Mart. Lib.

¶ I. Ep. XIX.

On lit, dans les *Essais de Montagne*, “ qu’*Aristote*, ne vouloit pas qu’on se mariât “ avant l’âge de trente cinq ans. Chez les an- “ ciens Gaulois, on étoit noté d’infamie, si “ l’on se marioit avant les vingt ans. Dans “ certaines Contrées des Isles Espagnoles on “ ne permettoit aux Hommes de se marier “ qu’après les quarante, mais les Filles pou- “ voient le faire à dix. “ Beau sujet de triom- phe pour les Filles ! Car sans entrer dans les raisons politiques de ces Peuples, cette per- mission pouvoit encore être fondée sur ce que chez eux, de même qu’ailleurs, les Filles sont plutôt faites que les Hommes : mais si les Filles ont cet avantage sur les Hommes, elles passent aussi plutôt qu’eux, du moins à l’é- gard du corps. „ *Platon* ne veut pas qu’on se „ marie avant les 30. ans : il se moquoit de „ ceux qui se marioient après les cinquante „ cinq ans ; & il jugeoit indignes d’alimens „ & de vie, les Enfans qui provenoient de „ ces Unions. „ Quel dommage que ce Phi- losophe, qui pensoit si bien sur les deux premiers points, ait si mal rencontré sur le troisième.

Le Baron de la Hontan nous apprend que chez les Americains, les Femmes ne trouvent plus à se marier après les 50 ans ; Car les Hommes de même âge disent ; *Que ne pou- vant plus avoir d’Enfans, ils feroient une ban-*

A quel âge il faut se marier. IV. P. A. VII. 193.
*te folie de prendre ces Femmes : & les jeunes-
Hommes ne veulent pas des Femmes quin-
quagenaires ; parce-que leur beauté fletrie n'a
pas assez de pouvoir pour les charmer. Le sen-
timent de nos jeunes Americains sur l'âge &
sur la beauté des femmes, ne vaut-il pas bien
celui que les Stoïciens avoient sur le même
sujet ? Ces Philosophes préféreroient la laideur
& la vieillesse, à la jeunesse & à la beauté ;
& ils soutenoient qu'il n'y avoit que les pre-
mieres d'aimable. Quel goût ! Aussi ce Para-
doxe leur attira-t-il la raillerie des Honnêtes-
gens , qui les comparoient à des moucheron ,
qui fuient le bon vin , & qui n'aiment que le
vinaigre (a). Copions ici une remarque très-
curieuse de Mr. Chauvin (b), pour invalider
un peu la prétension de nos Hommes quin-
quagenaires touchant les Femmes de leur
âge. On raporte l'exemple d'une femme , qui à
l'âge de 62. ans fit un Enfant fort sain , n'en
aïant point eu auparavant , & n'aïant même ja-
mais été grosse. Je puis bien ajouter ici , que j'ai
vû naître à Orange , il y a plus de 40. ans , le
nommé Saussine , que je crois encore vivant à
Nîmes, d'une Mere âgée d'environ 70. ans ; son
Pere étoit à-peu-près aussi vieux.*

(a) Mr. & Mme. Dacier sur les Reflex. Mor. de
Marc Antonin Liv. 3. Reflex. 3.

(b) Nouv. Journ. des Sav. Janvier & Fevrier
1694. P. 57.

J'ai lû, dans une *Relation d'Hongrie*,
 „ Que les Filles de ce Pais se marient d'ordi-
 „ naire à 12. ans ; parce que les Hommes
 „ croient s'assurer par là des prémices de
 „ leurs faveurs, desquelles prémices les *Hon-*
 „ grois sont si avides, qu'ils ne font aucun
 „ cas des Veuves, quelque jeunes qu'elles
 „ soient, ou quelque mérite qu'elles aient
 „ d'ailleurs. D'où vient que les Femmes,
 „ qui soupirent en *Hongrie* après de secondes
 „ Nôces ; sont obligées de soupirer envain, ou
 „ de prendre des Epoux infiniment au-des-
 „ sous de leur condition : ce qui fait qu'on
 „ y voit très-souvent des Veuves du premier
 „ rang épouser des Cabaretiers, des Baigneurs,
 „ & d'autres gens de pareille ou de bien
 „ moindre étoffe encore “. Il seroit à souhait-
 „ ter pour ces Veuves, que les Hommes leurs
 „ Compatriotes tinssent du naturel des *Scythes*
 „ des environs du Thiber ; lesquels, *selon He-*
 „ rodote, cedoient avec plaisir à d'autres les
 „ droits, dont les Hommes sont si jaloux en
 „ *Hongrie*. La même coutume se pratiquoit
 „ aussi, chez les Habitans de *Nicaragua*.

Mr. de *Bellerive* rapporte, dans son *Voyage*
d'Espagne à Bender, „ Que quand un Tar-
 „ tare veut se marier, il n'en est point dé-
 „ tourné par la jeunesse d'une Fille, pour-
 „ qu'elle puisse supporter, sans tomber le
 „ coup de son bonnet, qu'il lui jette le

A quel âge il faut se mariër. IV.P.A.VII. 195
,, toute la force par le dos. S'il n'étoit ques-
tion que de cet essai dans le mariage , nos
ruës se trouveroient pavées de Filles plus que
nubiles. Nous avons aussi nombre de Gar-
çons , qui suivent exactement le précepte
d'*Aristote* , ou plutôt qui ne se marient point
du tout. Je dirai hardiment que la vanité
de la plûpart des Filles en est en grande par-
tie la cause. Vanité au reste , qu'elles tien-
nent souvent de leurs peres & meres , ou de
leurs Superieurs quels qu'ils soient.

J'ai ouï dire à un Officier, qu'en tout païs,
quand une Fille est assez âgée quoi-que peti-
te, ou qu'elle est d'une bonne taille quoi-que
fort jeune , elle peut se marier , sans courir
d'autre danger , que celui de perdre ce dont
elle est charmée d'Être défaite.

Le Sr. *Pomet* , qui a fait une *Histoire gé-
nérale des Drogues* , remarque , „ Que dans
„ une Ile d'Asie, apellée *Icarie* ou *Nicarie* ,
„ les Garçons ne s'y marient point, qu'ils ne
„ sachent ramasser des éponges du fond de
„ la Mer : de-sorte-que lorsqu'un pere veut
„ marier sa Fille , une troupe de Garçons ,
„ après s'être mis tout-nuds , font les plon-
„ geons dans la Mer. Celui qui y demeure le
„ plus long-tems, & qui rapporte le plus d'é-
„ ponges, obtient la Fille “. La raison pour-
quoi les Mariages se font ainsi dans la *Nica-*

196 *A quel âge il faut se marier.* IV. P.A.VII.
rie, c'est qu'on paie les tributs au Grand-Seigneur en éponges.

„ Chez les *Ostiacques*, on marie assez sou-
„ vent les Filles à l'âge de 7. ou 8. ans ; afin
„ disent-ils , qu'elles puissent mieux s'accoutu-
„ mer à l'humeur de leurs Maris. Chaque *Osti-*
„ *acke* a d'ordinaire deux femmes; l'une âgée,
„ qui a soin du ménage ; & l'autre jeune, qui
„ e't sa compagne de lit. Chez ce même
„ Peuple , quand un homme recherche une
„ Fille en mariage , il la fait demander à
„ son pere , qui la donne rarement à moins
„ de cent écus. Le pere ne livre sa Fille qu'au
„ bout d'un certain tems; & jusqu'à ce tems-
„ là ; le Galant n'oseroit rendre visite à sa
„ Maîtresse (a) “. Le moien d'aimer tendre-
ment une Fille, de qui l'on est aimé de
même, & s'en voir cependant éloigné pour
un si long-tems ! cela ne se peut, selon moi, à
moins que d'être né *Ostiacque*.

I a longue absence en amour ne vaut rien :
Mais , si tu veux que ton feu s'éternise,
Il faut se voir & quérir par reprise,
Un peu d'absence fait grand bien. (b)

A-propos de la première pratique des *Ostiacques*, voici un fait assez singulier. „ L'An

(a) Biblioth. German. T. II. P. 164.

(b) Le Comte de Buffly.

A quel âge il faut se marier. IV.P. A.V.II.197
1297. il se fit, dans le Comté d'*Armagnac*,
un mariage pour sept ans entre deux person-
nes bien nobles, qui se reservoient la liberté
de le prolonger au bout de sept années, s'ils
s'accommodoient l'un de l'autre. Deplus, il
étoit porté dans leur Contrat, qu'en cas
qu'ils vinssent, ce terme expiré, à se separer
l'un de l'autre, ils partageroient également
& moitié par moitié, les Enfans mâles & fe-
melles, qui seroient provenus de leur mariage,
pendant le dit espace de tems; & que, si par
hazard le nombre s'en trouvoit impair, ils
tireroient au sort à qui des deux le surnume-
raire écherrait. Ce Contrat de mariage *ad*
tempus est dans la Bibliothèque du Roi. (a)

DECLARATION D'AMOUR NOR-
MANDE STANCES par Monsieur
SARRASIN

Je meure, c'est trop marchander,
Pour vous dire ma peine extrême;
Enfin, il se faut hasarder,
Scrutine, hé bien je vous aime.

Mon cœur très-amoureux consent
De se ranger sous votre empire;
En un mot, autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire,

(a) *Valesiana* P. 97.

R iij

Maintenant , c'est à vous de voir ,
Si j'ai dequoi vous satisfaire ;
Car j'irois ailleurs me pourvoir ,
Si je n'étois pas votre affaire.

Tout Honnête-homme est mon rival ,
Je sai qu'on vous tient inhumaine ,
Que je me prépare un grand mal ;
Mais vous en valez bien la peine.

Vous me dir z que les Amans
D'aujourd'hui ne font que se rire ,
Et que je suis de ces Normans ,
Qui promettent pour se dédire.

Il est vrai , nôtre Nation
Donne souvent la gabatine ;
Mais je donnerai caution
De ne tromper point *Socratine*.

Pour rendre vôtre esprit certain ,
Et pour assurer nos affaires ,
Je vous passerai dès demain
Un bail d'Amour devant Notaires.

Pour neuf ans , pour six , ou pour trois
Et si vous en êtes contente ,
Avec la clause de six mois ,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu , la nuit porte conseil ,
Songez à ce que je propose ,
Et demain , à vôtre réveil ,
Nous résoudrons de toute chose.

ARTICLE VIII.

Avis aux Filles touchant les Hommes.

Où peut-on trouver des Amans ,
Qui nous soient à jamais fideles ?
Il n'en est que dans les Romans ,
Ou dans les nids des Tourterelles.

Ce Quatrain de *Mr. Pelisson* peut servir d'explication au mot suivant de *Térence*. *Fidelem haud fermè mulieri invenies virum*. *Verité* qui a fait dire à je ne sai quel ancien Poëte François.

Sers ton Mari comme ton Maître.
Et t'en garde comme d'un Traître.

Le *Sr. Chaussé de la Terriere* remarque , dans son *Eloge du Mariage*, qu'on a expliqué de nôtre Sexe ces paroles d'un Pere de l'Eglise. *Præ omnibus malis homo est pessimum malum. Qualibet bestia unum habet & proprium malum: homo autem omnia.* „ Entre tous les maux „ qu'on connoît , l'Homme est sans-contre- „ dit le pire. Chaque Bête n'est entachée que „ d'un Vice , mais l'Homme seul a tous les „ Vices ensemble.

On lit dans un Bouquin , fait il y a plus de cent ans , que les Hommes ressembtent à

Mandrabulus, qui aiant trouvé un trésor promit à *Junon* de lui offrir tous les ans un Mouton d'or. Il tint parole la première année ; mais il n'offrit qu'un mouton d'argent la seconde , & la bonne Déesse n'en eut qu'un de cuivre la troisième : Aparemment que les années suivantes *Mandrabulus* n'offrit plus rien. Il en est de même, ajoute *Poulain* (a), de la plûpart des maris. Avant que de l'être , ils promettent des monts d'or à leurs Déeses. Ils jurent mille & mille fois par tout ce qu'il y a de plus sacré , qu'ils brûleront pour elles d'un Amour qui ne finira qu'avec leur vie. Sont-ils une fois mariés , l'amour de ces languoureux se soutient peut-être assez bien pendant une année ; mais cette année n'est pas plutôt écoulée , qu'ils deviennent avarés , dissimulés , hargeux : & pour tout dire en un mot , ils verroient de bon cœur partir pour l'autre monde , ces Femmes qu'ils avoient cheries , & même adorées dans les commencemens.

Selon *Gilbert* (b), à qui je ne puis aussi que donner raison ,

La plus rare Beauté , quand elle est possédée,
Efface de l'esprit son agréable idée.

(a) Anthologie Franç. au verso du feuillet 218. J'ai tourné à nôtre maniere les termes de ce vieux Auteur.

[b] Tragedie d'Arrie & de Petrus P. 162.

Des Femmes les Maris sont rarement charmés,
Leurs attraits sont sans force , & leurs yeux desarmés ,

Celle qui commandoit , après les Nôces prie :
Il n'est plus de tournois , ni de galanterie ,
De flâme , de soupirs , de respects, ni de cour ;
Et le lit d'Hyménée est le tombeau d'amour.

Lyzette (a) lâche au même sujet un Mot ;
qui , dans plus d'un sens n'est pas si mauvais
ni si faux. *Le jour des Nôces*, dit-elle, *le Thermomètre de la tendresse* est à son plus haut degré,
mais le lendemain il descend bien bas.

A R T I C L E IX.

*Lequel vaut mieux d'un Mari vieux, mais riche,
ou d'un Mari jeune, mais pauvre. L'Heu-
reux Songe. Et le souhait d'un Amant.*

SI vous épousez le Grand pere,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tous les jours vous ferez grand' chere,
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon équipage,
Tous les jours vous ferez Flores ,
N'en demandez pas davantage ;
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.

Tous les soirs vous ferez servie
D'un vieux conte , ou d'un vieux rebus ;

(a) Comedie de Mr. Regnard intitulée, Attendez-moi sous l'Orme T. 1. l'r. 354.

Bon soir & bonne nuit, Silvie,
Allez-vous coucher là dessus.

Heureuse ! si de doux mensonges,
Endormant, vous font quelque bien ;
Hors le bénéfice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais, si vous choisissiez pour Maître
Un Mari plus jeune & plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être,
Mais la nuit, bouche que veux-tu ?

Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le tems de choisir vos amours ;
Et songez que dans la jeunesse,
Les bonnes nuits font les beaux jours. (a)

L'Abbé *Regnier Desmarais*, Auteur de cette
Pièce, me fait ressouvenir d'une Epigramme
de *Mr. Lebrun* intitulée *l'Heureux Songe*.

Iris, je suis heureux en songe,
La dernière nuit j'ai goûté,
Par les charmes d'un doux mensonge ;
Les plaisirs de la Verité.
J'étois à vos genoux dans le prochain bûchage,
De mes tendres soupirs vous receviez l'hommage,
Vôtre cœur adouci demandoit sa fierté ;
Tirez, me dites vous, vous m'aimez, je vous aime :
A ces mots, je donnai l'essor à mon amour,
Je voudrais dormir nuit & jour,
Si je dormois toujours de même.

Le *Zodiaque* est un des six Cercles de la Sphère , dans lequel le Soleil & les autres Planetes se meuvent. Ceci a fait dire à un Amant, que si sa maîtresse vouloit se changer en *Zodiaque*, il voudroit devenir *Soleil*, & fournir une fois par jour sa carrière ; au lieu que le Soleil ne fournit la sienne qu'une fois dans un an.

Si tu Zodiacus fieri , mea Lesbia, velles ;

Hâc ego Sol fieri conditio velim.

Zodiacum in toto percurrit Sol semel anno ,

At ego te quavis , Lesbia , nocte semel. Ov.

A R T I C L E X.

Avis aux Belles pour ne pas rebutter leurs Amans.

Je ne pretens point qu'Amarille
Recompense d'abord ma peine & mes langueurs ;
Je fais peu de cas des faveurs
Dont la conquête est si facile.
Je veux qu'elle résiste à mes empressements,
Afin d'éprouver ma constance :
Mais je veux que sa résistance ,
De peur de me laisser , ne dure pas long-tems. (1)

Voici de quelle humeur je veux une Maîtresse,
Et quelle humeur me déplairoit.
Je n'en veux pas, Cléon, qui, sans que je la presse,
Sans se faire prier & sans délicatesse,

(1) Nouveau Choix de Pièces de Poësies. T. 1. P. 46

A mes premiers transports soudain accorderois
 Tout ce que d'elle exigeroit
 Mon impatience tendresse.

Je n'en veux pas aussi qui farouche & Tigresse,
 Par une importune sagesse,
 Incessamment refuseroit
 De compter à ma foiblesse ;
 Que jamais douceur ni caresse,
 Ni mes efforts ni mon adresse,
 Que rien enfin n'ébranleroit.

Trop de facilité tôt après me dégoûte,
 Trop de difficulté fait que le plaisir coûte ;
 Et l'Amour après tout ne doit être qu'un Jeu.
 Beutez, qui sur mon cœur formez quelque en-
 treprise,

Fuïez ces deux excès, chacun aime à sa guise,
 Pour moi, je vous le dis, il me faut le Milieu. (a)

Il falloit aussi le Milieu à *Martial* (b). bien
 d'autres que lui s'en accommoderoient enco-
 re.

*Qualem, Flacce, velim quæris, nolimve puellam
 Nolo nimis facilem, difficilemque nimis.*

*Idud quod medium est atque inter utrumque præ-
 bamus.*

Nec volo quod cruciat ; nec volo quod satiat.

ARTICLE XI.

Avis aux Hommes touchant les Filles.

PHILOXENE interrogé, pourquoi il n'in-
 troduisoit dans ses Tragedies que de bon-

(a) Rome, Paris, & Madrid ridicules P. 155.

(b) Lib. 1. Epigr. 58.

nes Femmes , & que Sophocle n'en faisoit voir dans les siennes que de très-méchantes , répondit, *C'est qu'il les introduit telles qu'elles sont , & moi telles qu'elles devroient être.*

Hipponax assure : Qu'il n'y a pour un Mari que deux bons jours dans le Mariage ; celui des Noces , & celui où il voit porter sa Femme en terre.

Pythagore, aiant donné sa Fille en mariage à l'un de ses plus grands Ennemis ; répondit à ceux qui lui en demandoient la raison ; Qu'il ne pouvoit faire plus de mal à cet Homme , ni lui donner rien de pire qu'une Femme.

Plaute dit , qu'une Femme a chez elle tout ce qu'il faut pour perdre un mari. Domi hinc hortum & condimenta ad omnes mores maleficos.

Agésilas prit pour Femme la plus petite de la Ville ; Parce , disoit-il , que des plus grands maux il faut toujours choisir le moindre.

Dorante a été à cet égard du goût d'Agésilas.

Dorante las du Célibat ,

Las de passer ses jours dans le libertinage ,

Crut qu'il devoit changer d'état ,

Et se soumettre enfin au joug du Mariage.

On lui proposa deux partis ,

Une Femme grosse & dodue ,

Une autre petite & menue ,

C'est de quoi contenter les divers apétits ;

Toutes deux étoient fort de mise ;

Il choisit la petite , & dit d'un ton railleur ,
 Ma foi de telle Marchandise ,
 Le moins qu'on en peut prendre est toujours le
 meilleur. (a)

Ou comme on le fait dire à un Rustaud ,
 dans le *Théâtre Italien* ;

De méchantes denrées , & de mince valeur ,
 Tant moins que l'on en prend , tant plus c'est le
 meilleur.

Fausse regle ! Vrai préjugé dans le fait en
 question ! Le philosophe *Léon* , se voyant
 raillé des *Atheniens* sur la petitesse de sa
 taille , il leur répondit : „ Que sa Femme
 „ étoit beaucoup plus petite que lui ; & que
 „ néanmoins ils se querelloient quelquefois
 „ avec tant de fureur , que toute la Ville de
 „ *Byzance* auroit eu bien de la peine à les
 „ mettre d'accord. Je ne vois gueres qu'un
 avantage essentiel dans les petites tailles. Le
 Chevalier de *Cailly* l'a compris dans cette
 Epigramme.

Si vous eûtes en partage
 Un corps du plus bas étage ;
 Il faut bien vous en passer.
 Encore est-ce un avantage ,
 Que presque , sans vous baisser ;
 Vous puissiez tout ramasser.

(a) Mr. Baraton.

Quelqu'un voiant un Gentilhomme Anglois à cheval avec sa Femme en croupe, il lui apliqua ce Vers d'*Horace*,

Post equitem sedet atra cura.

Vers que *Mr. Despreaux* a rendu si heureusement par celui-ci.

Le Chagrin monte en croupe, & galope avec lui

Mr. de Maucroix, à qui l'on proposoit un établissement répondit :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose :
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre Femme est étrange chose.
Il y faut penser mûrement.
Sages gens, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment,
Que d'y songer toute sa vie,

La Fontaine.

Homme qui Femme prend se met en un état,
Que de tous à bon droit on doit nommer le pire;
Fol étoit le second qui fit un tel contract;
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire,

Mr. Lebrun.

Hymen , sous tes severes Loix
 Qui s'engage plus d'une fois ,
 Ressemble au Voïageur qui s'expose au naufrage,
 Après être échappé de la fureur des Mers ;
 Ou bien au Malheureux , qui sorti d'esclavage,
 Veut rentrer encor dans les fers.

Le P. Du Cerceau

*„ Mariage est un mauvais lien ,
 „ Par Dieu & par Saint Julien ,*

Dit quelque part l'Auteur du Roman de le Rose :
 Savoir s'il dit mal , s'il dit bien,
 Je n'entreprend-ai point de décider la chose.
 Il est vrai que c'est un discours ,
 Que l'on tient à route rencontre :
 Mais l'Hymen pour cela n'en a pas moins de cours
 Si tous les jours on peste contre ,
 On prend Femme aussi tous les jours.

Il est nombre de maris qui sauroient bien
 qu'en dire. Tels sont entr'autres les deux que
Mr. Lebrun va faire parler.

Monstre né du sang de Megère ,
 Ou sorti des flancs du Cerbère :
 Hélas ! pour être ton Epoux ,
 De quel crime étois-je complice ?
 Pour les plus grands forfaits , les Dieux dans leur
 courroux ,
 Peuvent-ils inventer un plus cruel supplice ?

La

La IV. Furie.

Vous ne comptez que trois Furies,
Qui sur nous exerçant toutes leurs barbaries,
Font sentir aux Mortels les plus funestes coups ;

Tifiphone , Aleeton , Megère.

Vous en oubliez une : hé qui donc ? c'est *Gyrère*,
De qui pour mes pechez le Ciel me fit Epoux.

Madrigal par *Quinault* sur les suites
du Mariage.

Ce n'est point l'Opera que je fais pour le Roi
Qui m'empêche d'être tranquille ,
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile :
La grande peine où je me voi ,
C'est d'avoir cinq Filles chez moi ,
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir , je voudrois les pourvoir ;
Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guère ;
C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois Beupere.
Quoi ! cinq Actes devant Notaire ,
Pour cinq Filles qu'il faut pourvoir.
O Ciel ! peut on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire ?

A R T I C L E X I I .

S'il faut prendre une Femme jeune ou vieille.

JUSQU'à quarante ans certain Far ,
J'avoit passé sa vie, & sans Femme & sans trouble ;
Tome II. S

Mais enfin las du Célibat,
 Pour prendre ses deux Coups, il fit emplette
 double ;
 Et quoique pour remplir ses vœux,
 La moitié d'une pût suffire,
 Quelque chose qu'on lui pût dire,
 Il voulut se charger de deux,
 L'une avoit cheveux gris, au front plus d'une ride,
 Le teint fané, l'œil affoibli,
 Le bras sec, & le nez humide,
 Et de son propre aveu demi-siècle accompli,
 L'autre étoit un tendron à la levre de rose,
 L'œil brillant, la dent blanche, & le teint aussi
 frais
 Qu'une fleur qui vient d'être éclosé,
 Et n'avoit pas vingt ans complets.
 Chacun se disoit à l'oreille,
 Voyant tout l'embarras où le Far s'étoit mis,
 Le Compère sans doute a pris pour lui la Vieille,
 Et la Jeune pour ses Amis.
 On se trompoit ; car au contraire
 Toutes deux s'efforçoient de gagner son amour,
 Et le caressant tour à tour,
 Tout leur but étoit de lui plaire.
 Un certain amour propre avec nous toujours naît,
 Qui fait que tel qu'on soit, on se plaît à soi-même.
 Et qu'on voudroit que ce qu'on aime
 Fût semblable à ce que l'on est.
 L'un & l'autre enrichie
 De ce que la Nature inspire sur ce cas,
 Et si la Jeune étoit fâchée,
 L'autre n'étoit pas moins touchée
 De voir que son Epoux ne lui ressembloit pas :
 La plus jeune cherchant plus fréquente caresse,
 Le trouvoit à son gré trop vieux,
 Et la vieille au nez rouspieux,
 A son gré lui trouvoit un peu trop de jeunesse.

Nulle n'avoit l'esprit content ,
 De voir de blanc, & noir sa criniere amphibie ,
 Qu'un cheveu blanc est dégoûtant !
 Disoit la Brunette jolie ;
 Et du crin noir dans sa folie ,
 La Vieille en disoit tout autant.
 Tous les jours dans cette pensée ,
 En feignant de petits devoirs ,
 Toutes deux lui tiroient d'une main empressée ,
 L'une ses cheveux blancs, l'autre ses cheveux noirs ,
 Et tant fut procédé sur sa tête mêlée ,
 Qu'arrachant & soir & matin ,
 De tous ses cheveux dépoüillée ,
 On la vit devenir enfin
 D'une tête grisonne , une tête pelée.
 Mais quand le crane dégarni ,
 Le Fat parut dans son visage
 Ce fut une leçon , que quand par mariage ,
 Avec sa Femme on veut être uni ,
 L'union n'est jamais sortable ,
 Que l'on n'épouse son semblable. (a)

ARTICLE XIII.

*S'il la faut prendre plus riche ou plus noble
que soi.*

„ UN Sage interrogé , s'il falloit pren-
 „ dre une Femme pauvre ou riche ,
 „ répondit : *Qu'il ne falloit faire ni l'un ni*
 „ *l'autre ; parce que la première seroit à charge*
 „ *par sa pauvreté, & la seconde par son orgueil.*

(a) Ecole du Monde par Monsieur Le Noble :
 Ennéricien X V.

„ Les Hebreux disent à ce sujet : *Qu'il faut*
 „ *descendre un degré pour prendre une Femme ,*
 „ *& en monter un pour faire un Ami ; afin que*
 „ *celui-ci nous protege , & que l'autre nous*
obéisse. (a)

Lycurgue , qui avoit fait une Loi par laquelle il ordonnoit que les Filles se marieroient sans dot , avoit peut-être autant en vûë le repos des Hommes , que l'établissement des Filles ; qui à la faveur de cette Loi portoient rarement leur virginité jusqu'au tombeau , pourvû qu'elles eussent de la vertu. Quoi quoi qu'il en soit , on pratique encore la même chose dans le Japon.

Martial (b) connoissoit aussi parfaitement le danger où on s'expose , en prenant une Femme à grosse dot.

Uxorem quare locupletem ducere nolim

Quaritis ? Uxori nubere nolo mea.

Inferior maritona suo sit , Prisce marito :

Non aliter fuerint : fœmina virque pares.

TRANSDUCTION.

Veut-on savoir pourquoi je ne veux point de
 Femme ,

Qui porte par sa dot l'opulence chez moi ?

C'est qu'elle prétendrait être Maîtresse & Dame :

(a) *Elite des Bons mots. T. 2. P. 339.*

(b) *Lib 8. Epigr. 12.*

Et moi, e ne veux point qu'on me donne la loi.
Il faut que le Mari soit Maître en son ménage;
Que tout y soit conduit suivant sa volonté :
C'est ainsi seulement que, dans le Mariage,
Se pourra rencontrer l'heureuse égalité. (a)

Arnolphe en demandoit autant d'*Agnés*;
dont il vouloit faire sa Femme.

Le Mariage, *Agnés*, n'est pas un Badinage,
A d'austeres devoirs le rang de Femme engage;
Et vous n'y montrez pas, à ce que je prétens,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Vôtre Sexe n'est là que pour la dépendance,
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux Moitiés de la Société,
Ces deux Moitiés pourtant n'ont point d'égalité

L'une est Moitié suprême, & l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;
Et ce que le Soldat, en son devoir instruit,
Montre d'obéissance au Chef qui le conduit;
Le Valet à son Maître, un Enfant à son Pere,
A son Supérieur le moindre petit Frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, & de l'humilité,
Et du profond respect, où la Femme doit être
Pour son Mari son Chef, son Seigneur, & son
Maître.

Lors qu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussi tôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire
grace.

(a) Rome, Paris, & Madrid. ridicules P. 190.

C'est ce qu'entendent mal les Femmes d'aujourd'hui,

Mais ne vous gênez pas sur l'exemple d'autrui. (a)

Si ce dernier point est vrai des Femmes en général, il l'est à plus forte raison des Femmes opulentes. Tout Homme donc qui voudra se marier, & n'être pas incessamment en butte aux airs fiers & hautains d'une Epouse plus riche ou plus noble que soi, doit, suivant le précepte d'Ovide (b), prendre autant qu'il se peut, son semblable à l'un & à l'autre égard.

Si qua voles aptè nubere, nube pari ;

Car ce que dit *Juvenal* (c)

Intolerabilius nihil est quam Fœmina dives.

„ Qu'il n'y a rien de plus insupportable „ qu'une Femme riche „ convient aussi aux Femmes qui se croient, ou qui sont réellement de meilleure extraction que leurs Maris,

Vignier, Président de Metz, mais Homme de naissance bourgeoise, eût été bien malheureux, si en épousant *Catherine Chabot*

(a) Molière dans l'Ecole des Femmes Act. 3. Sc. 2.

(b) Epist. Héroid. Epist. IX. 31,

(c) Sat. VI. 459.

(Fille du Marquis de *Mirebeau* , & Veuve d'un Grand Ecuier de France (a) il eût rencontré en elle un esprit de la trempe de ce-
 „ lui de *Mlle. du Til. et.* „ Cette Dame deman-
 „ dant un jour à l'autre , par quelle raison
 „ elle avoit pû se résoudre à épouser ce Pré-
 „ sidenteau ? C'est que j'étois grosse, répondit
 „ *Catherine Chabot.* Ah Madame, repartit
 „ la *Demoiselle* , six Bâtards vous auroient
 „ moins deshonorée , que ne fera un Enfant
 „ légitime venu d'un tel mariage ! *Mlle. du Tillet* (b) que le vieux Duc d'*Epernon* aimoit
 tant pour son esprit , en donna une bien sotte
 marque dans cette rencontre. Peut - être que
 le motif qui engagea nôtre Veuve à épouser
 en secondes nôces un *Présidenteau* , la rendit
 plus traitable sur le chapitre de sa Noblesse.
 Je ne voudrois pourtant pas en répondre.
 Ce qu'il y a de sûr , c'est que l'Hymen est
 fans comparaison plus heureux, quand l'Ex-
 traction & le Bien sont à peu près égaux des
 deux côtés : ou lors-que la Superiorité , s'il
 y en a à ces égards , vient de la part du Ma-
 ri ; moins enclin pour l'ordinaire à la repro-
 cher à son Epouse, que celle-ci ne l'est à s'en
 faire valoir auprès de son Epoux.

(a) Cesar Auguste de S. Lary, dit De Termes.

(b) Mem. Hist. &c. du Sr. Amelot de la Houffais
 T. II. P. 67.

ARTICLE XIV.

S'il la faut prendre belle ou laide.

PRemierement , il n'y a rien de plus fragile, ni de plus courte durée que la Beauté d'une Femme.

*Res est forma fugax. Quis sapiens bono
Confidat fragili ? (a)*

L'Age & les maladies la font passer nécessairement & bien-tôt. *Forma dignitas morbo deflorescit, aut vetustate.* Ce sont les termes du Pere de l'Eloquence Romaine, & c'est ce dont nous voïons tous les jours des exemples.

En second lieu les Femmes, qui ne sont que Belles, s'en font furieusement accroître sur cet Article.

*Fastus inest pulchris, sequiturque superbia
formam. (b)*

L'aimable *Flore* & la belle Mme. Desbonnières font néanmoins exception à la règle.

(a) Seneca Hippolyti Actu 2. in Choro.

() Poës. Franç. de Mr. Regnier Desmarais T:
II. P. 193.

Flore

Flore.

Flore , jeune , bien-faite . & jolie ;
Pleine d'esprit , pleine d'attraits ,
N'a qu'un défaut , c'est que jamais.
Elle n'est satisfaite d'elle.
Mais l'aimable & rare défaut ,
Que celui de la jeune Flore. (a)

Mme. Deshoulières.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la Beauté pour un Bien ?
A l'examiner , il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sai que sur les cœurs ses droits sont absolus ;
Que tant qu'on est belle , on fait naître
Des desirs , des transports , & des soins assidus :
Mais on a peu de tems à l'être ,
Et long tems à ne l'être plus.

Voilà ce que c'est que d'avoir l'esprit bien
tourné : mais les Femmes , de même que
les Poètes , ont rarement de leur mérite des
sentimens si modestes. Croïons-en sur ce
dernier point le Chevalier *de Cailly* , qui étoit
lui-même un maître Poète , je veux dire un
excellent Poète.

Rien ne te semble bon , rien ne sauroit te plaire ,
Veux-tu de ce chagrin te guerir désormais ?
Fais des Vers , tu pourras ainsi te satisfaire ;

(a) IX. Entretien des Ombres &c. P. 299.

Jamais Homme n'en fit , qu'il ait trouvé mauvais.

Mais les Belles n'en seront pas quittes avec moi à si bon marché. Democrite disoit ; *Qu'un beau visage n'est souvent que l'étui d'une cervelle démontée.* Et un Auteur (a) qui se fait lire tous les mois avec plaisir, fait ressembler les Belles Femmes , à une Montre à répétition , dont la boîte seroit d'or enrichie de diamans ; mais qui sonneroit les heures à toutes les minutes, sans aucune regularité. Ce langage est bien éloigné de celui que tint autrefois le severe Caton. Ce n'est pas un moindre crime, disoit-il , d'offenser une Beauté que de piller un Temple. S'il y , avoit aujourd'hui des Catons qui voulussent me punir comme Sacrilege ; je me ferois fort d'échapper à la peine, pour peu qu'ils écoutassent raison. Je passe à un troisième inconvenient qu'il y a à prendre une Femme trop belle.

La Beauté d'une Femme n'est pas toujours suivie de toute la vertu du monde.

————— *Rara est adeo concordia forme
Atque pudicitia. (b)*

A en croire quelqu'un , dont je ne saurois

(a) IX. Entretien des Ombres &c. P. 299.

(b) Juven. Sat. X. 297.

me rapeller le nom ; *Casta qua nunquam rogata* ; d'où s'ensuit que ; *Si utcumque rogetur* , adieu paniers , vandanges sont faites. Ce qui a fait dire au Sieur *Baraton*.

N'allons point, dit *Daphnis* disputer sur les goûts,
Et laissons marier les Foux.

Jamais Homme sensé de l'Hymen ne s'entêre.
Pour moi dans la Beauté , comme dans la Laideur ,

Je ne vois que sujets de chagrin & d'horreur,
La Belle fait mal à la tête ,
Et la Laide fait mal au cœur.

On n'est pas même à l'abri avec celle-ci
du Mal (a) que celle-là fait à la tête.

I. P R E U V E.

J'avois pris Femme laide ,
Pour n'être point Cocu ;
Mais c'est un vain remede ,
Et j'en suis convaincu. (b)

II. P R E U V E.

Jean , qui craint de porter les cornes ,
Epouse pour sa sûreté
Lize , dont la difformité
Est au delà de toutes bornes.
Elle est noire comme un fuzil ,
Maigre & sèche comme Brézil ,

(a) Poës. Div. P. 135.

(b) Cour. Polit. & Gal. du Lundi 1. Dec. 1721.

S'il la faut prendre

Et riche en rhumes & cattherres.
 Elle lui fait voir toutefois ,
 Que dans les plus mauvaises terres ,
 On recueille le plus de bois. (c)

A R T I C L E X V.

S'il la faut prendre sçavante ou ignorante.

Arnolphe à Chrisalde. (d)

JE crois, en bon Chrétien, vôt're Moitié fort sage ;
 Mais une Femme habile est un mauvais présage ,
 Et je sçai ce qu'il coûte à de certaines gens ,
 Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
 Moi j'irois me charger d'une Spirituelle ,
 Qui ne parleroit rien que Cercle & que Ruelle ?
 Qui de Prose & de Vers feroit de doux écrits ,
 Et que visiteroient Marquis & Beaux Esprits ;
 Tandis que , sous le nom du Mari de Madame ,
 Je serois comme un Saint que pas un ne reclame ?
 Non , non , je ne veux point d'un Esprit qui soit
 haut ,

Et Femme qui compose en sçait plus qu'il ne faut.
 Je prétens que la mienne , en clartez peu sublime,
 Même ne sache pas ce que c'est qu'une Rime ;
 Et s'il faut qu'avec elle on joüe au Corbillon ,
 Et qu'on vienne à lui dire, à son tour, qu'y met-on ?
 Je veux qu'elle réponde , une tarte à la crème ;
 En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler.
 De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

(c) Poësies de Furetière , Epigr. 34.

(d) Molière , Ecole des Femmes. Act. I. Sc. I.

Arnolphe eſt ſi entêté d'une femme de ce caractère , qu'il dit encore dans la *Scene III. de l'Acte III.* de la même Pièce.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma Femme,
Ainſi que je voudrai , je tournerai cette Ame,
Comme un morceau de cire entre mes mains
elle eſt ,

Et je lui puis donner la forme qui me plait.
Il ſ'en eſt peu fait que durant mon abſence ,
On ne m'ait attrapé par ſon trop d'innocence ;
Mais il vaut beaucoup mieux , à dire vérité ,
Que la Femme qu'on a péche de ce côté.
De ces ſortes d'erreurs le remède eſt facile.
Toute perſonne ſimple aux leçons eſt docile ;
Et ſi du bon chemin on la fait écarter ,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une Femme habile eſt bien une autre Bête.
Nôtre ſort ne dépend que de ſa ſeule tête ;
De ce qu'elle ſ'y met , rien ne la fait gauchir ,
Et nos enſeignemens ne ſont là que blanchir.
Son bel eſprit lui ſert à railler nos Maximes ,
A ſe faire ſouvent des Vertus de ſes Crimes ,
Et trouver , pour venir à ſes coupables fins ,
Des détours à duper l'adreſſe des plus fins.
Pour ſe parer d'un coup en vain on ſe fatigue ;
Une Femme d'eſprit eſt un Diable en intrigue ,
Et dès que ſon caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de nôtre honneur , il faut paſſer le paſ.

ARTICLE XVI.

Des conditions d'un bon Mariage.

LIVIE, s'étant par sa complaisance renduë Maîtreſſe de l'eſprit d'*Auguste*, diſoit; *Que le vrai moyen de commander, c'eſt d'obéir; & que c'eſt en ce point que les Femmes font voir, ſi elles ont de l'eſprit ou de l'affect'on pour leurs Maris.* Mais comme les Femmes n'ont pas toujours pour leurs Maris la complaiſance requiſe; & que les Maris manquent auſſi très-ſouvent dans les égards qu'ils devroient avoir pour leurs Femmes; *Alphonſe le Sage, Roi d'Aragon*, diſoit: *Que pour rendre un Mariage heureux, il falloit que le Mari fût ſourd, & la Femme aveugle.*

Vout on que la paix ſ'entretienne;
 (Car on ne parle plus d'amour,
 Dans une union ſi Corré i n^oe)
 Que leur tache de chaque jour
 Soit de ſuporter tour à tour,
 Lui ſon humeur, elle la ſienne.
 Enfin, pour vivre à peu près bien,
 Qu'ils tiennent tous deux pour Maxime,
 Qu'il faut dans le ſacré lien,
 Que l'un ſouffretout hors le crime.
 L'autre tout, ſans excepter rien. (a)

(a) Poëſ Franç. de Mr. Regnier Desmarais. T. 2.
 pag 476.

C'étoit là aussi la prétention de Martial. (a)

Uxor vade foras, aut moribus utere nostris.

Non ego sum Curius, non Numa, non Tadius.

„ Je ne suis point de la sagesse d'un *Curius*,
„ d'un *Numa*, ou d'un *Tadius*, sortez donc
„ de chez moi, ma Femme, ou faites-vous
„ à mes manières. „ Mais il y a dans l'Anti-
„ quité un exemple ; qui n'est nullement favo-
„ rable à cette injuste prétention des Hommes.
„ Une Femme ayant appris que son Mari in-
„ fidèle étoit à sa Maison de Campagne avec
„ une Femme, qu'il aimoit, s'arma d'un poi-
„ gnard, & en fit prendre à des Domestiques
„ qu'elle avoit sçu gagner, résoluë d'aller
„ poignarder son Mari, & celle qui étoit la
„ cause de son crime. Après avoir executé
„ ce qu'elle avoit projeté, elle courut à la
„ Ville où se tenoit le Roy, & lui demanda,
„ s'il n'eût pas fait grace à un Mari, qui,
„ ayant trouvé sa Femme entre les bras de
„ son Amant, les eût tué tous deux ? Le
„ Prince répondit que c'étoit une action gra-
„ ciable, & qu'on pouvoit avoir recours à lui
„ en de pareilles occasions. *Je vous supplie*
„ *donc, dit-elle, de me faire expédier ma grace;*
„ *car ayant sçu que mon mari étoit à sa Maison*

(a) Lib. XI. l. pigr. 105.

T iiij

„ de Campagne avec une personne qui lui faisoit
 „ manquer à la fidelité qu'il me doit , j'y ai été
 „ & je les ai tué tous deux (a) Si ce Prince
 n'eût pas cru que la fidelité dût être égale
 des deux côtez , eût-il fait grace à cette
 Femme , dont il ne desapprouva pas même
 l'Action ? Monsieur Pavillon adresse aux
 Maris débauchez un Avis qui a certainement
 son mérite.

Ne divertiss z point les fonds

Destinez pour le Mariage :

Encore aurez-vous peine , usant de ce ménage,

A prier toutes les façons,

Que demande un si grand ouvrage.

Mais une chose encore qui devoit bien
 les retenir dans le devoir, c'est le langage que
 Monsieur du Fresnoy fait tenir à leur sujet à
 son Siamois. Il faut bien que les Hommes se
 sentent plus foibles que les Femmes ; puis qu'ils
 veulent qu'elles leur pardonnent tout , lors qu'ils
 ne leur pardonnent rien. (b) Je reviens sur
 mes pas.

Pour faire un bon Mariage , Theodelte
 vouloit que la Femme , fût belle , bonne &
 noble ; & que le Mari fût sain , riche & sage.

Henri IV. disoit à un de ses Favoris , que
 s'il ne tenoit qu'à souhaiter , il voudroit que
 la Princesse qu'il épouseroit , eût entr'autres

() Amusem. Ser. & Comiq. pag. 121.

() Ibid. pag. 34.

qualitez celles-ci. , Beauté en la personne ,
 , pudicité en la vie ; complaisance en l'hu-
 , meur ; habileté en esprit ; fécondité en
 , génération ; éminence en extraction, &
 , grands Etats en possession. Mais je crois.
 , ajoutoit-il , que cette Femme est morte ,
 , même peut-être n'est pas encore né, ni pré-
 , te à naître (a)

Le Pere Dubosa rapporte que quelqu'un a
 dit : que le Mariage , pour être heureux , doit
 être accompagné des Muses , de Mercure , &
 des Graces. J'éclaircirai ceci par un Com-
 mentaire.

Des Muses. Afin que le Mari & la Femme,
 ressemblans par là à ces Déeses , qui prési-
 doient aux Beaux Arts, ils pussent s'entretenir
 l'un & l'autre agréablement & utilement.

Quand une Beauté que l'on aime ,
 N'a point d'enjoûment ni d'esprit ;
 L'amour qu'on a , fût-il extrême ,
 En peu de tems s'évanouit..
 Le cœur est bien-tôt infidèle ,
 Il sent le dégoût & l'ennui ;
 Et la Raison brise avec lui
 Les Nœuds qu'il a formez sans elle. (b)

De Mercure. Afin d'être mieux en état de

(a) Dictionnaire de Monsieur Bayle, à l'Article de
 Henri IV. in-Notis.

(b) Epigrammes , &c. de Mr. Lebrun. pag. 363.

pourvoir à leurs besoins , & à ceux de leur Famille , car si chez les Payens , *Mercur* fut le Dieu des Larrons ; il le fut aussi du Négocce , qui est un Pérou presque sûr pour ceux qui s'y adonnent avec soin , & avec prudence.

Et enfin des *Graces*. C'est-à-dire , 10. de la Beauté : car outre que les *Graces* étoient de la suite de *Venus* , on les peignoit encore toutes nues ; pour montrer que ces Déeses brillant par leurs propres charmes , n'avoient aucun besoin de ceux qu'on emprunte de l'Art. Les *Graces* qui se tenoient toujours par la main ; supposent 20. la bonne amitié & la forte union , qui doivent regner entre les personnes que le Ciel a fait naître pour le lien de tous le plus étroit , & par cela même le plus désagréable ; si on n'y fait entrer pour rien les *Muses*, *Mercur*, & les *Graces*.

A R T I C L E X V I I.

L'Amour & l'Hymen reconciliez.

EPITHALAME par Mr. V*. E**.

LEs Personnes , pour qui cette Epithalame a été faite , vivent si agréablement ensemble , que je n'ai pû la mieux pla-

L'Am. & l'Hym. reconcil. IV.P.A.XVII. 227
cer , qu'à la suite de mon Article sur les
Conditions d'un bon Mariage.

L'Hymen le triste *Hymen* des Mortels méprisé ,

Jouer de son volage Frère ,

Dans un Antre à l'écart de ses pleurs arrosés ,

Regrette vainement le séjour de *Cy . é . e .*

Loin de cet Antre obscur les Graces & les Ris.

L'Herbe sèche à l'entour , & les Myrthes flétris ,

Augmentent l'horreur tenebreuse

De cette Solitude affreuse.

Compagnons de ce Dieu, l'on voit autour de lui

Le Repentir, le Dégout, & l'Ennui ,

La Jalousie ingénieuse

A nourrir son chagrin d'un injuste soupçon ;

Avec l'esprit de contradiction ,

La Chicane capricieuse ,

La Discorde & la Haine y versent leur poison ,

Un chagrin morne , une douleur muette

Regnent dans ces stériles champs :

La seule discorde indiscrete ,

Qu'anime par ses cris la Chicane inquiète ,

Auprès du pâle *Hymen* , fait siffler ses Serpens ,

Ausquels certain Oiseau de malheureux augure ,

Dont le nom seul est une injure ,

Répond par ses lugubres chants.

Dans la main de ce Dieu la Torche nuptiale

D'une sombre lueur remplit ces tristes lieux :

Souvent en allumant cette Torche fatale ,

De son propre flambeau l'Amour éteint les feux.

Aussi depuis long-tems d'une constante fuite

Le délicat Amour évite

De ce Frère bourru le dégoutant séjour :

Sans qu'il implore son secours ,

Tout tend les bras à ses aimables chaînes ;

Il soumet à ses Loix les plus farouches Cœurs ,

Et leur fait de *l'Hymen* prodiguer les faveurs ,
 Sans qu'ils en ressentent les peines.

Orgueilleuse Divinité

Modore un peu ta vanité :

L'Amour résiste à tes charmes ;

Sa solide Raison , & sa noble fierté ;

Eludent ta finesse , & méprisent tes Armes.

Si son Ame à la fin reconnoît un Vainqueur ,

Sa Raison plus que toi défarme sa rigueur ;

Elle sçait aimer sans foiblesse ,

Et dans le tems que tu dompres son cœur ,

Tu succombes sous sa sagesse.

Sur elle en vain ! *Amour* décoche mille traits ,

(Ce Dieu de nature mutine

Plus on résiste , plus on s'obstine)

Il voit qu'il ne sauroit jamais ,

Sans l'aide de *l'Hymen* , assûrer ses projets ,

Qu'avec ce Frère une guerre intestine

De ses desseins traverse le succès ;

Et contraint de fixer son humeur libertine ,

Il court lui demander la Paix.

L'Arc débandé , le Carquois vuide ,

Il arrive bien tôt dans cette Plaine aride ,

Où *l'Hymen* tient sa sombre Cour.

Aussi-tôt que surpris , il contemple *l'Amour* ,

Dont il gardoit à peine une imparfaite image ,

Un air plus gai déride son visage.

Son Frère changeant à son tour ,

Devient plus modéré , plus sage.

La commune nécessité

(C'est de la Paix le motif ordinaire)

Fit que l'accord entr'eux fût bien-tôt arrêté.

L'Amour promet de son côté ,

Qu'uni pour toujours à son Frère ,

En sa faveur il alloit se défaire

De son aveuglement , de sa legereté ;

Que par un examen severe ,

Il s'ouvreroit un chemin salutaire

A l'exacte Fidélité

Quant à *l'Hymen*, à son tour il s'engage ,

De bannir de sa Diction

L'Interêt & l'Ambition ,

Entre qui jusqu'ici sa faveur se partage ,

Le Merite affranchi d'un indigne Esclavage

Le Merite & l'Amour seroient ses favoris :

Rigide observateur de leurs sages avis ,

Il auroit soin sur tout que l'indigne foiblesse

D'un Cœur , esclave né d'un Métal séduisant ,

Ne fit un vil trafic d'argent ,

D'un doux commerce de Tendresse.

Dès qu'une ferme Paix eut réuni nos Dieux ;

Un aimable Printems se fixa dans ces lieux ;

L'air s'épure , la Haine avec sa suite affreuse

Fuit de ce nouveau jour la lumière odieuse ;

De mille & mille Fleurs le coloris brillant

Etale sur les Prez son désordre riant ;

Des Myrthes ranimez la verdure éternelle

Cache en son sein obscur la tendre tourterelle :

Son murmure , autrefois témoin de sa douleur ,

Auprès de sa compagne exprime son bonheur :

Comme elle de l'Amour tout reconnoît l'Empire.

Un doux poison se mêle à l'air que l'on respire ;

Si la Nayside ençor fuit l'agile Silvain ,

Et ses piez & son cœur trahissent son dessein :

Le fidèle Berger , & la simple Bergère ,

Foulent d'un pied léger la naissante fougère ;

Et les Jeux & les Ris voltigeant dans les airs ,

Font entendre ces doux concerts.

Pour ces beaux lieux quitte *Cythère* ,

De l'*Hymen*, de l'Amour descens, charmante Mere,

De tes Enfans chers viens celebrer la Paix ,

Jouis de ton Empire établi pour jamais.

Et vous , bienheureuse *Lucrece* ,

Dont l'Esprit , la Beauté , la Vertu , la Jeune

Dans le cœur d'un Amant aimable & vertueux,
 Ont allumé les premiers feux ;
 Et vous, son digne Epoux, qui par un choix si sage
 Tracez de vos Vertus une fidele image :

Aimable Coupie , dont les cœurs
 De cette douce Paix sont les heureux Auteurs ,
 Puissiez vous à jamais jouir de votre ouvrage !

Puisse en l'Esprit des Fils
 De la Reine des Ris ,
 Une vive reconnoissance ,
 De vos bienfaits le digne prix ,
 Entretenir l'intelligence !
 Que tous trois s'unissant pour vous ,
 Vous prodiguent la Quintessence

De ce que leurs plaisirs ont de tendre & de doux !
 Chaque jour , s'il se peut, devenez plus aimables,
 Sans-cesse plus aimés , toujours plus amoureux !

Que vos cœurs soient inepuisables
 En sentimens tendres & genereux !
 Toujours d'attraits nouveaux tirez de nouveaux
 feux !

Que de vos cœurs la Discorde bannie ,
 Exerce ailleurs sa tyrannie ;

Que seulement ce Trouble heureux ,
 D'une Ame delicate aimable caractère ,
 Stratageme prudent de l'Enfant de *Cythere*
 Pour garantir les cœurs d'un calme dangereux ,
 Que cette inquiétude en qui l'Amour s'épure ,
 Dont il tire sa nourriture ,

De tems en tems vienne attiser vos feux !
 Pour serrer vos liens déjà l'*Hymen* avance ,
 Mille plaisirs badins folâtent sur ses pas ;

Ceres seconde en solides apas ,
 Répand sur son chemin une riche abondance.

Doux Arbitre d'heureuses nuits ,
Hymen, charmant *Hymen* ; que le tendre *Amour*
 guide ;

Pour tes jeunes Epoux rends ton vœu plus rapide ;
Prodigue leur tes Fleurs , & dans neuf mois tes
Fruits.

A R T I C L E XVIII.

LA BELLE HOLLANDOISE.

C A N T A T E.

PAR MR. DELAGRANGE.

Chez un Peuple rival des Rois,
A qui le desir d'être libre
A coûté d'aussi longs exploits,
Qu'aux premiers Habitans des rivages du Tibre ;
Iris, la jeune Iris, surpasse les attraits
De la Déesse de Cythère ;
Celle , pour qui l'Amour se blessa de ses traits ,
Étoit moins digne de lui plaire.
L'on compteroit plutôt les habitans des Airs,
Les nocturnes flambeaux de la Voute azurée ,
Et les épis dorés dont Cérès est parée ,
Que le nombre des Coeurs qu'Iris tient dans ses
fers.

L'Empire de Flore
Cede à ses apas ;
L'on voit plus éclorre
De Fleurs sous ses pas :
La saison nouvelle
A moins de beaux jours ,
Qu'on ne voit d'Amours
Voler autour d'elle.

Pour soumettre Iris à leurs Loix ,
Et rendre son cœur moins sévère ,

232 *La Belle-Hollandoise*. V. P. A. XVIII.

Bacchus & l'Enfant de Cythère
Se sont unis plus d'une fois :
Mais , dans ce combat agreable ,
Ils sont tous deux humiliés ;
Bacchus Aman- tombe à ses pieds ;
Et l'Amour yste sous la table.

Jadis les Lis victorieux
Exercerent sur ces Rivages
Les violens & courts ravages,
Què fait un Torrent furieux.
C'est à Vous, jeune Iris , de vanger ces outrages;
La Seine sur ses bords Vous rendra les hommages,
Qu'on lui refusa dans ces lieux.
Vous verrez ses plus nobles-têtes
Ceder au pouvoir de vos yeux :
Vous y ferez plus de conquêtes ,
Et vous les conserverez mieux.

Beautez , que l'Art pare
De tous les apas
Que le Ciel avare
Ne vous donne pas ,
Par des Lis finceres
Vos Lis remercières
Vont être flétris.
Vos couleurs trop vives
Aux Roses naïves
Vont céder le prix.
L'Amour sur vos Rives
Va conduire Iris.

Bien-tôt la Renommée à la Troupe rivale
Porte cette atteinte fatale.

Quelle horreur les saisit ! Quelle sombre douleur
D'un éclat emprunté derange l'artifice !

Et, pour comment leur supplice ,
Sur le front démasqué ramène la pâleur !

Ne souffrons pas que dans nos Plaines
On ose venir nous braver !
Perçons plutôt les Cœurs qu'on nous veut enlever,
Que de les voir briser nos chaînes !

Arrêtez ! calmez le courroux
Qu'excitent dans vos cœurs jaloux
Des charmes plus forts que les vôtres :
Contente du Cœur d'un Epoux,
Elle vous laisse tous les autres.

L'innocence & la paix, dans ces lieux pleins
d'apas ,
Epurent l'air qu'Iris respire.
Elle n'a pas dessein d'en détourner ses pas ;
Ses yeux ne veulent point d'Empire
Où la Vertu ne regne pas.

Heureux un Objet qui rassemble,
Par une extrême nouveauté,
Et la Sagesse & la Beauté,
Qui vont si rarement ensemble !
Plus heureux mille fois encor
Celui qui possède un trésor ,
A qui nul autre ne ressemble !

Le Peintre (a) n'a ni outré, ni même
achevé son Portrait..

(a) M. de la Grange.

ARTICLE XIX.

*L'Epithalamiste mal recompensé de ses peines.
Pièce nouvelle par Mr. L**. D*. T**.*

DAns un Païs jadis peup'é par des Pêcheurs,
Où sont gens que l'on dit prudens, de bonnes
mœurs,
Fut un savant Faiseur d'Epithalames
Flatteur de son metier (quand il s'agit des Dames
Convien-droit-il de citer leurs défauts ?
Et combien d'hommes vrais nigauds,
Avec du Bien sur-tout se plaisent qu'on les flatte ?)
Ce Poëte indulgent pour qui graisse la patte,
Fut instruit que l'Hymen devoit au premier jour
Resserrer des nœuds que l'Amour
Avoit formez long tems d'avance.
Esperant bonne recompense
Du couple riche des Parens,
Qui possédoient les premiers rangs,
Il chanta l'Amant & l'Amante.
Une Epithalame brillante,
Vantoit leurs belles qualités,
Souhaits heureux de tous côtés.
Les Dieux des Eaux, les Tritons, les Nayades,
Nymphes, Si énes, & Dryades
Venoient tous sur la Scene, & faisoient galamment,
Au Couple heureux leur compliment.
L'Auteur s'en aplatit, & fait mettre sous presse
L'Ouvrage plein de politesse,
On prend un exemplaire, & l'ayant honoré
D'un couvert de papier doré,
S'empresse d'en faire l'offrande.
Mais que sa surprise fut grande !
Bien loin de recevoir un sac d'argent ou d'or,

Et des remerciemens encor ,
L'encens fut rejeté. Qu'est ce que l'on veut dire ?
Dirent nos Amoureux. Est-on dans le delire ?
L'Auteur qui fait parler Nayades & Tritons,
N'a qu'à porter ailleurs ses tons :
Son encens nous paroît inutile à la fête ,
Chacun les mêmes mots répète,
L'Ecrit est promené de l'un à l'autre bout ,
On n'y trouve ni sel, ni goût.
On le berne. Il n'est pas jusqu'à la Chambrière
Qui ne le lise avec la Cuisiniere ,
Et puis de s'en moquer. Je conclus de ceci
Deux points évidens les voici.
Que tout Auteur qui rend Apollon mercenaire
Merite ce salaire.
Pourquoi vouloit flatter les gens ,
Et , sans les consulter, les barbouiller d'encens ?
J'ajoute qu'on ne peut trop louer la sagesse
De cet Amant & de cette Maîtresse :
C'est aux Auteurs une belle leçon ,
Batave rarement se prit à l'ameçon ,
Et ne troqua son or pour de belles paroles ,
Encor moins pour des fariboles.
Avez-vous des effets ? Comment est le cours ? Tant.
Hé bien tout aussi-tôt vous aurez du comptant ,
Argent de caisse , ou bien Argent de Banque :
Pour des Ecrits flatteurs ce n'est pas ce qui manque,
On en a fait souvent pour un morceau de pain.
Allez, Monsieur l'Auteur, chez quelque Souverain.
Par vos vers empoulés illustrer tous les crimes ,
Flater sa tyrannie , & louer ses maximes ,
D'un Scelerat faire un Heros , un Dieu ;
Partez & distinguez & les gens & le lieu.

ARTICLE XX.

*Des Causes des mauvais Mariages. Conduite
des Orientaux & des anciens Allemands
envers leurs Femmes.*

UN des plus Beaux-Esprits (a) d'une des
Iles Britanniques prétend, que la rai-
son, pourquoi il y a si peu de mariages heu-
reux c'est ; *Que la plupart des jeunes Dames
s'appliquent plus à faire des filets que des Cages.*
Si donc par la raison des Contraires, les jeu-
nes Dames laissoient là leurs *Filets*, & qu'el-
les ne s'appliquassent qu'à faire des *Cages*, qu'il
doute que le Mariage qu'elles contracteroient
dans la suite ne fût plus heureux, & que
leurs Maris ne les en aimassent incompara-
blement davantage ?

„ Le mariage, dit *Boccace* [b] est une des
„ plus importantes actions de la vie : mais
„ c'est peut-être celle de toutes, où l'on
„ examine le moins les convenances. On se
„ fait une affaire, & même un devoir, d'a-
„ voir un ménage bien assorti, & où toutes
les pièces quadrent les unes aux autres. On
„ regarde comme un défaut d'avoir deux

(a) Le Dr. Swift, Conte du Tonneau T.2. Art.4.

[b] Nouvelle 20.

„ Chevaux de carosse de different poil , & de
„ different âge : mais quand il s'agit de se
„ marier , on n'a que l'intérêt en vûë ; &
„ quelque difference qu'il y ait entre les par-
„ ties , soit pour l'âge ou pour l'humeur ,
„ pourvû-qu'il y ait du bien on n'en deman-
„ de pas davantage.

Developons ce Passage de *Bocace* , & fai-
sons en application aux deux Sexes ; voici pour
les Hommes. „ Quelle difference de nôtre
„ tems à celui de *Lycurgue* ! On ne faisoit
„ cas alors que de la Vertu ; on la compte à
„ present pour rien. L'Argent seul fait les
„ mariages : & quels mariages ? Quel est le
„ rang , quel est le grand nom , quelle est
„ la vertu que l'on respecte plus, que de gros
„ amas d'or & d'argent ? Si une Fille n'est
„ riche , fût-elle de la plus noble naissance ;
„ eût elle le merite personnel le plus accom-
„ pli ; elle ne trouve point de mari. Les An-
„ ciens disoient , que c'étoit une bonne dot
„ pour une Fille que la Vertu. Ces maxi-
„ mes ne sont plus de nôtre goût. L'Argent
„ a pris dans nôtre estime la place qu'y oc-
„ cupoient autrefois la Probité , l'Honneur,
la Pudeur. (a)

J'ai promis à Babet la foi de Mariage :

Ce parti , dites-vous , n'est point avantageux ,

(a) Dialogue sur les plaisirs , les passions , & le
merite des Femmes par Mr. Du Puy P. 251.

Placez mieux vôtre choix. Il est vrai que des
Dieux

Babet n'a point reçu l'opulence en partage :
Mais elle m'aime elle est belle , elle est sage.
Peu riches , mais contents , sous une douce Loi
Nous passerons nos jours dans une paix profonde.
Son Amour sa Beauté , sa Vertu , sont pour moi
La dot la plus riche du monde. (a)

L'Auteur du *Misanthrope* (c) dit : „ Que
„ quand on est Honnête-homme & labo-
„ rieux , on ne court pas facilement le risque
„ de manquer du nécessaire ; & que quand
„ on a le nécessaire , de la Raison , & une
„ Femme de merite, on peut avoir un bonheur
„ parfait. C'est ce que Mr. V*. E** expli-
que joliment dans ces Vers , que chacun peut
s'appliquer suivant sa condition.

Ce Savetier matineux ,
Quoi-qu'aux bords de la disette,
Ne se croit pas malheureux ;
Il est Epoux de Lysette.

S'il travaille nuit & jour ,
Son ame en est satisfaite ;
Quand il songe plein d'amour ,
Qu'il travaille pour Lysette.

Son habit deguenillé
Nullement ne l'inquiète ;

(a) Epigrammes &c. de Mr. Lebrun p. 307.

(b) Du Lundi 2, Nov. 1711,

Quoi qu'il soit mal habillé ,
Il est aimé de Lysette.

Assés grande est à son gré
Sa petite Maissonnette ;
Peut-il être trop serré
Avec sa chere Lysette ?

Son ordinaire est petit ,
Mais il fait chere parfaite ;
Car il a bon apetit ,
Et soupe avec sa Lysette.

Sans des draps bien savonnés ,
Il se plaît en sa couchette ;
Trouvant tous lits bien ornés ,
Où l'on couche avec Lysette.

Un Poëte Grec dit de même. Quelle douceur d'être aimé d'une personne que l'on aime. Quel plaisir , quand la Raison confirme le choix de nôtre cœur ! Et quel comble de satisfaction , quand la Vertu aide à former les nœuds, dont l'Amour ou l'Amitié nous lient ! (a)

Mais cette indigne *Philargyrie* (b) ne domine pas seulement les Hommes. Le seul intérêt gouverne les Femmes. Ce n'est rien auprès d'elles qu'un merite denué de fortune ; il leur faut des gens portés à la dépense, & en état de la faire. Soiez bossu, caduc , estro-

(a) Phocylide , Précepte 19.

(b) Amour excessif des Richesses.

pié, nain, demi homme ; ne soïez même rien moins qu'Homme ; sur tout aïez carosse pour vous , carosse pour madame , titre qui lui donne le droit de se reposer à l'Eglise sur un Carreau , on vous apelle un aimable Epoux. Manquez de dessein de vous ruiner pour une Femme , vous êtes perdu dans son estime. Elle se plaint du sort qui l'a jointe à vous ; elle vous accuse d'être fâcheux , brutal ; son ambition vous insulte , & va mettre la division dans les deux Familles)a).

N. Bouthillier [Fille de *Léon Bouthillier de Chavigny* Secrétaire d'Etat , veuve de messire *Brulart* premier président du Parlement de Bourgogne , & mere de plusieurs Enfans] épousa en Secondes Nôces le Duc de *Choiseul*, pour avoir le tabouret en Cour , & pour morguer la Maréchale de *Clerembault* sa sœur. Lors-qu'elle consulta le premier Président de *Harlay* sur ce Mariage , auquel elle étoit déjà engagée de parole, contre l'avis de tous ses Parens , ce grand Magistrat lui dit : *Madame, quant à Mr. le Duc de Choiseul, il n'y a rien à redire ; mais quant à vous, qui avez des Enfans, & qui êtes avancée en âge, je vous dirai franchement, qu'à votre Fils-aîné la tête a emporté le Cul* [Il s'étoit tué en tombant d'un balcon dans une Cour] & qu'à vous le

(a) Le Théophraste Moderne , Article du Mariage. P. 385.

cul va emporter la tête (a). Voilà pour le Rang dont les Femmes sont si jalouses: disons un mot de la Parure, qu'elles n'aiment pas moins.

Philippe le Bel étant allé en Flandres avec la Reine *Jeanne* son Epouse, l'an 1391, ils ne purent assez s'étonner de voir à Bruges le luxe de ses Habitans. La Reine sur tout, prenant garde aux Joiaux des Dames de cette Ville, en conçut un tel dépit, qu'elle s'écria : *Qu'est ceci ? Je croiois être seule Reine, & j'en trouve ici par centaines* [b]. Si l'on ne voit pas par tout des Femmes succombant presque sous le faix des joiaux, nos yeux ne sont que trop souvent frappés de celles qui se mettent d'un air qui ne convient ni au bien qu'elles ont, ni au genre de vie qu'on leur destine, ou auquel elles s'appliquent actuellement. Je propose à ces Femmes l'exemple de la noble & de la Savante *Cornélie*, Mere des *Gracques*. Un Auteur, Contemporain de *Tibere* (c), rapporte que cette illustre Romaine, après avoir regardé tranquillement de fort beaux joiaux qu'une Dame de ses Amies étaloit en sa présence, elle fit venir ses Enfans ; donnant à entendre par là à son Amie, qu'une Famille bien élevée

(a) *Mém. Hist. &c.* du Sr. Amelot de la Houssaie T. 1. P. 541.

(b) *Délices des Pais-Bas* P 144.

(c) *Valerius Maximus* L. 4. C. 4.

étoit le plus grand ornement que pût avoir une Dame.

Pour moi , si j'étois né Fille , & qu'un Cavalier qui me convint me fit l'honneur de me rechercher en mariage, je ne voudrois d'aucune de ces somptueuses superfluités , que les Femmes recherchent avec tant de passion : Ou je consulteroïs tout-aumoins avec mon Amant , si ces dépenses ne dérangeroient en rien ses affaires. Prendre d'abord un certain vol , & donner ensuite du nez en terre , c'est ce que je ne saurois soutenir, ni pour moi, ni pour mon Epoux , que je voudrois aimer, & non pas ruiner.

Ne chargez donc jamais vos oreilles captives
De ces pierres de prix que l'Inde a sur les rives.
Ne vous accablez point de ces pesans habits ,
Où l'or de toutes parts brille avec les rubis.
Quelle horrible fureur ! Quelle rage effrénée ,
De mettre en un habit les rentes d'une année ?
Evitez cet excès si commun aujourd'hui ,
Il traîne bien souvent de grands maux avec lui.
La simple propreté d'une jupe ordinaire ,
Plus que cet attirail est capable de plaire. (A)

Je reviens aux Hommes. A mon avis , le mauvais succès des mariages vient encore très-souvent , de ce que nous nous laissons prendre à la seule beauté des Femmes : sans

(A) Oeuv. Div. du Sr. D^r Chant V. de l'Art d'Amour.

considerer si elles ont d'ailleurs des qualitez propres à nous dédommager de la perte d'un si frêle avantage , lorsqu'elles s'en verront privées. D'où il arrive , que si nous ne haïssons pas alors nos Femmes , nous les méprisons dumoins souverainement. Le *Maître de l'Art d'Aimer* (*b*) compare à juste titre les Femmes qui ne sont que belles à un Rosier dont la vûë nous plaît & nous réjouit, pendant qu'il est chargé de fleurs ; mais dont nous ne faisons aucun cas , dès que les fleurs en sont tombées.

Contemnunt spinam cum cecidere rose.

Heureux encore ! Si , comme le Rosier , nos Femmes recouvroient leur première beauté , mais c'est ce qu'on ne doit pas attendre. Et à demeurer dans l'idée de nôtre Poëte , je ne ferai pas difficulté de dire qu'à cet égard , j'aimerois sans comparaison mieux un Rosier qu'une Femme. En voici les principales raisons. 1. Un Rosier reverdit tous les ans , mais une Femme, dont la beauté est fanée une fois ne reverdit jamais. 2. On se défait d'un Rosier quand on veut , mais on ne sauroit se débarrasser d'une Femme. Enfin , un Rosier ne coûte presque rien d'entretien ; mais une Femme qui ne sçait , ou

(*b*) Ovid Fast. Lib. 5.

qui ne veut pas borner ses desirs , peut perdre son Mari de Corps & de Bien tout ensemble.

Monsieur de *Tournefort* , qui a parcouru en personne quelques Païs du Levant , rapporte (*a*) que chez les *Turcs* ; „ Quand un „ Mari paye honnêtement à sa Femme le „ tribut la nuit du Jeudi au Vendredi , la „ quelle est consacrée aux devoirs du *Mariage* ; & qu'il lui fournit du pain , du beurre , „ du ris , du bois , du café , du coton , & „ de la soye , pour filer des habits ; elle en „ est parfaitement contente , & ne demande „ point à s'en separer.

Un Abbé (*b*) (que je cite à ce sujet, non comme un Voyageur , mais comme assez bon Philosophe) après avoir remarqué ; que les Femmes chez les Orientaux font une partie de leur Equipage & de leurs Biens meubles , dont ils prennent grand soin , & qu'ils gardent avec empressement pour leurs besoins ; continuë ainsi : „ Nous prétendons qu'il n'y „ a chez eux à cet égard , ni douceur , ni „ politesse , ni galanterie. Ils prétendent qu'il „ n'y a chez nous que fureur , que passion , que „ sottise , & qu'extravagance. Peut-être que „ des Juges desintéressés auroient de la peine „ à décider en nôtre faveur ; Car , si l'on

(*a*) Voyage du Levant T. 2. P. 50 de l'Edit. Amst.

(*b*) Mr. de St. Réal. dans ses Oeuvres T. 5. P. 47.

„ examine toutes les folies , dont une fois
„ dans la vie tous nos plus Honnêtes-gens
„ font l'épreuve sur cet Article , si l'on
„ fait attention à toutes les affaires cruel-
„ les , & à toutes les querelles sanglantes
„ & meurtrières , qu'elles causent ; on
„ trouvera que ceux qui se sont mis hors
„ de portée de tous ces malheurs doivent
„ passer pour plus sages que les autres.
„ On trouve de la barbarie dans la Ser-
„ vitude , où les Orientaux tiennent leurs
„ Femmes : mais si ce sont des Créatures
„ plus cruelles & plus dangereuses que les
„ Tigres & les Lions , il n'est pas extraor-
„ dinaire de les enchaîner. J'ai ouï dire à
„ un habile Homme ; que , pour être civi-
„ lisées & familiarisées , elles n'étoient pas
„ moins féroces , ni moins sanguinaires.

Les Anciens *Allemands* , ne donnoient les jours des nûces à leurs Femmes , que des Bœufs , un Cheval bridé , une Hache , & un Sabre : pour marquer qu'elles devoient partager avec eux les douceurs de la Paix , & les perils de la Guerre. De là vient aparemment qu'on voit encore tant de Femmes dans les Armées des Descendants de ce Peuple. Chez les *Perses* , les Femmes accompagnoient aussi leurs Maris dans les Combats. Les Hommes d'aujourd'hui entendent bien mieux les règles

de la belle galanterie. Ils donnent souvent à leurs Epouses ce qu'ils ont , & ce qu'ils n'ont pas. Il s'en trouve même , & ceci, dit-on , est particulier aux Commerçans , qui reconnoissent par Contrat de Mariage à leurs Femmes une plus grosse dot qu'elles n'ont eüe en effet ; afin que cette poire, que les Loix mettent à couvert de la poursuite des Créanciers , serve à étancher la soif , qui pourroit les brûler dans la suite. Je ne porte pas de jugement sur ces Loix. Elles ont sans doute été faites à bonne intention , mais on en abuse grossièrement.

A R T I C L E X X I.

Avis aux Peres qui ont des Enfans à marier, & principalement des Filles belles & riches.

LA GARDE DIFFICILE.

VITE un Contrat , vite un Notaire,
Agnés est déjà grande, il lui faut un epoux;
 Terminez au plutôt l'affaire ,
 Cher *Arnolphe* , dépêchez-vous.
 Votre esprit là-dessus peut-il être tranquille ,
 Quand maint Galand convoite un si friand morceau ?
 Qu'une Fille belle & nubile
 Est un incommode fardeau !
 En Pilote prudent prévenez donc l'orage ,
 Prenez un Gendre dès ce jour ;
 Où sur les côtes de l'Amour

Thémicloste, fameux par cent faits éclatans,
Avoit une Fille assez belle.
Il la voulut pourvoir, & deux Partis pour elle
Vinrent s'offrir en même tems.
L'un d'eux Homme d'esprit, & d'un rare mérite,
Des Biens de la Fortune étoit mal partagé.
L'autre tout au rebours de richesses chargé,
Étoit un étourdi, sans esprit ni conduite.
Thémistocle avisé, rejetant ce dernier,
Accorda sa Fille au premier,
Et lui donna pour dot une fort grosse somme.
Sans mérite, dit-il, les trésors ne sont rien,
Et j'aime mieux un Homme aiant besoin de Bien,
Que du Bien aiant besoin d'Homme. (b)

„ Le Président *Jeannin*, n'étant encore
„ qu'Avocat, un Particulier fort riche, qui
„ l'avoit oïi discourir touchant la préseance
„ que Beaune prétendoit sur Autun dans les
„ Etats, fut tellement charmé de la solidité
„ de ses raisons & de la force de son discours,
„ qu'il résolut de l'avoir pour Gendre, s'il
„ se trouvoit quelque proportion dans leurs
„ fortunes. Etant allé le voir à ce dessein, &
„ lui ayant demandé en quoi consistoit prin-
„ cipalement le Bien qu'il possédoit, *Jeannin*
„ porta la main à la tête, & lui montrant
„ ensuite quelques Livres sur des Tablet-
„ tes : *Voilà*, lui dit-il, *tout mon Bien & toute*

(a) Mr. Lebrun Epigrammes, &c. pag. 259.

(b) Mr. Baraten. Oeuv. Div. pag. 41.

„ *ma Fortune.* La suite de la vie de *Jeannin*
 „ prouva manifestement à ce Particulier ,
 „ qu'il lui avoit montré plus de Bien que s'il
 „ lui eût fait voir un grand nombre de Con-
 „ tracts d'acquisition , & plusieurs coffres
 „ pleins de richesses „ (a). En effet , son
 seul mérite le fit monter aux plus hautes
 Charges de la Robbe , & devenir Ministre
 d'un des plus grands Rois que la France ait
 eu. Mais que les Avocats comme *Jeannin*
 sont rares ! Et qu'il est peu de Monarques ,
 qui recompensent aussi noblement le mérite ,
 que le fit alors Henri IV. qui , de quelque
 bien qu'il eût comblé *Jeannin* , se reprocha
 néanmoins toute sa vie de ne lui en avoir
 pas assez fait.

Fable du Coq & de la Poulette.

UN jeune Coq des mieux hupés ,
 En rodant par son voisinage ,
 D'une jeune Poulette aussi belle que sage
 Eut les yeux & le cœur également frappés.
 Ce Coq étoit fort beau , comme elle étoit fort
 belle ,

Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle ;
 Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux
 blessez.

Et tous deux penetrez de la même tendresse ,
 Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse ,

(a) *Perrault* , Hommes Illustres qui ont paru en
 France , dans le Siècle passé T. I. pag. 95.

qui ont des Enfans à marier IV.P.A.XXI.249

Et ne se voyoient pas assez.

Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent ,

Et qu'ils jurent si tendrement ,

De s'aimer tendrement.

Leurs severes Parens autrement en ordonnent.

Le Pere du Coq le contraint

A quitter sa chère Poulette .

En vain de sa rigueur il gemit & se plaint ,

Il faut qu'il obeïsse ou qu'il fasse retraite.

D'abord sur le toit le plus haut

Il se refugie & se guinde :

Mais n'y pouvant trouver l'aliment qu'il lui faut :

Pour contenter son Pere , il lui falut bien tôt

Epouser une Poule d'Inde.

Ces Epoux dès le premier jour ,

Empêchez de leur contenance ,

S'étant mariez sans amour

Se traiterent sans complaisance.

Outre qu'ils négligeoient le soin ,

De se dire des yeux quelque chose de tendre ;

Leur langage à tous deux étoit un baragouin ,

Qu'eux mêmes ne pouvoient entendre.

Quand le Coq chantoit ou parloit ,

La Dinde auroit juré que c'étoit de murmures :

E. quand la Dinde l'apelloit ,

Il croyoit ouïr des injures.

En un mot , leur destin ne fit point d'envieux ,

Il faut que pour bien vivre ensemble ,

L'Amour ait soin d'unir ce que l'Hymen assemble ,

Il est sûr qu'on s'entend bien mieux. (1)

(1) *Boursault* Lettres. T.I. pag.170.

ARTICLE XXII.

*Les Nôces réitérées défendues anciennement
aux deux Sexes.*

TERTULLIEN soutient que les secondes Nôces sont détestables ; il les appelle même un *Oprobre* , une *hontense Volupté* , une *Paiillardise*.

Saint *Chrysostome* est de l'avis de *Tertullien*, quoi qu'il s'exprime là-dessus en termes moins forts & plus délicats.

(a) *Gregoire de Nazianze* , plus indulgent sur cet Article, dit ; Que les deuxièmes peuvent se permettre ; mais que les troisièmes sont un peché ; & que de s'engager dans de quatrièmes , c'est mener une vie de pourceau. Tant il est vrai, dit à ce sujet un sçavant Journaliste , (b) que pour être Pere de l'Eglise, on n'en sçait pas mieux pour cela distinguer une action moralement bonne , d'une action indifférente ou mauvaise. L'Eglise en Corps ne l'a pas mieux distingué , que les Particuliers qui la composoient.

Selon le Pere *Martene* , l'ancienne Eglise regardoit les secondes Nôces comme des

(a) *Biblioth. German. T.3. pag. 33.*

(b) *Mr. Bernard , Nouv. de la Rép. des Lettres, Juin 1700, pag. 668.*

preuves certaines d'Incontinence , & elle ne les permettoit qu'aux conditions suivantes.

1. Les Veuves ne pouvoient se remarier “ qu'un an après la mort de leur premier “ Mari. 2. Le Prêtre & le Peuple devoient y “ consentir. 3. Les Mariés ne recevoient pas “ la Benediction Nuptiale. 4. On privoit des “ Aumônes de l'Eglise ceux d'entr'eux qui “ étoient dans le besoin. Enfin , on assujet- “ tissoit generalement tous ceux qui se rema- “ rioient à une Penitence publique , & on “ les éloignoit pendant quelque tems de la “ Communion. “

La même Eglise s'arrogéoit encore de plus grands droits. “ Elle ordonnoit à tous ceux qui se marioient pour la première fois , “ la continence les deux ou trois premiers “ jours de leur Mariage , ou du moins “ la première nuit (a) Elle — l'ordon- “ noit aussi tous les Dimanches aux Mariés “ qui devoient encore l'observer les veilles “ des grandes Fêtes, & cela pendant plusieurs “ jours. Il en étoit de même du Carême. “ *C'est, dit Saint Augustin dans un de ses Ser- “ mons ; C'est ici le tems que les Eoux s'éloi- “ gnent de leurs Eouses, & les Eouses de leurs “ Eoux , pour vaquer à la priere ; quoi que ce “*

(a) Pour justifier cette maxime , le Pere Martène remarque qu'elle a été observée par des Païens mêmes.

„ soit aussi ce qu'ils doivent faire toute l'année ,
 „ dans de certains jours. Plus ils s'abstiennent
 „ l'une de l'autre , mieux ils font ; car celui qui
 „ desire sans moderation les choses permises ,
 „ offense celui qui les lui a promises. On gar-
 „ doit sur tout la continence la semaine qui
 „ precedoit la Fête de Pâques , comme aussi
 „ une semaine après la Pentecôte , & à l'A-
 „ vent. (a)

J'aurois été trop long , si j'avois voulu recueillir ce que d'autres Evêques & des Conciles entiers ont ordonné au même égard. Ceux d'entre mes Lecteurs qui voudront en sçavoir davantage , pourront consulter, outre le livre du Pere Martène *De Antiqua Ecclesia Ritibus*, les Auteurs qui ont écrit là-dessus. Il n'auroit tenu qu'à moi de m'en faire donner la liste par un Habile-homme , & de m'en parer ici : mais je ne suis pas assez Charlatan pour cela. J'avoüerai plutôt que la lecture des Peres & des Conciles n'étant pas mon fait , ce que j'en ai débité dans cet Article & ailleurs , est tiré du *Polyanthea* ou de divers Journaux.

Concluons de la conduite de l'Ancienne Eglise , que si *Mélin de Saint Gelais* eût vécu dans ces tems-là , il eût aparemment payé bien cher sa prophanation , qu'il ne proféra pas seulement de bouche , mais qu'il eut

(a) Nouv. de la Rép. des Lettr. Juill. 1700. P.3. &c.

même l'insolence de mettre au Calendrier des Heures de Mademoiselle de Saint Leger, l'une des Filles de la Reine.

S'il vous plaisoit marquer en tête
Un jour ordonné pour m'aimer :
Je l'aurois pour une grand' Fête ,
Mais point ne voudrois la chômer.

Monsieur Ricaut écrit que les *Armeniens* d'apresent permettent les secondes Nôces, mais qu'ils tiennent les troisièmes pour abominables. Parmi eux encore une Veuve ne peut épouser qu'un Veuf ; & une personne qui n'a pas été mariée , ne peut se joindre qu'à une personne qui soit estimée Vierge.

ARTICLE XXIII.

*Les Nôces réitérées défendues principalement
aux Femmes.*

Monsieur Chevreau (a) remarque après *Valère Maxime*, que les Anciens hono-
roient de la Couronne de Chasteté les
Femmes qui ne s'étoient mariées qu'une
seule fois. Ce témoignage de leur conti-
nence étoit ordinairement marqué dans les
Inscriptions sur leurs tombeaux. Celles qui
se marioient en deuxièmes Nôces , n'é-

(a) Chevræana T. 1. pag. 304.

254 *Les Noces réitérées défendues, &c.*

„ toient point conduites en ceremonie dans
„ la maison du Mari ; & il n'y avoit dans
„ leurs épousailles ni chant , ni Fête , ni ré-
„ jouissance. Il leur étoit même défendu de
„ toucher la Statuë de la Chasteté , ou de
„ la Fortune Féminine. *Pausanias* dit que
„ *Gorgone* fut la première de toute la Grèce ,
„ qui eût osé se remarier contre la coûtume,
„ qui vouloit qu'après la mort du Mari la
„ Femme demeurât Veuve pour toute sa
„ vie.

Les Romains avoient une idée bien étrange de la Vertu des Femmes, qui délivrées de leur premier lien se rengageoient dans un second. Qu'on en juge par cette fin d'Epigramme de *Martial* (b) à *Thélesine*.

Qua nubit toties, non nubit ; adultera lege est.
Offendar mœchâ simplicitate minus.

Traduction par le Comte du *Bussy*.

Une Maîtresse , cher *Adras*te ,
Qui tient à son Amant tout ce qu'elle a promis ;
Est bien plus honnête & plus chaste ,
Que la Femme de sept Maris.

Cornelie n'en faisoit pas un jugement plus avantageux ; puis qu'étant recherchée en mariage par *Ptolomée* , après la mort de *Ti-*

(b) Lib. 6. Epigram. 7.

bere Gracque son premier Mari , elle prefera , au raport de *Plutarque* , le titre obscur de *Veuve* au titre pompeux de *Reine*.

Saint Jérôme , croit (a) que *Saint Paul* exclud des charitez de l'Eglise les *Veuves* qui ont eu deux Maris ; & il ne tient pas à ce Pere que *Jesus-Christ* n'excluë aussi ces *Veuves* de la Vie éternelle. *Considérez bien* , dit-il , que la *Veuve* , qui a eu deux Maris , bien qu'elle soit vieille , décrépite , denuée de tout , n'est pourtant pas digne de recevoir aucune assistance de l'Eglise. Or si on la prive du pain d'Aumône , combien plus doit-elle être privée du pain qui est descendu du Ciel ? Pour moi , qui suis & qui me juges même très-sincèrement indigne de chauffer les Savattes de *Saint Jérôme* , je ne voudrois pourtant exclurre des Charitez de l'Eglise que les jeunes *Veuves* qui se remarieroient. En effet , les Femmes , qui (généralement parlant) sont plus industrieuses & mieux instruites du prix de tout ce qui est nécessaire à la vie , n'ont pas besoin de secours si elles sont saines , & n'en peuvent donner aucun si elles ne possèdent point de santé. Il n'en est pas de même des Hommes , qui quand ils ne se remarieroient pas pour l'*Opus* , doivent nécessairement le faire pour l'*Opem* , c'est-à-dire , pour avoir

(a) Biblioth. German. Tom. 3. pag 34.

256 *Les Noces réitérées défendues , &c.*
une Aide qui ménage en même tems leurs
finances.

Quand ma Servante est au marché ,
Pour avoir à bon compte elle prend de la peine ;
Mais que m'importe qu'elle en prenne ,
Quand elle est au logis rien n'est à bon marché. [a]

Théodore de Beze peut nous servir de règle
à cet égard. Voici comme *Pasquier* le fait
parler.

*Uxores ego tres vario sum tempore nactus ,
Cum juvenis , cum vir , factus & inde senex.
Propter Opus prima est validis mihi juncta sub
annis ,
Altera propter Opes , tertia propter Opem.*

Sur ce principe , je ne donneroïs pas gain
de cause à *VViclef* qui croyoit que ceux qui
étoient hors d'âge de mettre des Enfans au
monde ne pouvoient se marier sans crimes ;
mais je suis fort tenté de penser avec lui ,
qu'un Jeune-homme ne doit point se marier
à une Vieille pour avoir son Bien.

A R T I C L E XXIV.

Du Cocuage.

LE saut du Mariage au Cocuage n'est pas
Linoüi : mais peu de gens , je m'assûre , se

[a] Le Chevalier de Cailly.

song

sont fait de l'état des *Cocus* (b) une aussi belle idée, que celle qu'on en voit dans les *Privileges du Cocuage* imprimez en 1661. dans une Ville dont on auroit de la peine à trouver le nom & la situation, à moins que de les aller chercher dans des Descriptions Anatomiques de l'un & de l'autre Petit Monde. L'Auteur des *Privileges du Cocuage* ne se contente pas de dire comme d'autres : Que le Cocuage est un bien petit mal pour les Maris qui sçavent les galanteries de leurs Femmes, & que ce n'est rien pour ceux qui les ignorent. Il va bien plus loin vraiment, & il soutient par de longs, & d'assez specieux raisonnemens. Que le Cocuage est un lien d'Amour, l'alliance du monde, la conservation des Hommes, la consolation des affligez, le secours des im-

(b) Je m'étonne que dans le *Dictionnaire de Furetière*, où entre plusieurs Etymologies du mot *Cocu*, on y donne entr'autres celle-ci, tirée du *Moyen de parvenir* : *Cocus* vient de *Coq-usé* ; parce que cette disgrâce arrive ordinairement aux Vieillards, &c. Je m'étonne, dis-je, que dans le *Dictionnaire* en question, on n'y trouve pas du mot *Cocus* l'Etymologie suivante, tirée des *Conferences du Bureau d'Adresse* sur toutes sortes de Matières par les plus Beaux Esprits de ce cems. Tom. 2. pag. 274. *Cocus* vient du mot Latin *Coquus*, qui signifie un Cuisinier ; parce que les *Cocus* nourrissant leurs Femmes, font comme les Cuisiniers, qui retirent & qui aprêtent la viande pour les autres.

„puissans , le soutien des Etats , le bonheur
 „des Particuliers , la conservation des ri-
 „ches , le retablissement des pauvres Fa-
 „milles , l'avancement des Peres & des Me-
 „res , le plus sûr & le plus infallible moyen
 „de faire fortune , la source des honneurs
 „& des dignitez , le Pere des délices , le
 „chasse-eunui des misérables , le donne-au-
 „cœur joye des Femmes , le plus beau titre
 „de noblesse qu'on puisse avoir , la multipli-
 „cation des Amis , & la garde fidèle des
 „Maris.

Comme je ne connois ici que des *Lucrées*, je ne suis guères à portée de consulter là-dessus les Experts en cette Matiere. Je crois même que je n'en serois pas mieux instruit, quand bien je connoîtrois parmi nous des Savans de cet Ordre , & que je les consulterois. Car selon l'idée qu'on s'est faite jusqu'ici du Cocuage , où est l'Actéon qui voulût avouer ingonument la dette , & me decouvrir en honnête-homme le fort & le foible de son état ? Mais , s'il m'étoit permis de donner quelque chose à la conjecture, je serois assez tenté de croire, que s'il y a beaucoup de faux dans le *Tableau* qu'on vient de voir ; il y a aussi bien du vrai. Je renvoie à une autre occasion la preuve de ma conjecture ; voici en attendant le *Caractere d'un Jaloux* que j'ai tiré du *Passe-tems Agréable*, dont on prépare au public une quatrième Edition.

A R T I C L E X X V .

De la Jalousie des Maris & des Amans.

ETANT dernièrement avec ma Femme devant un miroir je la caressois , & je l'embrassois tendrement : mais venant à regarder dans le miroir , je fus si fâché d'y voir un Homme qui caressoit & qui embrassoit ma Femme , que je cassai sur le champ le miroir. J'observe à cette occasion , que si cet Homme , au lieu de jeter les yeux sur son miroir , les eût jettés plutôt sur le *Tableau du Cocuage* , sans-doute qu'il n'eût pas pris si-tôt feu ; & qu'il eût laissé dans son entier le miroir , qui dans le fonds ne lui représentoit que ce qu'il faisoit lui-même. Mais à quoi ne porte pas la fureur , & sur tout celle de la Jalousie ? Tout fait ombrage à un Homme qui en est possédé. Les personnes de tout âge , de toute condition , & même de tout Sexe , lui sont suspectes. Il ne distingue pas le Vertueux d'avec le Débauché. Il regarde du même œil ses Amis & ses Ennemis. Il craint quelquefois jusqu'à ses propres Enfants. Souvent même , il va jusqu'à cet excès d'extravagance , que de redouter les Animaux , les Plantes , & tout ce qu'il y a au monde de plus brute & de plus insensible. Tant il est

vrai, qu'un Jaloux s'apprête à lui même des croix, & s'expose, autant qu'en lui est, aux discours du Public toujours malin & impitoiable !

Formons ici avec *Mr. Lebrun* un argument auquel les maris jaloux feront bien de prêter attention. Ou leur Jalousie est fondée, Ou elle ne l'est pas Si c'est le premier.

Suis mon conseil, cesse de t'agiter :
Ce noir chagrin vainement te possède.
Pourquoi te plaindre, & tant te tourmenter ?
Le Cocuage est un mal sans remède.

Et si c'est le second.

Veux tu que ta Femme soit sage ?
Ne prens point de jaloux ombrage :
Qu'une heureuse crédulité
Te fasse bien vivre avec elle ;
Un soupçon d'infidélité
Fait quelquefois une infidèle.

Mais si la Jalousie messied à un Homme marié, elle ne messied pas de même à un Amant. „ Comme une pincée de *Coquette-*
„ rie bien délicate relève les charmes d'une
„ Femme ; une petite pincée de *Jalousie* bien
„ menagée donne un grand relief à l'Amour.
„ Un Homme, qui n'en a point du tout, ne
„ doit pas tant sa sécurité à la profonde esti-
„ me qu'il a pour sa Maîtresse, qu'à une

Exemples d'un Droit Seigneurial aboli, &c. 261
 „ sorte stupidité , ou bien à une extravagante
 „ opinion qu'il a de son propre merite. Il
 „ est naturel de craindre la perte d'un bien ,
 „ qu'on croit d'une grande valeur ; & c'est
 „ estimer réellement , que d'être jaloux
 „ avec sobriété. D'ailleurs , l'Amour trouve
 „ d'ordinaire son tombeau dans un repos trop
 „ suivi ; & il ne subsiste long-tems, que lorsqu'il
 „ est nourri , pour ainsi dire, par certains
 „ troubles , par de petites inquietudes ,
 „ qui font paroître plus agréable & plus touchant
 „ le calme qui leur succede. (a)

De l'Amant au Mari voici la difference ,
 Dans leur jalouse extravagance,
 L'un est jaloux de son honneur ,
 L'autre est jaloux des droits du cœur. M. 1**.

ARTICLE XXVI.

*Exemples d'un Ancien Droit Seigneurial aboli ;
 accompagné de l'exemple d'un autre Droit
 Seigneurial qui subsiste encore en France.*

„ LA Coutume par laquelle le Seigneur
 „ du Lieu avoit le Droit de coucher avec
 „ les Epouses, le jour de leur mariage, a subsisté
 „ en *Ecosse* , depuis l'établissement du
 „ Christianisme dans ce Roïaume , & même

(a) La bagatelle T. 3. P. 31.

„ jusqu'à l'onzième Siècle. Le Roi *Malcol-*
 „ *me II*. Prince pieux & zélé pour l'avance-
 „ ment de la Religion Chrétienne , eut
 „ beaucoup de peine à abolir cette Cou-
 „ me : & il ne put obliger les Gentilshommes
 „ à renoncer à leur Droit , qu'en leur assi-
 „ gnant un certain dedommagement ; je veux
 „ dire , en ordonnant que les Epouses païe-
 „ roient au Seigneur du Lieu une certaine
 „ somme d'argent. S'il en faut croire *Ca-*
 „ *millus Borrellius* , Jurisconsulte du Quator-
 „ zième siècle , non seulement les Gentils-
 „ hommes des Duchez de *Savoie* & de *Bour-*
 „ *gogne* ; mais aussi les Chanoines de l'Eglise
 „ Cathedrale de *Lyon*, ont joui long-tems du
 „ même Droit. (a)

J'ai ouï parler d'un autre Droit Seigneu-
 rial , qui est aussi bien singulier. Quelque
 part en *France*, quand la Dame du Lieu est
 en couche , les Païsans sont obligés de re-
 muer l'eau du Fossé qui entoure son Châ-
 teau ; afin d'empêcher les Grenouilles d'ôter
 par leur coassement le repos à cette Dame.
 Sans parler ici des autres inconveniens que
 j'entrevois dans cette coutume , je croirois
 fort que le bruit d'une Eau agitée par un
 nombre de Païsans indiscrets & robustes
 l'emporteroit de beaucoup sur la musique

(a) *Biblioth. Germ. T. I. P. 182.*

Peuples des Indes. IV.P.A.XXVII. 263
des Grenouilles. Mais à quoi ne se resout-on pas , plutôt que de renoncer à un Droit, & à un Droit Seigneurial ?

A-propos de Grenouilles. „ Vous me faites souvenir, dit *Mr. de Bellegarde (a)*, d'un „ Homme dont parle *Petrarque*, qui avoit le „ goût si depravé , qu'il ne pouvoit souffrir „ le chant des Rossignols, & qui étoit charmé du bruit des Grenouilles. Pour avoir „ toujours du plaisir, & pour entendre nuit & „ jour une musique si divertissante, il fit bâtir „ une belle maison sur le bord d'un Etang , „ dans un lieu fort éloigné des Bois, de peur „ que les Oiseaux y vinssent chanter. „

ARTICLE XXVI.

Privileges des Nobles chez certains Peuples des Indes.

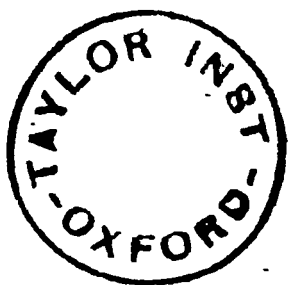
LEs Voïageurs disent unanimement que chez certains Peuples des *Indes*, les Hommes ont droit d'aller voir les Femmes d'autrui ; pourvû qu'ils laissent leur bouclier & leur épée à la porte. Dès-que le mari voit ces Armes devant sa Maison , il passe outre , & laisse le Noble jouir tranquillement de ses privileges. L'Auteur du *Misanthrope (b)*

(a) Reflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le Commerce du Monde T. I, P, 191.

(b) Du Jeudi 13. de Juin 1712.

264 *Privileges des Nobles chez certains*

fait sur cette Coutume une Reflexion fort
sensible. „ Il ne se peut rien de plus extrava-
„ gant que de restreindre à la Noblesse seule
„ un droit , qui seroit si agréable aux Hom-
„ mes de tous les états. Quelle contrainte ne
„ seroit-ce pas en *Europe* , s'il falloit produi-
„ re ses quartiers , pour être en droit d'en
„ conter à la Femme de son Voisin. La Qua-
„ lité en renchérirait de la moitié , & nom-
„ bre de Bourgeois donneroit jusqu'à leur
„ dernier sou , pour se dépouiller au-plûtôt
„ de leur roture. Les Princes gagneroient
„ seuls à cette affaire ; & selon toutes les
„ apparences , ce seroit une source intarissa-
„ ble pour leurs tresors publics. Nous avons
„ une coutume , qui aproche assez de celle
„ dont je viens de parler ; mais qui est bien
„ autrement sensible. Tout le monde fait que
„ d'ordinaire un mari , qui voit devant sa
„ porte le Carosse d'un Financier , passe son
„ chemin ; & qu'il ne rentre chez lui , que
„ lors que ce brillant Equipage est disparu :
„ mais la richesse d'un Homme d'Affaires a
„ de grandes influences sur le bonheur de
„ l'Epoux de sa maîtresse ; au lieu qu'un pau-
„ vre mari ne s'engraisse pas de la qualité des
„ Galands de sa Femme.



ARTI

A R T I C L E XXVIII.

Pratiques des Anciens Bretons , & des Ceylanois d'aujourd'hui, dans le Mariage, avec un beau trait de l'Hospitalité de ceux - ci.

SELON le Capitaine Ribeyro , Quand une Fille se marie dans l'Ile de Ceylan, la I. nuit des Nôces est pour l'Epoux, la II. pour le Frere de l'Epoux; & s'il y a un III. ou un IV. Frere, jusqu'au VII. ils ont chacun leur nuit : mais s'il y a plus de sept Freres , le septième , & ceux qui sont après n'ont pas le même droit que les six autres. Les premiers jours passez, le mari n'a pas plus de privilege que ses Freres. Lors que sa Femme est seule , il peut la prendre ; mais si l'un des Freres est avec elle, il ne peut pas entrer. Ils aportent à la maison ce qu'ils gagnent , & les Enfants ne sont pas plus au mari qu'à ses Freres , aussi les appellent-ils tous leur pere. On dit qu'à Venise un Frere se marie ordinairement pour toute la Famille.

Un Auteur (a), dont Mr. l'Abbé de Vayrac a relevé un grand nombre de fautes sur la

(a) Voyages Historiques de l'Europe. T. 4. P. 62.
Tome II. Z

266 *Le Bourgeois Cornard*. IV. P.A. XXIX.
seule *Espagne* , rapporte , Que les Anciens
Bretons avoient accoutumé de ne prendre
qu'une Femme , qui servoit au Pere & aux
Enfans. Les Enfans qui naissoient de ce Com-
merce incestueux ne reconnoissoient pour
Pere que celui qui avoit la qualité de mari.

S'il en faut croire *Robert Knox*, Quand des
Amis ou quelque Grand-Seigneur , vont lo-
ger chez les *Ceylanois* , ceux-ci ne croiroient
pas avoir fait un bon accueil à leurs Hôtes,
si entr'autres rafraichissemens ils ne leur
avoient ofert leurs Femmes ou leurs Filles ;
dont ils ne croient pas qu'elles se prosti-
tuënt , pourvû qu'elles ne couchent qu'avec
des Hommes d'aussi bonne , ou de plus gran-
de Maison qu'elles ; sans cela, elles seroient
punies de mort. Que n'a-t-on par tout la
même idée du bon accueil ? On en verroit ses
Amis plus souvent , & avec moins de façon.

Ces mêmes Insulaires tenoient leurs fem-
mes dans une si grande sujettion , que dès le
lendemain de leurs Nôces ils s'en faisoient
suivre , comme nous ferions d'un Laquais :
mais depuis qu'on enleva la femme à un
nouveau-marié , ils ont établi la coutume
de les faire marcher devant. Voilà qui s'apel-
le changer par raison de manieres. Nos maris
mettoient autrefois leurs femmes à la gauche ;
mais je ne sai sur quoi fondé ils les mettent
présentement à la droite. Courën-t-elles moins

risque d'être enlevées de ce côté ici que de l'autre ? Ou les maris leur rendent-ils plus pour cela les honneurs , qu'on a attachés à cette place ? Je l'ignore.

ARTICLE XXIX.

Le Bourgeois Cornard.

UN Professeur en Histoire , qui est mort Garçon, avoit toujours à son service de jeunes & de jolies servantes : mais non content des fruits qu'il recueilloit à foison de ses propres Terres , il alloit encore glaner dans le champ d'un de ses plus proches Voisins. Cet Homme ici, que ses affaires apelloient souvent ailleurs , se doutant bien que le Professeur montrait autre chose à sa Femme que la Carte du Grand-Monde , souhaittoit avec ardeur de lui défendre sa maison ; mais n'osant le faire qu'à bonnes enseignes , il le fit donner dans le panneau que voici. Un soir des courts jours de l'Hiver , qu'il étoit au logis avec sa femme & le Professeur, en mouchant la chandelle, il l'éteignit. Se levant ensuite pour l'aller rallumer dans la cuisine , il se noircit les doigts du cotton des mouchettes , & les appliqua en passant sur le visage de sa femme. Une chandelle éteinte en la mouchant , quoi de plus

ordinaire pour un mal-adroit ? Des doigts apliqués sur un visage , quand on marche dans les tenebres & à tâtons , quoi de plus naturel ? Aussi la Dame & son Galand prirent-ils tout cela , comme si le seul hazard l'eût produit. Le Bourgeois sorti de la chambre, le Professeur baisa la Dame , mais avec un goût que relevoient son amour & le peu de tems qu'il avoit à le faire. L'autre voyant à son retour le Professeur marqué au même coin que sa Femme, le pria de se retirer sans bruit de chez lui , & de n'y remettre de sa vie les pieds. Le Professeur se le tint pour dit ; mais il ne garda pas le secret , quoi-qu'il y fût intéressé par honneur , de même que Mr. le Bourgeois & Madame sa Femme.

ARTICLE XXX.

Vengeance Gasconne.

UN Gascon l'autre jour , jour pour lui de guignon.

Revenant plutôt de Campagne
Qu'il n'avoit dit, trouva que sa chere Compagne
Étoit avec un Compagnon.

Ce n'étoit grand malheur ; mais qui pis est , me semble.

C'est qu'ils étoient ensemble
Couchés entre deux draps,
Ah , cadedis , voleur, tu me le paieras !
Dit le Gascon ; puis courut de ce pas,
Sans dire plus , au logis de la Dame
Qui du Ribaut étoit la Femme.
Après-qu'il eut conté le cas ;

Accordez-moi , dit-il , pour que je le pardonne,
Ce que ma Femme à vôtre Ma.i donne ;
Ou, par la mort , je retourne à l'instant ,
Pour vanger mon honneur , d'un coup à bout
portant

Lui faire sauter la cervelle.

Attendez , s'il vous plaît , lui répondit la Belle ,
Je perdrois un Mari que j'aime tendrement ,
Et par ma faute. Non, je ne suis pas si bête ,
Je dois, pour le sauver, faire tous mes efforts ;
Et puis, à mon avis , être parmi les Morts
Lui feroit beaucoup moins que cornes à la tête.

M. P** Auteur de la *Vengeance Gasconne* ,
a fait une Imitation de *L'Amoureuse Attente* :
de Poot, Païsan & excellent Poëte Hollandois.
Si, au goût de certains connoisseurs, la copie
n'aproche pas tout-à-fait de la délicatesse de
l'Original, je m'assûre cependant, qu'elle se-
ra trouvée bonne : sur tout , si l'on considère
que cette copie est presque un *Impromptu*, qui
fut donné en gros à l'Imitateur , qui ne fait
pas un mot de Hollandois.

L'Amoureuse Attente.

Riant Astre du jour , Pere de la lumière.

Qui dans ta pénible carrière

Repans sur les Humains tes bienfaits éclatans ;

Répons à mes desirs , daignes à ma priere

Précipiter un cours qui dure trop long-tems ,

Et dont mon tendre cœur compte tous les instans.

Oùï, tu m'offres envain le plus brillant spectacle,

Lors-que tu mets obstacle.

Au bonheur que j'attens.

Cours , il est déjà tard, *Théris* t'attend chez elle,

Va te reposer dans son sein ;

Et moi (qu'impaticnte un amoureux deſſein)
J'irai me repoſer ſur celui de ma Belle.

ARTICLE XXXI.

L'Impromptu d'un Abbé ſur une Bouteille d'Hypocras caſſée.

„ **U**N E Demoifelle voulant regaler un jeune
„ Abbé d'une bouteille d'hypocras, elle fut ſur-
„ priſe tout d'un coup par une compagnie , à la-
„ quelle elle n'avoit pas envie de faire part de cette
„ liqueur. Elle fourra la bouteille entre ſes deux ju-
„ pes; mais s'étant levée quelque tems après ſans
„ ſonger à ce dépôt fragile , le flacon tomba, & l'on
„ vit naître ſous les pas de la Belle une ſource de
„ vin, qui inonda toute la chambre. Sur cette avan-
„ ture le jeune Abbé fit le Rondeau ſuivant.

Sous vôtrec jupe , eſt-il poſſible, *Iſmene*
Que vous aïez une telle fontaine ?

Ah ! puis qu'ainſi l'hypocras naît chez vous,
Que mon bonheur me feroit de jaloux ,
Si cette ſource étoit de mon domaine !
Hazard d'être ivre , ou d'avoir la migraine ,
Que j'en boirois mainte bouteille pleine !
Et que ſouvent j'irois pour de bons coups
Sous vôtrec jupe !

Mais quoi ! déjà je ſens enfler ma veine ,
Vôtrec hypocras fait l'effet d'*Hipocréne*
O Jus divin ! que j'aime tes gloux, gloux !
Que *Jupiter* à ſon Nectar ſe tienne ,
Je le lui laiſſe , & j'en trouve un plus doux,
Sous vôtrec jupe.

C'eſt par cette plaiſante Avanture, qui m'a
été donnée en manuſcrit, que je finis la qua-
trième & dernière Partie de mon *Je ne ſai quoi*.

FIN de la IV. & dernière Partie.

TABLE

TABLE DES ARTICLES.

TOME SECOND.

TROISIÈME PARTIE.

I. Effets des Richesses.	pag. 1
II. Reflexions judicieuses de quelques Poètes Anciens sur les Richesses & sur les Grandeurs du Monde.	6
III. Reflexions judicieuses sur les mêmes sujets par quelques Poètes Modernes.	12
IV. La Fortune par Mr. Asselin, Ode.	16
V. Ode sur la fausse & sur la véritable Grandeur, adressée à Mr. Laugier de Tassy par Mr. Potin, Pièce Nouvelle.	20
VI. Ode sur les Egaremens de l'Homme par rapport à la Religion, adressée à Mr. Van Effen par Mr. Potin, Pièce corrigée & augmentée.	25
VII. Le Merite & la Fortune, Fable par le P. Benoît	29
VIII. Reflexions sur la Crainte & sur l'Espérance.	32
IX. Avis aux gens de Fortune qui veulent se donner un Carosse.	33
X. Avis à ceux qui n'estiment les Gens que par la maison qu'ils habitent.	36
XI. Sur l'attention que l'on fait à l'ajustement des Personnes.	38

T A B L E

XII. Sur la Politesse, sur l'Esprit, & sur le Bon-Cœur.	42
XIII. Sur l'Ingratitude.	45
XIV. Sur les Complimens.	50
XV. Défauts de la Noblesse & des Grands.	52
XVI. Dédale, Cantate Nouvelle par Mr. de la Grange d'Arquien.	57
XVII. Vers de Mr. V*. E** sur le jour de Naissance d'un jeune Seigneur Hollandois, Piece Nouvelle.	60
XVIII. Reflexions sur la Chasse.	64
XIX. Origine du jeu des Cartes, accompagnée de Bons Mots.	68
XX. Remarques sur le jeu.	71
XXI. Lettre de Mr. Potin sur mes Remarques touchant le jeu.	76
XXII. Reflexions sur la Generosité, prise dans le sens de Liberalité.	78
XXIII. Generosité d'Auguste I. Roi de Pologne aujourd'hui regnant.	81
XXIV. Generosité d'un Medecin.	82
XXV. Generosité d'un Sçavant dans l'Histoire Ecclesiastique.	86
XXVI. Le Bourgeois soupçonné à tort d'Avarice.	88
XXVII. Sordide Avarice d'un grand Seigneur, avec une Reflexion d'usage, qu'on amène à ce sujet.	90
XXVIII. De la Polygalie ou Intemperance de Langue.	92

DES ARTICLES.

- XXIX. *Exemples de Personnes à qui la Langue démangeoit.* 95.
- XXX. *Épître de Mr. P** à Madame. R**.*
Pièce Nouvelle. 99
- XXXI. *Reflexions sur la Médisance, sur la Calomnie, & sur les Délateurs.* 102
- XXXII. *Épître gaillarde de Mr. V*. E** sur le jour de la Naissance de Frere Mignot, Avec une réponse aussi en Vers par Mr. P**. Pièces Nouvelles.* 109
- XXXIII. *Réflexions sur l'Ivrognerie.* 112
- XXXIV. *Le Vin défendu aux Dames Romaines, & en quel sens il faudroit le défendre au Beau-Sexe.* 128
- XXXV. *Réflexions sur les Capotes, sur la Propreté & sur la Mal-propreté des Femmes dans leur ajustement.* 132
- XXXVI. *Du danger qu'il y a pour une Dame d'attaquer un Cavalier mal-à-propos.* 135
- XXXVII. *Comment une Dame doit repousser un Cavalier qui lui manque de respect.* 141
- XXXVIII. *Comment on regardoit anciennement les baisers donnez à la Femme ou à la Fille d'autrui.* 142
- XXXIX. *Ressemblance entre le Tabac en poudre & l'Amour par Mr. V*. E** accompagnée de Rémarques & d'une Reflexion préliminaire sur les trois Articles suivans.* 144
- XL. *Les Charmes du Tabac à fumer, Pièce Nouvelle. Et d'Antipathie d'Amurat IV. pour le Tabac.* 147

T A B L E

- XLI.** *Cantate à la louange du Caffé , avec des remarques.* 151
- XLII.** *Eloge du Thé en Vers Latins par feu Mr. Huet , Evêque d'Avranches. Avec la traduction en Vers François par Mr. V*. E**. Pièce Nouvelle.* 154
- XLIII.** *Avanture d'un Cavalier avec son chien, accompagnée d'un plaidoyer succinct pour l'ame des Bêtes , & sur la manière dont il faut les traiter.* 159

QUATRIÈME & DERNIERE

P A R T I E.

- I.** *Le Celibat recommandé aux Gens Sages , & aux Personnes Lettrées.* 165
- II.** *Remedes contre les attraits des Brunettes.* 173
- III.** *Eloge du Mariage.* 176
- IV.** *Avis communs aux deux Sexes sur le Mariage.* 180
- V.** *Prévention des Amans pour leurs Maîtresses, & des Maîtresses pour leurs Amans.* 183
- VI.** *De l'Enlèvement en Amour , Balade par Mr. Sarrafin.* 185
- VII.** *A quel âge il faut se Marier : Avec des remarques sur l'éducation des Enfans , & une Déclaration d'Amour Normande.* 181
- VIII.** *Avis aux Filles touchant les Hommes.* 199

DES ARTICLES.

- IX. *Lequel vaut mieux d'un Mari vieux , mais riche , ou d'un Mari jeune , mais pauvre. L'Heureux Songe & le Souhait d'un Amant.* 201
- X. *Avis aux Belles pour ne pas rebuter leurs Amans.* 203
- XI. *Avis aux Hommes touchant les Filles.* 204
- XXI. *S'il faut prendre une Femme jeune ou vieille.* 206
- XIII. *S'il la faut prendre plus riche ou plus noble que soi.* 211
- XIV. *S'il la faut prendre belle ou laide.* 216
- XV. *S'il la faut prendre sçavante ou ignorante.* 220
- XVI. *Des Conditions d'un bon Mariage.* 222
- XVII. *L'Amour & l'Hymen reconciliés , Epitalame par Mr. V*. E**.* 226
- XVIII. *La Belle Hollandoise, Cantate Nouvelle par Mr. de la Grange d'Arquien.* 231
- XIX. *L'Epithalamiste mal recompensé de ses peines, Pièce Nouvelle par Mr. L**. D*. T**.* 234
- XX. *Les Causes des mauvais Mariages. Conduite des Orientaux & des anciens Allemands envers leurs Femmes.* 236
- XXI. *Avis aux Peres qui ont des Enfans à marier , & principalement des Filles belles & riches.* 246
- XXII. *Les Noces réitérées défendues anciennement aux deux Sexes.* 250

T A B L E

XXIII. <i>Les Nôces réitérées défendues principalement aux Femmes.</i>	253
XXIV. <i>Du Cocuage.</i>	256
XXV. <i>De la Jalousie des Maris & des Amans.</i>	259
XXVI. <i>Exemple d'un ancien Droit Seigneurial aboli, accompagné d'un autre Droit Seigneurial qui subsiste encore en France.</i>	261
XXVII. <i>Privileges des Nobles chez certains Peuples des Indes.</i>	263
XXVIII. <i>Pratiques des Anciens Bretons & des Ceylanois d'aujourd'hui dans le Mariage: Avec un beau trait de l'Hospitalité de ceux-ci.</i>	265
XXIX. <i>Le Bourgeois Cornard.</i>	267
XXX. <i>Vengeance Gasconne & l'Amoureuse Attente, Pièce Nouvelles par Mr. P*.*.</i>	268
XXXI. <i>L'Impromptu d'un Abbé sur une Botteille d'Hipocras cassée.</i>	270

F I N.

64656822

46



